LE
CABINET
DES FÉES.

TOME TRENTE-SEPTIEME.

CE VOLUME CONTIENT

LA NOTICE DES AUTEURS.

LA LISTE COMPLETTE des Ouvrages qui composent le CABINET DES FÉES en trente-sept volumes tant *in*-8°. qu'*in*-12, avec figures & sans figures.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME TRENTE-SEPTIÈME.

A GENÈVE,
Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.
& se trouve à PARIS,
Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

DISCOURS
SUR L'ORIGINE
DES
CONTES DES FÉES.

Nous croyons devoir commencer cette notice par une épître pleine d'eſprit, du comte *Hamilton*, qui indique les caractères de cette collection, & la fortune que chaque ouvrage fit dans les cercles. Nous mettons par là nos lecteurs en état de préjuger de quelle manière nous nous propoſons de diſſerter ſur un genre agréable & léger.

ÉPITRE
A. M. L. C. D. F.

A QUOI m'engagez-vous, adorable Sylvie ?...
Ce vers eſt pris d'une chanſon,
Où, ſur le ton de l'élégie,
Certain élève d'Apollon

Demandoit autrefois la vie
A la Sapho de Peliſſon.
Quant à moi, c'eſt avec raiſon,
Que devant vous je m'humilie,
Et que je viens en Jérémie,
Vous dire, ſous un autre nom :
A quoi m'engagez-vous, adorable Sylvie?...

FAUT-IL, après le Renard blanc,
Après Fleur-d'épine la blonde,
Après Tarare ſon amant,
Par un nouveau déchaînement,
Faire encor troter à la ronde,
Et l'héritière d'Aſtracan,
Et le prince de Trébizonde?

PUISQU'IL ne dépend que de vous
De me diſpenſer d'en écrire,
Je vous demande à deux genoux
De me ſauver de la ſatyre.
Et de m'épargner le courroux
De gens ſenſés, & las de lire
Des fables qui ne font plus rire.

LES Contes ont eu pour un temps
Des lecteurs & des partiſans,
La cour même en devint avide;
Et les plus célèbres romans
Pour les mœurs & les ſentimens,
Depuis Cyrus juſqu'à Zayde,
Ont vu languir leurs ornemens,
Et cette lecture inſipide

L'emporter ſur leurs agrémens.
En vain, des bords fameux d'Itaque,
Le ſage & renommé Mentor
Vint nous enrichir du tréſor
Que renferme ſon Télémaque ;
En vain l'art de ſon précepteur
Étale avec délicateſſe,
Dans ce roman de rare eſpèce,
Ce qu'ont d'utile, ou de trompeur,
La politique & la tendreſſe,
Et cette fatale douceur,
Tendre fille de la molleſſe,
Dont s'enivre un héros vainqueur,
Aux pieds d'une jeune maîtreſſe
Ou d'une habile enchantereſſe,
Telles que les peint ce docteur,
Inſtruit de l'humaine foibleſſe,
Et curieux imitateur
Du ſtyle & des fables de Grèce.
La vogue qu'il eut dura peu ;
Et las de ne pouvoir comprendre
Les myſtères qu'il met en jeu ;
On courut au palais les rendre,
Et l'on s'empreſſa d'y reprendre,
Le Rameau d'or & l'Oiſeau bleu.

ENSUITE vinrent de Syrie
Volumes de contes ſans fin,
Où l'on avoit mis à deſſein
L'orientale allégorie,
Les énigmes & le génie
Du Thalmudiſte & du Rabbin,
Et ce bon goût de leur patrie,

Qui, loin de se perdre en chemin,
Parut, sortant de chez Barbin,
Plus arabe qu'en Arabie.
Mais enfin, grâces au bon sens,
Cette inondation subite
De califes & de sultans,
Qui formoient sa nombreuse suite,
Désormais en tous lieux proscrite,
N'endort que les petits enfans.

CE fut dans cette paix profonde,
Que moi, misérable pécheur,
Je m'avisai d'être l'auteur
D'un fatras qu'on lut par le monde.
Je l'entrepris en badinant,
Et je fourai dans cet ouvrage
Ce qu'a de plus impertinent
Des contes le vain étalage;
Mais je ne fus pas assez sage
Pour m'en tenir à ce fragment,
Je joignis un second étage,
Pour marquer les absurdités
De ces récits mal inventés:
Un essai peut être excusable;
Mais dans ces essais répétés,
L'écrivain lui-même est la fable
Des contes qu'il a critiqués.

VOUS, qui disposez de ma vie,
Qui la comblez d'heur ou d'ennuis,
Souffrez, de grâce, que j'oublie
Les engagemens où je suis.

En vain je fais l'apologie
Du conte de la nymphe Alie,
Et de la dernière des nuits,
S'il me faut faire autre folie,
Et coudre un nouveau ſupplément
Au dernier tome de Gallant (1).

❖

Je ne connois que trop la honte
De mettre au jour conte ſur conte;
Cependant, ſi vous l'ordonnez,
Je vais, en dépit du ſcrupule,
Suivre les loix que vous donnez,
Et me livrer au ridicule
Des fatras que j'ai condamnés.

C'eſt ainſi que l'ingénieux auteur des *quatre Facardins* peignoit, en badinant, un genre aimable qui tient tous ſes charmes de l'imagination du conteur, & qui, au lieu de grands efforts, ne demande qu'une plume délicate & fine, un récit ſimple, un ton doux, & beaucoup d'imagination pour préſenter avec intérêt, d'une manière tantôt piquante & tantôt affectueuſe, la morale la plus ſaine, & l'on peut dire la plus uſuelle.

Nous ajouterons peu de choſe à cette définition, ſans cependant diſſimuler que ce

(1) Auteur des Mille & une Nuits.

genre n'exifteroit point chez une nation qui auroit rejeté le merveilleux. Dans ce fiècle trop penfeur, pour ofer entreprendre l'apologie du genre fabuleux, nous avouerons ingénument que nous avons été frappé de fon origine; il eft certain que le merveilleux tient à l'ignorance; & fi on doutoit de cette vérité, il feroit poffible de la démontrer par le feul rapprochement des fables de chaque nation. On verroit tant de reffemblance entre les fictions des Grecs & des Américains, qu'on ne feroit point tenté de difputer. La même mefure d'ignorance a produit partout une égale quantité d'apologues. Un fait bien éclairci par les contemporains, & abandonné à la tradition populaire, acquiert, après une longue fucceffion, tous les caractères de l'imagination des conteurs. Telle eft l'origine raifonnée de tous les contes en général.

On vit naître *Oromafe*, le dieu du bien; *Arimane*, le dieu du mal. Enfuite les peris, les génies, les fées, les noirs enchanteurs. Scythes, Huns, Arcadiens, Indiens, Afiatiques, tous ont imaginé des romans nationaux & des romans fabuleux. Les Grecs, du débris de mille fables abfurdes ou bril-

lantes, composèrent leur mythologie, les Romains en adoptèrent une grande partie, les Maures les reçurent des Aſiatiques, les Provençaux dûrent tout aux Grecs, les anciens Bretons tout aux Danois. On a tant écrit ſur toutes ces origines, que nous nous diſpenſons d'étaler ici une érudition d'emprunt, qui nuiroit au genre auquel nous allons arriver, c'eſt-à-dire à la féerie.

Elle fut reproduite par les Arabes, & miſe en œuvre par les Troubadours. Les uns & les autres l'avoient puiſée dans les fables miléſiennes, & avoient, pour parler le langage des artiſtes, réduit dans un petit deſſin un grand tableau national ou mythologique. Les Arabes & les Troubadours, n'ayant aucun intérêt à conſerver les traits allégoriques des anciennes fables, n'en prirent que les peintures qu'ils pouvoient s'approprier, & qui convenoient à tous les peuples. Les Arabes parurent s'en tenir à toutes les couleurs qui peignoient la galanterie chevalereſque, qu'ils fondirent dans leurs hiſtoires particulières. Les Troubadours, toujours comptés pour une claſſe de beaux eſprits, deſtinée uniquement à chanter l'amour, & laiſſée ſans

influence ſur les affaires publiques, ne prirent preſque rien des anciennes fables de la Grèce. Ils n'avoient que de l'imagination; ſous un ciel auſſi beau, & continuellement inſpirés par un ſexe aimable, vif, enjoué, qui aimoit l'amour, & peu le ſecret, ils ne cherchèrent point à étudier les fictions grecques. Ils firent mieux: ils ne chantèrent que leurs ſouvenirs. Le ton plaintif de leurs idylles, le récit hiſtorique de leurs romances, leurs tenſons, ou défis poétiques, même leurs ſirvantes ſatyriques, trouvèrent des admirateurs. Mais leur gloire n'alla pas plus loin. Les grands noms qu'on trouve parmi eux, prouvent, en effet, que leur *gaie ſcience* n'étoit cultivée que par délaſſement, & qu'on n'y mettoit pas plus d'importance. On les accueilloit partout, parce que la plupart étoient bien nés, ſenſibles, & qu'ils parloient avec chaleur & avec grace. Ne vit-on pas, durant les croiſades, les Pélerins conſidérés & reçus dans tous les châteaux? C'étoit parce qu'il y avoit beaucoup de gentilshommes qui retournoient chez eux ſous ce modeſte & ſingulier traveſtiſſement. Je ne prétends point prouver

par là que les Troubadours n'aient point influé ſur les révolutions de la littérature françoiſe. Le témoignage du Dante & celui de Pétrarque ſuffiroient pour détruire mes aſſertions. Ils ont, en effet, tranſmis à cette partie de l'Europe moderne toutes les richeſſes de la Grèce & de l'ancienne Rome. Ils ont fait d'une petite cour l'aſyle des arts & des muſes, & d'une médiocre étendue de pays, un état policé qui a ſervi de modèle à l'Europe entière; ils ont même été les maîtres de l'Italie; on ſait tout ce qu'ils ont fait pour la littérature françoiſe. Les ſatiſtes qui ont paru durant le règne de *Charlemagne*, ſurent auſſitôt oubliés. Les Troubadours fixèrent les muſes, les Picards ſuivirent de près ces aimables auteurs. Dans ce temps là le comte *Thibault* ſoupiroit pour la reine *Blanche*. Alors on voyoit, & ſous le règne de *Philippe-le-Hardi*, des maîtres publics de rime & de verſification qui avoient étudié ſous les Troubadours. On croyoit, en montrant le méchaniſme de la poéſie, donner le génie qui fait faire de bons vers, à-peu-près comme un maître de danſe qui donne des leçons de ſon art, & qui

fait des élèves qui valent mieux que lui.

Le roman *de Lancelot du Lac*, qui eſt la ſuite *du ſan Graal*, d'abord publié ſous le titre de la *Charrette*, pat *Chrétien* de Troies, achevé par *Godefroy de Ligny*, paroît avoir accrédité la féerie en France. On croyoit aux fées depuis pluſieurs ſiècles; mais on les avoit romanciées avec une ſorte de circonſpection. Le ſuccès du *ſan Graal* & du roman *de Lancelot*, la puiſſance merveilleuſe de la dame *du Lac* répandirent dans tout le royaume & chez l'étranger le goût de la féerie. C'étoit dans le douzième ſiècle. Le galant *Philippe*, comte de Flandres, qui vivoit en 1191, n'y contribua pas peu. Les gens ſenſés crurent aux fées dans les romans, le peuple plaça par-tout des fées. Il en trouvoit dans tous les châteaux qui tomboient en ruine, dans ceux qui étoient au milieu des forêts. Celui *de Luſignan* avoit ſa fée Méluſine. Les fontaines même étoient enchantées, les arbres l'étoient auſſi. Nul françois n'a pu oublier la principale accuſation de magie dont la Pucelle d'*Orléans* fut chargée. Il y avoit auprès de Dompreuil en Lorraine, d'où *Jeanne* étoit originaire, un arbre appelé l'*Arbre des Dames*, ſous lequel

les fées alloient ſe promener. Les jeunes garçons & les jeunes filles du lieu alloient danſer & ſe promener au printemps, ſous l'arbre enchanté. Le dimanche appelé *des Fontaines*, étoit remarquable. Ce dimanche, l'égliſe chante à l'introït *lætare jeruſalem*. Les jeunes gens de Dompreuil apportoient ce jour là du pain qu'ils mangeoient ſous l'arbre. En revenant, ils paſſoient à la fontaine *Ramuorum*, des rameaux, & en buvoient de l'eau qui faiſoit des merveilles. La Pucelle étoit quelquefois de ces parties, & la voilà bien convaincue de magie. Cet exemple ſuffit pour prouver la crédulité des français, & l'exiſtence des fées qu'on retrouve dans tous les romans de chevalerie.

On ne doit pas ignorer que le mot fée vient de *fatum*, ſort, ſorcier, ſorcière, prophète, prophéteſſe, comme on veut, & qu'en conſéquence les fées doivent produire des merveilles par-tout où elles paroiſſent. Les Italiens appellent encore *fata*, leurs ſorcières. On retrouve ſouvent dans leurs traditions hiſtoriques l'exiſtence des fées. Ils en avoient comme les Arabes, qui prétendoient qu'une de leurs provinces étoit habitée par des fées. On appeloit communément

fée une femme d'eſprit : c'eſt ce qui a valu à Méluſine cette célébrité romancière dont elle jouit.

En nous rapprochant de l'époque où ce genre a pris une forme nouvelle, nous trouvons que les Italiens nous ont ſervi de modèles. Le Pentamerone del ſignor *Baſile*, augmenté par *Aleſſia Abbatutis*, publié en 1672, a ouvert cette carrière. *Boëce* de Bolſvert, né à Bolſvert en Friſe, habile graveur, précéda les fiancées de ſon pélerinage de *Colombelle & Volontairette*, *vers leur bien-aimé dans Jeruſalem*. Ce livre eſt dédié aux filles modeſtes, & aſſurément il leur convient. Madame le prince *de Beaumont* a imité l'ouvrage original ; mais comme *Boëce* a créé le ton de nos petits contes de fées, nous allons tranſcrire ſon roman, & nous emprunterons la plume de M. le marquis *de P....* qui poſsède ſi parfaitement l'ancienne & la moderne littérature françoiſe. Nos lecteurs nous ſauront gré de leur avoir fait connoître un roman qui n'eſt point dans notre collection, & qui eſt le type de la moderne féerie.

Colombelle & Volontairette étoient ſœurs. La différence de leurs noms indique aſſez

bien celle de leur caractère. *Colombelle* étoit douce, réfléchie, docile & prudente. *Volontairette*, légère, inconséquente, portée au changement de goût par caprice. Elle se voit un jour éveillée très-matin par *Colombelle*, qui l'exhortoit à partir pour le pélerinage de Jerusalem (voyage dont elles étoient convenues). *Volontairette* juge qu'il est encore de trop bonne heure pour se mettre en route : cependant elle cède aux instances de sa sœur; mais elle a soin de se munir de quelques provisions pour en faire usage lorsqu'il en sera temps. *Colombelle* blâme cette prévoyance. Elle conduit sa sœur à une certaine rivière, & l'oblige de s'y baigner comme elle : précaution qu'elle lui dit être indispensable avant que d'entreprendre le voyage de la Sainte-Cité. L'eau paroît froide à *Volontairette*. Elle demande à *Colombelle* d'où cette rivière prenoit sa source, & combien de temps cette eau doit courir. Elle court toujours, lui répondit sa conductrice; elle prend sa source à Rome, dans les montagnes d'Italie, & elle vient jusqu'à Jerusalem. Après le bain, *Colombelle* excite sa sœur à prendre ses attributs de pélerine. Ils consistent dans un man-

teau de cuir, un chapeau rabattu, un bourdon. Le but de ce voyage eſt d'aller rejoindre à Jeruſalem l'amant céleſte qui leur a preſcrit de s'y rendre. *Volontairette* n'imagine pas qu'un ſeul amant ſuffiſe à deux. Elle a même aſſez mauvaiſe opinion des amans en général. Êtes-vous ſi ſimple, dit-elle à ſa ſœur, de croire tout ce que les amoureux diſent? Ils ſe vantent, ſe louent, ſe blaſonnent, bâtiſſent des châteaux en l'air, comme s'ils pouvoient faire tout: & ainſi « ils font croire à ces ſimples filles » pluſieurs bourdes (menſonges); il donnent des louanges à ces filles, comme ſi » fuſſent (étoient) des déeſſes: ils s'abaiſſent & s'agenouillent devant elles; c'eſt » toujours & par-tout ma maîtreſſe; voire » (ils) les ſervent à l'envi, juſqu'à ce qu'elles » ſoient dans leurs filets. Ils envoient de » petits préſens, & dons de chanſons, & » lettres amoureuſes accoutrées de ſoie & » d'or, pleines de plaintes & très-affreux » allechemens (pièges); ils donnent les violons, des feſtins, des comédies; ils font » peindre emblêmes, devis & pourtraits » (portraits) de leurs maîtreſſes, leſquels, » enclos dans des cachettes d'or ou d'ivoire,

» ils portent ſur la poitrine ; & auſſi des
» petits rubans de ſoie (qu'ils appellent fa-
» veurs & livrées) aux chapeaux, épées &
» aux bras, ils gémiſſent lentement, ſe plai-
» gnent, regardent de travers, font clins
» & ſignes avec leurs yeux, & inventent
» milles ſortes de fineſſes. Voire peuvent
» larmoigner comme s'ils ſe fondoient d'a-
» mour, principalement quand ils ont un
» eſpoir & quelque apparence de proufit
» (profit) ; ſi donc ces pauvres brebiettes
» les veulent légèrement & bientôt croire,
» voilà le poiſſon aux filets..... Mais ils ne
» m'auront pas ſi-tôt, car je ſuis fine contre
» fins. J'entretiens bien les jeunes hommes,
» & leur montre un joli ſemblant, un bon
» viſage ; mais ce n'eſt que pour mon paſſe-
» temps, pour ſavoir ce qui ſe paſſe par
» (dans) la ville, pour rire, pour deviſer,
» jouer, danſer, & autres ſemblables plai-
» ſirs, ou bien pour en avoir quelqueſois
» un petit banquet, pour aller à charriot
» hors de la ville, & pour en (y) boire du
» vin ſucré ».

Voilà un échantillon de la galanterie & de la coquetterie de ce temps-là. Qu'on traduiſe ce paſſage en ſtyle moderne, on croira

que c'eſt une moderne françoiſe qui parle. Il faut peut-être en excepter le *vin ſucré* qui a trouvé parmi nous d'heureux équivalens.

Colombelle cueille des fleurs pour ſon amant, & propoſe à ſa ſœur d'imiter ſon exemple. *Volontairette* ne s'attache qu'aux fleurs qui ont le plus d'éclat. Sa ſœur l'exhorte à préférer celles qui ont l'odeur la plus ſuave. *Volontairette*, fatiguée par cet exercice, ouvre la gibecière & déjeune. Elle mange tout ce qu'il y a de meilleur, diſſipe le reſte. Nouvelle ſemonce à ce ſujet; nouveau bain pour laver les taches qu'elle a faites à ſes habits. On arrive dans un village où la gaieté régnoit de toutes parts. C'étoit un jour de fête; un charlatan y raſſembloit beaucoup de monde autour de lui. *Volontairette*, au lieu de ſuivre *Colombelle*, ſe mêle parmi cette foule. Elle n'en ſort que bien pourvue de vermine; elle avoit un paon. « Regardez, dit-elle à ſa ſœur, comme il » ſe mire, ſe tournant çà & là, ayant le » toupet emplumaché, le col reluiſant & » tendu, la poitrine élevée, ſa queue éten- » due au large & dreſſée en haut. Voyez » quelle magnificence il montre en ſa mar-

» che ?..... Vraiment j'y prends plaiſir ! Il » faut que je m'agence auſſi un peu à la » mode ». *Colombelle* ſe moque de cette nouvelle idée ; elle exhorte ſa ſœur à regarder les pieds du paon, ſi peu dignes de ſon plumage, & les ſiens même qu'elle vient de ſouiller par étourderie. La leçon eſt légèrement goûtée, & l'on ſe remet en marche. *Volontairette* apperçoit des pourceaux qui ſe vautrent dans l'ordure. Elle blâme beaucoup leur ſale inſtinct, & va folâtrer au milieu d'un troupeau de chêvres & d'autres animaux ; elle cauſe avec le berger ; mais dans ce moment un veau paſſe devant elle & l'atteint au viſage avec ſa queue qui eſt fort ſale. Cet accident ramène la jeune pélerine auprès de ſa ſœur. *Colombelle* déclame contre les vains amuſemens qui arrêtent ſa compagne à chaque pas, & lui peint les vrais plaiſirs qui les attendent à Jeruſalem.

« Là, lui dit-elle, mon bien aimé mènera » la danſe, marchera devant, & tous les » autres le ſuivront habillés d'habits blancs » & précieux, couronnés de lauriers, & » avec des rameaux de palmes entre leurs » mains. Là ferons-nous (nous ferons) » joyeuſes dans ces ſalles dorées. Là pro-

» mènerons-nous (nous nous promènerons)
» dans les grands jardins de Plaiſance,
» dans les galeries & allées entrelacées de
» ſermens de vigne, & champs & jardins
» diaprés de toutes ſortes de fleurs; là où
» mon bien-aimé ſe repaît entre les lys; là
» où nous nous recréerons entre les riches
» oliviers, entre les très-doux bois de
» lauriers & de myrthes; là où nous cou-
» cherons ſous les peupliers & verts tilleuls,
» auprès des eaux courantes de cette gran-
» de, claire & douce rivière; là où nous
» repoſerons toujours ſous la plaiſante
» ombre de celui que nous aimons, qui eſt
» plus beau que le ſoleil, plus odoriférant
» & agréable que le baume, plus doux
» que toute douceur, plus aimable que
» tous les autres, notre vrai & unique ſou-
» las du cœur, notre lien d'amour, notre
» joie, notre bien, notre bonheur, notre
» mer de parfait & ſouverain contentement,
» qui nous conduira, recréera, & toujours
» accompagnera; là ou ſa céleſte muſique,
» ſes angéliques roſſignols nous ſuivront
» partout, & nous tiendront toujours com-
» pagnie ».

Nouvel accident qui afflige & humilie

Volontairette. Quelques payſans louoient ſa bonne mine & ſa propreté. Elle monte ſur une éminence pour être mieux vue de ceux qui l'applaudiſſoient. Le pied lui gliſſe; elle tombe, & les éloges ſe changent en brocards. Plus loin elle apperçoit une tour, ſur le haut de laquelle une aigle tantôt voltige & tantôt ſe repoſe. Elle envie le ſort de ce noble oiſeau, qui peut s'élever à volonté & plâner au ſein des nues. Que ne puis-je moi-même, diſoit-elle, me voir élevée, par la fortune, au-deſſus de tous mes égaux, & même de mes ſupérieurs! Tandis qu'elle forme ſes nouveaux ſouhaits, & que ſes yeux continuent d'être attachés ſur l'aigle, ſon pied heurte une petite éminence qui la fait tomber. Cette chute, & la morale de *Colombelle*, ramènent la jeune pélérine à des vœux plus modérés.

Elle promet à ſa ſœur d'être à l'avenir bien attentive, bien circonſpecte; mais l'inſtant d'après, elle s'attache à pourſuivre un chien qui l'avoit aboyée; elle attaque un taureau, ſous prétexte qu'il ne ſe détourne point de ſon paſſage. Bien d'autres folies de ce genre prouvent à la ſage *Colombelle* que ſa ſœur n'eſt rien moins que

changée. Elle ne peut même l'engager à la ſuivre conſtamment. *Volontairette* prend, de temps à autre, une route différente. C'eſt dans une de ces excurſions qu'elle monte ſur un cheval qui n'a ni mors, ni ſelle, ni bride. Il l'emporte au milieu d'un marécage, d'où elle ne ſe retire qu'avec beaucoup de peine. Elle ſe bleſſe à la jambe en pourſuivant un faucon, & au pied en voulant ſe repoſer ſur la route.

Les deux pélerines s'arrêtent dans une auberge. *Volontairette* y trouve tout mauvais, & gronde beaucoup la ſervante. C'eſt auſſi dans cette auberge que les ambaſſadeurs du bien-aimé de *Colombelle* viennent complimenter les deux pélerines. « Bon » prou faſſe (grand bien vous faſſe) jeunes » filles, leur dit l'un d'entr'eux ; nous ve- » nons à vous, envoyés de la part de votre » bien-aimé, qui vous envoie ces délicates » confitures, afin de vous refraîchir (rafraî- » chir) un peu, & vous conforter & ſou- » lager dans ce chemin. Il vous a préparé » un magnifique palais, & tantôt au ſoir » un très-ſomptueux banquet. Il vous attend » avec un très-grand deſir, comme auſſi

» tous

» tous ſes domeſtiques & courtiſans. Il
» vous exhorte.....

VOLONTAIRETTE.

« Voyez, voyez, ma ſœur, par cette
» fenêtre, comme cette pie ſaute & fait
» de gentilles bricoles.

COLOMBELLE.

« Tais-toi, babillarde, eſcoute ce que
» ces hommes vénérables diſent : certes,
» c'eſt pour nous autres qu'ils ſont envoyés.
» Fais donc que leur ambaſſade & ſemonce
» ne ſoient ſans aucun effet.

L'AMBASSADEUR.

« Il vous exhorte & fait dire que vous
» marchiez droitement & ſans vous arrêter ;
» car la porte ſe ferme au ſoleil couchant,
» & ſi vous perdez votre temps, jamais
» vous n'y ſerez reçues ni admiſes ; mais il
» vous faudra alors demeurer for cloſes en
» une nuit obſcure & une inſuportable mi-
» sère. Partant, ſoyez averties, ne vous
» laiſſez pas èmpêtrer ni abuſer par quel-
» ques choſes frivoles ; mais ſi vous voulez
» aſſurer votre cas & affaire, fermez un
» peu vos yeux, étoupez un peu vos oreil-
» les, que votre langue ſe taiſe un peu ;

» que la peine (fatigue) du chemin ne vous » devienne ennuyeuſe, & tout vous ſera » bien compté ; car votre bien-aimé vous » aime d'un très-grand & ſingulier amour.

VOLONTAIRETTE.

» Voire (oui) diſent-ils (ils diſent) cela! » qu'ils ſavent bien cajoler ! Mais qui ſait » s'il eſt vrai ?

COLOMBELLE.

» Qui ſait s'il eſt vrai ! Quels propos ſont » ceux-ci, ma ſœur ? Tenez, éprouvez la » vérité par ces délicates confitures.

VOLONTAIRETTE.

» Vraiment, c'eſt bien délicat ! Cela me » rafraîchit, & conforte totalement. C'eſt » ma faute, ma ſœur : çà, venez, je vais » avec vous ; mais marchez un peu devant » pour gagner du temps ; & cependant je » payerai l'hôteſſe ».

Elle la paie, en effet, ou, pour mieux dire, elle ne la paie pas ; l'hôteſſe, qui eſt preſque aveugle, lui rend l'équivalent de ce qu'elle a reçu, & la pélerine, peu ſcrupuleuſe, ne ſonge point à la détromper ; ce n'eſt point tout, appercevant un très-beau fruit, elle ſe dit enceinte, engage

l'hôteſſe à le lui donner, pour ſatisfaire une de ces envies, auxquelles les femmes ſont expoſées dans cet état : « Je ſuis, pourſuit-» elle, iſſue de la plus noble & de la plus » illuſtre maiſon de toute la Suiſſe; mon » mari eſt ſeigneur, a pluſieurs ſujets & » vaſſaux, & en ſeigneurie eſt-il (il eſt) » juſticier abſolu? J'ai dames d'honneurs, » chambrières, pluſieurs ſervantes deſſous » moi & à mon commandement; je ſuis » auſſi fort adextre (adroite) & bien dreſſée » pour imiter toutes choſes, & pour inven-» ter quelques nouveautés tant ès délica-» teſſes de la viande (1), qu'en la broderie » à l'aiguille & autres ouvrages féminins, » eſquels (dans leſquels) je ſurpaſſe les » autres de ma qualité. L'on me ſert, ho-» nore & careſſe ès (dans les) compagnies » avec un tel reſpect que les autres femmes » en ſont envieuſes. Pluſieurs ſeigneurs ont » jadis été enamourachés (épris) de moi, » & dreſſé de ſomptueux banquets pour » acquérir ma faveur & bienveillance..... » Mais je les (leur) ai ſu toujours par » quelque gentille fineſſe & quelque beau

(1) Les dames de la plus haute qualité préſidoient.

» tour, donner la figue » : elle finit par dire à l'hôteſſe que *Colombelle* qui l'accompagnoit n'eſt autre choſe que ſa ſervante. Peu de momens après, cette prétendue ſervante l'oblige à reſtituer ce qu'elle n'eût pas dû recevoir. Il ne reſte à celle-ci que la pomme dont elle n'a point parlé ; mais cette pomme eſt belle en dehors, & pourrie dans l'intérieur.

Voilà de nouveau, les deux pélerines en route : voilà auſſi la plus jeune qui s'eſquive encore une fois ; elle entre dans une cabane où elle trouve quelques-unes de ces femmes que l'on nomme Devinereſſes ou Egyptiennes. Son premier ſoin eſt de ſe faire dire *ſa bonne aventure* ; enſuite elle voit ſortir d'une eſpèce de cachot une vieille femme étique ayant les cheveux épars, les joues creuſes, les yeux enfoncés, la peau ridée, écailleuſe, le teint enfumé. Ce ſpectre féminin offre à la jeune envieuſe de lui enſeigner l'art d'être bientôt riche, & de l'être toute ſa vie ; de lui apprendre à faire éclorre le beau ou le mauvais temps, le vent favorable ou le vent contraire ; à conjurer les morts & les eſprits pour découvrir les tréſors cachés ; à faire recouvrer ce qui aura

été perdu ; à prédire quelle ſera l'iſſue de telle entrepriſe ou de tel projet ; enfin, à donner de l'amour à qui elle voudra, & auſſi long-temps qu'elle le voudra. Il en falloit moins pour tenter la curioſité de *Voloutairette*. Sa bourſe eſt le prix qu'on exige pour lui enſeigner tant de choſes, & elle la donne : « ma cuiſine eſt pauvre & » maigre, diſoit-elle tout bas, & le tra- » vail ne me plaît guères ſi je puiſſe (puis) » maintenant par quelque facilité, ſcience » ou fineſſe, parvenir ainſi à de grandes » richeſſes ce feroit choſe qui me duiroit ".

La magicienne l'exhorte à bannir toute frayeur. Elle lui dénoue ſes cheveux, lui frotte quelques parties du corps avec certain onguent, & trace autour d'elle un cercle avec la baguette noire qu'elle tenoit à la main. La jeune pélerine doit reſter debout, & immobile au milieu de ce cercle. Elle y voit rapporter beaucoup de choſes dont elle ne devine pas l'uſage ; telles que les griffes d'un lion, les yeux d'un chien, les dents d'un loup, le ſang d'un bouc, les oreilles d'un âne & les plumes d'un paon. Enſuite la magicienne poſe autour du cercle pluſieurs torches de poix noire, toutes allu-

mées. Elle prend en main un livre noir, au dedans & au dehors, il renfermoit divers caractères étrangers, écrits avec du sang;
» alors elle commença à gromeler, à heur-
» ler, à gronder & conjurer, disant: Je te
» conjure par ces signes infernaux qui sont
» dans le rondeau, & par les sanglans ca-
» ractères contenus au livre, qu'ayez à
» comparoître ici, tu (toi) hécate, hécate
» porte serpens avec toute la compagnie
» vagabonde, coursière par nuit, escou-
» tante, causatrice des discordes, savante
» plus qu'il ne faut, enquesteresse (enquê-
» teuse) des nouvelles, embrouillesse (em-
» brouilleuse) des affaires d'autrui, ama-
» trice des nouveautés, sorcière de nuit.....
» Alors il commença à fumer, & apparu-
» rent parmi les tonnerres, des étranges
» façons de monstres fort hideux à voir.
» Je tremblois de peur, (ajoute *Volontai-*
» *rette* qui fait ce récit à *Colombelle*), & la
» sueur d'angoise m'ébouillonnoit de tous
» côtés. Je m'envolai en grand hâte hors
» du rondeau, ne prenant (n'ayant) égard
» ni à la fumée, ni aux falots ardens. Ce
» sont ces flammes fumeuses & la poix brû-
» lante qui m'ont ainsi noirci & brûlé ma
» chevelure.

Tel fut en effet, pour *Volontairette*, le résultat de cette nouvelle échappée; elle y perdit sa bourse & ses cheveux, sans avoir acquis plus de prudence. On la retrouve dans les chapitres suivans telle qu'on l'a vue dans ceux qui précèdent. Dans l'un elle s'amuse à exciter le babil d'un perroquet, & reçoit sur ses habits l'ordure d'une cigogne; dans l'autre, elle se mocque d'un singe qui veut imiter le travail d'un potier, son maître, & qui ne réussit à rien. Vos occupations, lui dit la rigide *Colombelle*, ressemblent beaucoup à celles de ce marmot; il ne résulte aucun fruit des unes & des autres.

Cependant, les deux voyageuses touchent d'assez près à Jérusalem. Elles l'apperçoivent du haut d'une montagne qu'il faut franchir pour y arriver. Le chemin est étroit & bordé de précipices. L'on ne peut y marcher qu'avec précaution. *Volontairette*, à qui toute précaution est à charge, veut monter plus haut que le chemin ne l'indique. Le pied lui manque : elle tombe dans un précipice d'où *Colombelle* ne peut la retirer. C'est une affreuse solitude, où l'imprudente pélerine, froissée par sa chûte, gémit de sa disgrâce, & ne trouve nulle conso-

lation. *Colombelle* pourſuit ſa route, arrive à Jéruſalem, eſt reçue en triomphe par ſon bien-aimé. Il l'épouſe, lui donne la couronne de gloire & reçoit d'elle un *chapelet.*

Ce roman eſt tout myſtique ; mais les fréquens écarts de *Volontairette*, & le contraſte que produit ſon caractère jettent dans cet ouvrage une ſorte de gaieté & d'intérêt qui ne ſe rencontrent pas toujours dans les fictions de pur agrément.

On attribue encore l'origine de nos contes de fées, au roman de *Finette* ou l'*Adroite Princeſſe.* Nous avons cherché ce roman, dont l'indication n'eſt pas équivoque, mais nous n'avons pu le trouver, on n'a certainement point voulu parler de celui de *Perrault*, que des bibliographes conteſtent à cet auteur, par la raiſon qu'il n'eſt point dans les premières éditions, & qu'il a été inſéré dans celle qu'on a donnée à la Haye. Cependant on y lit une eſpèce de dédicace de *Perrault* à la comteſſe *de Murat.*

Nous penſons, en effet, que c'eſt à *Perrault* que nous devons la renaiſſance des contes des fées ; c'eſt à la charmante fiction de l'aurore & du petit jour qu'il faut fixer la véritable fortune de ce genre. Quant à

ſa moralité, la fin de l'épître de *Perrault* à madame *de Murat*, raſſure les lecteurs.

. . . .

Mais ces fables plaîront juſqu'aux plus grands eſprits,
Si vous voulez, belle comteſſe,
Par vos heureux talens, orner de tels récits.
L'antique Gaule vous en preſſe;
Daignez donc mettre dans leurs jours
Les contes ingénus, quoique remplis d'adreſſe,
Qu'ont inventés les Troubadours :
Le ſens myſtérieux que leur tour enveloppe,
Égale bien celui d'Éſope.

Et Perrault avoit raiſon.

Il nous reſte à parler de l'occaſion qui mit à la mode les contes des fées.

La révocation de l'édit de Nantes avoit glacé toutes les plumes, par la crainte de déplaire au roi, qui avoit nommé des cenſeurs royaux, ſubſtitués aux docteurs de Sorbonne, leſquels avoient remplacé les inquiſiteurs de la foi. On n'oſoit plus rien écrire; & ſi *Louis XIV* n'eût aimé paſſionnément le théâtre, peut-être *Racine* ſe feroit-il borné à embraſſer le genre ſatyrique, ou à écrire le panégyrique de ſon roi. Depuis que madame *de Maintenon* avoit paſſé de la

qualité de gouvernante des enfans de madame *de Montespan*, à une condition certainement bien élevée, la cour avoit pris un ton qui étoit propre à une femme pieuse qui étoit entourée de princes légitimés, encore jeunes, auxquels de bons exemples étoient nécessaires. L'établissement de *saint Cyr* sembloit appeler toutes les vertus, & assurer un asyle à la jeune innocence, asyle nécessaire pour arracher aux calvinistes des demoiselles sans fortune. *Louis XIV* étoit pieux, l'âge, les malheurs publics, le caractère de sa liaison avec madame *de Maintenon* le ramenoit au pied des autels & à la société privée. On sait à quels religieux devoirs il consacroit les vendredis & les samedis, les semaines de passion & les jours de la semaine sainte. Il s'occupoit alors exclusivement du soin de donner de bons pasteurs aux églises, & la faveur n'y influoit point. Avant de nommer un évêque, il alloit implorer pendant le saint sacrifice de la messe, les lumières du saint esprit qui ne lui manquoient pas souvent. On sait combien il aimoit ses petits musiciens, & les petits concerts établis dans ses appartemens. Ses enfans légitimés trouvoient des distractions analogues

à leur âge, ſans que madame *de Maintenon* qui les aimoit tant, eût rien à réprouver. Les ſuccès du duc *du Maine* viennent à l'appui de ce que nous donnons à entendre ſur la bonne éducation que madame *de Maintenon* avoit donnée aux princes. Les inſtituteurs des princes du ſang, parmi leſquels on nomme *Boſſuet* & *Fénelon* ; le mérite éminent de ces deux hommes juſtement célèbres avoient répandu la ſainte morale, en la couvrant de fleurs, & la revêtiſſant de formes aimables, car *Fénelon* avoit fait des fables. Auſſi avec quel empreſſement on multiplioit les bons livres à l'uſage des princes ! Quelle bibliothèque choiſie on imprimoit pour eux ! Il ſembloit que la nation vouloit épurer la galanterie au creuſet d'une morale enfantine & ſage. Le galimathias de *Scarron* étoit rejeté, le temple n'étoit point encore élevé, le duc d'*Orléans* n'exiſtoit à peine que pour lui, & pas encore pour la guerre, pour les arts, pour les plaiſirs, & pour l'intrigue.

La cour s'agitoit cependant, car elle n'eſt jamais plus intrigante que quand on ne va plus, & qu'on ſe tient en place ; auſſi ceux qui connoiſſent le règne de *Louis XIV*,

depuis 1694, ſont inſtruits de toutes les agitations politiques qui fermentoient dans la cour, & que l'exceſſive prudence du roi appaiſoit, ou déroboit à tous les yeux. Le tableau de ces cabales fut dévoilé, & le libelle intitulé l'*Ombre de Scarron* en dit aſſez, & même trop, l'exil ne ſuffiſoit pas pour fermer toutes les bouches.

Dans le même temps vivoit une quantité de femmes qui cultivoient les lettres avec ſuccès, d'autres les aimoient, écrivoient & ſe faiſoient une réputation, en prenant un vol moins haut. Parmi cette dernière claſſe, pluſieurs étoient illuſtres par la naiſſance, & jouiſſoient d'une grande fortune, étoient aimables & jolies; leur porte étoit ouverte aux Muſes.

Les femmes de qualité ne couroient point. On les trouvoit chez elles. Elles cauſoient & converſoient eſſentiellement. Les plus galantes ne ſe prenoient qu'à la converſation : elles étoient généralement inſtruites; il y avoit un ton de dignité qui n'eſt pas ſi déplacé qu'on le penſe. Les coteries étoient réellement des coteries. On ſe bornoit. Le nombre de ſes amis n'augmentoit ni ne décroiſſoit. On vieilliſſoit enſemble, chaque

cercle offroit presque une famille. On y gagnoit plus de franchise, plus d'agrément. On savoit se quereller, & oublier les querelles. Les mœurs n'avoient pas fait le dernier pas de déclinaison. Une femme offroit un appartement à un savant, à un ami : on n'en glosoit point. La science, l'amitié paroissoient des prétextes ou plutôt des titres plausibles. Les Mercures se remplissoient de questions sur les manières d'aimer; d'un autre côté, on traçoit des caractères, ici des maximes. Comme on connoissoit ceux avec qui on vivoit, & qu'on vivoit longtemps, on connoissoit le cœur humain. Les hommes ne s'éloignoient point des femmes, un duc *de Saint-Aignan*, un duc *de la Rochefoucault* avoient donné de trop bons exemples; on avoit une amie, on ne la quittoit pas, les visites de l'amitié ou de l'esprit étoient aussi réglées que la pendule. On vouloit s'amuser, on se donnoit un canevas, & le petit conte étoit fait. On se peignoit l'un & l'autre, & on rioit ensuite.

Les romans de mademoiselle *de Scuderi* étoient trop longs, la morale trop galante; des personnes de qualité s'essayèrent dans le genre des contes, & réussirent : on les

imita, parce que le travail parut facile, & qu'on n'osoit plus être licencieux; car chacun faisoit retraite, & on marquoit le terme de ses jours ou aux incurables, ou dans des monastères, ou dans la solitude. La conduite de mesdames *de la Sabliere* & *de la Fayette* sembloit indiquer un dernier emploi du temps aux femmes savantes. Parmi celles de qualité qui suivirent de près *Perrault*, il faut placer Mlle *de la Force*, mesdames *de Murat*, *d'Auneuil*, *d'Aulnoy*; parmi celles qui accueilloient cette troupe savante, madame *d'Épernon*, qui fut la plus forte écolière *de Mallebranche*, la comtesse *de Dalet*, la présidente *Ferrand*, *de Mesmes*, *de Bretonvillers*, *d'Entragues*; parmi celles qui faisoient des vers & de la prose, on peut placer la duchesse *du Maine*, la duchesse *de Bourgogne*, mademoiselle *de Serment*, si connues dans les Mercures du temps; mesdemoiselles *Cheron*, *Bernard*, *Charlotte Patin*, *Roquemontrousse*, *du Hamel*, *le Vieux*, *de Saint-Quentin*, *de Chancé*, *Nouvellon*, *de Castille*, *de Louvencourt*; *item*, mesdames *de Plat-Buisson*, *d'Encaussebarat*, & trois religieuses mesdames *de Frainqueville*, *de Cheversi*, *Guyonnet*.

Je mets dans une claſſe à part les *Scuderi*, la comteſſe *de la Suze*, *la Fayette*, *la Jattiere*, les deux *Deshoulieres*, & d'autres qui ne doivent point être confondues.

Maintenant on retrouve la cauſe de la renaiſſance des contes de fées. On peut ajouter qu'on ne vouloit plus de romans allégoriques que *l'Argenis de Barclay* avoit mis à la mode, ni de ces Cléopatre & de ces Caſſandre, que *la Polexandre de Gomberville* avoit introduites. On dédaignoit les imitations anciennes de l'Italien, les romans hiſtoriques ; on demandoit ce que les Eſpagnols exigent de leurs auteurs romanciers, un *entreteniemento*, une narration de dix à douze feuilles. L'étendue des contes de fées rempliſſoit ce nouveau plan. Quant au caractère que tant de jolies mains leur ont donné, il nous ſuffira, pour le faire connoître en peu de mots, de tranſcrire ce que nous avons déjà dit dans notre *proſpectus*. — L'eſprit François en a ſi vîte ſaiſi le caractère ; il s'eſt ſi bien amalgamé avec le génie oriental ; il a ſu ſi bien s'approprier les richeſſes de l'allégorie ; il a mis tant d'amabilité, tant de grâces, tant de légèreté dans ce tra-

vail, qu'on doit convenir que la féerie eſt une des plus délicates & des plus ingénieuſes branches de la littérature.

Les contes des fées ſemblèrent deſtinés principalement à la jeuneſſe ; mais comme la mode s'étend auſſi ſur les livres, chacun ſe mêla d'hiſtoire des féeries. On y employa des intrigues, on éleva le ton ; on y mit tant d'eſprit & tant de grâces, que les contes de fées ſont devenus une lecture intéreſſante pour l'âge mur, pour l'homme du monde qui a beſoin de conter agréablement, & pour l'homme délicat & ſenſible. Rien en effet n'eſt auſſi décent que ce genre. Cette décence le plaça dès ſon origine entre les mains des jeunes demoiſelles & des enfans ; il eſt devenu le catéchiſme moral de la bonne éducation ; on l'a trouvé partout, au village, chez les curés, chez les bonnes, chez les rois ; on les liſoit dans les veillées de château.

La morale miſe en action & préſentée ſous les traits de la fiction, eſt certainement l'idée la plus heureuſe, pour faire couler ſans force & ſans gêne les ſentimens de la vertu dans un jeune cœur. On néglige peut-être trop aujourd'hui ce moyen ; on

veut de trop bonne heure une éducation férieufe ; on veut que l'enfant raifonne avant qu'il foit raifonnable. Et qu'eft-ce qu'un enfant précoce ! *Phenix vouloit des enfans qui devinffent un jour des gens raifonnables, Fantafque, aimoit mieux avoir de jolis enfans, & pourvu qu'ils brillaffent à fix ans, elle s'embarraffoit fort peu qu'ils fuffent des fots à trente.*

On n'ignore pas que les contes des fées facilitoient l'inftruction avec d'autant plus de fuccès, que l'attention de l'élève, néceffairement légère dans un âge tendre, étoit fixée par le merveilleux des enchantemens, & que le ftyle fimple & naïf de ces contes étoit plus à fa portée. On le voyoit fuivre le fil des évènemens, en attendre la fin, s'intéreffer aux malheureux, détefter les méchans & applaudir aux punitions & aux récompenfes. A mefure que fes facultés fe développoient, fon imagination vive & ardente goûtoit davantage le ftyle poétique & figuré des Orientaux, & fouvent il devoit à ces lectures les germes du talent & du génie. Cette méthode d'inftruction réuniffoit encore le double avantage d'entretenir la bonhomie dans les

familles, & de lier plus étroitement les pères aux enfans, les enfans à leurs pères. Quelles étoient touchantes ces soirées de famille ! Les mères étoient *les bonnes* de leurs enfans, elles leur faisoient des contes ; & selon l'humeur de l'élève, c'étoit la bonne ou la mauvaise fée qui figuroit le soir.

Les contes des fées sont l'histoire du cœur & l'école des rois. Les monarques, les princes qui en sont les personnages dominans, les sublimes leçons qu'on y trouve, indiquent assez qu'ils n'ont été imaginés que pour former & perfectionner le cœur de ceux qui sont destinés à gouverner, & qu'il a été nécessaire de mettre sur la scène des puissances d'un ordre supérieur, qui eussent le droit de dire & de faire sentir la vérité ? Que de moyens n'a-t-il pas fallu employer ici, lorsqu'ils ne pouvoient être que proportionnés à la foiblesse des hommes? Alors n'est-on pas forcé d'admirer la richesse de ces moyens, la singularité de l'invention, la beauté des détails & le ton simple & naïf de la féerie, en même temps qu'on y éprouve ce charme qui est le propre des ouvrages d'imagina-

tion, qui séduit & qui ne permet pas d'en interrompre la lecture. C'est sans doute ce qui fait dire à la *Fontaine* :

> Si Peau-d'âne m'étoit conté,
> J'y prendrois un plaisir extrême.

Cependant quelques Journalistes, qui sont en général des lecteurs difficiles, osèrent condamner ce genre. L'abbé *de Villiers* prit la plume & entreprit la satire des féeries. Quelques succès qu'un très-médiocre poëme sur l'amitié, un art de prêcher, & sa réfutation des illusions du quiétisme lui eussent procurés, il ne sut point persuader ses lecteurs : c'est que le genre qu'il osoit attaquer étoit plein de ces graces légères, étoit embelli des fictions les plus délicates, & que pour sentir & apprécier ces effets, il faut plus que des principes austères. Le goût prend plusieurs formes, celui de *Boileau*, quelqu'épuré qu'il fût, n'étoit pas celui qui inspiroit *Duclos* & l'auteur de *Bota*, celui qui put les juger. La critique tomba, les fées circulèrent. A la censure de l'abbé *de Villiers*, on pouvoit opposer le suffrage de mademoiselle l'*Espinasse*, dont la réputation est faite pour tous les ouvrages qui

concernent l'éducation. Elle préfère aux romans, les contes de fées, les contes Arabes, parce que le merveilleux n'eſt pas dans la nature, au lieu que le roman étant plus vraiſemblable, en devient plus dangereux. On fut cependant frappé d'une ſeule obſervation de l'abbé *de Villiers* qui avoit remarqué que parmi ceux qui s'étoient exercés dans ce genre, les femmes formoient le plus grand nombre. L'obſervation étoit juſte; il faut ajouter que nous leur devons les meilleurs contes, ce qui donneroit peut-être la meſure de leur talent; *le joli* paroît leur appartenir dans tous les arts. Rarement elles peuvent s'élever au *ſublime;* la nature leur a refuſé les forces néceſſaires pour les grandes entrepriſes.

Ce genre a éprouvé les mêmes variations que tous les autres. Il fut ingénu, naïf, aimable conteur ſous la plume de *Perrault*. *Barbe Bleue* ſe rapprochoit de la claſſe de ſes jeunes lecteurs, & de la décence que madame *de Maintenon* recommandoit. Combien de fois cette lecture la fit-elle ſourire & tomber le fuſeau de ſes mains; elle paſſoit la moitié de ſes journées à filer & à conter; car elle narroit avec intérêt & vo-

lontiers. L'aimable duc *du Maine* en plaisantoit dans ses lettres à madame de *Montespan*. Mademoiselle *de la Force*, madame *de Murat*, *d'Aulnoy*, *d'Auneuil*, prirent une manière moins simple ; mais jusques-là rien n'étoit outré ; le ton convenoit aux jeunes chevaliers *de la Terrasse* qui suivoient *Louis XV*. Ce Roi avoit institué l'ordre *de la Terrasse*, dont la fête se célébroit le jour de la Saint-Barthelemi. Le devoir des Chevaliers étoit de jouer avec le roi sur la terrasse des Tuileries. Au retour, on lisoit des Contes de fées.

« Mesdames *d'Aulnoy*, *de Murat* & mademoiselle *de la Force*, ont fait des contes (dit M. le marquis *de P.....*) où le merveilleux semble racheté par la pureté du goût, par la sagesse des idées, par l'honnêteté des tableaux, par une certaine philosophie de mœurs qui caractérise le siècle où ils ont été écrits. Il y a deux cent ans que tout cela n'existoit pas en France ; il régnoit au contraire une crédulité sotte, une grossièreté d'esprit qu'on a peine à concevoir aujourd'hui. Les contes des trois femmes que nous venons de nommer, ne sont pas, à beaucoup près, les

» meilleurs ouvrages de féerie que nous
» eussions eus depuis cent ans ; mais ils sont
» en quelque façon les premiers qui mar-
» quent la révolution des idées ».

Mais des écrivains très-médiocres s'en mêlèrent. *Preschac*, *Lesconvel* & tant d'autres, gâtèrent tout : les contes n'eurent plus que le titre de fées. *Duclos*, *Voltaire*, *Crébillon*, ne ramenèrent point le genre à sa première candeur. *Crébillon* imita du mauvais côté les *Mille & une Nuit* que le chevalier *de Mouhy* voulut singer, & où *Moncrif* n'avoit paru qu'un mince écolier. Le Régent n'étoit pas d'un caractère à protéger les fées ; il avoit trop d'ardeur dans ses goûts, pour ne pas chercher des lectures plus analogues à ses penchans. Tout ce qu'il put faire, ce fut de mettre en réputation le *Télémaque* de *Fénélon* que *Louis XIV* avoit réprouvé. Cette protection lui valut la dédicace d'un tableau où il étoit le Mentor, & *Louis XV* le *Télémaque*.

La duchesse du Maine, les soupers du Temple, rejetèrent ces petites lectures. *Voltaire* écrivoit cependant à madame *Gondrin*, qu'on pouvoit rire aux Contes des fées.

Nous touchons au déclin du genre, dont madame le prince *de Beaumont* voulut retarder la chûte. Elle s'appropria les doutes qui entroient dans ſon plan d'éducation, tailla, rogna, fit des livres qui ſont devenus le manuel des enfàns & des adoleſcens. *J. J. Rouſſeau* auroit pu donner un nouveau modèle. La reine *Fantaſque* ne laiſſe rien à deſirer.

La collection que nous donnons ſervira à prouver que des hommes d'un âge mur peuvent s'occuper de la lecture des fées. Si les écrivains, qui vont pillant des plans & des caractères dans les romans, pour en faire des ſujets de comédie, veulent l'ouvrir, ils trouveront aſſez de moiſſons à faire. *Fuſelier* leur a montré le chemin, & *Saint-Foix* s'eſt ſervi trop heureuſement de la baguette, pour qu'il ne ſoit pas imité.

NOTICE

DES AUTEURS

Qui ont écrit dans le genre des Contes de Fées,

A

ARNAUD (M. *François-Thomas-Marie* DE BACULARD D'), originaire du Comtat Venaiſſin, conſeiller d'ambaſſade de la cour de Saxe, né à Paris.

Cet Auteur eſtimable, qui vit encore, & dont on lit avec le plus vif intérêt les Ouvrages périodiques connus ſous le titre *des Délaſſemens de l'homme ſenſible*, a commencé de bonne heure ſa carrière poëtique. Si nous prenions date pour ſon âge ſur l'époque où parurent *ſes Adages*, on le croiroit plus vieux qu'il n'eſt en effet. M. d'*Arnaud* eut un talent prématuré. Il compoſoit à l'âge où les Adoleſcens étudient les élémens de la latinité. Ses premières poëſies reſpirent la fraîcheur & l'eſprit, & promettoient

toient beaucoup. Déjà l'auteur y laiſſe entrevoir ſon ame & ſes goûts. Il n'a point trompé cet horoſcope ; car il n'a jamais ſouillé ſa plume par la ſatyre & par des ouvrages licencieux. S'il ſe permit une fois une débauche d'eſprit, il revint bien vîte à ſon ton ordinaire.

On ne peut guères donner un genre particulier à M. d'*Arnaud*. Il les a traités tous avec aſſez de diſtinction, & , dans la ſuite, il en a négligé quelques-uns : ſon penchant & ſa ſenſibilité ſemblent l'avoir fixé au drame & au roman ſentimental. Le ſuccès du comte *de Comminge* étoit ſuffiſant pour l'engager à tirer parti de toutes les reſſources que ſon ame mélancolique & profondément pénétrée lui offroit. Il intéreſſe, il touche, il déſole ; mais il ne déchire point, il ne multiplie point les atrocités, il eſt ſombre, ſans être noir & odieux. Il convient à des lecteurs honnêtes, ſenſibles : ſes épreuves du *Sentiment*, ſes *Contes*, ſes *Nouvelles*, & enfin *les Délaſſemens de l'homme ſenſible* portent ce caractère de ſenſibilité qui lui eſt propre, & que nul Ecrivain n'a ſu développer comme lui. Toutes les fois

que M. d'*Arnaud* prend la plume, il eſt sûr d'émouvoir & d'intéreſſer.

Nous ne donnons point la liſte de tous ſes ouvrages, parce que nous ſuppoſons qu'ils ſont connus. Il eſt peu d'auteurs qui ſoient auſſi univerſellement lus, & qui aient autant à ſe plaindre que lui du brigandage impuni des contrefacteurs qui lui ont ravi les deux tiers des honoraires que ſes Ouvrages devoient produire.

On nous aſſure que le Gouvernement vient à ſon ſecours, & nous l'en félicitons, c'eſt un homme de bien qu'on aura récompenſé ſur la fin de ſa carrière. Son éloignement pour toute eſpèce de ſollicitation l'a privé des honneurs du Théâtre. Ses Pièces n'ont jamais été repréſentées à Paris, parce qu'il n'a point voulu ſolliciter.

On trouve dans les *Mercures*, les *Contes de Fées*, & les *Contes orientaux* qu'il a compoſés à différentes époques. On lira avec plaiſir *Fatime* & *Salem*, conte indien; *Néhamir*, ou *la Providence juſtifiée*, conte arabe.

ARRAS (*Jean* D'), né à Paris, vécut environ en 1360. Il paroît qu'il a joui d'une

eſpèce de réputation. Le duc *de Berry*, fils de *Jean*, roi de France, & ſa ſœur *Marie*, ducheſſe *de Bar*, lui ordonnèrent de compoſer l'hiſtoire de la fée *Méluſine*. *Jean d'Arras* puiſa ſon roman dans les archives de la maiſon *de Luſignan*, qui avoient paſſé dans les mains du duc *de Berry*. Ce roman étoit écrit (ainſi qu'il étoit d'uſage) en vers & en proſe.

AUNEUIL. La comteſſe *d'Auneuil* ſe nommoit *Louiſe de Boſſigny*; elle avoit épouſé le comte *d'Auneuil* de l'illuſtre maiſon *de Barjot*, alliée à celle *de la Force*. Son mari étoit Colonel du régiment de ſon nom. La comteſſe *d'Auneuil*, par ſa naiſſance, par ſa fortune, par ſon crédit & par les graces de ſon eſprit, tenoit à Paris & à la cour un rang conſidérable. Sa maiſon étoit ouverte à tous les beaux-eſprits & à toutes les femmes qui écrivoient. Elle mourut le 10 Janvier 1700. Elle eſt auteur du roman intitulé : *la Tyrannie des Fées détruite*, qui a été dédiée à la ducheſſe *de Bourgogne*. Elle a compoſé le roman des *Chevaliers errans & le Génie familier*; elle a été célébrée dans tous les *Journaux*

contemporains, & le méritoit par ſes écrits.

AULNOY. La comteſſe *d'Aulnoy* étoit fille de M. *le Jumel de Barneville*, allié aux meilleures maiſons de Normandie, & qui avoit été long-temps au ſervice. Elle fut mariée à *François de la Mothe*, comte *d'Aulnoy*, qui fut accuſé du crime de lèze-majeſté par trois Normands, enfermé & menacé de perdre la tête. Un remords de conſcience toucha un des accuſateurs, qui ſe rétracta, & la liberté lui fut rendue. Sa femme s'étoit liée avec la fameuſe & belle madame *Tiquet*, qui eut la tête tranchée en place de grève, & fut compromiſe durant cette procédure. A la beauté, madame la comteſſe *d'Aulnoy* joignoit beaucoup d'eſprit & une grande facilité de s'exprimer. Elle plaiſoit généralement à tout le monde, & rendoit inſtruiſantes les moindres choſes qu'elle diſoit. Elle avoit beaucoup lu, ſa mémoire étoit excellente; & de quelque manière qu'on s'entretînt, elle étoit toujours au courant de la converſation. Perſonne ne ſavoit mieux amener l'anecdote, & la faire ſortir par l'à propos. Sa facilité pour-la compoſition,

étoit égale à celle de converſer. Ses contes conviennent à tous les ordres de lecteurs & à tous les âges. Ils ſont diſtingués par la fécondité de l'imagination, la naïveté des récits, la pureté & les grâces de ſon ſtyle. M. *de Vertron* lui adreſſa ce quatrain :

Si l'on récompenſoit tes vers,
Si l'on payoit ton éloquence
Qui brille en mille endroits divers,
Tu pourrois épuiſer les tréſors de la France.

Elle étoit nièce de la célèbre madame *Deſloge*, & mère de madame *de Héere*, qui qui a ſi bien marché ſur ſes traces, à laquelle le préſident *de Vertron* écrivoit :

Dans la proſe & les vers de l'aimable *de Héere*,
Je le dis comme je le croi,
La fille eſt ſemblable à la mère,
On y voit tout l'eſprit de l'aimable *d'Aulnoy*.

Madame la comteſſe *d'Aulnoy* eſt auteur

D'un *Voyage en Eſpagne* ;
Des *Mémoires de la cour d'Eſpagne* ;
Des *Mémoires de la cour d'Angleterre* ;
Des *Aventures d'Hypolite, comte Douglas* ;
Du *comte de Warvick* ;

Du *Pr'nce de Carency ;*

Et des *Contes des Fées* que nous avons insérés en entier. Elle mourut à Paris, dans le mois de Janvier 1705, âgée de cinquante-cinq ans.

AUNILLON (*Pierre-Charles Sabiot*), Abbé *du Gay de Launay*, mort le 10 Octobre 1760, âgé de soixante-seize ans.

Il est traducteur

D'*Azor*, ou *le Prince enchanté*, *roman Anglois*, *in-12*, 1750;

De *la force de l'Éducation ;*

Et d'une *Oraison Funèbre de* Louis XIV.

B.

BLANCHET (l'abbé), naquit le 26 Janvier 1707, au bourg d'Angerville, dans le pays chartrain, de parens peu fortunés, mais libres & honnêtes. On peut dire qu'il se créa lui-même. Il vint à Paris pour y finir ses études au collège de Louis le Grand. Les Jésuites le distinguèrent, & le comblèrent de tant de bontés, qu'il entra dans leur noviciat en 1724, où il ne resta pas long-temps, sans autre motif de sa résolu-

tion, que le ſentiment d'indépendance inné en lui.... Il prit le parti de ſe conſacrer tout entier à l'éducation de la jeuneſſe, & réſolut, malgré ſon averſion pour toute ſorte de gêne, de faire pour les autres ce qu'on avoit fait pour lui d'une manière ſi généreuſe. Il n'eût pas la peine de chercher; on le prévint, on l'annonça. Ses anciens maîtres veilloient ſur lui à ſon inſçu. Les pères *Brumoy*, *Bougeant*, *Caſtel* & l'ingénieux *Greſſet* lui avoient procuré une ſorte de réputation....

Il profeſſa avec diſtinction les humanités & la rhétorique dans deux collèges de province. M. de *Merinville*, évêque de Chartres, témoin de ſon zèle & de ſes ſuccès, mais qui voyoit que ſa ſanté commençoit à s'altérer, lui offrit un canonicat, à condition qu'il ſe feroit prêtre. *Monſeigneur*, lui répondit-il, *je ſuis trop honnête homme pour cela.* Le fait eſt qu'il ne ſe croyoit pas digne de cet important miniſtère; il eut cela de commun avec l'illuſtre *Nicole* ſon compatriote.

Sa ſanté qui dépériſſoit ſenſiblement, le força de deſcendre aux éducations particulières, ſouvent plus utiles que les autres;

mais cette considération n'entroit pour rien dans ses calculs : il ne songea qu'à faire le bien & il l'a fait. Son ami le plus intime, M. *de Chavane*, mort doyen du parlement de Paris, lui donna un premier indult qu'il oublia de placer & qu'il garda pendant cinq ans. Il lui en donna un autre qui lui valut un canonicat dans la cathédrale de Boulogne sur Mer. Il part & dans sa première lettre, — me voilà donc arrivé (écrit-il) à Boulogne; il ne s'agit plus que de savoir si j'y resterai; c'est ce qu'aucun mortel ne sauroit décider, & je ne l'ose moi-même. — C'est à partir de cette époque, que les scrupules, l'indécision & les singularités de l'abbé *Blanchet*, alloient en augmentant.

Son Chapitre le pressa d'entrer dans les ordres, il répondit comme la première fois & fit sa démission pure & simple entre les mains de M. *de Mirepoix*, qui lui donna huit jours pour y penser : il persista. Délivré de son canonicat, il reprit, ce qu'il appeloit en riant, *son collier de misère*, & redevint précepteur, titre dont il s'honora constamment. La singularité de sa démission excita la curiosité de bien des gens. Des grands voulurent connoître un homme qui,

gardant la peine & le chagrin pour lui ſeul, ne portoit que la gaieté chez tous ceux qu'il fréquentoit, un homme ſurtout qui ne ſavoit ni demander, ni accepter, qui mépriſoit ſincèrement les richeſſes, mais ſans cyniſme, ſans jactance, & ne condamnoit pas les autres à s'en paſſer. Les grands le connurent & l'aimèrent, ils l'eſtimèrent aſſez pour s'occuper de ſa fortune malgré lui-même.

On le fait interprête à la bibliothèque du roi, pour les langues italienne, eſpagnole & angloiſe. Après y avoir un peu rêvé, il va trouver M. *Bignon*. — Je vous entends, monſieur, lui dit le Bibliothécaire du roi, mais nous ne recevrons point la démiſſion de votre place d'interprête, comme M. *de Mirepoix* a reçu celle de votre canonicat de Boulogne. Au reſte, il s'agit ici d'une récompenſe, & non d'un emploi. On le fit cenſeur; mais cette fois, il accepta le titre, & refuſa la penſion. Ses amis le firent nommer Garde des livres du cabinet du roi, place honorable & lucrative; mais après lui avoir appris la nouvelle, ils ne lui laiſsèrent pas le temps d'y réfléchir. — Je pars demain pour Verſailles, écrivit-il à ſon ami;

& je compte que mes livres y arriveront après demain. Hélas ! j'ai grand'peur que mes chers livres & moi nous ne revenions bientôt. Il eut à la cour le talent d'être vrai ſans rudeſſe, & honnête ſans familiarité. Il obſervoit ſcrupuleuſement tous les égards de convention, dont les nuances lui étoient parfaitement connues. On avoit beau l'appeler *mon cher*, il répondoit toujours, *monſieur*. Cependant il périſſoit de chagrin & d'ennui. — Ah ! mon ami, lui diſoit-il, puiſſiez-vous être auſſi heureux où vous êtes, que je l'ai été peu dans ce Pays-ci. Je le quitterai, s'il plaît à Dieu, vers la fin de l'hiver, & je retournerai probablement comme j'étois venu, avec une pauvreté honnête qui ne m'effraie point, quand elle eſt jointe à la liberté, à la ſanté du corps & à la tranquillité de l'ame. — Il quitta ſa place comme il l'avoit dit, & revint à Paris ; mais le ſéjour de Verſailles l'avoit guéri de toute illuſion, en lui montrant de trop-près ce qu'on n'admire guères que de loin. Comme les paſſions ſont par-tout les mêmes, Paris, après cette nouvelle & dernière expérience, ne lui parut plus qu'un déſert. Se jugeant incapable de commercer déſor-

mais avec les hommes, qu'il ne pouvoit plus eſtimer autant qu'il le vouloit ; & redoutant la préſence habituelle des amis dont il avoit fruſtré les eſpérances, il prit le parti d'aller chercher à Saint-Germain-en-Laye les reſtes d'une vie dont il croyoit le terme plus prochain qu'il ne l'étoit : car il y a langui dans la triſteſſe pendant près de dix-ſept ans.

Il ne fut pas plutôt réfugié dans ce dernier aſyle, qu'il prouva bien qu'on ne change point de caractère en changeant de demeure. — Je ſuis conſumé, écrivoit-il, par une mélancolie cruelle que je ne puis plus vaincre, & contre laquelle je ne trouve ici aucune reſſource. Cela finira bientôt, s'il plaît à Dieu. — S'il ne perdit pas la raiſon, il faut convenir qu'elle fut ſouvent offuſquée par de ſombres vapeurs...... Pluſieurs Gens de lettres ſe firent un devoir d'épicer ſes bons momens. M. *Trocherau de la Berliere*, ſavant très-diſtingué, M. *de Rochefort* auſſi avantageuſement connu par ſes Ouvrages que par l'excellence de ſon cœur, ne l'ont pas quitté juſqu'au dernier moment.

Il eſt temps de montrer l'abbé *Blanchet*

par des côtés plus intéreſſans, & de réſoudre, s'il eſt poſſible, le problême moral que nous préſente ſa vie. On vient de voir comment il vivoit avec lui-même. Voyons maintenant comment il vécut avec les autres.

Il paroît que, dès ſa jeuneſſe, il eut au-dedans de lui-même deux mobiles qui ne ceſsèrent de le pouſſer en ſens contraire. La force de ſes organes n'étoit pas proportionnée à celle de ſon ame. Il avoit plus d'ardeur que de puiſſance. Vous ne ſauriez croire, diſoit-il, combien c'eſt un rude exercice pour moi, que de manier une plume : il y a des jours où j'aimerois mieux faire deux lieues à pied, que d'écrire deux lignes. — Lorſqu'il ne dépendit plus que de lui-même, il ne put pas ſouffrir les beſognes preſſées, & ſurtout de commande, à moins qu'elles ne lui paruſſent indiſpenſables. Je m'en rappelle un trait fort biſarre pour ne rien dire de plus, & qu'il s'eſt toujours reproché.

L'amitié dont l'honoroit un très-grand Seigneur, non moins recommandable par ſes mœurs que par ſes talens & par ſon eſprit, fut l'un des principaux motifs d'un

petit voyage qu'il fit en Angleterre. Il n'y étoit arrivé que depuis peu de jours, lorſque M. le duc *de* * * *, ambaſſadeur en cette cour, ſe trouva preſſé de joindre à une dépêche importante la traduction de quelques diſcours prononcés au parlement d'Angleterre. Le duc partagea cette tâche en trois parties : il s'en réſerva une, remit l'autre à ſon Secrétaire, & précipitamment envoya l'autre à l'Abbé qui ſavoit très-bien l'anglois, & s'amuſoit ſouvent à traduire les plus beaux morceaux écrits en cette langue. L'Abbé voit arriver à l'improviſte le paquet de l'Ambaſſadeur : dès qu'il eut appris ce qu'il contenoit, & ce qu'on lui demandoit, il s'écria : — ô ciel, comme on me traite ! c'eſt juſtement le jour de ma Blanchiſſeuſe, & l'on me charge comme un baudet ! Que faire ? que devenir dans ce maudit pays ? — Il fit ſon paquet, & ſe ſauva.

Malgré tant de ſingularités, l'abbé *Blanchet* étoit ſenſible & compâtiſſant. La détreſſe des autres ſe peignoit ſur ſon viſage ; & quand il ſoupçonnoit que quelqu'un de ſes voiſins manquoit du néceſſaire ; il ne pouvoit pas ſe réſoudre à prendre

les moindres alimens avant de les avoir ſecourus. Pourquoi n'a-t-il jamais manqué d'aſſiſter un aveugle ? c'eſt que, diſoit-il, ces infortunés ſont dénués de l'organe qui commande la pitié, & qu'il faut les rechercher avec d'autant plus de ſoin, qu'ils ſont plus négligés.

Je vais enfin parler de ſon eſprit & de ſes ouvrages qui ne ſont que l'expreſſion de ſes propres ſentimens. On ne voit pas que l'abbé *Blanchet* ait jamais eu d'autre but, en exerçant ſon eſprit, que de remplir ſon cœur de ſentimens honnêtes, que de le rendre de plus en plus agréable à ceux qu'il fréquentoit. Quoiqu'il ait parfaitement réuſſi à ces deux égards, il n'en a pas moins prouvé que l'eſprit eſt comme la richeſſe, que ſouvent il ſert plus aux autres qu'au propriétaire. Il ne rivaliſoit avec perſonne ; & ſans émulation, ſans ſonger aux éloges, il travailloit de toutes ſes forces, parce qu'il n'étoit jamais plus heureux qu'en travaillant. S'il ne louoit pas toujours, car il ne ſavoit pas mentir pour conſoler les gens, il n'a jamais bleſſé perſonne, même dans le ſilence du cabinet. Quant au goût, il en étoit l'apôtre,

& non le ſatellite. Quant au ſtyle, le négligé des grâces lui plaiſoit beaucoup plus que toutes les parures.

L'abbé *Blanchet* étudia long-temps & n'oublia rien. Il s'attacha ſurtout à l'art de bien narrer, tant en proſe qu'en vers: cet art en fait de littérature lui paroiſſoit la clef de toutes les autres. Il s'y diſpoſa par la lecture réfléchie des bons Auteurs latins, italiens, eſpagnols & anglois, ſans négliger ſa propre langue dont il avoit appris les fineſſes, dans les cercles choiſis, où l'idiôme national s'épure & ſe maintient. Pour ſe perfectionner en même temps dans l'art d'écrire & de parler, il eut recours au moyen le plus sûr & ſe mit à traduire; ce qu'il appeloit en badinant, verſer du françois dans les moules des anciens, afin, diſoit-il, de s'accoutumer aux belles formes. Il ne reſte de ces nombreux eſſais que la traduction de l'*hiſtoire de la famille d'Hiéron* par *Tite-Live*; *la Conjuration de Piſon contre Néron* par *Tacite*.

Du latin il paſſa à d'autres langues; ce fut alors qu'il imita quelques contes eſpagnols & anglois, & qu'il entreprit de traduire ce qu'ont de plus ingénieux le *ſpectateur*

& quelques autres journaux qui parurent en Angleterre preſqu'en même temps. Après avoir traduit, il voulut enfin compoſer.

Il m'eſt permis de déclarer ce que je penſe de ſes contes ; j'avoue que l'exécution m'en paroît telle en général que la jeuneſſe les lira avec autant de fruit que de plaiſir, que les gens de goût les reliront plus d'une fois, & que les philoſophes ne les dédaigneront pas.

Convenons cependant que tous ſes contes ne ſont pas de la même importance. Ce n'eſt quelquefois qu'une naïveté, comme dans les princeſſes bien nées, ou bien une facilité comme dans l'académie ſilencieuſe ; mais c'eſt alors que l'Abbé montre le plus de talent ; car il en faut beaucoup pour donner à des riens une ſorte de conſiſtance.

On a reproché à quelques auteurs de *Contes Orientaux*, d'ailleurs fort ingénieux, de n'avoir preſque rien d'oriental que le titre, l'on ne fera pas ce reproche à l'abbé *Blanchet*. Les papiers qui ont été trouvés dans ſon porte-feuille offrent pluſieurs ébauches de contes & d'anecdotes, qu'il auroit perfectionnés, ſi ſa déplorable exiſtence lui

avoit permis de ſe livrer conſtamment aux délices de la compoſition.

Il publia dans ſa jeuneſſe une *Ode* contre les incrédules, que l'abbé *des Fontaines* annonça avec éloge.

Il a compoſé une grande quantité de vers ſur toutes ſortes de ſujets; on n'a pu en recueillir qu'une petite partie. Il les communiquoit difficilement, & il exigeoit qu'on les lui renvoyât. Il paſſoit une mauvaiſe nuit, quand le paquet arrivoit trop tard. Il avoit grand ſoin de les brûler, & il ſe comparoit à Saturne qui dévoroit ſes enfans.

On en a retenu quelques-uns, & l'on cite encore ce triolet.

A TROIS SŒURS.

Aimables ſœurs entre vous trois,
A qui mon cœur doit-il ſe rendre?
Il n'a point fait encor de choix,
Aimables ſœurs, entre vous trois;
Mais il ſe donneroit, je crois,
A la moins fière, à la plus tendre:
Aimables ſœurs, entre vous trois,
A qui mon cœur doit-il ſe rendre?

Fontenelle prétendoit que dans ce genre on ne pouvoit mieux faire.

En voici d'autres qu'on attribuoit aux poëtes les plus galans qui ne s'en défendoient pas. Quand on le difoit à l'abbé, il répondoit : Je fuis charmé que les riches adoptent mes enfans.

Sur une jeune Perfonne habillée en religieufe.

Que cette veftale a d'appas !
Heureux celui qu'elle aime !
Le bandeau ne lui meffied pas :
Il femble un diadême ;
Et s'il étoit deux doigts plus bas,
Ce feroit l'amour même.

Le portrait de madame la ducheffe *de....* parut du meilleur ton.

Telle eft l'inconcevable Hortenfe,
Également fidelle au caprice, au devoir,
Vertueufe fans qu'elle y penfe,
Et charmante fans le favoir.

On le plaifanta il y a quelques années, fur ce qu'il n'avoit jamais fait d'énigmes : il en fit une qui eut beaucoup de vogue, & qui donna la torture aux amateurs de ce genre. La voici :

On vous annonce une maifon
A louer en toute faifon ;

Elle a deux portes, trois fenêtres,
Du logement pour quatre maîtres,
Même pour cinq en un befoin;
Écurie & grenier au foin.
Elle eft dans un quartier qui pourroit ne pas plaire:
En ce cas, le propriétaire,
Avec certains mots qui font peur,
Et fa baguette d'enchanteur
Emportera maifon, meubles & locataire,
Et tant fera, qu'il les mettra
En tel endroit que l'on voudra:
On connoît cet hôtel célèbre
A fon écriteau fingulier
Pris dans Barême, ou dans l'algèbre;
Et l'on trouve au calendrier
Son nom & celui du forcier.

Le mot eft *Fiacre.*

Ceux qui ont fréquenté l'abbé *Blanchet* dans fes belles années, conviennent qu'il les enchantoit par fes récits toujours variés, ou par des réflexions tour-à-tour férieufes & badines, que l'à-propos, le tour & l'expreffion rendoient originales, lors même qu'elles n'avoient pas le mérite de la nouveauté. Que l'on ne croie pas cependant que fa converfation fentoit le projet & l'aprêt: elle étoit fimple, facile, naturelle, & les innocens artifices qu'il employoit pour plaire, ne portoient aucun préjudice

à ſa naïveté; car quoique fin, il étoit naïf. Notre *la Fontaine* a prouvé que ces deux qualités ne ſont pas incompatibles.

M. *Bouvart* étant il y a environ quarante ans à toute extrémité, dit à ſon ami *Blanchet* — Du caractère dont je te connois, tu ne feras jamais rien pour ta fortune: il y a grande apparence, mon ami, que je n'irai pas loin, & quand je ſerai mort que deviendras-tu? L'Abbé voulut répondre; mais le malade profitant de ſon avantage, lui impoſa ſilence & dicta ſes volontés. — J'entends que ta vie durant tu jouiſſes des dix mille écus que j'ai gagnés; ne t'effarouche point, le fonds retournera à ma famille. — M. *Bouvart* en revint. Quelque temps après l'abbé raconta ce trait à madame la ducheſſe *d'Aumont*, qui en fut ſi ravie, qu'elle le pria de recommencer. — Bon, madame, ce que je viens de vous dire n'eſt rien en comparaiſon de ce qui ſuit. Quand mon pauvre *Bouvart* fut hors d'affaire, eſt-ce que je ne le trouvai pas tout honteux d'en être revenu?

Tels furent le caractère, l'eſprit & les talens de cet homme de bien. Il eſt mort à Saint-Germain en-Laie le 29 Janvier

1784. Les gens de bien le regrettent, ses amis le pleurent encore, & les pauvres bénissent sa mémoire.

Cette vie a été écrite par M. *Dusaulx* de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres, son parent & ami. Nous n'avons pas résisté au charme de cette lecture, & nous avons étendu la notice au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites. Mais il est si doux d'entendre un homme de bien louer l'homme de bien, & le génie célébrer le génie! Nous avons regretté d'être contraints de faire des coupures dans un ouvrage généralement bon, bien pensé, bien approfondi, & rempli de réflexions justes & sages. La singularité du caractère de l'abbé *Blanchet* est si piquante, il contraste si fort avec son cœur, que nous étions sûrs de plaire à nos lecteurs. Puissions-nous avoir souvent de pareilles vies à leur offrir.

Le volume qui contient les *Apologues Orientaux* de l'abbé *Blanchet*, se trouve chez *Didot le jeune;* il sert de suite aux *Variétés morales & amusantes* du même auteur.

BASTIDE (*Jean-François* DE), est né

à Marſeille le 15 Juillet 1724. Venu trop jeune à Paris, abandonné de trop bonne heure à lui-même, il n'a pu perfectionner ſes études, & les ſuccès que ſa muſe obtint dès les premiers eſſais, l'éloignèrent à jamais de tous les genres qui demandoient de l'application & des recherches. Il n'étudia point; ne s'appliqua point. Les ſociétés dans leſquelles il fut lancé, contribuèrent, ſans doute, à lui former un ſtyle peu naturel & brillanté de ce bel eſprit qui étoit devenu de mode, & que des littérateurs agréables, mais parfaitement ignorans, avoient mis en crédit. Nous ſommes fâchés de retrouver dans tous les écrits de M. *de Baſtide*, l'influence de ce public auquel il vouloit plaire, & qui lui tenoit compte de ſon extrême facilité. On ne conteſtera certainement point à cet auteur d'avoir de l'eſprit, & beaucoup plus que des écrivains qui jouiſſent d'une grande célébrité. La manière avec laquelle cet eſprit eſt employé nuit ſeule au mérite de l'Auteur. On lit encore les ouvrages *d'Amiot*, parce qu'ils ont du naturel, une correcte ſimplicité. On ne lit plus ni *Chapelain*, ni *Voiture*, *Balzac* eſt juſtement apprécié; *Fontenelle* & *la*

Motte ont plus perdu qu'ils n'ont gagné à avoir trop d'eſprit. Il y a auſſi une qualité dont on ne paroît guères jaloux, & je ne ſais pourquoi, qui cependant établit la fortune conſtante des ouvrages, c'eſt la ſenſibilité de celui qui écrit, c'eſt cette chaleur qui anime & le ſtyle & la penſée; c'eſt auſſi l'imitation vraie & juſte de la nature, ſans charge, ſans affecterie, ſans gigantomachie. La peinture des ridicules exige la même meſure & les mêmes convenances dans l'aſſemblage des couleurs. On n'a pas toujours trouvé ces qualités précieuſes & malheureuſement trop rares dans M. *de Baſtide*.

Nous parlerons encore du genre & de l'importance des matières vers leſquelles le bon eſprit d'un auteur ſe dirige ſans effort. Il n'eſt pas douteux qu'avec beaucoup moins de talent, un auteur qui choiſit bien ſes ſujets, & qui ne traite que ceux qui ont un degré marqué d'utilité, ne réuſſiſſe mieux que celui qui s'embarraſſe peu du fond, & s'épuiſe à enluminer des formes légères qui ne portent ſur rien. Alors on auroit tort de prononcer ſur le mérite des deux auteurs; il faudroit ſeulement dire que l'un

a mieux employé ſon temps que l'autre. Ainſi nous ſommes très-éloignés de conclure, que M. *de Baſtide* n'ait eu autant de moyens de ſe faire valoir qu'un autre, & on doit ſe garder de le frapper de l'anathême de la médiocrité. On peut donner au public des ouvrages médiocres, ſans que l'auteur ſoit pour cela convaincu de médiocrité. Je pourrois citer parmi les hommes de lettres, honorés du fauteuil académique, pluſieurs écrivains qui ſe ſont trouvés dans la même hypothèſe: on me diſpenſera de prouver cette définition.

Nous ne pouvons ne pas conſeiller aux jeunes auteurs de s'écarter du penchant qui les gourmande trop, d'imiter tous les genres qui réuſſiſſent. Il faut que chacun ſoit ce que le ciel a voulu qu'il fût. Chacun a ſon talent, il faut le cultiver, le développer, & c'eſt tout perdre que de ſe borner à l'imitation d'un talent qu'on ne poſsède point. Les petits vers, les déclarations d'amour, les bouquets à *Philis*, les queſtions ſur des ſujets galans, les *Contes de fées*, moraux, allégoriques, étoient à l'époque où M. *de Baſtide* parut, les genres dominans. Il n'y avoit que l'opéra qui pût lutter

avec

avec avantage contre cette belle renommée. Auſſi les vers pleuvoient de tous les côtés; les plus médiocres étoient accueillis; de-là l'abbé *Abeille* reçu à l'académie françoiſe, l'abbé *Pellegrin* recherché, & tant d'autres. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût dans le même temps des romanciers d'un mérite ſupérieur, il ſuffiroit de nommer *le Sage*, *Marivaux*, l'abbé *Prevot*, ni qu'on ne poſſédât des auteurs dramatiques eſtimés. *Crebillon* vivoit, *Voltaire* jouiſſoit de ſa brillante deſtinée; mais c'eſt qu'alors on liſoit plus volontiers qu'aujourd'hui; on liſoit tout. Il y avoit une fourmilière de poëtes qui n'étoit pas dénuée de talent & qui pouvoit briller un jour entier. La preſſe publioit tout, les romans les plus médiocres s'imprimoient & trouvoient des acheteurs.

Un homme qui avoit un nom devenu cher à la littérature, parce qu'il étoit fils d'un père qui tenoit le ſceptre dramatique, *Crébillon*, joignoit aux avantages de la figure & de la perſonne, beaucoup d'eſprit & cette ſorte de talent qui s'attache & ſaiſit avec fineſſe les ſurfaces. Il vivoit dans le monde, il connoiſſoit les femmes, il les peignoit légèrement, ainſi qu'il les aimoit. On crut

retrouver dans ſes petits romans la peinture du cœur humain, & il n'y avoit réellement que l'hiſtoriette de quelques femmes & de quelques cercles. On dévora ſes romans qui en effet ſe claſſoient à part & ne reſſembloient point à ceux qu'on avoit lus : les *Contes Moraux* de M. *Marmontel* n'exiſtoient pas ; mais il faut tout dire, peut-être que ſans les écrits de *Crébillon* on n'auroit pas eu les contes moraux ; & ſi *Boiſſi* qui rédigeoit le mercure, n'avoit aimé les contes, peut-être que M. Marmontel, trouvant moins de facilité, n'auroit pas compoſé un recueil moral qui reſtera. M. *de Baſtide* voulut imiter *Duclos*, il voulut imiter M. *Marmontel* ; il écrivit les aventures *de Victoire Ponti*, & *les Confeſſions d'un Fat*. Mais plus flatté de la brillante réputation de *Crébillon* que toutes les femmes prônoient, il fit *la Trentaine de Cythere ; les Têtes-Folles, le Tribunal d'Amour ; le Faux-Oracle*. Par-tout on trouve de l'eſprit, de la facilité, de l'agrément, mais jamais de caractère, jamais rien de ſenti, rien d'approfondi. Le travail du ſoir étoit imprimé le lendemain. Les *Journaux* parloient de lui avantageuſement ; il inſéroit dans les *Mercures* des vers galans,

de jolis contes, des réponses amoureuses, des questions d'amour, tout paroissoit bon dans ce cadre, parce qu'un tableau efface l'autre, & que l'effet est décidé par le succès d'une première lecture. Il fut fêté, couru, & on peut dire qu'il mit sa réputation littéraire *au comptant*. Il eut tort certainement, & il en eut un plus grand de courir après ces petites modes qui naissent & tombent, & ne sont que de l'enjouement. Dans toutes ces productions, l'esprit se dissipe en inutiles prodigalités, & rien ne reste; parce que rien ne peut marquer. Cette facilité d'écrire produisit la lettre à *Jean-Jaques Rousseau*, au sujet de la lettre à *d'Alembert*.

On doit voir que nous ne nous arrêtons point sur les ouvrages & le talent de M. *de Bastide* par un motif de malveillance, nous lui rendons plus de justice que tous les poligraphes qui ont parlé de lui & qui l'ont jugé avec une injuste prévention. Nous prouvons qu'il a beaucoup d'esprit, qu'il y en a dans tout ce qu'il a fait, qu'il auroit pu mieux faire, & nous ne lui reprochons que d'avoir trop négligé l'érudition, & d'avoir trop couru vers des succès faciles & la gloire

d'un jour. Ce défaut de calcul ne prouve rien contre le talent. Il a aimé les lettres & il les a cultivées toute sa vie ; il a exécuté des entreprises littéraires qui doivent le classer parmi tous ceux qui ont bien mérité du public. S'il n'avoit eu *Marivaux* pour modèle & pour rival, il auroit recueilli plus de célébrité de son nouveau spectateur. Mais on ne lui disputera point le mérite d'avoir mis à exécution & de soutenir *la Bibliothèque des Romans.* Il est vrai qu'il a dû à M. le marquis *de P.....* le plan de cette collection si variée & si intéressante, dans laquelle l'érudition la plus vaste & l'agrément des plus riantes fictions se réunissent, & qu'il a été aidé pendant plusieurs années par cet homme de qualité, aussi savant que rempli de goût. Jamais on ne conçut un projet plus heureux & plus fait pour réussir. On rendoit un véritable service à la littérature françoise, en retirant de la poussière des bibliothèques, ces vieux romans qu'on ne lisoit point, & qui sont si intéressans à lire, on classoit enfin une branche littéraire que sa trop grande richesse décrioit. On saura toujours gré à M. *de Bastide* d'avoir soutenu son entreprise &

de la conduire encore aussi bien qu'il lui est possible. Il ne faut point avoir l'injustice de croire que la direction d'un ouvrage périodique, auquel on ne contribue point de sa plume & de ses recherches, soit d'une mince considération. Les coopérateurs travaillent, composent, chacun apporte son génie; mais si le rédacteur soumet toutes les productions aux convenances & au ton déjà établis de l'ouvrage, s'il sent le mérite des morceaux & fait des oppositions dans les genres, afin que l'un paroisse avec avantage à côté de l'autre, on doit convenir que cette manutention suppose au moins le talent d'un coopérateur. D'ailleurs M. *de Bastide* a mis du sien dans sa collection, & on y lit plusieurs extraits de ses romans.

Nous invitons tous les jeunes littérateurs à imiter & à ne pas imiter M. *de Bastide*. Qu'ils imitent son honnêteté, sa réserve; jamais sa plume ne s'est souillée du fiel de la satyre. Il a cultivé les lettres sans haïr les littérateurs & sans en médire. Qu'ils ne l'imitent point, quand il court trop après les sujets que la mode caresse & met un jour en réputation. Nous dirons comme l'abbé

de Saint-Pierre, il n'y a que ce qui eſt utile qui eſt vraiment bon.

Nous avons parlé de M. *de Baſtide*, parce qu'il a écrit des contes des fées, & nous avons lu avec ſatisfaction le conte qui a pour titre : *le Beau Plaiſir*, imprimé en 1756.

BEAUCHAMPS (*Pierre-François* GODARD DE) né à Paris, en 1690 : y mourut en 1761. Il a traduit en vers

Les Lettres d'Héloïſe ;
Iſmène & Iſménias ;
Les amours de Rhodante & de Doſiclès ;

Il eſt auteur d'un livre utile & ſouvent conſulté :

Recherches ſur les Théâtres de France.

Il a fait pluſieurs comédies.

Nous en avons inſéré dans notre Collection le conte *de Funeſtine.*

BEAUHARNOIS (*madame la comteſſe* DE....), eſt bien connue par de jolis vers, & par des romans intéreſſans. On trouve dans les poéſies de bien peu de femmes, cette légèreté, cette fleur que les ſiennes

respirent. La douceur de son caractère se décèle dans tout ce qu'elle écrit, & partout on devine une ame aimante, honnête & sensible. Elle est auteur de *Volsidor*, conte.

Ses Œuvres sont imprimées.

BEAUMONT (*le Prince* DE). Elle est née à Rouen, le 26 Avril 1711. Son mérite, universellement reconnu pour l'éducation, l'a fixée à Londres, environ en 1769. Elle donnoit en 1769, un *Journal de morale* qui est estimé. Nous croyons qu'elle est morte.

Ses ouvrages sont :

Le *Triomphe de la Vérité*;
Lettres diverses;
Le *Nouveau Magasin François*;
Éducation complette;
Civan;
Le *Magasin des Enfans*;
Lettres de madame du Montier;
Lettres curieuses, instructives, amusantes;
Le *Magasin des Adolescentes*;
Principes de l'Ecriture-Sainte;
Instructions pour les jeunes Dames qui entrent dans le monde, & se marient;

Lettres d'Emerance à Lucie ;
Mémoires de madame la baronne de Batteville ;
La nouvelle Clariſſe ;
Les *Magaſins des Pauvres ;*
Les *Contes des Fées*, que nous avons inſérés dans le ſupplément de notre Collection, ſont tirés du *Magaſin des Enfans.*

BIBIENA (*Ferdinand* GALLI), né à Boulogne, en 1757. Il étoit peintre & architecte. Il excelloit ſurtout pour les perſpectives & les décorations de théâtre. Le duc *de Parme* lui donna le titre de ſon premier peintre. Il eſt auteur

De *deux livres ſur l'architectûre ;*
De l'*Hiſtoire des amours de Valerie & du noble venitien Barbarigo ;*
Et *de la Poupée, conte de fée.*

Ces deux ouvrages ont été traduits en françois : le premier à Paris, en 1751, le dernier en 1749.

Bibiena étoit mort aveugle en 1743.

BRET (M.) vit encore. Il nous ſuffit de le nommer. Les amateurs de la ſcène

françoiſe, telle que *Molière* l'a conçue, ſavent placer M. *Bret* dans la claſſe diſtinguée des auteurs comiques. Ceux qui ont lu ſes contes, connoiſſent la fineſſe de ſon eſprit & la facilité de ſa narration. Il a, dans d'autres ouvrages, donné des preuves d'une érudition bien nourrie, de la juſteſſe de ſes réflexions ſur les arts & ſur le théâtre. Le *Journal Encyclopédique* lui a dû des ſuccès. Il a été chargé pendant pluſieurs années, de la rédaction de la *Gazette de France*. Son commerce eſt jovial, aimable. On y reſpire la bonne gaïeté qui ſuit preſque toujours l'honnête-homme & l'homme inſtruit. Il a des amis, & l'eſtime publique ne l'a pas plus mal ſervi que l'amitié. Il ſe trouve cité dans notre *Notice*, pour ſon conte intitulé : *le* * * *, hiſtoire bavarde, *in*-12, imprimé en 1749, & pour des contes arabes inſérés dans les Mercures du temps.

BRUNET (*Pierre-Nicolas* DE BRAINES), né à Paris en 1733, eſt mort le 4 Novembre 1771.

Il eſt auteur des ouvrages ſuivans :

Minorque conquise, Poëme ;
Les Noms changés, ou l'Indifférent corrigé, Comédie ;
Les Faux-Devins, Comédie ;
La Fausse Turque, Ballet ;
Hippomène & Aréthuse, Ballet ;
Théagène & Chariclée, Opéra ;
Apollon & Daphné, acte d'Opéra.

Il a rédigé pendant plusieurs années la partie politique du *Mercure*.

Il a fait imprimer en 1769, le recueil de ses *Contes moraux & allégoriques*, en 2 vol. *in*-12.

On les trouve dans les *Mercures* ; la plupart sont remplis d'intérêt & d'agrément ; il y a surtout dans quelques-uns le tour oriental & le ton propre à *la Féerie*, ce qui n'arrive pas toujours aux faiseurs de contes *de Fées & orientaux*. Nous avons distingué *Zimas & Thesmé* qui a le caractère tranchant d'une naïve simplicité. Le roi *de Tarsite*, les *deux Horoscopes*, les *trois Brus*, sont narrés avec facilité : sa morale est en général saine, & il ne fatigue pas non plus ses lecteurs par le cliquetis d'une intrigue invraisemblable ou forcée. On pourroit

lui reprocher de tomber au contraire dans le défaut d'une trop grande ſimplicité.

Mais aucun reproche ne s'étendra juſqu'à la perſonne, qui ne ſe compromit jamais : il n'écrivit point de *Satires*, n'afficha perſonne, & ſe faiſoit, pour ainſi dire, oublier. On parla moins de lui, il parut au-deſſous de ce qu'il étoit, mais il vécut & mourut tranquille malgré la médiocrité de ſa fortune.

C

CARDONNE, cenſeur royal, profeſſeur en langue perſane & turque au collège royal, inſpecteur de la librairie, né à Verſailles, eſt mort à Paris en 1784, âgé de ſoixante-cinq ans.

Il eſt auteur

De l'*Hiſtoire de l'Afrique & de l'Eſpagne.*

Il a traduit des *Mélanges de littérature orientale*, d'après des manuſcrits turcs & arabes.

Il a continué les *Mille & une Nuits*, & a fini la traduction de M. *Petit.*

Il a traduit les *Contes & Fables de Bidpaï*,

dont M. *Galland* n'avoit publié que les quatre premiers chapitres.

M. *Cardonne* a marché ſur les traces de M. *Galland*, mais il a ajouté à ſes traductions un mérite qui manque à la plume de M. *Galland*. Nous voulons parler du ſtyle. M. *Cardonne* écrivoit purement & avec chaleur. Son goût le déterminoit à retrancher de ſes traductions les longueurs de l'original que M. *Galland* reſpectoit un peu trop. M. *Cardonne* a donné à *la Bibliotheque des Romans*, pendant pluſieurs années, des morceaux qui ne ſont pas les moins intéreſſans de cette collection. Il eſt mort regretté de tous ceux qui l'ont connu, parce qu'il fut un honnête homme.

CHATEAU GIRON. Il eſt auteur d'une bibliothèque *des Femmes*, 1 vol. *in*-12, 1759.

CHEVALIER DE BOUFLERS (le). *Aline*, ou *la Reine de Golconde*, conte.

Ce joli conte qui tient de ſi près au genre de la féerie, & qui eût orné notre collection, n'a pu y trouver place, par la néceſſité où nous étions de nous reſſerrer dans

le moindre nombre de volumes, & de préférer les romans qui tenoient plus particulièrement à la féerie. La plume facile & ingénieuse de M. *le Chevalier de Boufler*s est si avantageusement connue, qu'il est superflu d'en entreprendre un éloge. Sa prose & ses vers sont dans les mains de tous ceux qui aiment les ouvrages, où l'esprit & la délicatesse brillent également.

IMPROMPTU

A M. LE CHEVALIER DE BOUFLERS,

Le jour de sa naissance,

PAR L'ABBÉ PORQUET.

MESSIEURS & dames du silence,
Célébrons l'heureuse naissance
De notre aimable Chevalier,
Et faisons lui la révérence :
L'Abbé *P*.... tout le premier.

IL parle mieux qu'un Chancelier,
Il écrit mieux qu'homme de France,
Il est, de plus, grand Chevalier ;
Faisons lui donc la révérence :
L'Abbé *P*..... tout le premier.

MODESTE amant & fier guerrier,
Il excelle dans tout métier,
(Exceptons-en pourtant la danſe);
Faiſons lui donc la révérence:
L'Abbé *P*.... tout le premier.

※

O l'être heureux & ſingulier!
Son maître, dans chaque ſcience,
Eſt devenu ſon écolier;
Faiſons lui donc la révérence:
L'Abbé *P*.... tout le premier.

CAYLUS (*Anne-Claude* DE TUBIERE DE GRIMOAD DE PESTELS DE LEVI, comte DE), né à Paris, en 1692, & mort le 5 Septembre 1765. Nous allons tranſcrire la notice que les auteurs du dictionnaire hiſtorique en ont faite. *Caylus* entra au ſervice de bonne heure, ſe diſtingua dans la Catalogne & au ſiège de Fribourg. Après la paix de Raſtadt, il fit le voyage d'Italie...; en 1715, il paſſa dans le Levant à la ſuite de l'ambaſſadeur de France, à la porte Ottomane. Arrivé à Smyrne, il voulut profiter d'un délai de quelques jours pour viſiter les ruines d'Ephèſe, qui n'en ſont éloignées que d'environ une journée. La campagne étoit alors infeſtée par une troupe de bri-

gans, à la tête desquels étoit le redoutable *Caracayoli*; il étoit dangereux de fréquenter les chemins; mais le comte *de Caylus* s'avisa d'une ruse. Vêtu d'une simple toile de voile, ne portant sur lui rien qui pût tenter le voleur le plus avide, il se mit sous la conduite de deux brigans de la bande *de Caracayoli*. Venus à Smyrne, il convint avec eux d'une somme, à condition qu'ils ne toucheroient l'argent qu'au retour. Comme ils n'avoient intérêt qu'à le conserver, il n'y eut jamais de guides plus fidelles. *Caracayoli*, instruit du motif de son voyage, voulut servir sa curiosité; il l'avertit qu'il y avoit dans son voisinage des ruines dignes d'être connues; & pour l'y transporter avec plus de célébrité, il lui fit donner deux chevaux arabes, de ceux que l'on appelle *chevaux de race*. C'étoient les ruines de Colophon. Il retourna passer la nuit dans le fort qui servoit de retraite à *Caracayoli*; & le lendemain, il se transporta sur le terrein qu'occupoit anciennement la ville d'Ephèse. De retour en France en 1717, il fit encore quelques voyages hors du Royaume. Il alla deux fois à Londres en différens temps. A Paris, il s'occupa de dessin, de musique, de

peinture ; il écrivit, il grava. On lui doit les pierres gravées du roi. *Bouchardon* en fit les deſſins, *Mariette* en fit les explications. Il compoſa la vie des plus fameux Peintres & Sculpteurs de l'Académie Royale de peinture & ſculpture. Il a fondé dans cette Académie un prix annuel, pour celui des élèves qui réuſſiroit le mieux à caractériſer une paſſion. Les deſſins coloriés qu'avoit faits à Rome le célèbre *Pietro Santo Bartoli*, d'après des peintures antiques, lui tombèrent entre les mains. Il les fit graver : c'eſt un des livres d'antiquité les plus ſinguliers. Toutes les pièces en ſont peintes avec une préciſion, une pureté inimitable. L'Académie des Inſcriptions lui donna en 1742 une place d'honoraire. Il travailla ſur les embaumemens des momies égyptiennes, ſur le *Papyrus*, ſur les maſſes énormes que les Egyptiens tranſportoient d'une extrémité à l'autre. Il éclaircit pluſieurs paſſages de *Pline* qui ont rapport aux autres. Il fit revivre les tableaux de *Polygnote*. Il reconſtruiſit, pour ainſi dire, le théâtre de *Curion* & le magnifique tombeau *de Mauſole*. Il chercha dans les laves des volcans, la pierre obſidienne, inconnue aux plus habiles. Na-

turalistes. Enfin il inventa le moyen d'incorporer les couleurs dans le marbre, & découvrit la peinture à l'encaustique. A l'Académie des Inscriptions, il fonda un prix de 500 liv. pour expliquer, par les auteurs, par les monumens, les usages des anciens peuples. Il rassembloit de toutes parts les antiquités de toute espèce. Il les faisoit ensuite dessiner & graver, en les accompagnant d'observations savantes & judicieuses. C'est ce travail qui a produit son Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines & gauloises; le dernier tome de cette collection a paru en 1767 avec l'éloge de M. *de Caylus*, par *le Beau*, 1767.

Nous ajouterons à cette notice qu'il s'en faut bien qu'on trouve le même mérite dans les romans, les traductions, les féeries & les autres rebus qu'il a mis au jour. Les fées dans sa bouche, parlent, à peu de chose près, le même langage que celui des *Étrennes de la Saint-Jean.* Elles sont bien licencieuses, & si nous nous sommes déterminés à inférer les contes qu'on a lus, c'est par respect pour un auteur si recommandable à tant d'autres égards. Personne n'a autant

aimé les lettres & l'humanité. Il encourageoit les Artiſtes, & ſecouroit les malheureux. Perſonne n'a pouſſé peut-être auſſi loin que lui la haine du luxe; elle en étoit venue au point, que ſa modeſtie pouvoit être priſe pour inſouciance & malpropreté.

On trouve dans le *Dictionnaire des Grands-Hommes* la notice de ſes ouvrages.

COLINOT. La fée *aux Têtes*, conte, imprimé en 1758.

Nous ne ſavons point ſi cet auteur eſt le même qui s'appelle *André*, prêtre, né à Verſailles, & mort en 1765, qui a compoſé : *Penſez-y bien*, *Penſez-y mieux*.

Celui-ci a écrit dans des genres aſſez légers, & ſon conte de *la Fée aux Têtes*, ſans annoncer beaucoup d'eſprit & d'imagination, ſe fait lire avec une ſorte de plaiſir. L'autre a compoſé quelques poëſies qui ſont médiocres, & qui ſont reſtées cloſes dans les mercures où elles ont paru. Il a concouru ſans ſuccès pour les prix de pluſieurs académies de province. Nous ignorons la date de ſa mort.

CHEVRIER (*François-Antoine*), né

à Nancy, d'un ſecretaire du roi, mort en Hollande, en 1762. Il abuſa ſouvent de la liberté de la plume, & ſe permit des ſatyres affreuſes & perſonnelles : il ne fut le plus ſouvent qu'un libelliſte dangereux. Ce n'eſt pas qu'il n'eût des talens réels qui auroient pu lui obtenir de l'eſtime, & une ſorte de conſidération ; mais il ſe montra ſi peu jaloux de ce prix, qu'on eſt autoriſé de penſer qu'il ne connoiſſoit guères la vertu, & qu'il n'écrivoit que parce qu'il étoit méchant.

Il a publié

Bibi, conte, *in*-12 ;
Cela eſt ſingulier, *in*-12, 1755 ;
Les Amuſemens des Dames ;
Almanach des Gens d'Eſprit ;
Maga - Kou ;
Voyage de Rogliano ;
Les Ridicules du ſiècle ;
Mémoires d'une honnête femme ;
Eſſai hiſtorique ſur la manière de juger des hommes ;
Le Quart-d'Heure d'une jolie femme ;
Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Lorraine ;
Obſervations ſur le Théâtre ;
Lettre aux Nouvelliſtes ;

Histoire de la Campagne de 1757 ;
Histoire Générale de Lorraine ;
L'Anti-Machiavélisme adapté aux circonstances de la guerre ;
Ses Poésies ;
Projet de paix générale ;
Histoire de Corse ;
Le Colporteur ;
Le Point d'appui de toutes les Cours de l'Europe ;
Testament Politique du Maréchal de Belle-Isle ;
Le Codicile & l'Esprit, ou *Commentaires des maximes politiques du Maréchal* de Belle-Isle ;
Vie du P. Norbert ;
Ses Comédies.

CRÉBILLON (*Claude-Prosper Jolyot* DE), fils, né à Paris le 12 Février 1707, est mort en 1777. On ne peut mieux faire sentir la différence qu'il y a entre *Crébillon* père & celui-ci, qu'en rappelant le discours que l'abbé de..... lui tint. Tais-toi, ton père étoit un grand homme, tu n'es, toi, qu'un grand garçon. — Et en effet, si l'on en excepte un seul de ses romans, on verra que *Crébillon* le fils n'étoit pas même un

grand garçon. Il paroît qu'il avoit négligé tous les genres d'inſtruction, pour s'en tenir à la partie des romans. Il faut convenir que ſon roman des égaremens du cœur & de l'eſprit annonce un écrivain châtié, & un auteur qui ſavoit voir & peindre les mœurs d'un certain monde. On a dit dans le temps qu'il n'avoit peint que le fauxbourg Saint-Germain & quelques coteries. Cela étoit vrai, mais il l'a fait avec aſſez d'adreſſe, pour que toutes les claſſes de lecteurs puſſent y retrouver des tableaux à leur convenance. Nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici l'approbation du bon M. *Duval*, cenſeur royal. Il aſſure *que les mœurs y ſont conſultées*, & qu'on y trouve *la délicateſſe du génie & la nobleſſe du ſtyle qui ont annoncé le talent du jeune auteur.* De quelles mœurs le bon M. *Duval* veut-il parler ! Eh puis, fiez-vous à des cenſeurs ! Le génie ne cenſure pas toujours l'homme de génie.

Crébillon aima mieux ſuivre une autre carrière, & prendre la plume de *l'Aretin*. *Tanzai* & *Neadarné*, le *Sopha*, ſont des ouvrages plus que libres. Il fut mis à la Baſtille, parce qu'on crut y reconnoître pluſieurs perſonnages; la liberté lui fut

rendue à la ſollicitation de la princeſſe de Conti, qui voulut voir l'auteur au ſortir de la Baſtille. Crébillon balbutioit en remerciant; la princeſſe l'arrêta en lui diſant : Monſieur, j'ai lu votre roman; vous y faites parler des princeſſes ſur un ton.... qui vous en a tant appris ſur leur compte? & comment avez-vous fait pour les voir de ſi près? — Cette apoſtrophe n'étoit pas propre à raſſurer un auteur déjà intimidé. Ce fut l'unique plaiſanterie que ſe permit une princeſſe qui avoit infiniment d'eſprit, & des graces charmantes jointes à une originalité de caractère qui ne la quitta point juſqu'au tombeau. Crébillon fut cauſe que le magiſtrat qui préſidoit à la librairie, prohiba en 1738 l'impreſſion des romans licencieux, & pouſſa la vigilance juſqu'à ſupprimer ceux qui étoient en vente. A la même époque, les *Romanciers* & *Crebillon* lui-même publioient la première partie d'un roman, & faiſoient enſuite attendre pendant trop long-temps la ſeconde & la troiſième. Le magiſtrat ordonna qu'à l'avenir on donneroit le roman en entier. Cet uſage s'eſt conſervé.

Nous ne nous étendons pas davantage

ſur le mérite & ſur les ouvrages de *Crébillon.* Nous en avons déjà parlé dans l'article de M. *de Baſtide ;* ſa notice eſt conſignée dans tous les dictionnaires. Nous en avons parlé, parce que *Tanzaï* eſt dans le genre des *mille & une nuits*, & que nous avons promis la notice des auteurs qui ont écrit dans le genre de la féerie.

COYPEL (*Charles-Antoine*), quatrieme peintre célèbre du même nom, né à Paris, en 1694, & mort en 1752, âgé de cinquante-huit ans. Il fut nommé en 1747 premier peintre du Roi. Nous trouvons à la tête de ſon joli conte d'*Aglaé & Nabotine*, la notice ſuivante, que le lecteur nous ſaura gré d'avoir employée.

Le premier uſage que *Coypel* fit du crédit qu'il avoit acquis, fut d'engager M. *de Tournehem*, aſſez grand pour faire des ſacrifices, à renoncer au titre de protecteur de l'académie, attaché juſqu'alors à la place de ſurintendant des bâtimens, pour la mettre, à l'inſtar des autres académies, ſous la protection immédiate du roi.

Il demanda enſuite, & obtint, d'établir à Paris une école pour les élèves deſtinés

à être envoyés à Rome, école préparatoire, où, en étudiant l'hiſtoire, & s'exerçant d'abord ſous d'habiles maîtres, ces jeunes peintres hâtoient leurs progrès.

C'eſt également à ſes ſollicitations que l'on doit l'expoſition des tableaux du roi au Luxembourg; mais elle ne devoit pas ſe borner à ceux que l'on y admire aujourd'hui; ils devoient (ſi le projet eût été exécuté en entier) être remplacés par d'autres, & offrir ſucceſſivement aux yeux des amateurs, la magnifique collection du roi, & aux artiſtes, des modèles en tout genre.

Il eut, comme tous les hommes célèbres, des rivaux; mais ſes rivaux furent toujours ſes amis. Il les eſtimoit; ſa modeſtie les attiroit; il les raſſembloit chez lui.

Sa place de premier peintre du roi, en l'approchant de la cour, le fit connoître plus particulièrement de la reine & de M. le dauphin. La reine l'aimoit beaucoup; elle l'occupoit & lui faiſoit faire ſouvent de petits tableaux de vierge ou de ſaints relatifs à ſa dévotion. A ſon retour de Metz, elle trouva ſur ſa cheminée un tableau repréſentant la France rendant grâces au ciel de la délivrance du roi : elle

en

en fut touchée : *Il n'y a*, dit-elle, *que mon ami Coypel qui ſoit capable de cela.* Cette eſpèce de galanterie étoit en effet un tribut de ſon zèle.

M. le dauphin aimoit & eſtimoit M. *Coypel*; il s'enfermoit ſouvent avec lui, ſoit pour lui parler de ſon art, ſur lequel ce prince avoit des connoiſſances approfondies (1), ſoit pour entendre la lecture de ſes piéces. Il en avoit toujours ſur ſa table un certain nombre, & il s'étoit propoſé de les faire imprimer à ſes frais.

La mort de l'auteur fit évanouir ce projet; mais à cet évènement, le prince dit tout haut à ſon dîner : *J'ai perdu trois amis dans la même année.*

Plus occupé de ceux qui l'environnoient que de lui-même, M. *Coypel* ſembloit ne travailler que pour eux. Il fut bon maître, bon parent, bon ami, ne ſe démentit jamais. Le père s'étoit déshérédité en faveur de ſes frères & ſœurs, provenus d'un autre lit. Le fils en uſa de même à l'égard de ſon frère, & renonça pour lui aux avan-

(1) Il crayonna lui-même l'idée du dernier tableau que M. *Coypel* ait fait peu avant ſa mort, repréſentant le ſultan dans ſon ſérail.

tages que lui procuroit le teſtament de M. *Bidault*, ſon oncle.

On ſait généralement que M. *Coypel* compoſa un grand nombre de pièces de théâtre. On s'empreſſoit pour en entendre la lecture. Deux de ſes pièces ont été jouées à la cour, d'autres ſur le théâtre ſeulement de madame *le Marchand*, & quelques-unes au collège Mazarin, pour lequel elles avoient été compoſées. Nous ne pouvons en indiquer que le titre :

L'Enfant gâté.
L'Avare faſtueux.
L'Écueil de la jeuneſſe.
La Vengeance honnête.
Le Déſordre du jeu.
Le Tracaſſier.
Le Défiant.
La Capricieuſe.
La Soupçonneuſe.
L'Indocile.
L'Auteur.
L'Envieux.
L'Impatient.
Le Satyrique.
La Curioſimanie.
Le Précepteur.
L'École des Pères.
L'École des Petits-Maîtres.
Le jugement téméraire.
Le Danger des richeſſes.
Les Trois frères.
Les Tantes.
La Poéſie & la Peinture.
Le Talent.
Le Triomphe de la raiſon.
Alceſte.
Sigiſmond.
Les Captifs.
La Répétition.
Ariſte.
Le Portrait.
La Force de l'exemple.
Les Bons procédés (1).

(1) Nous ſavons que l'on prépare une édition

Indépendamment de ces pièces, il en a fait quelques autres pour la comédie Italienne; *les folies de Corderico*, *Don-Quichotte*, *le Villageois désabusé*, & quelques canevas relatifs à ce spectacle, ainsi que des plans & morceaux de pièces françoises non finies.

Ce genre de littérature n'étoit pas le seul auquel M. *Coypel* s'appliquât. Il a laissé plusieurs écrits relatifs à la peinture; & les discours qu'il faisoit à l'académie sur cette matière, sont la plupart imprimés. Il a écrit lui-même la vie de son père, qui se trouve dans le recueil des premiers peintres du roi. Cet écrit est remarquable, & par la manière dont il juge son père, & par la modestie avec laquelle il parle de lui-même.

Cette aimable modestie, jointe à des talens si variés, étoit bien propre à faire rechercher sa compagnie. Aussi voyons-nous par une immensité de lettres qui restent, qu'il étoit le centre, le charme & le lien d'une société délicieuse, où l'esprit, les talens, les connoissances & la gaieté, sembloient se disputer le droit d'en diversifier

complette des ouvrages de M. *Coypel* (qui a beaucoup écrit) & que l'on y fera entrer toutes ses comédies.

les amuſemens. Nous en ferons mieux l'éloge, en nommant MM. *de Caylus*, *de Clavière*, *Freret*, *de Mirabeau*, *de Foncemagne*, *l'abbé de Rothelin*, *de Bougainville*, *Rigault*, *Largilliere*, *Fagon*, *Helvétius*, *Marivaux*, madame *Doublet*, madame *le Marchand*, mademoiſelle *Quinaut*, & beaucoup d'autres, dont quelques-uns plus intimes ſe raſſembloient ſouvent & faiſoient enſemble alternativement le ſouper des *quinze livres.* Il n'étoit pas permis d'excéder ce prix.

M. *Coypel* étoit délicat & ſenſible; plein d'attention pour tout le monde, il ne ſe ſeroit pas pardonné la faute la plus légère, & cette timidité lui nuiſit: elle donna à preſque tous ſes ouvrages une teinte trop douce; mais s'il ne fut pas le premier peintre & le premier littérateur de ſon temps, il en fut peut-être l'homme le plus vertueux.

La vertu forma ſon caractère diſtinctif; elle ſembloit s'être placée dans ſon cœur pour en diriger tous les mouvemens: elle conduiſit ſa plume & ſon pinceau; elle animoit ſa voix, & dans tout ce que fit M. *Coypel*, il n'eut jamais en vue que de faire le bien de toutes les manières. Il tâchoit de rendre ſa morale aimable, en la faiſant paſſer

par la voie du plaiſir : ſes pièces, compoſées dans cet eſprit, pourroient ainſi préſenter un cours d'éducation intéreſſante pour la jeuneſſe de l'un & l'autre ſexe.

Se promenant, après une inondation, avec un de ſes amis, qui nous a communiqué ce trait, il apperçut dans la plaine des Invalides, une chaumière abattue ; il l'envoya auſſitôt s'informer de l'état des pauvres gens qui l'habitoient, &, ſur ſon rapport, il prit le parti de la faire rétablir, avec des augmentations & des aiſances plus conſidérables ; & il le fit ſans qu'on ait ſu d'où le bienfait provenoit. Il étoit familier avec ces ſortes d'actions ; & quoiqu'il eût au plus dix mille livres de rente, il en conſacroit à cet uſage deux mille qu'il mettoit à part dans un ſac. Pour acquérir même plus de moyens, il engagea M. le duc *d'Orléans*, qui daignoit lui payer un caroſſe depuis la mort de ſon père, de permettre qu'il convertît ce bienfait en aumône ; & il l'obtint. Ce prince qui avoit appris de lui à deſſiner & à peindre, avoit pour lui une amitié toute remplie de confiance. Il le conſidéroit & alloit à ſon égard juſqu'aux attentions. Il n'aimoit pas

le feu, mais quand il favoit que M. *Coypel* devoit venir : *Faites bon feu*, difoit-il, *car il eft frilleux*. Ce même prince ayant compofé une pièce de vers, la donna à M. *Coypel*, & le pria de lui en dire fon fentiment. Celui-ci, après l'avoir lue, en fit l'éloge ; mais M. le duc *d'Orléans* lui ayant demandé s'il pouvoit la faire imprimer & y mettre fon nom. Sur fa réponfe qui étoit négative, il la déchira & la jeta au feu.

Une autre fois l'appartement du prince étant plein de courtifans, un homme de lettres célèbre arriva, & s'étant placé à côté de lui, il faifoit l'étalage de fon efprit. M. le duc *d'Orléans* que cela n'amufoit point, ayant regardé autour de lui, apperçut *Coypel* & lui fit figne d'approcher. Depuis quand, lui dit-il, êtes-vous ici ? Vous favez que j'aime à vous voir & à caufer avec vous ; *Pourquoi n'approchez-vous point ? J'aime mieux*, lui dit *Coypel*, *être derrière vous, à ma place, qu'à côté, fans conféquence*. Ce mot dit fans malice fut entendu du bel efprit qui s'en vengea.

En traçant ces traits de la part d'un prince vertueux, fenfible & bienfaifant,

nous nous rappelons avec attendriſſement celui de M. *le Régent*, vis-à-vis d'*Antoine Coypel*, père de celui dont nous parlons. Sachant qu'il étoit ſollicité pour aller en Angleterre, & tenté de s'y rendre par des chagrins qu'il avoit éprouvés, il arrive à ſa porte, ſans ſuite, & dans un fiacre; il le fait demander ſans ſe faire connoître, & le voyant étonné de rencontrer ſon alteſſe dans un pareil équipage: *Montez*, lui dit-il, *je veux me promener avec vous. Vous avez des chagrins, il faut les diſſiper.* Un trait pareil étoit bien capable de faire évanouir & les chagrins & les projets.

CAZOTTE (M.) né à Dijon: il a été Commiſſaire de la Marine; il eſt Auteur

De *la Patte du Chat*, conte Zinzimois;
Des *Mille & une Fadaiſes*;
D'*Obſervations ſur la lettre de* J. J. Rouſſeau;
De *la Guerre de l'Opéra*;
De *Silène éveillé par les Nymphes*;
D'*Olivier*, poëme;
De *Milord*, *impromptu*, roman.

Cet Auteur, qui eſt vivant, a beaucoup

de gaîté, beaucoup d'imagination, & des tournures originales. Il s'eſt acquis une ſorte de célébrité dans un genre ſurtout qui n'a aucun rapport avec les fées, quoiqu'il tienne beaucoup au merveilleux & aux procédés *de la cabale.*

D

DEBLANES (*Henri-Barthelemi*), de...., meſtre-de-camp de cavalerie, né en Auvergne, mort le 27 Février 1754, âgé de quarante ſept ans, eſt auteur

De *Neraïr & Meloé*, roman oriental, *in*-12, 1759.

DIXMERIE (M. de la). Cet Auteur vit encore; il paſſe les jours au ſein de l'amitié, en cultivant doucement les muſes ſans ſe mêler dans les partis & ſans embraſſer aucune ſecte. Ses loiſirs ſont ceux d'un honnête littérateur qui a des talens & des connoiſſances, & qui fait un uſage eſtimable de tous les deux.

Il a coopéré à la rédaction du *Mercure*, auſſitôt que M. *Marmontel* en eut cédé le

brevet à M. *de la Place.* Il a inſéré dans ce *Journal* des Contes Moraux, qui n'entrent point dans le genre de ceux que M. *Marmontel* écrivoit, & qui ne ſont point dépourvus d'agrément & d'invention; l'allégorie y eſt plus prodiguée; les mœurs y ſont traitées en grand, & peignent toutes les nations avec autant de délicateſſe que de vérité. La morale de ces *Contes* eſt toujours pure & intéreſſante. Il a embraſſé également la féerie, le roman, proprement dit, le *Conte Oriental*, & dans tous les ſujets il a ſu intéreſſer.

Il a travaillé à un *Journal Eſpagnol* dont nous regrettons la diſcontinuité. Ce *Journal* qui nous manque pouvoit établir des rapports entre nous & une nation avec laquelle les lettres n'ont guères de communication. On ne nous reprochera point de ne pas multiplier les ouvrages périodiques, & de ne pas pouſſer trop loin cette fabrication; mais on doit nous accuſer de mettre trop d'indifférence dans la recherche des livres étrangers. On écrit de bonnes choſes ailleurs auſſi bien qu'en France; pourquoi ne ſerions-nous pas jaloux de compoſer par nos feuilles périodiques, un *Catalogue univerſel* de

toutes les productions littéraires de l'Europe ? L'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne & l'Italie ont des savans, des littérateurs instruits qui s'occupent de matières instructives & curieuses. Il faut traduire ou du moins annoncer ces bons ouvrages. M. *de la Dixmerie* qui sait l'Espagnol avoit conçu le plan dont nous venons de parler, & donnoit une espèce de supplément au *Journal* étranger. Il est fâcheux que ni l'un ni l'autre n'ait point été continué.

Les poésies de M. *de la Dixmerie* sont faciles & ingénieuses. Il auroit pu traiter des sujets d'une étendue plus considérable, & ne l'a pas voulu ; le travail des *Journaux* lui a enlevé bien des momens, car il a coopéré comme nous avons dit, au *Mercure*, à l'*Avant-Coureur*, à la *Bibliothèque des Romans*, & il a rédigé le *Journal Espagnol*. Il a eu beaucoup de part à l'ouvrage sur l'*Origine des Arts*, par M. *Goguet*.

Les *Dialogues* des morts qui ont été publiés dans les *Mersures* sont remplis de philosophie ; ces personnages y conservent leurs caractères : la morale sort du sujet sans effort.

Il est auteur de l'ouvrage qui a pour titre :

Les deux Ages du goût & du génie.

On peut voir dans la *France Littéraire* la liſte de ſes Ouvrages.

Parmi les *Contes des Fées*, nous avons diſtingué *Lindor* & *Delie* ; & parmi ſes *Contes* dans le goût oriental, nous avons lu avec plaiſir *Abbas* & *Sahry*, nouvelle perſane, & *Abdallah* & *Balſora.*

DREUILLET (*Madame*), eſt née à Toulouſe en 1656, & s'appeloit mademoiſelle *de Montlour.* Elle épouſa M. *Dreuillet*, préſident aux Enquêtes du Parlement de Toulouſe, devint veuve après quelques années de mariage, & ſe fixa à Paris. Elle y connut madame la ducheſſe *du Maine*, qui voulut l'avoir auprès de ſa perſonne. Elle fut une des femmes aimables de la ſociété de Seaux, habita l'été dans le château, & à l'hôtel de Toulouſe pendant l'hiver. Elle mourut en 1730, généralement eſtimée & regrettée. Peu de femmes ont eu une réputation d'eſprit auſſi continue ; c'eſt ſans doute à cauſe de la qualité de ſes prôneurs, car elle n'a compoſé que des vers de ſociété. Il eſt vrai qu'elle eſt auteur

Du charmant conte intitulé : *le Phénix.*

Qui ne connoît cet ouvrage charmant ! Nous nous diſpenſerons d'en dire davantage.

DURAND (*Catherine* BEDACIER, depuis madame *Durand*), vivoit au commencement de ce ſiècle, & tint une place diſtinguée parmi les femmes qui ont cultivé les lettres. Peut-être l'éducation a-t-elle outré les éloges ; car nous n'avons trouvé dans ſes ouvrages qu'une médiocrité ſoutenue, & nous ne ſavons point pourquoi *ſes courtiſanes* furent ſi bien accueillies.

C'eſt à madame *Durand* qu'on doit l'invention des *Proverbes Dramatiques*. On trouve dans le recueil de ſes Œuvres, les premières pièces de ce genre qui ſont au nombre de huit, parmi leſquelles il y en a deux ou trois qu'on lit avec plaiſir. Il faut donc la compter à ſon tour parmi ce petit nombre d'auteurs qui ont créé des genres. Quelque mince que ſoit celui qu'elle a imaginé, pluſieurs écrivains n'ont pas dédaigné de ſuivre cette carrière, de rappétiſſer *Thalie*, & de réduire *au plein-pied* le théâtre de la nation. On peut appliquer à la manie des *Proverbes*, ce que *Pirhon* diſoit de la comédie dont on rafoloit dans les ſociétés. Elle a

Réformé le quadrille en plus d'une maiſon.

OUVRAGES DE Mde. DURAND.

La Comteſſe de Mortanes;
Les *Mémoires de la Cour de* Charles VIII;
Le Comte de Cardonne, ou *la Conſtance victorieuſe ;*
Les Belles Grecques;
L'*Hiſtoire de Henri*, Duc des Vandales;
Les Petits Soupers de l'été;
Hiſtoire des plus fameuſes Courtiſanes de la Grèce;
La Vengeance contre ſoi-même, ou *le Chat amoureux;*
Des Poëſies ;
Ses Comédies en proſe.

Elle mourut, en 1736, dans un âge très-avancé.

DUCLOS, mort ſecrétaire de l'académie françoiſe, & membre de celle des inſcriptions & belles-lettres. Il étoit connu auparavant par les romans de la baronne *de Luz*, & par les *Confeſſions* du comte *de* ***. *Acajou* fut compoſé d'après une douzaine d'eſtampes, dont les deſſins & les planches étoient reſtés entre les mains

de M. *Boucher*, mort premier peintre du roi. Cet artiſte les ayant montrés à *Duclos*, & ayant paru embarraſſé de l'uſage qu'il en pourroit faire, ils ſervirent de guide à *Duclos* qui compoſa *Acajou*. Il eſt néceſſaire de dire à quelle occaſion ces gravures avoient été faites. Le comte *de Teſſin*, pendant qu'il étoit miniſtre de Suède en France, avoit compoſé un petit ouvrage de ſociété, intitulé *Jaunillane*, ou *l'Infante Jaune*. Il fit faire le deſſin & les planches par *Boucher*. A peine avoit-on mis la dernière main à ce travail, que le comte fut rappelé en Suède pour y remplir la place de miniſtre d'état, & gouverneur du prince royal de Suède, dont il s'acquitta avec honneur, & pendant laquelle il compoſa, à l'imitation de Fénélon, des lettres ſur l'éducation des princes, qui ſont un cours complet de morale. Il laiſſa toutes les planches qui ſervoient à la première édition *d'Acajou*. L'épître dédicatoire de ce roman fit du bruit; elle étoit adreſſée au public, *Duclos* ſe moquoit ouvertement & bravoit ſon protecteur & ſes juges. Cette hardieſſe réuſſit, & procura à ſon auteur cette réputation qu'il a conſtamment ſoutenue, d'être

au-deſſus des préjugés les plus reſpectés. On imprima contre lui une critique intitulée *Réponſe du public à l'auteur d'Acajou*. Fréron en eſt l'auteur. Cette critique déplut au public, qui défendit *Duclos*, lequel bien averti par cette complaiſance du goût de ceux qui le liſoient, a continué d'être hardi & vrai. Il a continué d'être encouragé par les applaudiſſemens & même par les critiques, auxquels il en impoſa à la fin par ſa bonne contenance. Il a tenu pendant les dernières années de ſa vie le ſceptre de la littérature qu'il avoit conquis. Il le manioit quelquefois aſſez rudement; cependant il a été juſqu'à ſa mort reſpecté & admiré. Ayant été nommé hiſtoriographe de France, il eut la noble fermeté d'imiter le garde des ſceaux *Morvilliers*, qui avoit refuſé à *Charles IX* d'écrire l'hiſtoire de ſon règne. *Duclos* ne voulut rien publier pour ne pas ſe perdre, & pour ne pas trahir la vérité. — Si je ne puis parler aux contemporains, diſoit-il, j'apprendrai aux fils ce qu'étoient leurs pères. Je n'ai jamais penſé qu'en me chargeant d'écrire l'hiſtoire, on m'eût pris pour l'organe du menſonge. En tout cas on ſe feroit trompé.

Idée du Conte de Jaunillane, ou *l'Infante Jaune*, imprimé à Badinopolis, en 1741.

L'auteur eſt repréſenté à la tête du livre en robe de chambre, écrivant dans ſon cabinet entouré de magots, de génies badins, de rats, de papillons & de fumée. Le héros du conte eſt le prince *Percebourſe*. On le voit dans la première eſtampe, habillé à la françoiſe, ſuivant la mode & le coſtume de 1740, ſe promenant en rêvant dans l'allée des Idées. Dans la ſeconde on le voit encore raiſonnant avec la fée aux *Echarpes* qui eſt ſortie d'une groſeille que le prince avoit cueilli. Dans la troiſième on voit deux petites naines trouvées dans un autre groſeillier, & qui vouloient donner des croquignoles au prince qui en eſt fort embarraſſé. Dans la quatrième, le prince aſſis toujours dans la même allée, voulant manger un abricot, en fait ſortir une tête charmante, un peu triſte & penchée.

Dans la cinquième, *Percebourſe* ayant, non ſans peine, trouvé le corps de ſa princeſſe, lui rend & y rajuſte la tête & les mains qui lui appartenoient. Dans la ſixième, la

fée *Vicieuſe* marie *Percebourſe* avec la princeſſe *Penſive.*

Dans la ſeptième on voit la princeſſe *Penſive* déjà mariée, arrêtée par le géant *Borgne.* La huitième repréſente la fée *Lutine* prenant ſoin d'un jeune prince encore enfant, que l'on appelle *le Prince des Coudes*, & qui paroît deſtiné à être l'amant de *Jaunillane*, ou l'infante *Jaune*, fille de *Penſive* & de *Percebourſe.* Dans la neuvième & dernière, attendu que le titre fait la dixième, on voit que *Penſive* renverſe un verre magique, ce qui lui attire des malédictions de la part de l'enchanteur *Groſſourcils* & de la fée *Robinet.* On ne ſait plus ce que tout cela devient, le conte finit bruſquement, parce que l'auteur retourna en Suède.

Duclos mourut le 26 Mars 1772.

Il eſt Auteur de

Les Confeſſions du Comte de * * *;

Conſidérations ſur les Mœurs;

Hiſtoire de Louis IX;

Remarques ſur la Grammaire du Port Royal;

Diſſertations dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.

Il parut en 1759 un roman *in*-12, ayant pour titre : *Les Têtes Folles*, qui eſt une

imitation du roman d'*Acajou ;* & il faut convenir que c'eſt une ingénieuſe bagatelle.

Il a eu beaucoup de part à l'édition de 1761, du *Dictionnaire de l'Académie Françoiſe.*

Il avoit commencé une ſuite à l'hiſtoire de cette compagnie, que M. *d'Alembert* a continuée en publiant les éloges des académiciens morts. *D'Alembert* étoit l'écrivain qui pouvoit remplacer entièrement *Duclos.* L'un & l'autre aimoient la vérité, & avoient le courage de la préſenter, & de la rendre tout à la fois inſtructive & piquante, ſans jamais la faire dégénérer en ſatire & en ſarcaſme. Que les auteurs qui auront à prononcer ſur les réputations, prennent *Duclos* & *d'Alembert* pour modèles.

DUCLOS (*le chevalier* DE) qui vit peut-être encore, eſt auteur d'un ouvrage intitulé : *les cinq Cent Matinées & une demie,* contes ſyriens, 2 vol. *in*-12 1756.

C'eſt une imitation des *mille & une Fadaiſes,* & des *mille & une Faveurs.*

DEROIS. Il eſt auteur.

Du *Loup Galeux* & de *la Jeune Vieille*, *in*-12, 1744.

Ces deux romans furent attribués à madame *de Villeneuve*, qui s'en défendit & n'eut pas tort ; mais nous devons déclarer qu'il ne nous a point été possible de constater l'existence de ce monsieur de Rois, dont il n'est fait mention qu'à la tête de son livre. On croit que le comte *de Caylus* s'est caché sous ce nom.

DOW (*Alexandre*), est Anglois ; il a passé plusieurs années dans les Indes. Pendant qu'il apprenoit la langue persane, on lui procura les contes d'*Inatula de Dehli* ; il les traduisit d'abord pour son usage & pour se familiariser avec le persan ; ensuite il rendit publique sa traduction. On peut lui reprocher de s'être trop attaché à rendre le tour métaphorique des persans. Le traducteur françois des *Contes persans* a conservé les mêmes défauts. Ces contes paroissent une imitation des *Mille & une Nuits*.

M. *Dow* est auteur de l'*Histoire de l'Indostan*, 2 vol. *in*-4°., qui a été traduite en françois en 1768. C'est un Ouvrage estimable à tous égards. Nous croyons que l'Auteur vit encore.

F

FAGNAN (*Madame*), elle eſt encore vivante, mais elle vit dans la retraite, & n'a conſervé aucun rapport avec les Littérateurs & la littérature : elle garde le ſilence depuis une trentaine d'années ; ſes Ouvrages ſont :

Kanor, *Contes des Fées*, *in*-12, 1750 ;
Minet-Bleu & Louvette, *in*-12, 1768 ;
Les Miroirs des Princeſſes orientales, *in*-12, 1755.

Ce roman fut dédié à la marquiſe *de Pompadour*, qui protégeoit l'Auteur avec une forte d'attachement. On ne peut pas dire que les ouvrages de madame *Fagnan* ſont des chefs-d'œuvres, mais ils ſont à une grande diſtance de la médiocrité ; en les liſant, on n'eſt point tenté de demander qu'ils ſoient meilleurs. Il paroît que l'Auteur réuniſſoit de l'enjouement à la vivacité, & qu'elle ſavoit *vernir* ſes écrits ; un coloris doux & frais y domine ; &, ſans être frappé ni arrêté par des ſaillies d'eſ-

prit, on se plaît à revenir à *Minet-Bleu* & à *Kanor*.

FAULT *ou* FAUQUES (*Mademoiselle*): elle est née dans le Comtat Venaissin, se fit religieuse aux Ursulines d'Avignon, se pourvut à Rome, en cassation de ses vœux, & vint s'établir à Paris, où elle composa les romans dont nous donnons la liste :

Le Triomphe de l'Amitié, *in*-12, 1750 : c'est un ouvrage ingénieux, rempli de traits brillans d'esprit, mais où l'on trouve aussi peu d'ordre que de vraisemblance ;

Abassaï, Conte oriental, *in*-12, 1752 : ce roman est écrit avec chaleur & avec esprit ; les situations sont neuves, les réflexions sont fines, mais trop fréquentes.

Les Contes du Serrail, *in*-12, 1753 ;

Durboulour, Conte des Fées ;

Les Préjugés trop bravés & trop suivis ;

Fazlillat ;

Les Mémoires de Mlle. *Doran* étincellent d'esprit, sont pleins de situations piquantes, & on y trouve des caractères prononcés ;

Les Zelindiens ;

Fréderic le Grand au temple de l'immortalité ;

La dernière Guerre des bêtes pour servir à l'histoire du dix-huitième siècle.

On croit Mlle. *Fauques* retirée en Angleterre, où peut-être elle vit encore.

Nous aurions mal rempli notre tâche, si nous en restions-là. Mlle. *Fauques* est, parmi les femmes connues dans la littérature, celle qui a fait preuve de plus d'esprit & de talens. La lecture de ses romans en laisse une agréable certitude. Comme nous n'avons point inséré dans notre *Collection* le conte d'*Abassaï*, nous invitons le Public à en faire la lecture : il en sera satisfait. Le sujet de ce conte est tiré de la *Bibliothèque Orientale* de d'*Herbelot*. L'original est un roman arabe. On verra ce que Mlle. *Fauques* a su y ajouter. On peut lire également les autres *Contes de Fées*, que nous regrettons de n'avoir pas pu recueillir. Les bornes que nous nous sommes données pour ne pas multiplier les volumes, en sont la cause unique. Mlle. *Fouques* versifioit avec facilité, & sa poésie avoit des grâces & de la couleur. Les Poëtes contemporains l'ont célébrée, & M. *Sabatier* lui a adressé de très-longues *Épîtres* dans lesquelles il rend,

ſans fadeur, juſtice au talent poétique de Mlle. *Fauques.*

FÉNELON (*François* DE SALIGNAC DE LA MOTTE FÉNELON), Précepteur des Enfans de France, & depuis archevêque, duc de Cambrai, prince du Saint Empire, étoit né au château de Fénelon en Querci, le 6 Août 1651, d'une maiſon ancienne.

Il compoſa ces *Fables* & ces *Contes* pour l'éducation du duc *de Bourgogne.*

Il a fait un petit *Traité* ſur la *Tragédie* & ſur la *Comédie.*

Le préſent le plus utile que les *Muſes* ayent fait aux hommes (dit l'abbé *Terraſſon*) c'eſt le *Télémaque*; car ſi le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un *Poëme*, il naîtroit de celui-là.

Ce fut en 1698 que *Fénelon* commença à faire imprimer le *Télémaque*, ſous ce titre : *Suite du quatrième livre de l'Odyſſée.* Il n'y en eut alors que deux cent pages d'imprimées; le gouvernement fit arrêter l'impreſſion. Le peu qui en avoit paru, & les copies manuſcrites de ce qui reſtoit à imprimer, ſe débitèrent pendant quelque temps. Il fut imprimé l'année ſui-

vante à la Haie, en quatre petits volumes. L'édition qui fut enfin entière est de 1701, & fut dûe aux soins de M. *de Saint-Remy*, auteur de *Mémoires* pour servir à l'*Histoire de France*. En 1717 parut en France l'édition approuvée de *Télémaque*. *Louis XIV* ne vivoit plus : *le Régent* qu'on comparoit à *Mentor*, n'étoit pas fâché de mettre le *Télémaque* dans les mains de *Louis XV*. Le *Télémaque* fut critiqué par un abbé *Faidit*, jadis père de l'Oratoire, & par un nommé *Lesconvel*.

Les onze premières *Fables* sont des récits d'aventures feintes, dont l'allégorie cache avec art les préceptes de morale que *Fénelon* vouloit faire goûter à son disciple. Un ouvrage bien philosophiquement écrit, seroit celui dans lequel l'auteur s'oubliant entièrement, & ne faisant aucune réflexion, en feroit faire beaucoup à son lecteur. C'est la manière de *Fénelon*. Il raconte... & on réfléchit pour lui.

Les *Contes de Fées* sont des apologues, comme ceux d'*Esope* & de notre *la Fontaine*; il n'y manque que la versification; mais *Fénelon* a trouvé le secret de se passer de Poésie, & de donner un *Poëme*

en

en proſe. Il a cependant fait des *Chanſons*, où la penſée eſt embellie par une poéſie facile & douce. Quand on nous a accuſé de n'avoir point d'ydilles en françois, de n'avoir jamais ſu peindre la ſimplicité des campagnes, on avoit oublié l'auteur du *Télémaque*. Combien d'ydilles ne trouveroit-on pas dans ſon ouvrage ! Tous les tons, toutes les couleurs y ſont confondus, rapprochés ; un tableau ſuccède à l'autre ; partout le ſentiment ou la morale ſont cachés ſous les plus riantes deſcriptions. Quel auteur a ſu autant répandre de charmes ſur ſes productions !

FORCE (*Charlotte-Roſe* DE LA) fille de *François de Caumont*, marquis *de Caſtel-Moron*, maréchal de camp, nâquit en Guienne, dans le château *de Caſenove*, près de Bazas, vers l'an 1650, & eſt morte à Paris, en 1724, âgée de ſoixante-quatorze-ans.

Marguerite de Vicoſ, ſa mère, étoit dame *de Caſenove*, & fille du baron *de Caſtelnau*. Il paroît qu'elle n'étoit pas auſſi bien partagée des dons de la fortune, que de ceux de la naiſſance & de l'eſprit.

Sa vie n'offre rien d'intéreſſant. Nous avons d'elle

L'*Hiſtoire de Marguerite de Valois ;*

Le Roman de Guſtave Vaſa, où la fiction la plus ingénieuſe eſt jointe à l'hiſtoire la plus intéreſſante ;

L'*Hiſtoire ſecrète de Bourgogne ;*

Mémoire hiſtorique, ou *Anecdote galante & ſecrète de la Ducheſſe de* Bar, *ſœur de* Henri IV ;

Une *Epître à Madame* de Maintenon ;

Et les *Contes de Fées.*

Elle avoit épouſé en 1687, *Charles de Brion ;* mais le mariage fut déclaré nul dix jours après. Cette notice eſt de M. le M. *de P....*, & nous n'avons rien trouvé à y ajouter.

FONTANELLE (M. *Jean* GASPARD DE), né à Grenoble, le 29 Octobre 1737. Il eſt auteur des Ouvrages ſuivans :

Les Aventures Philoſophiques, *in*-12, 1765 ;

Les Métamorphoſes d'Ovide, nouvelle traduction ;

Les Effets des Paſſions, trois Parties *in*-12, 1768 ;

Essai sur le Feu sacré & sur les Vestales, in-8°., 1768 ;
Pierre-le-Grand, Tragédie ;
Lorédan, Tragédie, en quatre actes ;
Ericie ou *la Vestale*, Tragédie en quatre actes ;
Les *Anecdotes Africaines*.

Il a rédigé les *Gazettes Littéraire & Politique de Deux-Ponts*, depuis leur établissement en 1770 jusqu'au premier Juin 1776. Il a été chargé de la partie politique du *Journal* de M. *Panckoucke*, depuis le premier Juin 1776 ; à la réunion de ce *Journal* au *Mercure*, M. *de Fontanelle* continua son travail, & est, depuis deux ans, rédacteur de la *Gazette de France*.

Il a composé *les Souhaits*, conte arabe.

M. *de Fontanelle* est un littérateur modeste qui n'a jamais cherché des prôneurs ni le bruit. Il a écrit dans son cabinet ; il a livré ses ouvrages au Public, sans les suivre, sans les recommander : il a joui de ses succès. Ses Tragédies font regretter qu'il ne soit pas entièrement adonné au théâtre. Il avoit toutes les qualités qui y font réussir. La Tragédie de *Lorédan* est

dans le grand genre ; celle d'*Ericie* eſt pleine de philoſophie & d'énergie. Ses autres productions ſont purement écrites. Il poſsède le talent plus rare qu'on ne penſe de préſenter avec intérêt les nouvelles politiques, & de procurer des lecteurs à cette claſſe de *Journaux*. Tous ſes jugemens ſur les ouvrages de littérature ſont ſains & ſages, il n'afflige perſonne, & ne témoigne que l'amour de la perfection. Il ſeroit à ſouhaiter que les prétendus juges des travaux littéraires fuſſent doués de la modeſtie, de la ſageſſe, & de la vertu de M. *de Fontanelle.*

FROMAGET. Cet Auteur, qui ne s'eſt point élevé ſoit en proſe, ſoit en vers, au-deſſus de la médiocrité, eſt mort en 1750. Il eſt auteur

De *Kara Muſtapha*, conte oriental, *in*-12 en 1745 ;

De *Mirima*, *Impératrice du Japon*, *in*-12, 1745 ;

De *pluſieurs Pièces de Théâtre.*

Il compoſa en ſociété avec *le Sage*, l'*Épreuve dangereuſe*, ou *le Pot-au-Noir*, en un acte, en 1740. Il fit quelques *Comédies* en

commun avec *Panard.* Ses *Comédies* annoncent de la gaîté, un eſprit naturel & agréable.

G

GALAND étoit né en 1646, à Rollo en Picardie; quelques-uns prétendent qu'il naquit à Noyon. Il fut membre de l'académie des inſcriptions & belles-lettres, lecteur du roi & profeſſeur de langue arabe, au collège royal. Il mourut en Février 1715, généralement eſtimé par ſes mœurs & par ſon érudition.

Les Mille & une Nuits, qu'il a traduites de l'arabe, ſont un recueil dans le goût de nos *Contes de Fées.* Les éditeurs qui ont publié en 1717 le dernier volume, n'ont fait qu'y ajouter une concluſion.

Il a traduit *l'Orientaliana*, qui eſt un recueil de maximes & bons mots des orientaux, appuyés d'exemples qu'il a traduits *du Divan*, où ſe retrouvent les maximes orientales. Il a fait la préface de *la Bibliothèque orientale*, par *d'Herbelot.*

Il a traduit les *Fables de Bidpaï*, qui ont

été d'abord écrites en indien, traduites ensuite en arabe, & confondues avec celles de *Lockman*, réduites après en turc, sous le titre de *Hou Mayoum Ramé*, ou *Livre Impérial*. C'est dans ce dernier état que M. *Galland* entreprit de les mettre en françois. Mais de quatorze livres que contient l'ouvrage turc, quatre seulement ont été traduits par lui, & publiés en 1724, neuf ans après sa mort. M. *Cardonne* vient d'achever cette traduction (dit M. le marquis de *P*.....).

Il seroit inutile de dissimuler qu'on retrouve ces *Fables* parmi celles d'*Esope* & de *la Fontaine*. Pour cela il suffit de savoir que *Plancide*, moine grec du bas empire, est le premier qui ait publié les *Fables* d'*Esope*, qu'il suppose avoir été Phrygien, vivant du temps de *Crésus*, roi de Lydie. L'on croit qu'*Esope* est le même que *Lokman*, fabuliste arabe, auquel les auteurs mahométans attribuent presque toutes les *Fables* que *Plancide* a publiées sous le nom d'*Esope*. En poussant encore plus loin ces recherches, on trouve que *Lokman* est le même que *Bidpaï*, qui composa les *Fables* pour un roi nommé *Dabchelin*, lequel en

fut ſi content, qu'il fit du *Bracmane* ſon premier miniſtre, & qu'il conſerva ſes *Fables* comme des maximes précieuſes qu'il tranſmit à ſes ſucceſſeurs. Ceux-ci firent très-mal-à-propos un ſecret de ces maximes, ſi bien que *Coſroës premier*, ſurnommé *Nouſchirvan*, le plus grand d'entre les rois de Perſe, adorateur du feu, en ayant entendu parler, eut bien de la peine à les recouvrer pour en faire la règle de ſa conduite. Il parvint enfin à connoître ces maximes & les pratiqua. Ses ſucceſſeurs les abandonnèrent, & furent ſoumis par les califes. Deux de ceux-ci les firent traduire de l'ancien perſan, en arabe; ce furent *Almanzor* & *Mamoud*, auxquels la connoiſſance & la pratique de ces maximes portèrent encore bonheur. Enfin ces belles & utiles *Fables* ſi recherchées en Arabie & aux Indes, n'étoient point encore connues en Turquie. *Ali Tche-Lebi-Ben-Salèbe*, *Mollah* très-habile, qui profeſſoit la théologie & le droit à Andrinople, les traduiſit, & les dédia à *Soliman II*, qui accueillit ſon ouvrage, & éleva le traducteur à la dignité de *Cadi de Brouſſe*. Ce livre, depuis 1540, eſt re-

gardé par les Savans de l'Empire Ottoman comme le modèle de la plus parfaite éloquence dont la langue turque puiſſe être ſuſceptible.

GUEULETTE (*Thomas-Simon*), avocat en Parlement, & ſubſtitut du procureur du roi au Châtelet; un grand fond de gaîté, une facilité prodigieuſe, beaucoup d'imagination & de fécondité aſſurèrent à M. *Gueulette* une réputation parmi les amateurs du genre oriental. Il a traduit avec exactitude & avec goût; il a imité avec une vérité étonnante le ton, les fables, les allégories des Orientaux. Il a prodigué les images; des tableaux nouveaux ſuccèdent ſans interruption à ceux qu'on a déjà lus : on eſt tranſporté ſur le lieu de la ſcène; qu'on réliſe les *Sultanes de Guzarate*, les *Aventures du Mandarin Fum-oh-Ham*, les *Mille & un Quart-d'Heure*, & on ſera convaincu de la juſteſſe de nos obſervations. Il n'a point un merveilleux auſſi brillant que le comte *Hamilton* qu'il a voulu imiter; mais placé à un ton plus bas, réduit à ce mode qu'il s'étoit fait à lui-même, il va de pair avec l'auteur des *Quatre Facardins*. Il

paroît ſortir du domaine de l'imagination, & poſer ſur des baſes connues, tandis qu'*Hamilton* tient toujours une marche factice, & entaſſe biſarreries ſur prodiges. M. *Gueulette* eſt plus près de nous, plus près des mœurs & d'un peuple qu'il ſemble peindre; il dit ce que nous ſommes tentés de croire; il ajoute des grâces à un genre eſtimé, & ne cherche point, comme *Hamilton*, d'en créer un qui ne reſſemble à rien. Il a eu des imitateurs: *Hamilton* eſt reſté ſeul. Ce n'eſt peut-être pas la plus mince portion de la gloire de ce dernier. Celui qui n'a ni concurrens, ni rivaux dans ce genre, eſt, à coup ſûr, un homme de génie.

M. *de Voltaire* s'eſt placé un moment dans la claſſe des imitateurs de M. *Gueulette*. Le roman de *Zadig* eſt calqué ſur *les Soirées Bretonnes*. Nous allons peut-être trop loin, car ſe ſervir d'un cadre déjà uſé, pour y placer, au lieu d'une eſtampe antique, un tableau frais & gracieux, ce n'eſt ni plagier, ni copier. D'ailleurs on ſe répète toujours en morale. Le tort des derniers, c'eſt de n'être pas venus les premiers. *Montagne* a, ſans doute, écrit tout ce que *Vauvenargues* a penſé, le duc *de la Rochefoucault* avoit

traité l'ouvrage de *la Fausseté des vertus humaines*, quand *Esprit* le composa : mais chacun a apporté sa manière ; & comme ces peintres qui sont originaux en ne peignant que des sujets rebattus, chacun s'est marqué avec distinction parmi les Moralistes. Ainsi nous n'accuserons point *de plagiat* M. *de Voltaire*, mais il sera vrai que M. *Gueulette* a laissé des dessins, dont un grand maître a tiré parti.

A l'époque où M. *Gueulette* écrivoit, M. *Galand*, M. *Petits* avoient mis les *Romans Orientaux* en vogue. *Ma sœur, dormez-vous? si vous ne dormez pas, faites-nous un conte*, étoit devenu le rebus favori des plus brillantes sociétés. Les jeunes auteurs, qui croient toujours trouver la célébrité dans le genre devenu célèbre, sans s'embarrasser s'ils ont ou n'ont pas les talens propres, imitoient M. *Galand* & M. *Gueulette*. *Moncrif* ne se défendit pas plus de ce penchant, que *Marivaux* n'avoit su résister au désir d'écrire une féerie. Le chevalier *Duclos* publia aussi à la suite des *Mille & une Faveurs*, les *Cinq cent Matinées*. Toutes les imitations qui n'ont point atteint au mérite de l'original, ne doivent point être regardées comme

des productions médiocres. Le roman de *Florine*, qu'on a comparé au *Télémaque*, pour ne pas valoir autant que l'ouvrage de *Fénelon*, ne laiſſe pas que d'être un conte très-moral, bien écrit, & paré de la plus douce & de la plus aimable fiction.

Le Théâtre de la foire, qui cherchoit à étayer ſa réputation naiſſante, montra à ſes auteurs les recueils des *Contes Orientaux*. *Fuſelier*, *le Sage*, *Dorneval* les ouvrirent, & y prirent tous leurs ſujets. M. *Gueulette* ſe copia lui-même, & donna des comédies à vaudeville au Théâtre. Il étoit porté plus qu'un autre vers ce genre facile & léger; car il étoit extrêmement gai; & avec moins d'originalité dans le ton & dans le mot que *Pirhon*, il en avoit autant que lui dans le caractère. Il aimoit la table, tenoit maiſon, & recevoit volontiers ſes amis & les gens de lettres. Il avoit une maiſon de campagne à Choiſy-le-Roi, dans laquelle il avoit dreſſé un théâtre ſur lequel il répétoit ſes pièces, celles de *le Brun*, & de ſes amis. Madame *Lemarchand* y jouoit, M. *Gueulette* préſidoit la troupe. C'eſt chez lui qu'un Abbé ſe préſenta pour jouer la comédie : il fut accepté; on lui propoſa diffé-

rens rôles, dont pas un ne lui convenoit. On lui demanda enfin celui qu'il ſavoit : il répondit qu'il ſavoit fort bien ſouffler. Là deſſus on lui fit cette réponſe qui eſt devenue un proverbe : *M. l'Abbé, ſouffler n'eſt pas jouer.*

M. *Gueulette* avoit un talent merveilleux pour les Marionettes. Il les faiſoit jouer & dialoguer avec beaucoup d'eſprit. Il excelloit ſurtout dans le rôle de *Polichinel*, qui faillit lui devenir très-funeſte. Il avala un jour *la pratique* qu'il mettoit dans ſa bouche pour briſer ſa voix ; & ce ne fut qu'après des efforts incroyables, qu'il parvint à rejeter le fatal inſtrument. Sa grande gaieté lui ſuſcita des querelles avec ſon Curé, qui ne le regardoit pas comme un excellent paroiſſien. On prétend qu'il écrivit ſa confeſſion en vaudevilles, & que ce n'étoit pas le moins plaiſant de ſes ouvrages. Nous n'avons pu nous le procurer, & nous n'affirmons point l'anecdote.

Il étoit né à Paris, en 1683, & fut ſubſtitut du procureur du roi au Châtelet ; il mourut doyen de la Compagnie, le 22 Décembre 1768. Son caractère étoit doux & gai, ſa ſociété plaiſoit à tous ſes amis. Il

avoit d'ailleurs des qualités excellentes. A la mort de sa femme, il fit remettre à ses héritiers tout le bien qu'elle avoit laissé, & dont il devoit jouir en propriété par le contrat de mariage.

Il est auteur

Des *Mille & un Quart-d'Heure*, en 3 vol. *in*-12;

Les *Sultanes de Guzarate*;

Les *Soirées Bretonnes*;

Les *Aventures merveilleuses du Mandarin Fum-oh-Ham*, conte Chinois, 2 vol. *in*-12;

Des *Mémoires de Mademoiselle de* Bontems.

Il a donné plusieurs Pièces au Théâtre Italien.

Les Comédiens par hasard, en trois actes & en prose;

Arlequin Pluton;

Le Trésor supposé;

L'Amour-Précepteur;

L'Horoscope Accompli;

Cette dernière Pièce a eu beaucoup de succès : l'Auteur, qui abandonnoit toujours sa part aux Comédiens, la donna à Mlle. *Silvia*.

Il a présidé à l'édition de l'*Histoire &*

chronique du Petit-Jean de Saintré; & à celle de l'*Hiſtoire de très-noble & très-valeureux prince* Gérard, comte de Nevers; il a continué la traduction des *Contes & Fables de Bidpaï & de Lockman*; il a donné l'édition des *Œuvres de Rabelais*.

GRAFFIGNY (*Françoiſe* D'ISSEMBOURG D'HAPPONCOURT DE * * * *) étoit fille d'un homme de la plus haute qualité qui deſcendoit de l'illuſtre maiſon d'Iſſembourg. Il s'étoit diſtingué au ſervice de France, ſous le commandement du Maréchal *de Boufflers*: *Louis XIV* le reconnut gentilhomme en France, comme il l'étoit en Allemagne, & confirma tous ſes titres. Il s'attacha néanmoins au duc *Léopold* de Lorraine, qui lui donna le gouvernement de Boulay & la Sarre, & la majorité de ſa Compagnie de Gendarmes. Sa fille fut mariée à *François Hugot de Graffigny*, chambellan du Duc. Jamais mariage ne fut ſi malheureux pour l'épouſe! Madame *de Graffigny* fut réduite, par les violences de ſon mari, à la néceſſité d'obtenir une ſéparation juridique, & de s'éloigner de Nancy. Ce fut Mademoiſelle *de Guiſe* ſon amie qui la détermina à cette

expatriation. Celle-ci venoit à Paris épouser le duc *de Richelieu*, & lança son amie dans des cercles qui étoient faits pour donner le mouvement le plus favorable à l'opinion. La conversation de Madame *de Graffigny* n'annonçoit pas tout son esprit. Son maintien étoit sérieux, & un grand fond de mélancolie la rendoit presque taciturne : ce n'est point avec de pareils dehors qu'on prévient en sa faveur.

La société dans laquelle elle se trouva placée, décida de sa future destinée. Nous avons parlé de l'association de gens d'esprit connue sous la dénomination de *ces Messieurs*; Madame *de Graffigny* s'y trouva mêlée, & on la mit à contribution. Elle composa *la Nouvelle Espagnole*. Le ton sérieux de sa morale déplut à quelques *Messieurs*, qui ne dissimulèrent pas qu'ils ne goûtoient point ses prémices. Ce dédain la piqua, & c'est à l'amour-propre blessé qu'on dût les *Lettres Péruviennes*. Ainsi *ces Messieurs*, dont le *Recueil* qui parut en 1745 n'eut que quelques années de célébrité, nous ont procuré un Ouvrage intéressant. La charmante comédie de *Cénie* suivit bientôt les *Lettres Péruviennes*, & eut le plus grand succès.

La comédie intitulée : *la Fille d'Ariſtide*, ne réuſſit pas. L'Auteur voulut tenter les haſards de l'impreſſion ; & on aſſure qu'elle en corrigea la dernière épreuve, le jour même de ſa mort. Nous avons perdu, il y a trois années, un Poëte aimable (M. *Dorat*) qui eut cette conformité avec Madame *de Graffigny*. Il corrigeoit une épreuve, & il expiroit.

On a encore d'elle un acte de Féerie (*Agor*), qui n'a été joué que dans ſes appartemens. Son *Théâtre Moral*, particulièrement deſtiné à la famille impériale, n'a été repréſenté qu'à Vienne, & on ne l'a point connu en France. Elle a eu un commerce de lettres très-réglé avec leurs Majeſtés impériales & avec le prince *Charles* & la princeſſe *Charlotte* de Lorraine. Tant qu'elle a vécu, elle n'a ceſſé de recevoir de leurs Majeſtés des témoignages conſtans d'eſtime & d'attachement.

Nous ne dirons point qu'elle a joui de quelque bonheur, car la tradition & tout ce qui nous a été laiſſé par la voie de l'impreſſion, nous aſſure qu'elle a toujours eu des peines ou publiques, ou ſecrètes. Son amour-propre, ou plutôt ſa ſenſibilité,

étoit ingénieuſe à lui en créer. La critique la plus légère lui cauſoit un véritable chagrin. Elle étoit femme, elle n'étoit pas heureuſe. On connoiſſoit toute ſa ſuſceptibilité, & il ſe trouvoit des écrivains aſſez bas & aſſez méchans pour oſer la bleſſer. On la déchiroit : le poëte *Roi*, qui avoit des talens diſtingués, & qui pouvoit ſe faire remarquer par d'autres moyens que la ſatyre, ne rougit pas de dévouer une femme à l'épigramme. Il eut voulu en effacer le ſouvenir, car elle lui coûta cher. Nous inſiſtons ſur le châtiment, pour intimider, s'il eſt poſſible, ceux qui poſsèdent l'odieuſe facilité de déchirer des perſonnes eſtimables. Un écrivain, qui a trop écrit dans le genre ſatyrique, a prétendu qu'elle n'eſt pas l'auteur des *Lettres Péruviennes* & de *Cénie*. Mais ſon aſſertion n'eſt appuyée d'aucune preuve, & ſe trouve démentie par tous les contemporains ; d'ailleurs *Zilia* & *Cénie* (pour nous ſervir des expreſſions des Auteurs du *Dictionnaire Hiſtorique*) ſont deux ſœurs qui ſe reſſemblent trop, pour n'avoir pas été enfantées par la même mère. Nous ſavons qu'on a toujours conteſté aux femmes la plupart de leurs Ouvrages : il ſemble qu'on

veut leur dénier le don de penser & le talent d'écrire. S'il y avoit quelque moyen pour détruire cet injuste préjugé, nous proposerions la *Collection des Fées*, qui prouve, par la quantité de femmes qui l'ont enrichie de leurs productions, que le sexe sait écrire avec agrément, & se servir de toutes les grâces de son imagination.

Madame *de Graffigny* mourut à Paris en 1758, âgée de soixante-quatre ans; elle légua sa bibliothéque à son ami, M. *Guimon de la Touche*, avantageusement connu dans la république des lettres par sa Tragédie d'*Iphigénie en Tauride*; il ne jouit pas long-temps de ce legs. Elle laissa à un autre ami, homme de lettres, tous ses papiers avec la liberté d'en disposer à son gré; elle faisoit, dit l'*histoire littéraire des femmes*, le bien qu'elle pouvoit faire. Elle étoit modeste, parloit rarement d'elle. C'est dans ses malheurs qu'elle a puisé cette douce & sublime philosophie du cœur qui fera passer ses ouvrages à la postérité.

Ses *Lettres Péruviennes* ressemblent pour la forme aux *Lettres Persanes*, & se sont suivies de près. Il étoit beau sans doute d'imiter *Montesquieu*; & glorieux de réussir.

De toutes les imitations, celle de Madame *de Graffigny* eſt la plus eſtimable. On retrouve dans ſon roman une critique fine de nos mœurs & de nos vices, les amours de *Zilia* ont des momens de repos, pendant leſquels l'héroïne obſerve avec adreſſe & nous peint d'une manière très piquante. Le ſtyle eſt oriental, fleuri, rempli de grâce & de douceur. Les Italiens s'en ſont emparés pour le traduire dans leur langue ſi douce & ſi harmonieuſe, ils l'ont trouvé analogue au génie de leur nation, & l'ont réimprimé pluſieurs fois. Le premier livre qu'un maître de langue italien mette dans les mains d'un élève françois qui veut apprendre la langue Italienne, c'eſt le roman des *Lettres Péruviennes.* L'orgueil national croit ne rien perdre en nous donnant un ouvrage originairement françois.

Nous nous diſpenſerons d'analyſer ce roman qui eſt univerſellement connu, & nous inviterons ceux qui voudroient avoir une notion ſuffiſante des mœurs, des coutumes & de la religion des Péruviens, à lire l'introduction hiſtorique, qui annonce le roman, & ouvre pour ainſi dire une ſcène intéreſſante.

GUIS (*Pierre-Augustin*), secrétaire du roi, né à Marseille.

Son *Voyage Littéraire de la Grèce* qui, dans l'espace de dix années, a eu trois éditions, jouit d'un succès mérité ; on y retrouve l'amateur de l'antiquité, le connoisseur des beaux-arts, l'ami des muses, & l'imagination riante d'un poëte que le sol & le ciel de la Grèce ont exalté. Il peint avec délicatesse les mœurs, les costumes & toutes les attitudes de ce peuple trop dégénéré.

On a un recueil de *Poésies* & d'*Ouvrages dramatiques* du même Auteur.

La *Baguette Mystérieuse*, conte, *in*-12, 1758, est de lui, quoiqu'on l'ait attribuée à un autre.

H

HAMILTON (*Antoine* D'), étoit de l'ancienne maison de ce nom, en Ecosse. Il nâquit en Irlande. Il eut pour père le chevalier *Georges Hamilton*, petit-fils du duc d'*Hamilton*, qui fut aussi duc *de Châtellerault* en France. Sa mère étoit Madame *Marie Burlet*, sœur du duc d'*Ormond*, vice-

roi d'Irlande, & grand-maître de la maison de *Charles I.*

Dans les révolutions qui arrivèrent du temps *de Cromwel*, ils suivirent le roi *Charles II*, & le duc d'*Yorck* son frère qui passèrent en France. Ils y amenèrent leur famille. *Antoine* ne faisoit à peine que de naître. Lorsque le Roi fut rétabli sur le trône, il ramena en Angleterre les plaisirs & la magnificence. La curiosité y attira le comte *de Grammont*; il y vit Mademoiselle d'*Hamilton*, il l'aima, en fut aimé, & l'épousa: voici de quelle manière. Le comte *de Grammont*, après avoir donné sa parole d'épouser sa maîtresse, partit de Londres trop précipitamment pour ne pas laisser soupçonner qu'il ne vouloit pas la revoir. Elle avoit deux frères, à qui le malheur d'être trompée l'obligea d'avouer les suites de sa foiblesse, lorsque le Comte fut parti. Tous deux animés par le double motif du sang & de l'honneur, volèrent sur les pas du parjure. L'ayant rejoint à Douvres, ils lui demandèrent d'un ton fier & goguenard, s'il n'avoit rien oublié à Londres. Vous me pardonnerez, Messieurs, leur dit-il, j'ai oublié d'épouser Mademoiselle votre

ſœur, & je retourne ſur mes pas pour réparer cet oubli.

Hamilton fit pluſieurs voyages en France pour y voir ſa ſœur; il y paſſa même la plus grande partie de ſa vie, parce qu'il étoit catholique, & que c'étoit un titre d'excluſion à tous les emplois en Angleterre. Le roi *Jacques* étant monté ſur le trône, il lui donna un régiment d'infanterie en Irlande, & le gouvernement de Limmerick. Ce Monarque s'étant réfugié en France, *Hamilton* y ſuivit la famille *des Stuarts*. C'eſt alors qu'il compoſa ſes ouvrages, qui ont été recueillis en ſept volumes.

Les *Mémoires de Grammont* ſont un badinage charmant qui a tout l'agrément du roman, & le mérite de l'hiſtoire. La manière de raconter les événemens eſt ſi ingénieuſe & ſi plaiſante, qu'elle lui eſt reſtée en toute propriété : aucun écrivain n'en a hérité. Perſonne n'a mieux peint que lui la cour galante de *Charles II;* chaque démarche (dit M. *de P.....*) du chevalier *de Grammont*, eſt un trait de caractère; chacune de ſes réponſes eſt une ſaillie, ou une ſanglante épigramme.

Le *Bélier* eſt un des contes qu'on entend

le moins, ſi on n'a une clef. Ce petit ouvrage fut fait dans la maſure de la comteſſe *de Grammont*, ſœur d'*Hamilton*, qui étoit appelée le *Moulineau*, & qui fut enſuite nommée *Ponthalie*. C'eſt ſur cette éthymologie qu'*Hamilton* compoſa le *Bélier*. Il y a mille petits faits déguiſés dans cet ouvrage, qu'il faut démaſquer.

Les *Quatre Facardins* réuniſſent à l'imagination la plus folle & la plus riante, des détails toujours piquans, toujours nouveaux, & l'intrigue poſe ſur cette charpente, moitié de chevalerie, moitié de féerie, qui donne un caractère attachant à ces ſortes d'ouvrages allégoriques. On eſt étonné qu'un étranger ait pu ſi bien manier la langue françoiſe; & avoir, dans ſes compoſitions, le ton vif, léger & gracieux de la nation chez laquelle il écrivoit.

Le comte d'*Hamilton* mourut à Saint-Germain-en Laye, le 21 Avril 1720, âgé d'environ ſoixante-quatorze ans. Il étoit, dit-on, très-ſérieux dans la ſociété, & il ne pouvoit pas l'être dans ſes écrits. Quelque ſujet qu'il traite (dit M. *de P*.....), il le ſaiſit toujours du côté plaiſant, & paroît aimer à le préſenter ſous cette forme.

Il ne mourut pas dans l'opulence. Quelque fortune qu'on lui eût procurée, il n'auroit pas manqué de la dissiper. D'ailleurs il n'avoit pas su plaire à la cour du *Régent*; &, à cette époque, *Hamilton* étoit ce qu'on appelle vieille cour.

On trouve dans la collection de ses œuvres des poésies facilement versifiées. Nous ne pouvons dissimuler que le jugement rendu contre cet auteur, par les éditeurs du *Dictionnaire Historique*, nous a un peu étonné. Sa rigueur est peu motivée, & *Hamilton* méritoit plus de justice. L'abbé *des Fontaines* n'a pas toujours été un guide sûr pour les critiques. C'étoit l'homme le moins propre à sentir & à deviner les grâces du comte *Hamilton*, de l'ami, de l'élève, du compagnon *de Saint-Evremont*.

HAUTCHAMP (*Barthélemi* MARMONT DU), né à Orléans, ancien fermier des domaines du roi.

Rhetima, *Mizirida*, Histoire orientale;
Histoire du Systême des Finances;
Histoire du Visa;
Rupia, Conte.

HERBELOT (*Barthélemi*), né à Paris, le

le 14 Décembre 1625, y mourut le 8 Décembre 1695. Il eut à peine fini ſes humanités, qu'il ſe livra tout entier à l'étude des langues orientales. Après avoir vaincu les difficultés inſéparables de ce travail, il épuiſa toutes les reſſources que Paris pouvoit lui offrir, & ſe détermina enſuite à voyager.

L'Italie, par ſa proximité & par ſes relations avec les Orientaux, lui parut le pays le plus propre à perfectionner ſes connoiſſances, & à lui en procurer de nouvelles; par le commerce qu'il pourroit avoir avec les Arméniens qui y viennent en foule.

Pendant ſon ſéjour à Rome, il fut recherché par les ſavans & par les prélats les plus illuſtres. De retour en France, le ſurintendant *Fouquet* ſe l'attacha, & lui fit une penſion de 1500 livres.

Quelques années après, le roi le nomma ſecretaire & interprête pour les langues orientales. Il demanda alors & obtint la permiſſion de faire un nouveau voyage en Italie. Etant à L vourne pendant que le *Grand-Duc* de Toſcane y étoit, ce prince, qui aimoit les ſciences, & protégeoit les gens de lettres, eut pluſieurs entretiens

avec lui, & en fut ſi ſatisfait, qu'il lui fit promettre de paſſer quelque temps à ſa cour. D'*Herbelot*, flatté des marques de bonté & d'eſtime d'un prince auſſi éclairé, s'empreſſa de ſe rendre à Florence : il arriva le 2 Juillet 1666. Le *Grand-Duc* avoit donné ordre à ſon ſecrétaire d'état de le recevoir, & de le conduire dans une maiſon magnifiquement meublée qui étoit deſtinée pour ſon logement. Pendant ſon ſéjour à Florence, d'*Herbelot* eut une table ſervie par les officiers du prince, & un caroſſe avec la livrée de S. A. S. Le *Grand-Duc* ne borna pas ſa générosité à ces égards. Il voulut lui donner un témoignage encore plus diſtingué de ſon eſtime. Une bibliothèque fameuſe qui contenoit une foule de manuſcrits orientaux fut expoſée en vente à Florence : le *Grand-Duc* pria d'*Herbelot* d'examiner ces manuſcrits, de mettre à part les meilleurs, & d'en fixer le prix. D'*Herbelot* ſe livra auſſitôt à l'examen dont S. A. S. l'avoit chargé : ſon choix fut à peine fini, que le *Grand-Duc* envoya acheter les manuſcrits, & lui en fit préſent.

Colbert ayant été inſtruit du projet du *Grand Duc* de retenir d'*Herbelot*, écrivit à

ce dernier de revenir en France, & lui marqua que le Roi récompenſeroit ſes talens. D'*Herbelot* montra l'ordre qu'il avoit reçu au *Grand Duc*, qui ne conſentit à ſe ſéparer de lui qu'avec le plus grand regret.

D'*Herbelot* ne fut pas plutôt arrivé à Paris, qu'il reçut ordre d'aller à la cour. *Louis XIV* s'entretint pluſieurs fois avec lui, & lui accorda une penſion de 1500 liv.

Fixé à Paris, il s'occupa alors à mettre en ordre les matériaux qu'il avoit recueillis dans ſes voyages, & à rédiger ſa *Bibliothèque Orientale*. Il mit à contribution les manuſcrits de la bibliothèque du roi, & ceux qu'il avoit apportés d'Italie. Il faiſoit imprimer ſon ouvrage lorſqu'une maladie termina ſes jours. Il étoit âgé de ſoixante-dix ans.

M. *Galand*, qui étoit ſon ami, & qui, pendant un long ſéjour qu'il avoit fait à Conſtantinople, avoit acquis les plus grandes connoiſſances dans la littérature, ſe chargea de veiller à l'impreſſion du manuſcrit de la *Bibliothèque Orientale*.

La vie privée de d'*Herbelot* offre des traits de modeſtie & de probité, & toutes les qualités qui caractériſent le citoyen vertueux : auſſi fut-il généralement regretté,

ſurtout des gens de lettres qui connoiſſoient l'utilité de ſes travaux & les ſervices qu'il avoit rendus à la littérature françoiſe, en l'enrichiſſant des tréſors de la littérature orientale.

Il eſt peu d'Auteurs qui n'aient puiſé dans cette Bibliothèque, toutes les fois qu'ils ont voulu peindre les mœurs orientales, & y établir la ſcène de leurs contes. Nous avons déjà eu pluſieurs occaſions d'apprendre à nos lecteurs, tout ce que les auteurs de contes doivent à d'*Herbelot*. Nous allons tranſcrire la courte préface qu'on a miſe au commencement de cette *Collection :* elle en fera mieux ſentir tout le prix.

La *Bibliothèque Orientale* de d'*Herbelot* eſt une des productions du ſiècle de *Louis XIV*, qui tient un des premiers rangs parmi les hiſtoires étrangères qui ont été publiées dans ce ſiècle fameux. Cet ouvrage eſt le fruit des recherches les plus pénibles & du travail le plus opiniâtre. L'*Hiſtoire de l'Orient* n'étoit auparavant connue que d'une manière imparfaite. D'*Herbelot*, après avoir employé toute ſa vie à amaſſer les riches matériaux qu'il deſtinoit pour élever le vaſte monument, dont il avoit conçu le

projet, eſt parvenu à nous familiariſer avec les mœurs, les uſages, les loix, & la religion des peuples que nous connoiſſons à peine de nom. On ſera étonné des peines inſéparables de la grande entrepriſe qu'il a exécutée, ſi l'on conſidère qu'il a été obligé d'apprendre une foule de langues dont l'étude ſeule étoit capable de faire abandonner à un eſprit moins courageux, un travail qui n'offroit au premier aſpect qu'une aridité rebutante.

La *Bibliothèque Orientale* eſt donc, ſans contredit, un des ouvrages qui a exigé le plus de recherches & de connoiſſances ſur les mœurs des peuples de l'Orient : auſſi eut-elle, lorſqu'elle parut, le plus grand ſuccès.

L.

LA MOTTE. *Salned & Garalde*, conte oriental, *in*-12.

On peut voir dans les *Mercures* de l'année 1752, l'éloge de cet auteur écrit par la marquiſe *de Lambert* : elle a loué l'académicien eſtimable, d'une manière digne de l'une & de l'autre ; l'amitié ne l'a point

aveuglée ; une prévention contraire ne l'a point emportée ; elle a gardé une mesure sage & délicate. Nous donnons la préférence à celui que M. *d'Alembert* a lu à l'Académie Françoise, le 17 Avril 1775.

« *Antoine Houdart de la Motte*, naquit » à Paris le 17 Janvier 1672 ; il fit ses » premières études, (dit M. d'*Alembert*) » chez les Jésuites, qui ont si bien mérité » de la littérature par leurs talens & leurs » ouvrages. Heureuse société, si elle avoit » su se contenter de cette gloire » !

M. *d'Alembert* suit le jeune *la Motte* depuis le collège jusqu'au barreau & sur le théâtre. Il nous apprend qu'une chûte au théâtre Italien, qui n'étoit alors qu'un théâtre de foire, l'affligea si vivement qu'il alla s'enfermer à la Trape, *où il se crut pénitent parce qu'il étoit humilié.* C'est dans cette retraite qu'il composa le charmant *Opéra* de l'Europe Galante, dont *Campra* fit la musique. La pastorale d'*Issé* eût le même succès : & on lui accorda le talent de la poésie lyrique. Il parut suivre de tout près *Quinault*, dont *Despréaux* faisoit peu de cas.

Au milieu de ces triomphes accumulés, *la Motte* en desira un autre ; il donna un

volume d'*Odes* qui eurent d'abord un grand nombre de panégyriſtes & quelques cenſeurs.

Il donna enfin aux comédiens François la tragédie *des Machabées* qui parut à de prétendus connoiſſeurs un ouvrage poſthume de *Racine*, parce que *la Motte* avoit gardé l'anonyme, & il eut le ſingulier plaiſir de les trouver incrédules quand il ſe fit connoître. Le ſavant *Dacier*, ſon ennemi, ne put cependant s'empêcher de dire qu'il lui ſembloit qu'il y avoit quelque choſe.

La tragédie de *Romulus* eut un plus grand ſuccès qui ne fut point ſoutenu aux repriſes, où elle eut à ſoutenir le parallèle avec le *Brutus* de *Voltaire*; *Inès de Caſtro* a joui d'une gloire conſtante & qui eſt toujours plus brillante.

La comédie du *Magnifique* fit beaucoup d'honneur à *la Motte*, par la fineſſe des détails & l'agrément du ſtyle.

La tragédie d'*Œdipe* d'abord mal accueillie en vers, réuſſit encore moins en proſe, elle inſpira à l'auteur le deſſein de propoſer ouvertement ſon ſyſtême ſur l'avantage d'écrire les tragédies en proſe; il s'attira des cenſures ingénieuſes qui mirent le public contre lui.

Ses ſentimens ſur l'*Iliade* ne ramenèrent point ſes juges. Madame *Dacier* lui répondit avec vigueur ; il comparoit les injures dont elle l'accabloit, *à ces charmantes particules grecques qui ne ſignifient rien, mais qui ne laiſſent pas à ce qu'on dit de ſoutenir & d'orner les vers d'Homere.*

Ses fables lui attirèrent une comparaiſon avec Lafontaine qui n'étoit point à ſon avantage. Toutes les fautes *de Lafontaine*, diſoit M. *de Mairan*, ſont en négligence, toutes celles *de la Motte* ſont en affectation.

« *La Motte* avoit un eſprit ſi propre à » ſe plier à tout, qu'il étoit même théo- » logien quand il le vouloit ; il a fait juſ- » qu'à des mandemens d'évêques, à qui » comme de raiſon il a bien gardé le » ſecret, & qui ont eu encore plus de ſoin » de le lui garder. Nous dirons ici en » paſſant qu'il a été de même l'auteur de » pluſieurs autres écrits, que ſes ennemis » auroient déchiré, s'ils en avoient connu » le véritable père. Il racontoit à cette » occaſion, qu'un de ces malheureux écri- » vains qui font trafic d'éloges & de » ſatyres ; un de ces hommes condamnés » à vivre des groſſièretés périodiques qu'ils

» imprimoient contre lui, avoit eu la mal-
» adroite équité de louer beaucoup un écrit
» dont il ne le croyoit pas l'auteur ; &
» que détrompé bientôt d'une méprise si
» cruelle, il n'avoit pu s'empêcher de
» s'écrier avec la bassesse la plus naïve :
» *ah ! si je l'avois su plutôt*.

» Ce malheureux genre de la satyre,
» dont notre académicien avoit été si sou-
» vent l'objet, est presque le seul où il ne
» se soit point exercé ; la douceur &
» l'honnêteté de son caractère lui inter-
» dirent constamment cette ressource ban-
» nale & odieuse de la médiocrité jalouse.
» Il n'auroit pourtant tenu qu'à lui de se
» la ménager avec avantage ; il résista
» presque toujours à la démangeaison de
» repousser la critique. Il pensoit avec rai-
» son qu'un silence noble est l'arme la
» plus efficace qu'on puisse opposer aux
» traits de l'envie ».

Cependant, si la réputation dont il jouissoit lui avoit fait des jaloux, l'aménité de son caractère lui avoit fait aussi un grand nombre de partisans. Il opposoit une douceur inaltérable, non-seulement aux injures littéraires, mais aux plus cruels outra-

ges. Un jeune homme à qui par mégarde il marcha ſur le pied dans une foule, lui ayant donné un ſoufflet, monſieur, lui dit-il, vous allez être bien fâché, je ſuis aveugle. Il ſouffroit avec la même patience les infirmités douloureuſes dont il étoit accablé, & dans leſquelles il termina ſa vie, le 26 Décembre 1731: il avoit été reçu à l'académie françoiſe le 8 Février 1710, à la place de *Thomas Corneille.*

LAPORTE (*l'Abbé* DE) trouve place dans cette nomenclature, parce qu'il a donné une *Bibliothèque des Génies & des Fées*, 2 vol. *in*-12. 1765.

Comme nous nous ſommes impoſés la tâche de ne prononcer qu'avec la circonſpection la plus grande ſur les littérateurs; nous tranſcrivons (pour cauſe) la notice du *Dictionnaire Hiſtorique.*

On y lit: — *Joſeph*, abbé *de Laporte*, né à Befort en 1718, mort à Paris en Décembre 1779: fut pendant quelque temps Jéſuite. Ayant quitté cette ſociété, il vint à Paris, où il publia l'*Antiquaire*, comédie en vers en deux actes, qui n'a jamais franchi l'enceinte des collèges. La poéſie n'étoit point ſon talent, il ſe tourna du côté de la proſe.

Il commença en 1749 des feuilles périodiques, intitulées *Obſervations ſur la Littérature moderne*, dans leſquelles il louoit tout ce que *Fréron* critiquoit, & il déchiroit impitoyablement tout ce que celui-ci exaltoit. Ce *Journal* finit au neuvième volume; il offrit alors ſa plume à *Freron* & eut part aux quarante premiers volumes de l'*Année Littéraire*. Il fit plus de la moitié de l'ouvrage, & ne reçut cependant, ſuivant le traité, que le quart, parce que *Fréron*, meilleur écrivain que lui, poliſſoit ſon ſtyle. Ces deux juges du Parnaſſe s'étant brouillés, l'abbé *de Laporte* publia ſon *Obſervateur littéraire*. Ces nouvelles feuilles périodiques, quoique faites avec aſſez de ſoin, & écrites d'un ſtyle net & agréable, eurent peu de ſuccès, malgré les éloges des philoſophes que *Laporte* louoit, parce que ſon antagoniſte les déprimoit. Les *Journaux* s'étant multipliés à l'infini, *Laporte* fut obligé d'abandonner le ſien, tandis que celui de *Fréron* ſubſiſtoit avec éclat.

C'eſt alors qu'il forma un attelier littéraire dans lequel il fit fabriquer, par ſes copiſtes, *ſon Ecole de Littérature*, 2 vol.

in-12, où il n'y a de lui que le titre & la préface; l'*Histoire littéraire des Femmes françoises*, 5 vol. *in*-8°.; *les Anecdotes Dramatiques*, 3 vol. *in*-8°.; le *Dictionnaire Dramatique*, 3 vol. *in*-8°.; l'*Almanach des Spectacles*, & beaucoup d'*Almanachs; le Voyageur François*, en vingt-quatre volumes *in*-12, est la plus connue de toutes ses compilations: il est écrit avec plus de soin que les ouvrages du même auteur, qui, suivant un critique, étoit toujours pressé de mal faire. — Nous n'adoptons ni ne rejetons ce jugement qui nous paroît prononcé un peu trop durement, quelque fondé qu'il puisse être.

L'abbé *de Laporte* mourut avec dix mille livres de rente qu'il ne devoit qu'à sa manufacture. Ce maltotier littéraire (disent les mêmes rédacteurs) étoit si avide d'argent, que, dès qu'il paroissoit un ouvrage passable en province, il se l'approprioit, quoique l'auteur fût vivant, & le publioit à Paris. C'est ce qu'il fit pour *la Bibliothèque d'un homme de goût*, imprimée à Avignon, en deux vol. *in*-12; il s'en empara, & en fit une compilation indigeste en quatre vol. *in*-12, & mit même à l'alem-

bic beaucoup d'auteurs eſtimés, pour en extraire la ſubſtance. On lui doit *les Penſées de Maſſillon*; *l'Eſprit de J. J. Rouſſeau*; *l'Eſprit du P. Caſtel*; *l'Eſprit des Monarques Philoſophes*; *l'Eſprit de Desfontaines.*

Il a compoſé, pendant vingt-huit ans, le *Calendrier des Spectacles.*

Il a eu part à toutes les éditions de *la France Littéraire.*

Il a donné la dernière édition des *Œuvres de Crébillon* le père.

Une édition des *Œuvres de Saint-Foix.*

Un *Dictionnaire Dramatique* avec M. *Champfort.*

Anecdotes Dramatiques avec M. *Clément.*

LEMARCHAND (*Madame*), auteur de *Boca*, elle étoit fille de *Joſeph-François Duché*, écuyer, ſieur *de Vancy*, fils d'un ſecrétaire du roi, & lui-même ſecrétaire général des galères de France; elle épouſa M. *Lemarchand de la Mery*, receveur général des domaines de Soiſſons. Sa maiſon étoit le rendez-vous des perſonnes célèbres dans tous les genres. On ſait que c'eſt chez elle que *Coypel* répétoit ſes comédies, & qu'il y avoit toujours des ſuccès. La lecture de chaque ouvrage de ce peintre attiroit

la foule chez Madame *Lemarchand*, & il paroît que Madame *de Tencin* & Madame *Géoffrin* ſe ſont contentées de ſuivre ſon plan. Perſonne ne craignoit autant qu'elle la réputation d'une femme bel-eſprit. Sa modeſtie ne lui permettoit point de s'entendre louer. Vouloit-on lui plaire, c'étoit de faire l'éloge de ſes amis, & d'oublier le ſien.

Une dame jeune & jolie (*Madame Huſſon*) crut devoir s'attribuer le conte de *Boca*, dont Madame *Lemarchand* étoit auteur. Celle-ci ne réclama point contre l'uſurpation; mais les *Journaux* décelèrent le larcin. Madame *Huſſon* prit ſon parti fort cavalièrement, & écrivit elle-même un déſaveu formel aux journaliſtes. L'abbé *de Lattaignant* compoſa à ce ſujet la chanſon que nous tranſcrivons.

Sur l'air : *De Grimaudin.*

Un jour *Venus* prit à *Minerve*,
Sur ſon bureau,
Un petit roman de ſa verve :
Fruit peu nouveau :
Et cette belle ſous ſon nom,
En fit faire l'impreſſion.

On louoît au céleste empire,
Dame *Venus*
Sur son talent de bien écrire;
Lorsque *Momus*
Dit aux dieux : c'est un vrai larcin,
Lisez-le dans le vieux bouquin.

❋

Puisque *Venus* est jeune & belle,
Sans contredit,
A tort pourquoi se pique-t-elle
De bel esprit ?
Quand on sait plaire à mille amans,
A-t-on besoin d'autres talens.

❋

Ce que *Minerve* peut écrire
N'est qu'ennuyeux :
Au prix de ce qu'on aime à lire
Dans deux beaux yeux,
Trois grâces, pour les connoisseurs,
Valent mieux que les doctes sœurs.

LEVÊQUE (*Madame*), *Louise Cavalier*, dame *Levêque*, née à Rouen le 23 Novembre 1703, morte le 18 Mai 1745, étoit fille d'un procureur au Parlement de Rouen, & fut mariée à M. *Levêque*, gendarme de la Garde. Elle étoit d'une très-belle figure, avoit un esprit vif & enjoué, & composoit également bien en prose & en vers. On a d'elle deux poëmes : le premier, intitulé :

l'*Augustin*, pièce grave ; le second *Minet*, pièce comique & facétieuse, un ouvrage intitulé : *le Siècle*, en 1737. *Lilia*, *Celenie.* Elle a publié dans les *Mercures* du temps, des vers qui ont paru moins médiocres qu'ils ne sont en effet. On en a inséré un grand nombre dans les amusemens du cœur & de l'esprit.

Nous avons inséré dans *le Cabinet des Fées*, ses deux contes :

Le Prince des Aigues Marines ;

Le Prince Invisible ;

Elle a fait une Comédie intitulée : l'*Auteur Fortuné.*

Nos lecteurs ont dû distinguer le conte du *Prince Invisible*, dont les détails & la fable sont agréables & ingénieux. Ils ont vu avec quelle charmante facilité l'Auteur unit le talent des vers & celui de la prose. Des pensées tendres sont exprimées avec une sorte de naïveté. Elles semblent s'échapper de sa plume.

Sur la foi de l'amour ne vous reposez guère,
Amans, quelques plaisirs que vous puissiez avoir.
De ses faveurs, au désespoir,
L'on n'a souvent qu'un pas à faire ;
Charmés du beau nœud qui les lie,
Et chaque instant plus amoureux,

Ces amans paſſent là leur vie
Dans les plaiſirs & dans les jeux ;
Mais leur ſort n'a rien que j'envie,
Et je me trouve plus heureux
Quand je vois un moment *Silvie.*

LHÉRITIER (*Mademoiſelle*). *Marie-Jeanne Lhéritier de Villandon*, étoit fille de M. *Lhéritier*, hiſtoriographe de France, dont nous avons une traduction des *Annales des Pays-bas de Grotius*, & deux *Tragédies* imprimées, quoique médiocres. Elle a compoſé pluſieurs morceaux de *Poéſie*, dont quelques-uns ſont reſtés manuſcrits. Elle a fait

L'Apothéoſe de Mademoiſelle de Scudéry, en proſe & en vers ;
La Pompe Dauphine ;
Le Tombeau de M. le duc de Bourgogne ;
L'Hiſtoire de Jean de Verdt, en proſe & en vers ;
Une Traduction d'une partie des Épîtres héroïques d'Ovide ;
Les Caprices du Deſtin ;
La Tour Ténébreuſe ;
Ric Din, Ric Don ;
Marmoiſan.

Elle fut reçue à l'Académie des Jeux Floraux, où elle avoit obtenu des prix, & à l'Académie des Ricoverati de Padoue.

Elle eſt morte le 24 Février 1734, âgée de ſoixante-dix ans. Elle avoit une ſœur, Mlle. de *Nouvelon*, qui a fait auſſi quelques *Poéſies*. Le préſident *de Vertron* a adreſſé à celle-ci ce madrigal :

POUR ton bel-eſprit, tu mérites,
Comme ta ſœur *de Villandon*,
D'être l'une des favorites
Des doctes ſœurs d'*Apollon*.

Mlle. *Lhéritier* deſcendoit, par femme, du célèbre *du Vair*, garde des Sceaux, le ſeul miniſtre peut-être qui ait paru content quand on lui eût demandé ſa démiſſion.

Elle a fait un *Sonnet au Roi* pour le louer de la révocation de l'édit de Nantes.

Son caractère étoit poli, bienfaiſant, ſon humeur douce, affable : elle étoit amie ſolide & généreuſe. Sa modeſtie & ſa réſerve ſur ſes talens étoient outrées. Elle ſembloit oublier qu'elle valoit mieux que beaucoup d'autres. Malgré la modicité de ſa fortune, elle réuniſſoit chez elle tous les dimanches & tous les mercredis, une aſſemblée de littérateurs & de gens de qualité qui aiment les lettres, auxquels elle donnoit un ſouper frugal. Tant que la ducheſſe *de Nemours*, qui l'eſtimoit &

l'aimoit ſingulièrement, avoit vécu, Mlle. *Lhéritier* avoit trouvé dans les bienfaits de l'amitié, des reſſources. A la mort de la ducheſſe, ſa ſituation devint gênée. C'eſt alors que le garde des ſceaux *Chauvelin* lui accorda en 1728 une penſion de 400 liv. La célèbre *Lavigne*, ou plutôt *Desforges Maillard* compoſa ſon épitaphe.

LES neuf ſavantes immortelles
La comblèrent de leurs faveurs;
Mais, hélas! ô dons infidelles,
Dont la poſſeſſion fit languir maints Auteurs,
Elle vécut, ô temps, ô mœurs!
Docte, vierge, & pauvre comme elles.

Ce qui prouve du moins qu'elle eut des mœurs.

LINTOT (*Madame* DE), *Catherine* CAILLOT, dame de *Lintot*, a compoſé l'*Hiſtoire de mademoiſelle de Salens*; trois contes des Fées, en 1735, *in*-12: ces contes ſont écrits avec beaucoup de naturel, & méritent d'être accueillis; celui de la *Princeſſe* changée en *écreviſſe* eſt moral & rempli de deſcriptions agréables.

Hiſtoire de madame d'Atilly.

On croit qu'elle eſt encore vivante, & qu'elle ne doit être âgée que de cinquante-huit ans; elle écrivoit encore en 1769.

Elle a ſu apprécier de bonne heure les ſuccès de la gloire littéraire, & ſe contenter des douceurs d'une vie tranquille & privée.

LESCONVEL, auteur très-médiocre d'un recueil de contes *in-12*, en 1698, d'une nouvelle ayant pour titre *Anne de Montmorency*, d'une hiſtoire romaneſque d'*Anne de Bretagne*, & du roman intitulé l'*Isle de Naudely*, dans lequel il prétendit avoir ſurpaſſé le Télémaque de *Fénelon*; il oſa critiquer cet ouvrage immortel, & s'aſſocier à l'abbé Faydit, qui a compoſé la Télémacomanie pour ramener les eſprits engoués de l'ouvrage de Fénelon. Leſconvel eſt auteur de pluſieurs *poéſies*, inſérées dans tous les *Journaux*, on pourroit le comparer au fécond poëte *Chalamont de la Viſclède*. Il eſt mort en 1722, après avoir dépoſé pendant pluſieurs années ſa plume & ſa lyre, on le crut mort avant terme.

LOCKMAN étoit un fameux philoſophe d'Ethiopie ou d'Arabie, les uns le font petit neveu d'*Abraham*, les autres de *Job*, quelques-uns aſſurent qu'il vécut ſous *David* & *Salomon*, qu'il étoit nègre; que ſon métier étoit celui de tailleur ou de charpentier ou de berger, & qu'il fut en-

levé & vendu comme esclave *Abyssin*, par les *Israélites* qui faisoient commerce des nègres; on lit dans un *commentaire sur l'Alcoran*, qu'un jour son maître l'envoya avec d'autres esclaves chercher des fruits à la campagne; ses compagnons se régalèrent avec les fruits & accusèrent *Lockman* de les avoir mangés; celui-ci imagina un moyen de faire connoître la vérité, il persuada au maître de les obliger tous à boire de l'eau chaude & à tourner ensuite avec vîtesse. Ses compagnons eurent des vomissemens qui prouvèrent leur mensonge: après quelques autres traits de sagesse, son maître lui donna la liberté. Devenu libre, il se mit au service du roi *David*. Un *Israélite* le voyant entouré d'une foule d'auditeurs, lui demanda comment il étoit parvenu à un si haut degré de sagesse & de vertu; par trois moyens, répondit-il, en disant toujours la vérité, en gardant inviolablement ma parole, & en ne me mêlant jamais de ce qui ne me regardoit point.

Les ouvrages de *Lockman* ont beaucoup d'analogie & même de ressemblance avec ceux de *Salomon*, ce qui a fait croire à

plusieurs autres que ces deux sages ne sont qu'une même personne, tous deux ont fait des proverbes, il y a des passages qui sont les mêmes presque mot pour mot: il est à présumer que *Lockman* élevé dans la religion des *Israélites*, fit connoître aux Perses les proverbes de *Salomon* & les *apologues de l'ancien testament*, en les traduisant en leur langue. — « *Esope* (dit » M. *le Prévôt d'Exmes* dans la vie *des* » *Etrangers*), qui parut à la Cour de » *Cresus*, & qu'on prétend être né en » Phrygie, fut à portée de connoître les » ouvrages de *Lockman* écrits dans la lan-» gue des Perses, voisins des Lydiens; il » les traduisit avec liberté, & ajouta peut-» être des *fables* nouvelles aux anciennes. » Tandis que le fabuliste grec faisoit con-» noître aux peuples d'Occident les *fables* » du philosophe grec, *Bidpaï* les tradui-» soit en langue indienne & selon la ma-» nière des Orientaux, les *faisoit* servir » à l'instruction d'un Roi des Indes, en y » joignant de nouvelles fictions propres à » rendre les leçons plus frappantes. *Esope* » & *Bidpaï* étoient contemporains. C'est » ainsi que les proverbes & les autres

» maximes de *Salomon*, déjà changés dans » la traduction perſane, furent encore plus » dénaturés dans les imitations indiennes » & grecques de *Bidpaï* & *d'Eſope*; mais » on voit que l'écrivain original y eſt » ſouvent déſigné par cette expreſſion, *le* » *Sage a dit* ». — D'autres auteurs prétendent, non ſans beaucoup de fondement, que *Lockman* eſt le même que *Bidpaï* & qu'*Eſope*, & que *les Fables grecques* ſont dues aux Orientaux.

Lockman étoit un philoſophe continuellement plongé dans la méditation. Egalement inſtruit & vertueux, & plein de l'amour du genre humain, il a compoſé des *Fables*, des *Apologues*, des *Sentences* & des *Maximes*, *dont chacune*, diſent les Orientaux, *eſt plus eſtimable que tout le monde entier.*

Erpenius publia les *Fables* de *Lockman* en arabe & en latin, à la ſuite de ſa *Grammaire Arabe*; en 1656, *le Fevre* les mit en beaux vers latins. *Galland* les traduiſit en françois avec celles de *Bidpaï*, en 1714, 2 vol. *in*-12. *Gueulette*, dix ans après, les traduiſit en 2 vol. *in*-12.

LUBERT (*Mademoiſelle* DE), eſt

née vers 1710. Ses Ouvrages ſont remplis de l'eſprit aimable & honnête qui la faiſoit eſtimer & rechercher. Elle étoit fille d'un Préſident, d'autres lui donnent pour père un Tréſorier de Marine. Sa vie a toujours été ſtudieuſe & retirée ; ſon amour pour l'étude l'a éloignée du mariage ; mais elle n'a ceſſé que très-tard de faire le charme d'une ſociété intime & choiſie, dans laquelle elle a rencontré le ſavant & vertueux préſident *de Meinieres*.

Elle s'étoit amuſée dès 1740 à écrire des *Contes des Fées*, & n'a pas toujours avoué tous ceux qui lui ont été attribués. M. le marquis *de P....* s'exprime ainſi ſur la liſte de ſes Ouvrages : — Les *Contes* que Mlle. *de Lubert* avoue, & dont nous pouvons parler d'après elle, ſont :

Terſerion, qui avoit été attribué au comte de *S.*, ou *Sec & Noir* ;

La princeſſe Lionnette & Coquerico ;

Le prince Glacé & la princeſſe Étincelante ;

La princeſſe Couleur-de-Roſe & le prince Celadon ;

La princeſſe Camion ;

La Nouvelle Léonille, qui forme ſeule un gros volume *in*-12, & contient deux Hiſtoires.

On

ON LUI ATTRIBUE

La princeſſe Senſible & le prince Typhon ;
La princeſſe Coque-D'œufs ;
Blanche-Roſe ;
Cornichon & Toupette ;
Le Revenant ;
La princeſſe Foirette ;
Et une *Épitre ſur la Pareſſe.*

ELLE EST AUTEUR

De la Traduction des Amadis des Gaules réduits en quatre volumes, & mis en meilleur ſtyle ;

Des Hauts faits d'Eſplandian, réduits en 2 vol. ;

Des Anecdotes Africaines, ou *Mourat & Turquia*, *in*-12, 1752.

Ses *Contes de Fées* ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi bons que ceux de madame *de Murat* & des autres femmes qui ſe ſont exercées dans ce genre. Ils ſont très-ſouvent dénués de morale & d'allégorie. La princeſſe changée en livre couleur de roſe, que le prince peut feuilleter à ſon gré, prêtoit à des idées fines, & l'auteur n'a

rien tiré de ce cadre. La princeſſe *Camion* mérite d'être diſtinguée, & nous en avons fait uſage.

Léonille eſt un roman qui doit être lu : ſon auteur mérite de jouir de toute la réputation que ſon ouvrage lui a procuré.

Comme on ignoroit le ſort de mademoiſelle *de Lubert*, on la croyoit encore vivante en 1779. La lettre ſuivante, inſérée dans *le Journal de Paris* de la même année, N°. 69, a déſabuſé le public.

L'OMBRE *de Mlle.* DE LUBERT, *à l'Auteur de l'Almanach des Dames Illuſtres.*

« QUOIQUE retirée dans un des ſombres boſquets de l'Eliſée, Monſieur, & très-peu occupée de ce qui ſe paſſe ſur la terre, je n'ai pas été moins ſenſible à la magnifique *Oraiſon Funèbre* que vous avez daigné faire de moi dans votre *Almanach*. Je ne m'attendois pas à être célébrée après ma mort, moi, qui dans ma vie ne me ſuis jamais aviſée de vouloir être célèbre. Les ouvrages que j'ai faits n'ont été que des amuſemens de mes lecteurs, je ne prenois ſeulement pas la

peine de les corriger, encore moins de les relier; il n'y a rien qui n'y paroiſſe. En un mot, monſieur, j'ai toujours penſé que ces ouvrages me précéderoient aux Champs Eliſées, & qu'ayant paſſé le fleuve de l'Oubli, je n'aurois pas à rougir ici de trouver quelqu'ombre qui ſe ſouvint de les avoir lus. Ce n'eſt pas que toute ombre que je ſuis, je ne ſois autant reconnoiſſante qu'une ombre peut l'être des louanges que vous voulez bien donner à ces bagatelles : je n'en ai cependant pris aucune vanité ; dans notre ſombre royaume on n'y eſt pas ſujet. J'avois retenu de mon vivant que les actions des hommes étoient louées & blamées fort légèrement, & que ſurtout les *Oraiſons Funèbres* n'étoient que des recueils de menſonges. Comme on ſe déſabuſe ici de beaucoup d'erreurs, je penſe différemment, me ſouvenant qu'un ſage, dont j'ai oublié le nom, diſoit fort prudemment ; qu'il faut attendre la mort des gens pour pouvoir les louer juſtement. Ce ſouvenir heureux va me faire quitter ma ſolitude, puiſque je puis jouir de ma gloire & m'acoſter de meſdemoiſelles *Lhéritier* & *Scudéri*. N'étant qu'une ombre, je ne dois pas craindre qu'elles me faſſent

mourir d'ennui ; ainſi je pourrai me vanter avec elles de n'être pas réduite, ainſi que je croyois, comme feu *Aſtrate*, dont on a dit unanimément : *Aſtratus vixit.* Voilà du latin quoique je ne l'ai jamais ſu ; mais ayant ici *Ovide*, *Horace* & *Virgile*, il ſeroit beau voir que je ne puſſe les interroger ou leur répondre. J'attends auſſi ici très-impatiemment un M. *de Baſtide*, qui, dans ſes immenſes volumes de *Contes Bleus*, a dit, par deux fois, très-diſcrètement à l'oreille du public, dans la crainte qu'il ne l'oubliât, que j'étois encore vivante : pour moi, qui ne ſais qu'en dire après votre reſpectable témoignage, je ne me mêlerai point de décider entre vous deux ; c'eſt à vous, Meſſieurs, à démêler la fuſée, & à juger qui a tort ou raiſon ; mais au moins que je ſache à quoi m'en tenir. Votre ſervante DE LUBERT, au mille & unième boſquet des Champs Eliſées ». — Cette lettre pouvoit être plus plaiſante, & ménager davantage Mademoiſelle *de Lubert*, que l'Auteur juge avec trop de rigueur ; il avoit oublié qu'elle avoit mérité, dès ſa plus tendre jeuneſſe, le ſurnom de *muſe* & de *grâce* que M. *de Fontenelle*, *Voltaire* & les littérateurs les plus diſtingués lui avoient donné.

Voici les vers qu'elle adressa en 1772 à M. *de la Condamine.* On y retrouve cette facilité qu'on a toujours aimée dans ses ouvrages : elle avoit alors soixante-deux ans.

D'*Ajax* impétueux & du subtil *Ulisse*,
Vous avez chanté les débats :
Ovide courut cette lice,
Et de près, vous suivez ses pas.
Dans l'âge où tout s'éteint, votre feu semble croître :
Homère, comme vous, brava le froid des ans.
Le vrai génie a le droit de renaître,
Et pour lui, la vieillesse est un nouveau printemps ;
Mais quand vous remplissez si bien tous vos momens
Par les talens nouveaux que vous faites paroître,
Je vous trouve un défaut, vous l'ignorez peut-être,
Vous êtes par trop sourd aux applaudissemens.

RÉPONSE.

OUI, je renais en ce moment,
Muse & grâce (1) me rend la vie,
Mon cœur s'ouvre à la mélodie
De son aimable compliment
Sur la nouvelle rapsodie
Qu'une vieille muse engourdie
Lut hier témérairement
A la Françoise Académie
Qui le reçut bénignement,

(1) Noms que M. *de Voltaire* a donnés à Mlle. *de Lubert.*

Et le but jufques à la lie.
On dit affez communément
Que la pitié nous humilie,
Et qu'il vaut bien mieux faire envie :
J'ofe penfer différemment.
Je dois à la pitié l'indulgence publique,
Et je me fens flatté de ce doux fentiment
Qu'on s'avoue à foi-même, & qui m'eft fympatique.
D'*Alembert*, élégant, non moins que pathétique,
Annonça le vieux débutant.
L'Auditeur fe difoit, peut-être en m'écoutant,
Cela fe gagne en Amérique,
Il peut m'en arriver autant.
Comme lui, d'un chef-d'œuvre antique,
Je traduirai les vers, fut-ce en ftyle gothique ;
Comme lui je pourrai braver l'événement,
Je ferai fourd à l'applaudiffement,
Et plus encore à la critique.

LUSSAN (*Mademoifelle* DE), on la croit fille naturelle du célèbre prince *Eugène* de Savoye & d'une courtifanne nommée *Fleury* ; fa mère répara du moins fon inconduite, en donnant à fa fille une éducation très-foignée. Elle avoit à peine vingt-cinq ans qu'elle étoit liée d'amitié avec le favant *Huet*, évêque d'Avranches, qui l'invita à compofer des romans ; ce genre étoit analogue à fon caractère & à fes penchans ; car elle étoit laide, fenfible &

gourmande ; on va loin avec ces trois qualités ; elle ne ſe compromit cependant point aſſez pour ceſſer d'avoir des droits à l'eſtime publique ; les princes *de Condé* & *de Conti* eurent pour elle une ſorte d'attachement, qui ne pouvoit être pris pour un ſentiment de protection ; elle étoit d'ailleurs ſi obligeante & ſi affable : elle nacquit en 1682, & mourut le 31 Mai 1758, âgée de ſoixante-quinze ans. On a ſoupçonné l'abbé de *Boiſmorand*, le romancier *la Serre*, *Baudot de Juilly*, d'avoir contribué eſſentiellement à ſa réputation littéraire, & peut-être a-t-on eu raiſon de le croire ; il eſt certain qu'elle a montré au dernier des ſentimens de reconnoiſſance très-caractériſés, en lui cédant la moitié d'une penſion de deux mille livres que le roi lui avoit accordée, & en partageant avec lui le produit de la vente de ſes manuſcrits. On ne lui reproche dans ſes ouvrages que d'avoir multiplié les volumes, parce qu'elle écrivoit pour vivre, dure néceſſité pour elle & pour ſes lecteurs. On peut voir la liſte de ſes œuvres dans le dictionnaire des perſonnes célèbres.

Les Veillées de Theſſalie eurent un grand

ſuccès, tous les *Journaux* en firent des éloges, & les éditions en furent multipliées.

M.

MAILHOL (*Gabriel*), né à Carcaſſonne : il eſt auteur.

Des *Anecdotes Orientales*, *in*-12, 2 vol. 1752.

Voyez *la France Littéraire*, pour ſes Ouvrages. Nous ne nous permettons point des jugemens rigoureux ; mais il paroît d'après la lecture des productions de cet auteur, qu'il devoit vivre & mourir ſans beaucoup de célébrité. Il réuſſit mieux dans les vers légers, quoiqu'il fût très-ſouvent un louangeur très-affectueux & trop fade. Il ſoupira pour la célèbre *Puvigné*, danſeuſe de l'Opéra, & la déifia dans ſes vers du mieux qu'il pût. Nous ignorons ſi la Déeſſe a ſouri à ſon galant Apollon, elle qui ſourioit ſi volontiers à ſes amis. Nous diſtinguerons cependant l'*Épître Héroïque du Comte de Fayel* à ſon frère, qui a été imprimée dans le *Mercure*. On y trouve

des vers heureux, de l'énergie, & quelque connoiſſance du ſentiment de la jalouſie.

MALFONTAINE (*Mademoiſelle* RAIGNÉ DE), eſt auteur d'un conte qui a pour titre :

Alzahel, traduit d'un manuſcrit arabe, imprimé dans le *Mercure*, 1773 ;

Hilas, ou *la Préſomption punie*, Conte.

Elle a fait inſérer dans les *Mercures* la plupart & preſque tous ſes contes. Ils ſont écrits avec ſenſibilité, & d'un ſtyle éloigné de la prétention & de la flatterie. Elle a compoſé des *Proverbes* & des *Dialogues*. Celui du *Divin Abdallah* & du jeune *Mendiant* eſt très-philoſophique. L'auteur doit être jeune encore, & à coup sûr très-eſtimable.

MANDA. Il eſt auteur d'un Conte de Fées, intitulé *Brochures Nouvelles*, *in*-8°., 1746.

MARIVAUX (*Pierre-Charles* DE), naquit à Paris ſur la paroiſſe de Saint-Gervais en 1688, & non en Auvergne comme on le trouve écrit en pluſieurs endroits. Son

ſuccès, tous les *Journaux* en firent des éloges, & les éditions en furent multipliées.

M.

MAILHOL (*Gabriel*), né à Carcaſſonne : il eſt auteur.

Des *Anecdotes Orientales*, *in*-12, 2 vol. 1752.

Voyez *la France Littéraire*, pour ſes Ouvrages. Nous ne nous permettons point des jugemens rigoureux ; mais il paroît d'après la lecture des productions de cet auteur, qu'il devoit vivre & mourir ſans beaucoup de célébrité. Il réuſſit mieux dans les vers légers, quoiqu'il fût très-ſouvent un louangeur très-affectueux & trop fade. Il ſoupira pour la célèbre *Puvigné*, danſeuſe de l'Opéra, & la déifia dans ſes vers du mieux qu'il pût. Nous ignorons ſi la Déeſſe a ſouri à ſon galant Apollon, elle qui ſourioit ſi volontiers à ſes amis. Nous diſtinguerons cependant l'*Épître Héroïque du Comte de Fayel* à ſon frère, qui a été imprimée dans le *Mercure*. On y trouve

des vers heureux, de l'énergie, & quelque connoiſſance du ſentiment de la jalouſie.

MALFONTAINE (*Mademoiſelle* RAIGNÉ DE), eſt auteur d'un conte qui a pour titre :

Alzahel, traduit d'un manuſcrit arabe, imprimé dans le *Mercure*, 1773 ;

Hilas, ou *la Préſomption punie*, Conte.

Elle a fait inſérer dans les *Mercures* la plupart & preſque tous ſes contes. Ils ſont écrits avec ſenſibilité, & d'un ſtyle éloigné de la prétention & de la flatterie. Elle a compoſé des *Proverbes* & des *Dialogues*. Celui du *Divin Abdallah* & du jeune *Mendiant* eſt très-philoſophique. L'auteur doit être jeune encore, & à coup sûr très-eſtimable.

MANDA. Il eſt auteur d'un Conte de Fées, intitulé *Brochures Nouvelles*, *in*-8°., 1746.

MARIVAUX (*Pierre-Charles* DE), naquit à Paris ſur la paroiſſe de Saint-Gervais en 1688, & non en Auvergne comme on le trouve écrit en pluſieurs endroits. Son

père, qui avoit été directeur de la monnoie à Riom, étoit d'une famille ancienne dans le parlement de Normandie. Il ne négligea rien pour l'éducation de son fils qui annonça de bonne heure, par des progrès rapides dans ses études, cette finesse d'esprit qui caractérise ses ouvrages.

Un des premiers qui soient sortis de sa plume, sont les *Jolies Remarques* en deux volumes qui se ressentent de la jeunesse de son auteur. C'est une imitation du *Roman* de *Don Quichotte*. M. *de Marivaux* l'a retouché depuis, & ce *Roman* fait partie de la dernière édition de ses œuvres, sous le titre de *Don Quichotte moderne*. Cet ouvrage respire la gaieté.

A peine sorti du collège, M. *de Marivaux* s'étoit avisé de dire qu'une comédie n'étoit pas une chose difficile. Pour le prouver, il composa le *Père Prudent*, petit drame en un acte, & il fit voir en effet qu'une mauvaise pièce est une chose aisée pour un homme d'esprit.

Il s'essaya ensuite dans le tragique, & donna en 1720 *la Mort d'Annibal*. Le peu de succès qu'eut d'abord cette *Tragédie*, quoiqu'estimable à bien des égards, le dé-

termina pour toujours à abandonner ce genre & ce ſtyle, & ce parti ſage, en le rendant à ſon génie naturel, lui ouvrit une carrière brillante à laquelle il étoit beaucoup plus propre. Il a ſoutenu ſeul pendant trente-deux ans la fortune du Théâtre Italien, qui, ſans ce ſecours, & faute de ſpectateurs, étoit preſque contraint d'abandonner ſon Spectacle. Il leur a donné vingt-une Pièces, dont la plupart reſtées au théâtre, ſe jouent avec ſuccès. Celles qui repaſſoient le plus ſouvent à la Comédie Françoiſe, ſont :

La Surpriſe de l'Amour ;
Le Legs & le Préjugé Vaincu.

AUX ITALIENS.

La Mère Confidente ;
Le Jeu de l'Amour & du Haſard ;
L'Heureux Stratagême ;
Arlequin poli par l'Amour ;
La Double Inconſtance ;
La Fauſſe Suivante ;
L'École des Mères ;
Les Fauſſes Confidences ;
L'Iſle des Eſclaves.

M. *de Marivaux* voyant que ſes prédéceſſeurs avoient épuiſé tous les ſujets de comédies de caractères, s'eſt livré à la compoſition des pièces d'intrigue, & dans cette carrière ne voulant avoir d'autre modèle que lui-même, il s'eſt frayé une route nouvelle. Il a imaginé d'introduire la métaphyſique ſur la ſcène, & d'analyſer le cœur humain dans des diſſertations tendres & épigrammatiques. Auſſi le canevas de la plupart de ſes comédies n'eſt-il ordinairement qu'une petite toile fort légère, dont l'ingénieuſe broderie exprime ce que les replis du cœur ont de plus ſecret, ce que les rafinemens de l'eſprit ont de plus délicat. Cette ſubtilité comique n'eſt cependant pas le ſeul caractère diſtinctif de ſon théâtre : ce qui y règne principalement, eſt un fond de philoſophie, dont les idées développées avec fineſſe, filées avec art & adroitement accommodées à la ſcène, ont preſque toujours un but utile & moral. — *Je voudrois rendre les hommes plus juſtes & plus humains*, diſoit-il, *& je n'ai que cet objet en vue.* Il critiquoit comme *Démocrite*, en philoſophe qui ſait excuſer les défauts, qu'il reprend ſans aigreur & avec autant de

circonſpection que de fineſſe & d'aménité.

Doué d'un eſprit ſubtil & réfléchi, M. *de Marivaux* tient encore un rang diſtingué parmi nos moraliſtes obſervateurs. *Le Spectateur François* lui a mérité en Angleterre l'honneur d'être aſſimilé à *la Bruyere*. Son plan embraſſe toutes ſortes d'objets, morale, politique, ſciences, beaux arts, commerce, & ſur toutes ces matières, on retrouve toujours un philoſophe agréable qui connoît le monde & ſait donner à la vertu cet air d'agrément qui la fait aimer, & au vice les couleurs qui effarouchent la vertu.

La même choſe ſe fait encore remarquer dans *la Vie de Mariane* & dans *le Payſan Parvenu*, deux romans de M. *de Marivaux*, où brillent la vivacité, la fécondité de ſon imagination : c'eſt toujours le même goût pour la morale ; beaucoup d'eſprit, beaucoup de ſentiment, beaucoup de rafinement dans l'un & dans l'autre ; mais toujours des réflexions utiles & délicates, & des peintures aimables de la vertu.

Dans ſon *Homère Traveſti*, on voit combien il eſt facile de donner une face riſible

aux choſes les plus grandes & les plus ſérieuſes.

Quant à ſon ſtyle, il étoit analogue à ſa manière de voir & de ſentir : on l'a regardé comme un auteur ſingulier dans ſes expreſſions. On a mis ſur le compte du ſtyle ce qui appartenoit à la pénétration de l'auteur, & on le condamna ſans l'entendre. Il ſeroit cependant dangereux de le prendre pour modèle.

S'il eût ſenti pour lui-même l'inconvénient attaché au mauvais choix des modèles, il eût peut-être évité les défauts qu'on reproche à ſon ſtyle ; mais trompé par la réputation brillante *de la Mothe*, il crut, à force d'eſprit, pouvoir tout racheter. Ainſi *la Mothe* avoit cru pouvoir remplacer avec de l'eſprit, les grâces *de Quinault* & la naïveté *de la Fontaine. Crébillon* le fils fut un de ceux qui critiqua le plus ingénieuſement le ſtyle de M. *de Marivaux*, & ſi bien que cet écrivain en fut la dupe, & ſourit au langage de la taupe du roman de *Tanſaï.*

Nous obſerverons que M. *de Marivaux* eſt jugé dans *le Nécrologe*, avec une rigueur qu'il n'a certainement point méritée. On

lui refuſe tout, on prétend qu'il a cherché pendant toute ſa vie le genre qui lui convenoit, & on conclut qu'il n'étoit pas un homme de génie. Il eſt ſi aiſé de briſer une belle ſtatue! Il ne faut pour cela qu'un coup de marteau. C'eſt certainement aller trop loin des bornes, d'aſſurer que M. *de Marivaux* a imité M. *de Saint-Foix*, & que la muſe de ce dernier étoit une grâce, & celle de ſon copiſte une précieuſe. M. *de Marivaux* copiſte! Eh! qu'importe que toutes ſes pièces ſoient des ſurpriſes de l'amour, ſi, dans ce cadre, il a l'art de tout peindre & de s'y métamorphoſer ſans ceſſe. Ce n'eſt pas là le genre de *Molière*: mais n'y avoit-il qu'un genre pour la Comédie? *Deſtouches* & *Regnard* doivent-ils être auſſi rejetés? On lui fait un reproche d'avoir été reçu de l'Académie Françoiſe avant M. *de Voltaire*? Sans doute ce dernier méritoit la préférence. Mais ne ſait-on pas à combien de petites conſidérations tous les corps tiennent; M. *de Voltaire* avoit de puiſſans ennemis, M. *de Marivaux* n'en avoit point: il fut reçu, *Crébillon* l'invitoit, & le public applaudiſſoit à cette invitation. Comment les Auteurs du *Nécrologe*, qui ont parlé de

Pesselier, au point de le préférer à plusieurs égards à *Lamotte*, ont-ils pu placer M. *de Marivaux* dans un rang aussi bas? Quelles réflexions ne seroit-on point en droit de faire sur les jugemens des critiques?

M. *de Marivaux* s'est peint dans ses Ouvrages. Avec un caractère tranquille, quoique sensible, il possédoit toutes les qualités sociales; à une probité exacte, à un noble désintéressement, il réunissoit une candeur aimable, une ame bienfaisante, une modestie sans fard & sans prétention, une affabilité pleine de sentiment, & l'attention la plus scrupuleuse à éviter tout ce qui pouvoit offenser ou déplaire. Il portoit dans l'amitié, la délicatesse & la sincérité. Il décidoit peu, consultoit volontiers, & n'aimoit point à contester ni à prouver qu'il avoit raison. Jamais il ne répondoit à la critique. — *J'aime mon repos*, disoit-il un jour à Madame *de Tencin*, *& je ne veux point troubler celui des autres.*

Il fut reçu à l'Académie Françoise au mois de Février 1743. Le duc *d'Orléans*, entr'autres témoignages de la bienveillance dont il l'honoroit, dota sa fille à l'Abbaye

du Trésor, & fournit les frais de sa profession religieuse.

Il ne sollicita jamais rien pour sa fortune, mais il ne refusa point les dons de l'amitié. Sa reconnoissance eût voulu ne laisser ignorer à personne ni les attentions généreuses que lui prodiguoit *Madame de Tencin*, ni celles de Mademoiselle *Saint-Jean*, qui, en acceptant le titre de sa légataire universelle, a continué si noblement d'être sa bienfaitrice, même après sa mort.

M. *de Marivaux* jouissoit d'ailleurs d'une pension sur la cassette du Roi, & d'une autre plus considérable que lui faisoit payer, sans que peut-être il le sût lui-même, une dame de la cour, que les lettres, les arts, les sciences ont reconnu long-temps pour leur amie généreuse & leur protectrice éclairée.

Avec ces ressources, M. *de Marivaux* se seroit fait une situation heureuse; mais il étoit trop sensible. On l'a vu plus d'une fois sacrifier jusqu'à son nécessaire, pour rendre la liberté & même la vie à des infortunés qu'il connoissoit à peine. Il avoit la même attention à recommander le secret à ceux qu'il obligeoit, qu'à cacher à

ſes plus intimes amis ſes chagrins domeſtiques & ſes propres beſoins. Il mourut le 11 Février 1763.

Il a compoſé un conte de Fées intitulé : *Félicie*, qui eſt coupé en dialogue, & en eſt plus ingénieux ſous cette forme.

MAZARELLI (*Claire... Marquiſe* DE LA VIEUVILLE DE SAINT-CHAMOND), eſt née à Paris, en 1731. Comme cet auteur vit encore, & qu'il eſt poſſible de la juger mieux que nous ne le ferions, nous nous abſtiendrons de prononcer ſur ſa perſonne & ſur ſes Ouvrages, qui nous ont paru écrits avec autant de grâce que d'énergie : elle eſt auteur

Des *Éloges de Sulli & de Deſcartes* ;
De *Camedris*, Conte, *in*-12, 1765.

MAYER (M. *Charles-Joſeph*, Chevalier DE), né en 1751, eſt vivant ; il a fini le roman du Prince *Titi*, *de Saint-Hyacinte* : ce qui nous oblige d'en faire mention ici.

Il a coopéré avec le comte *de Treſſan*, M. le marquis *de P....*, M. l'abbé *C......*, à la *Bibliothèque des Romans*. Le *Recueil* de

ceux qu'il a inſérés dans cette *Collection* va bientôt paroître : il eſt auteur

Du roman intitulé : *Geneviève de Cornouailles & le Damoiſel ſans Nom*, 2 vol. *in*-12 ;
Du roman intitulé : *Charles-le-Bon, Sire d'Armagnac*, 3 vol. *in*-12.

Ces deux romans retracent l'ancienne chevalerie, oppoſée à nos mœurs actuelles.

IL EST AUTEUR

D'*Aſgill*, anecdote intéreſſante ;
De *la Galerie Philoſophique du ſeizième ſiècle*, 2 vol. *in*-8°. ;
Du *Voyage de la Suiſſe*, 2 vol. *in*-8°.

Il a inſéré dans le *Mercure* des *Diſſertations ſavantes* ſur différentes matières.

On lui attribue dans *la France Littéraire* des Ouvrages dont il n'eſt point auteur, & on l'a confondu probablement avec un autre.

Il ne nous eſt pas permis de rien dire de plus ſur cet Auteur jeune encore, & eſtimable à tant d'égards.

MELON (*Jean-François*), né à Tulle en 1688 ; il s'eſt principalement exercé dans la partie des Finances, & y a excellé. Il a dû à ce genre d'érudition, à la profondeur de ſes vues & à la pureté de ſes principes, une réputation d'eſtime qui lui procura une prépondérance parmi les Financiers. Le *régent duc d'Orléans* l'appeloit ſouvent dans ſon cabinet & le conſultoit durant des heures entières. Melon diſcutoit avec ce prince tous les principes de l'adminiſtration, & étoit preſque toujours approuvé par *la Bliniere*, qui dirigea toutes les opérations de la Régence avant que l'on vînt les gâter. Après qu'il les eut abandonnées, le Maréchal *de Noailles*, chef du Conſeil des finances, eſtima ſingulièrement M. *Melon*.

Son roman *de Mahmoud le Gaſnevide, conte Oriental*, n'eſt que l'hiſtoire allégorique de la régence, mais non pas ſévèrement jugée. Le cardinal de *Richelieu* liſoit ſouvent l'*Argenis de Barclai*, parce qu'il croyoit y trouver les principes d'un bon gouvernement. Nous propoſerons avec plus de fondement à ceux qui s'occupent de l'adminiſtration publique, de lire le roman de

M. Melon ; ils y trouveront en effet des vues excellentes, une bonne morale & de bons principes. On y retrouve toutes les maximes que Voltaire a rendues ſi piquantes dans *le mondain*, qui n'eſt que l'éloge du luxe ; *M. Melon* avoit dit en proſe ce que *Voltaire* diſoit en vers.

Et ſongez bien que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit....
Le pauvre vit des vanités des grands,
Et le travail, gagé par la molleſſe,
S'ouvre à pas lents la route à la richeſſe.

Monteſquieu avoit parlé dans ſes lettres perſanes à-peu-près comme M. *Melon* ; mais il devint plus auſtère dans l'eſprit des loix, il prononça cette effrayante vérité: *le luxe change les républiques en monarchies & les monarchies en deſpotiſme. Helvetius* a ſuivi à peu de choſe près les principes de *Melon. Jean-Jacques Rouſſeau* a été le ſeul qui ait été indigné de voir mettre en problême l'influence du luxe ſur les nations. Toutes les fois qu'il en parle, on voit le philoſophe devenir orateur, & s'exprimer avec un fier courroux: malgré cette colère, il n'eſt pas moins vrai que M. *Melon* a

pris le juste milieu d'une question qu'on ne peut guères résoudre en entier dans une vieille monarchie, qui se soutient par les arts d'agrément autant que par son heureuse situation. M. *Melon* est mort en 1738.

MIRABEAUD (*Jean-Baptiste* DE) secrétaire perpétuel de l'académie françoise, mort le 24 Juin 1760, âgé de quatre-vingt-six ans : il étoit né en Provence, & on peut dire que sa vie n'a été remplie que par les muses & par l'exercice des devoirs de la plus rigoureuse probité. M. *de Buffon* qui lui a succédé à l'académie françoise en parle de la sorte ; — le grand âge ne l'avoit point affaissé, il n'avoit altéré ni ses sens, ni ses facultés intérieures, les tristes impressions du temps ne s'étoient marquées que par le désséchement du corps. A quatre-vingt-six ans, M. *de Mirabeaud* avoit encore le feu de la jeunesse, & la sève de l'âge mur : une gaieté vive & douce, une sérénité d'ame, une aménité de mœurs qui faisoient disparoître la vieillesse, ou ne la laissoit voir qu'avec cette espèce d'attendrissement qui suppose bien plus que du respect ; libre de passions & sans autres liens

que ceux de l'amitié, il étoit plus à ses amis qu'à lui-même. Il a passé sa vie dans une société dont il faisoit les délices : société douce quoiqu'intime, que la mort seule a pu dissoudre. Ses ouvrages portent l'empreinte de son caractère ; plus un homme est honnête, plus ses écrits lui ressemblent. M. *de Mirabeaud* joignoit toujours le sentiment à l'esprit, & nous aimons à le lire, comme nous aimions à l'entendre ; mais il avoit si peu d'attachement pour ses productions, il craignoit si fort & le bruit & l'éclat, qu'il a sacrifié celles qui pouvoient le plus contribuer à sa gloire ; nulle prétention malgré son mérite éminent ; nul empressement à se faire valoir, nul penchant à parler de soi, nul desir ni apparent ni caché de se mettre au-dessus des autres, ses propres talens n'étoient à ses yeux que des droits qu'il avoit acquis pour être plus modeste. — C'est ainsi que M. *de Buffon* a honoré l'homme estimable qu'il remplaçoit, puisse-t-on retracer souvent un pareil portrait !

La traduction de la *Jérusalem délivrée du Tasse* par M. *de Mirabeaud*, a été souvent réimprimée, elle est (dit M. *Panckoucke*),

prince abbé ; mais il avoit la délicateſſe de ne propoſer aucun prêtre que de l'aveu des demoiſelles de l'opéra. Une aventure l'éloigna de ce miniſtère, & le comte *d'Argenſon* le fit lecteur de la reine, & ſecrétaire général des poſtes.

Dans ſa première jeuneſſe, il s'étoit fait recevoir maître d'eſcrime. Etant devenu lecteur de la reine, il fut un jour queſtion de ſon âge, & pour prouver qu'il étoit plus vieux qu'on ne croyoit, on allégua la date de ſa réception dans le corps des maîtres en fait d'armes. *Louis XV* en rit beaucoup & dit à *Moncrif :* Il y a des gens qui vous donnent quatre-vingt ans. — Oui, reprit *Moncrif*, mais je ne les prends pas.

Il avoit conſervé à cet âge tous les goûts d'un jeune homme. Auſſitôt qu'il entendoit parler d'une demoiſelle à la mode, il lui écrivoit le billet ſuivant : *Si vous étiez curieuſe, mademoiſelle, de faire connoiſſance avec un vieillard aimable & bien propre, il vous attendra à ſouper, après lequel vous trouverez quatre louis.* — Il faut convenir qu'on trouveroit peu de vieillards auſſi gais & auſſi aimables.

Sa mère s'étoit procuré un revenu par

les ressources de son esprit & par la tournure des caractères de son temps. Sur la fin du règne de *Louis XIV*, on faisoit des déclarations d'amour par lettres. La réponse arrivoit sous la même forme. C'étoit une marche & une contremarche en règle. On faisoit assaut d'esprit. Peu de femmes, & s'il faut le dire peu d'hommes, étoient assez forts pour ce genre d'escrime. On alloit au souffleur, & on trouvoit dans Paris des écrivains de billets galans, comme on en trouve maintenant pour *les placets*. Quand on avoit le malheur de perdre le bon faiseur, on perdoit aussitôt sa réputation de bel esprit & tous les fraix de la correspondance. Madame *Paradis* étoit connue par son habileté à tourner une réponse galante, & on l'employoit. *Moncrif* fit pendant quelque temps le même métier ; peut-être dut-il à ce talent l'amitié de M. *d'Argenson*. Il avoit beaucoup concouru à l'établissement de la *Comédie-Parade*, qui prit naissance dans le temple, au milieu de la meilleure compagnie. Son esprit soutint ce genre & lui procura des succès. Quelques années après on lui attribua *la Comédie de l'Oracle de Delphes*, qui fut arrêtée à la qua-

trième repréſentation, à cauſe des impiétés qu'on crut y trouver. Sa *Comédie des Abdérites*, jouée à Fontainebleau, ne fut point repréſentée à Paris, ainſi que *la Fauſſe Magie*, dont on ne connoît que le titre.

L'*Eſſai ſur la néceſſité & les moyens de plaire*, jouit d'une réputation qui ne s'eſt pas ſoutenue. Quelques journaliſtes ont aſſuré que cet ouvrage étoit un excellent traité de morale; nous n'infirmerons point ce jugement, & nous laiſſerons à nos lecteurs une entière liberté.

L'*Hiſtoire des Chats* attira ſur l'auteur des libelles & des ſatyres, dont il eut le bon eſprit de ſe conſoler; il plaiſanta ſur les eſtampes dont *Coypel* avoit deſſiné les figures, & que le comte de *Caylus* avoit gravées. Il diſoit qu'il avoit cru pouvoir ſe ſauver à l'aide des planches. Quand il demanda la place d'hiſtoriographe de France après le départ de M. *de Voltaire*, M. le comte *d'Argenſon* qui le protégeoit, lui répondit: *tu veux dire hiſtoriogriffe*, par alluſion à *l'Hiſtoire des Chats*.

Le *Rajeuniſſement Inutile*, pièce charmante, lui ramena le public. Les *Ames Rivales* furent lues avec plaiſir; *Crébillon* le

fils en tira parti pour le perſonnage de *Maſulhim.*

Perſonne ne lui diſputera le talent d'exceller dans le genre des *Romances.* Chacun chante les ſiennes, & elles tiennent dans les cabinets des amateurs une place diſtinguée; on lui doit un grand nombre de *Romances* du Comte de Champagne, l'édition deſquelles trop circonſcrite n'a pas été aſſez répandue.

La défunte reine *Marie Leczinska*, honora *Moncrif*, qui étoit devenu ſon lecteur, de ſa confiance & de ſon amitié; il dût aux bontés de cette reine ſa réception à l'Académie Françoiſe. Celle de Berlin l'avoit déjà adopté.

Il nous reſte à parler de ſon cœur. Il renouvela le perſonnage de *Peliſſon*, qui ſe dévoua ſi tendrement au ſort du ſurintendant *Fouquet. Moncrif* voulut ſuivre ſon protecteur le comte *d'Argenſon*, & renoncer à la cour, à ſes places, pour vivre avec lui. Il lui fut permis d'aller tous les ans rendre une viſite à un exilé illuſtre que l'eſtime publique n'avoit jamais délaiſſé. *Moncrif* étoit généreux, bienfaiſant. Son ame, pour nous ſervir de l'expreſſion de *Montaigne*,

étoit la meilleure des pièces de sa condition. Son plus grand bonheur étoit d'obliger. Ce qui achève son éloge, c'est qu'il avoit un domèstique si bien élevé à sa manière bienfaisante, qu'il lui épargnoit les soins de découvrir les indigens, & qui distribuoit avec désintéressement les sommes que son maître lui laissoit en dépôt. *Moncrif* mourut en 1770. M. *de la Place* lui a fait cette épitaphe :

Des mœurs dignes de l'Age d'Or,
Ami sûr, Auteur agréable,
Ci gît qui, vieux comme Nestor,
Fut moins bavard & plus aimable.

On peut voir dans *le Dictionnaire Historique* son éloge, & la notice de ses ouvrages. Peut-être est-on déjà convaincu qu'il a joui d'une réputation qui ne sera pas de longue durée. Nous avons fait usage du *Roman d'Amanzarisdine*, parce qu'il en est auteur, sans nous dissimuler que c'est un ouvrage de début.

MONET (*Madame*), *Mlle. Moteau*, aujourd'hui *madame*, est née à Bordeaux; venue à Paris, elle n'a pas tardé de s'annoncer dans la carrière des lettres avec distinction, & de donner de son cœur, de ses

mœurs & de ſon eſprit, l'opinion la plus avantageuſe; comme nous n'avons rien à rabattre des éloges qu'elle a reçus dans le *Journal de Paris*, lors de la publication de ſon roman intitulé: *Contes Orientaux*, ou *les récits du Sage Caleb*, voyageur perſan, nous rapporterons *la notice des Journaliſtes*; elle ne nous paroît pas trop longue.

— Ceux qui aiment les contes, (diſent-ils), & qui aiment auſſi la morale, mais la morale ſenſible miſe en action, parée des grâces les plus ſéduiſantes du ſtyle, doivent lire *les récits du ſage Caleb*. Ces contes ne ſont aſſurément traduits ni du Perſan ni de l'Arabe. L'auteur a ſeulement eu l'adreſſe d'imiter la diction pleine de couleur & d'images qui nous charme dans les ouvrages des Orientaux; mais ce qu'on aime le plus, c'eſt d'y retrouver à chaque page, un mélange heureux de fiction & de philoſophie; c'eſt une raiſon éloquente, douce, perſuaſive; un tiſſu d'événemens vraiſemblables, quoiqu'un peu extraordinaires quelquefois & liés avec art, pour faire goûter des vérités utiles.

Dans le premier conte intitulé: *les Aventures de Dalimeck*, ou *la Bienfaiſance*; une

mère veille nuit & jour ſur ſes enfans, leur prodigue les plus tendres ſoins ; tous les évènemens, tous les objets amenés, choiſis, arrangés par elle deviennent des leçons ou des amuſemens pour ſes élèves ; les promenades & l'étude, les récréations & le travail ſervent à leur inſtruction, les diſcours & les actions ordinaires de la vie, ce qui frappe leurs ſens & leur eſprit, tout dans la maiſon de cette tendre mère, ſoumis à ſa raiſon éclairée ou dirigée par ſon amour ingénieux, conſpire à rendre ſa fille & ſon fils bons & ſages, afin de les rendre parfaitement heureux ; ſi le bonheur eſt ſur la terre, c'eſt au ſein d'une telle famille. Nulle peut-être n'offre une image auſſi touchante du bonheur & de la vertu réunis. *Dalimeck* parle rarement de la bienfaiſance à ſes enfans, mais la leur inſpire ſans ceſſe ; c'eſt preſque un traité d'éducation, qu'un pareil conte.

Nous avons lu avec plus de plaiſir encore celui qui a pour titre : *la Femme bien corrigée* ; il a plus d'intérêt & plus d'action. La fable nous en a paru auſſi ingénieuſe qu'attachante & quelquefois pathétique, caractères, incidens, diſcours, récits, ré-

flexions, tout eſt imaginé, combiné pour nous tenir en garde contre la ſéduction des apparences & l'illuſion des premiers jugemens. On en voit ici des effets cruels. Peut-être après cette lecture aimeroit-on mieux donner dans un excès contraire, & ne plus former au riſque de ſe tromper aſſez ſouvent, que des jugemens favorables, tant l'imagination eſt effrayée des ſuites funeſtes de ces jugemens faux & précipités qu'on ſe permet tous les jours, non-ſeulement d'après de ſimples conjectures, & cet intérêt d'amour propre qui égare, même l'homme qui ſe méfie d'une idée piquante & dramatique; c'eſt que le perſonnage le plus pénétré de cette vérité, qu'on ne ſauroit trop ſe tenir en garde contre les apparences, eſt comme forcé juſques dans les momens où il ſe la répète à lui-même, de juger ſur des apparences qui le trompent, & de compromettre malgré ſes principes, ſon repos, ſon honneur, l'honneur & le repos de ce qu'il a de plus cher au monde, de ſa femme, de ſon ami; ce caractère vraiment comique manque à notre ſcène: il pourroit ce ſemble produire le plus grand effet; l'invention comme on

fait, eſt un préſent céleſte qui a manqué, même à des hommes de génie, & il y a de l'invention dans ces contes. Les morceaux que nous allons citer donneront une idée du ſtyle de l'auteur, & ce n'eſt pas ſur notre parole qu'on va lui croire un ſtyle harmonieux, brillant, facile & plein de charmes.

« *Dalimeck* uniquement ſenſible à la perte » de ſon époux, ne s'apperçoit pas qu'elle » a ceſſé d'être belle ; ſes eſclaves deman- » dent de la ſuivre dans ſa retraite, d'y » vivre avec elle & d'y mourir en la ſer- » vant ; quelques-uns étoient fort âgés ; » pluſieurs lui devenoient inutiles ; mais » elle les garda tous. Je n'ai pas beſoin » d'eux, diſoit elle à ſa fille, mais ils ont » beſoin de moi.

» *Dalimeck* & ſes enfans promenoient » leurs regards attendris ſur les campagnes » verdoyantes. Ils apperçurent dans la val- » lée de Nozakim deux voyageurs épuiſés » de fatigue. La nuit s'approchoit, & tout » en eſſuyant leurs viſages échauffés, ils » preſſoient leur marche incertaine. — Voyez- » vous, mes enfans, ces hommes qui deſ- » cendent l'étroit chemin de Nozakim, ou

» ſans doute ils projettent d'arriver ce ſoir ?
» Je préſume qu'ils ont long-temps marché ;
» leurs fronts humides ſont brulés du ſoleil,
» & leurs pieds chancellent à chaque pas,
» des murs épais oppoſés au midi nous
» ont préſervés de ſon ardeur dévorante.
» A préſent ces palmiers couvrent nos têtes
» & briſent entre leurs feuilles les rayons
» de cet aſtre étincelant ; nos yeux ſont
» réjouis ſans être bleſſés. Nous touchons
» du pied les murs de notre maiſon ; on
» apprête au dedans un repas agréable ;
» une couche préparée avec ſoin attend
» chacun de nous ; ô mes enfans ! vous
» êtes donc heureux ?.... *Zulima* n'oſe
» répondre, mais elle regarde le chemin :
» pour *Dilizim*, il s'eſt levé d'abord ; un de
» ſes pieds ſeulement touche la terre, ſa
» main très-élevée eſt étendue du côté de
» Nozakim, il regarde ſa mère. Je vois avec
» raviſſement, lui dit-elle, que vous ne ſavez
» point être heureux à la vue de l'homme
» qui ſouffre, *&c. &c. &c.*

« J'ai dans ma jeuneſſe interrogé les
» ſiècles qui ne ſont plus, & celui qui étant
» encore s'écoule vers l'abîme de l'oubli
» pour s'y engloutir & ſe perdre avec ceux

» qui l'ont précédé : deux choses sont sur
» la terre, le bonheur & la vertu ; savoir
» user de la fortune & savoir s'en passer.

» Hommes avides, ambitieux, frivoles,
» vous poursuivez péniblement la fortune,
» la gloire, de vains honneurs, vous cou-
» rez après des plaisirs difficiles & faux ».

Voici une description de la Géorgie, cette belle contrée si favorisée de la nature, mais habitée par un peuple esclave. — « La
» Géorgie s'étend au pied du Mont Cau-
» case, qui la défend des froides haleines
» du Nord. A sa gauche un soleil toujours
» sans nuages dore de ses premiers rayons
» les eaux de la mer Caspienne ; à sa droite,
» la mer réfléchit le disque lumineux de
» cet astre sur son déclin. Elle ouvre son
» sein transparent : il s'abaisse, s'y plonge
» & disparoît, il est nuit pour la moitié du
» monde, mais la surface mobile de ces
» eaux chargées de sel, de souffre & de
» bitume, étincelle de feux, & le jour
» dure encore pour les habitans de ces
» bords fortunés. C'est le climat le plus
» doux, le plus tempéré de la fertile Asie.
» Mais la nature, en souriant, y déploye
» enfin sa magnificence ; le despotisme que

» d'éternels ſoupçons agitent au ſein de » la molleſſe, & que ſa propre terreur rend » cruel, déſole ces belles contrées. Là » tous les hommes naiſſent eſclaves : les » femmes, dont le ſort eſt d'être en tous » lieux plus malheureuſes que leurs tyrans, » y ſont à la fois eſclaves du prince, de » leurs pères, de leurs maris & victimes » des mœurs ». — Que ce contraſte d'un des plus beaux pays du monde, & de l'humanité avilie par l'eſclavage, eſt touchant & bien exprimé !

Si le ſexe de l'auteur a rendu ſuſpects nos éloges, nous voilà sûrement juſtifiés, & nos lecteurs viennent d'apprendre à ne pas juger auſſi ſur les apparences. Ils trouveront même dans ces contes des traits pleins d'énergie, & plus d'un mot vraiment ſublime.

Le prompt débit de la première édition a prouvé que les éloges étoient mérités. L'auteur a ajouté une ſeconde partie à ſes contes. Elle n'eſt ni moins intéreſſante, ni moins eſtimable que la première.

Nous terminerons cette notice, en diſant que l'auteur a peint ſon ame dans ſon ouvrage, & qu'elle a conſervé avec M.

Thomas tant qu'il a vécu, une correſpondance qui étoit le garant d'une eſtime méritée.

MONTADOR (*le Chevalier Jean-Florent-Joſeph* NEUVILLE DE), né à Sangaſte, près Calais, en 1707, mort en 1768, commandant une compagnie de bas-officiers invalides à l'Orient.

Il a compoſé des *Lettres* ſur les romans en général, anglois & françois, *in*-12, 1742.

IL EST AUTEUR

D'un roman ayant pour titre : *les Sœurs Rivales*, même année ;

La Pudeur, hiſtoire allégorique, *in*-12, 1739 ;

La Famille Infortunée, *in*-12, 1737 ;

La Comédienne, Comédie en un acte & en proſe, imprimée en 1740 ;

Les Confeſſions de la Baronne de * * *, 2 vol. *in*-12, 1749 ;

La petite Nièce d'Eſchyle, hiſtoire athénienne, *in*-8°., 1761.

On trouve dans *les Amuſemens du Cœur & de l'Eſprit*, de jolis vers du même Auteur, qui a été prôné par les Journaliſtes, & qui malheureuſement a trop éparpillé ſon eſ-

prit, en le répandant ſur de trop minces objets.

Voyez *la France Littéraire*, pour la notice de ſes autres Ouvrages.

MONTDORGE (*Antoine* GAUTIER DE), Maître de la Chambre aux deniers du Roi, étoit né à Lyon en 1727; il cultiva les lettres par goût & ſans autre prétention que celle que peut y mettre un homme riche, aimable & jeté dans la bonne ſociété. Il écrivoit facilement & agréablement, ſa poéſie manquoit peut-être de caractère & d'énergie; mais livré au genre lyrique, il crut que pour imiter *Quinault*, il ſuffiſoit d'être doux & tendre comme ſon modèle; ſon opéra intitulé : *les Talens lyriques*, dut à la muſique de *Rameau* & à Mademoiſelle *Camargo* la moitié de ſes ſuccès; cette célèbre danſeuſe montra dans cet acte une nouveauté piquante; elle chanta & danſa avec un égal ſuccès. Elle prouva qu'elle ſavoit réunir de jolis ſons, la juſteſſe de la voix, à ſes talens ſupérieurs pour la danſe; il eſt cependant vrai que le ſujet étoit bien choiſi, & que les détails répondent ſouvent au ſujet.

M. *de Montdorge* eſt le premier auteur lyrique qui ſe ſoit affranchi dans la compoſition des caractères de ſes perſonnages, de la manière *de Quinault*. L'acte de *Tyrtée* ne roule point ſur des *lieux communs de morale lubrique*. La harangue de ce libérateur des *Spartiates* eſt du ton le plus noble ; c'eſt une harangue militaire. On a ſu gré à M. *de Montdorge* de cette innovation, qui a été heureuſement imitée dans la ſuite. M. *Philidor* a été le premier muſicien qui ait demandé aux auteurs lyriques de la force, des caractères & des ſcènes. On a vu de quelle manière il a traité le ſujet *d'Ernelinde*.

M. *de Montdorge* fut critiqué & même chanſonné ; on ſe ſouvient encore de ce couplet qui commence ainſi :

Garguille Gauthier,
Laiſſez-là vos talens lyriques.

L'*Opéra de Société* dont il eſt l'auteur, n'eut aucun ſuccès, & il renonça à l'Opéra.

Il a publié les Ouvrages ſuivans :

Réflexions d'un Peintre ſur l'Opéra ;
L'art d'imprimer les Tableaux en trois couleurs ;

Les Lettres d'une jeune Veuve au Chevalier de Luzincourt, qu'on attribue à une autre plume.
Un conte oriental intitulé : *Nadir*. Ce conte eſt facilement écrit, la fable n'eſt point compliquée : ce ſont deux jeunes amans qui ne peuvent être unis, que quand le Peuple l'aura deſiré unanimément, ce ſuffrage n'eſt pas long-temps attendu.

IL EST AUTEUR

D'un conte intitulé : *l'Iſle de Paphos*, *in*-12.

Il n'a point fait imprimer les ouvrages de ſociété qu'il avoit dans ſon porte-feuille, & qu'il liſoit en comité à ſes amis ou dans les petits ſoupers. Une de ſes plus eſtimables qualités fut la protection décidée qu'il accordoit aux artiſtes, aux muſiciens, aux poëtes. Il ſavoit faire un uſage honorable de ſa fortune. Il n'a tenu qu'à lui de ſe faire un nom célèbre dans la carrière des lettres. Il avoit de l'eſprit, de la facilité, des connoiſſances, il ne lui a manqué que le travail, il mourut le 24 Octobre 1768.

MONTESQUIEU. *Les Lettres Perſanes* nous obligent de donner place, dans notre *notice des Fées* & des *contes Orientaux*, à

un écrivain qui sembloit ne devoir se trouver que parmi les auteurs nés pour les grands apperçus & pour les plus hautes conceptions. Mais *J. J. Rousseau*, *Voltaire*, ont aussi écrit dans ce genre léger. Pourquoi *Montesquieu*, qui se délassoit en composant *le Temple charmant de Gnide*, n'auroit-il pas fait usage du cadre oriental, si propre à la composition des tableaux de tous les tons & de tous les sujets ? Son nom & celui des deux littérateurs célèbres que nous venons de citer, infirmeront du moins les assertions des abbés *de Villiers* & *Jacquin*, qui ont trop décrié la féerie & les romans. Cette dernière branche de la littérature fleurira toujours chez toutes les nations, & surtout en France. On peut tout peindre dans un roman ; la galanterie, l'amour n'en ont point fait leur domaine exclusif ; la politique, la critique, la morale, viennent faire & donner des leçons intéressantes. Toutes les vertus s'y font aimer ; on n'a qu'à choisir ses romans, comme un savant choisit ses livres & sa bibliothèque ; il y a par-tout bonne & mauvaise compagnie.

Les *Lettres Persanes* sont un roman orien-

tal diviſé en lettres, dont une partie eſt deſtinée à peindre nos ridicules & nos vices, ſouvent avec le ton, la manière & le ſtyle des Orientaux. *Monteſquieu*, qui étoit né pour ſe frayer dans chaque genre une route neuve & particulière à lui ſeul, fut créateur dans les *Lettres Perſanes*; car c'eſt le premier ouvrage où le ſtyle oriental ait été appliqué à une peinture forte des mœurs, & à des vérités philoſophiques auſſi neuves que profondes. Nous ne citerons qu'une lettre, c'eſt la trente-huitième, qui regarde notre prétendue ſupériorité ſur les femmes, & nos lecteurs verront ſi les idées de l'auteur ne ſont pas de celles qu'on n'avoit point encore trouvées dans les romans. — C'eſt une grande queſtion parmi ces hommes, de ſavoir s'il eſt plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté, que de la leur laiſſer, il me ſemble qu'il y a bien des raiſons pour & contre; ſi les Européens diſent qu'il n'y a pas de généroſité à rendre malheureuſes les perſonnes que l'on aime, nos Aſiatiques répondent qu'il y a de la baſſeſſe aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné ſur les femmes. Si on leur dit que le grand

nombre des femmes eſt embarraſſant, ils répondent que dix femmes, qui obéiſſent, embarraſſent moins qu'une qui n'obéit pas; que s'ils objectent à leur tour, que les Européens ne ſauroient être heureux avec des femmes qui ne leur ſont pas fidèles, on leur répond que cette fidélité, qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégout qui ſuit toujours les paſſions ſatisfaites, que nos femmes ſont trop à nous; qu'une poſſeſſion ſi tranquille ne nous laiſſe rien à déſirer, ni à craindre; qu'un peu de coquetterie eſt un ſel qui pique & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme plus ſage que moi ſeroit embarraſſé de décider: car ſi les Aſiatiques ſont bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens ſont fort bien auſſi de n'en point avoir.

Après tout, diſent-ils, quand nous ſerions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'amans. Pour qu'un homme pût ſe plaindre avec raiſon de l'infidélité de ſa femme, il faudroit qu'il n'y eut que trois perſonnes dans le monde; ils ſeront toujours à but, quand il y en aura quatre.

C'eſt une autre queſtion de ſavoir ſi la loi naturelle ſoumet les femmes aux hommes. Non, me diſoit l'autre jour un philoſophe très-galant, la nature n'a jamais dicté une telle loi. L'empire que nous avons ſur elles eſt une véritable tyrannie; elles ne nous l'ont laiſſé prendre que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, & par conſéquent plus d'humanité & de raiſon. Ces avantages qui devoient, ſans doute, leur donner la ſupériorité, ſi nous avions été raiſonnables, la leur ont fait perdre parce que nous ne le ſommes point.

Or s'il eſt vrai que nous n'avons ſur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'eſt pas moins qu'elles ont ſur nous un empire naturel : celui de la beauté à qui rien ne réſiſte, la nôtre n'eſt pas de tous les pays, mais celui de la beauté eſt univerſel. Pourquoi aurions-nous donc un privilège ? Eſt-ce parce que nous ſommes les plus forts ? Mais c'eſt une véritable injuſtice ; nous employons toutes ſortes de moyens pour leur abattre le courage ; les forces ſeroient égales, ſi l'éducation l'étoit auſſi ; éprouvons-les dans les talens que

l'éducation n'a point affoiblis ; & nous verrons ſi nous ſommes ſi forts.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs, chez les peuples les plus polis les femmes ont toujours eu de l'autorité ſur leurs maris ; elle fut établie par une loi chez les Egyptiens en l'honneur d'*Iſis*, chez les Babyloniens en l'honneur de *Sémiramis*. On diſoit des Romains qu'ils commandoient à toutes les nations, & qu'ils obéiſſoient à leurs femmes ; je ne parle point des Sauromates qui étoient véritablement dans la ſervitude de ce ſexe ; ils étoient trop barbares pour que leur exemple puiſſe être cité.

Tu vois, mon cher *Ibben*, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à ſoutenir les opinions extraordinaires & à réduire tout en paradoxe. Le prophête a décidé la queſtion, & a réglé les droits de l'un & de l'autre ſexe. Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris, leurs maris les doivent honorer ; mais ils ont l'avantage d'un degré ſur elles. — C'eſt ainſi que *Monteſquieu* ſavoit aggrandir ſes ſujets, & qu'il inſtruiſoit ſans ceſſe, en mettant à toutes ſes productions le cachet de l'homme

profond & du génie ; l'auteur avoit vingt-cinq ans, il étoit encore dans ſa province quand il écrivoit les *Lettres Perſanes*. C'étoit aſſurément débuter avec vigueur, & du premier pas aller fort loin. Son introduction eſt ronde, & il paroît que *J. J. Rouſſeau* s'eſt modelé ſur la manière de *Monteſquieu* pour l'annonce, ou comme on dit vulgairement, pour la préface de ſes ouvrages. — Je ne fais point, (dit *Monteſquieu*), d'épître dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce livre ; on le lira s'il eſt bon, & s'il eſt mauvais, je ne me ſoucie pas qu'on le liſe. J'ai détaché ces premières lettres pour eſſayer le goût du public, j'en ai un grand nombre dans mon porte-feuille que je pourrai lui donner dans la ſuite. Mais c'eſt à condition que je ne ſerai pas connu ; car ſi l'on vient à ſavoir mon nom, dès ce moment, je me tais. Je connois une femme qui marche aſſez bien, mais qui boîte dès qu'on la regarde ; c'eſt aſſez qu'on blâme les défauts de l'ouvrage, ſans que je préſente encore à la critique ceux de ma perſonne. Si l'on ſavoit qui je ſuis : on diroit : ſon livre jure avec ſon caractère ; il devroit employer ſon temps

à quelque chofe de mieux. — On ne peut être ni plus ferme ni plus concis.

Les *Lettres Perfanes* eurent un débit fi prodigieux que les Libraires mirent tout en ufage pour en avoir des fuites. Monfieur, difoient-ils à un auteur qui leur propofoit un manufcrit, faites-nous des *Lettres Perfanes*, & nous vous achetterons vos manufcrits. Nous ne parlerons point de la foule d'imitateurs qu'eurent les *Lettres Perfanes.* Le feul marquis d'Argens s'eft diftingué dans cette imitation. Ses *Lettres Juives* font fortes de penfées & de faits ; malheureufement pour lui, le ftyle n'eft pas celui de *Montefquieu.* Il n'a point les grâces de fon prédéceffeur, il eft nud, dur, impérieux. Il dit tout & dit trop. L'hiftorien, le romancier, le philofophe difparoiffent trop fouvent pour ne laiffer appercevoir qu'un écrivain qui livre des farcafmes à la malignité publique, & qui a moins intention de réformer nos mœurs, que d'invectiver la religion & les prêtres. Nous avons regretté de voir un ouvrage qui pouvoit être fupérieur, fouillé de toutes ces taches. M. d'*Argens* avoit tout ce qu'il faut à un écrivain pour fe diftinguer & pour mériter l'eftime

l'eſtime de la poſtérité. Il ne lui a manqué qu'un éditeur honnête qui l'eût dépouillé de ſes défauts & l'auroit produit dans ſon beau jour. On auroit eu peu de travail à faire pour le purifier. La hardieſſe qu'on reproche à *Monteſquieu* dans les *Lettres Perſanes*, a peut-être pouſſé trop loin les imitateurs, & M. d'*Argens* eſt celui qui a franchi les bornes.

M. *de Voltaire* prononce ſur le mérite des *Lettres Perſanes*, « il y en a dit-il, de très-» jolies, d'autres très-hardies, d'autres mé-» diocres, d'autres frivoles; les détails de » ce qui ſe paſſe dans le ſérail d'*Usbeck* à » *Iſpahan*, n'intéreſſent que foiblement les » Auteurs François ». — Quant à la hardieſſe que *Voltaire* reprochoit à *Monteſquieu*, il nous ſemble que ſon éditeur a répondu d'une manière convaincante. — Les Perſans qui devoient jouer un ſi grand rôle dans les lettres ſe trouvoient tout-à-coup tranſplantés en Europe, c'eſt-à-dire, dans un autre univers. Il y avoit un temps où il falloit néceſſairement les repréſenter pleins d'ignorance & de préjugés. On n'étoit attentif qu'à faire voir la génération & le progrès de leurs idées. Leurs premières

pensées doivent être singulières ! Il sembloit qu'on n'avoit rien à faire qu'à leur donner l'espèce de singularité qui peut compâtir avec de l'esprit. On n'avoit à peindre que le sentiment qu'ils avoient eu à chaque chose qui leur avoit paru extraordinaire. Bien loin qu'on pensât à intéresser quelque principe de notre religion, on ne le soupçonnoit pas même d'imprudence. Ces traits se trouvent toujours liés avec le sentiment de surprise & d'étonnement, & point avec l'idée d'examen & encore moins avec celle de critique. En parlant de notre religion, ces Persans ne devoient pas paroître plus instruits que lorsqu'ils parloient de nos coutumes & de nos usages ; & s'ils trouvent quelquefois nos dogmes singuliers, cette singularité est toujours marquée au coin de la parfaite ignorance des liaisons qu'il y a entre ces dogmes & nos vérités. — On ne peut s'empêcher de trouver cette défense très-ingénieuse & fondée jusqu'à un certain point, au-delà duquel on deviendroit le scrutateur indiscret des motifs cachés de l'auteur. M. *de Voltaire* ne fut pas toujours équitable dans ses jugemens. L'intérêt personnel y avoit trop de part ; *Montesquieu*

s'étoit permis de dire un peu haut, que *Voltaire* ne feroit jamais qu'un bel efprit. Cette opinion dût paroître rigoureufe à *Voltaire*, & elle l'étoit en effet : fi *Montefquieu* avoit vécu quelques années de plus, il feroit revenu de cette fentence hafardée. Mais *Voltaire* fe croyoit offenfé, on pouvoit dire de lui :

Manet altà mente repoftum
Judicium Paridis fpretæque injuria formæ.

Il jugea à fon tour *Montefquieu*, il l'attaqua dans les détails, & fe fervit précifément du genre d'attaque dont l'auteur vouloit qu'on ne fît point ufage à fon égard ; il demandoit d'être jugé par l'enfemble de fon ouvrage ; & il n'y avoit pas d'autres moyens pour le connoître, le fentir & le juger avec connoiffance de caufe. *Voltaire* auroit perdu la moitié de fes reffources en le preffant dans la totalité, il mit en avant l'expédient dont les Journaliftes fe fervent le plus fouvent. Il tronqua, il dépèça, il détacha des propofitions & jugea le grand homme. Tous ceux qui après lui ont réfuté *Montefquieu*, n'ont pas eu d'autre fecret. Chacun a foutiré un chapitre, une cita-

tion, un fait, & on s'est cru fort, quand le philosophe faisoit un léger faux pas, ou dissimuloit dans sa marche. Mais *Voltaire* n'a pas tardé à lui rendre une justice éclatante, il écrivoit :

Le genre humain avoit perdu ses droits,
Montesquieu *les a trouvés & les lui a rendus.*

C'est aux succès des *Lettres Persanes*, que *Montesquieu* dut sa nomination à une place de l'Académie Françoise. Il n'y vint point comme la médiocrité, sans rencontrer l'envie sur ses pas. Il fut arrêté dans ses prétentions ; des délateurs l'avoient peint aux yeux du Cardinal *de Fleury* comme l'ennemi des dogmes, de la discipline & du sacerdoce. Il n'en falloit pas davantage pour allarmer le cardinal *de Fleury*, les ecclésiastiques & même le roi. *Louis XIV* ne s'arrêta pas long-temps à leurs clameurs; mais les ennemis étoient puissans & tinrent bon. Cependant il y avoit dans les *Lettres Persanes* une quantité de morceaux, capables de racheter l'intention équivoque qu'on avoit pu remarquer dans quelques-uns, & certes on n'a pas mieux annoncé le dévouement pour ses maîtres. On lit dans la lettre soixante-dix-septième du second volume « le minis-

» tre (de Suède) étoit accuſé d'un grand
» crime : c'étoit d'avoir calomnié la na-
» tion, & de lui avoir fait perdre la con-
» fiance de ſon roi, forfait qui, ſelon moi,
» mérite mille morts.

» Car enfin, ſi c'eſt une mauvaiſe action
» de noircir dans l'eſprit du prince le der-
» nier de ſes ſujets, qu'eſt-ce lorſque l'on
» noircit la nation entière, & qu'on lui
» ôte la bienveillance de celui que la Pro-
» vidence a établi pour faire ſon bonheur !

» Je voudrois que les hommes parlaſſent
» aux rois, comme les anges parlent à notre
» ſaint prophète.

» Je ne ſais comment il arrive qu'il n'y a
» preſque jamais de prince ſi méchant,
» que ſon miniſtre ne le ſoit encore davan-
» tage. S'il fait quelqu'action mauvaiſe,
» elle a preſque toujours été ſuggérée ; de
» manière que l'ambition des princes n'eſt
» jamais ſi dangereuſe que la baſſeſſe d'ame
» de ſes conſeillers. Mais comprends - tu
» qu'un homme qui n'eſt que d'hier dans
» le miniſtère, qui peut-être n'y ſera plus
» demain, puiſſe devenir dans un moment
» l'ennemi de lui-même, de ſa famille,
» de ſa patrie, du peuple qui naîtra à ja-

» mais de celui qu'il veut faire opprimer.
» Un prince a des paſſions, le miniſtre » les remue : c'eſt de ce côté-là qu'il dirige » ſon miniſtère ; il n'a point d'autre but, » ni n'en veut connoître. Les courtiſans le » ſéduiſent par leurs louanges, & lui le » flatte plus dangereuſement par ſes con- » ſeils, par les deſſeins qu'il lui inſpire & » par les maximes qu'il lui propoſe ».

On ne pouvoit mieux juſtifier les rois qui, par une fatalité attachée à leur grandeur, ne peuvent tout voir & tout connoître par eux-mêmes, qui ſont ſi ſouvent trompés. On ne tint point compte à *Monteſquieu* de ces penſées, & on le perſécuta ſourdement.

Cette obſtination nous rappelle la perſécution que M. *Diderot* eſſuya à l'occaſion de l'*Encyclopédie*, & dont il ne put venir à bout, malgré la faveur la plus éclatante. Madame la Marquiſe *de Pompadour* lui écrivit : Monſieur, je ne puis rien dans l'affaire du D*ictionnaire Encyclopédique ;* on dit qu'il y a dans ce livre des maximes contraires à la Religion & à l'autorité du roi. Si cela eſt, il faut brûler le livre ; ſi cela n'eſt pas, il faut brûler les calomnia-

teurs. Mais malheureusement ce sont les ecclésiastiques qui vous accusent, & ils ne veulent pas avoir tort ; & sont trop dangereux, &c. &c. &c.

Montesquieu laissa passer l'orage, & quelque temps après, par le crédit du Maréchal d'*Estrées* son ami, il fut reçu à l'Académie Françoise. On lui attribue d'avoir encouragé par le ton de sa critique ce déluge d'écrits qui ont paru contre le Christianisme & contre le gouvernement ; on s'est trompé. C'est au *Régent* qu'il faut imputer la cause de la liberté d'écrire & de penser. Il rendit la presse libre, il n'aimoit pas les prêtres qui avoient fatigué la vieillesse de *Louis XIV*, & il les vit avec plaisir tourner en ridicule. Les sarcasmes prévinrent heureusement les suites que les troubles de la constitution auroient eues, si les esprits avoient été soumis & dociles comme sous le regne précédent. La révocation de l'édit de Nantes étoit une plaie encore fraîche, sous le *Régent* : eh ! que n'écrivoit-on pas ! Combien d'idées germèrent sur les principes d'un bon gouvernement ! Telles sont les causes de la licence des écrivains. *Montesquieu* qui, comme *Voltaire*, naquit à cette

époque, penſa, parla, écrivit, & fut un bonheur pour nous.

Ces cauſes tiennent moins à eux qu'aux circonſtances qui dérivent de l'opinion, qui amène dans nos principes des variantes auſſi peu durables qu'elle. Le tableau de ces diſſemblances ſeroit très-piquant, & jetteroit peut-être un grand jour ſur ces époques de l'hiſtoire, qu'on juge & qu'on condamne le plus ſouvent ſans les connoître.

On pouvoit ajouter que la facilité dont les écrivains jouiſſoient ſous le miniſtère indulgent qui ſuivit la régence, de produire leurs écrits & d'écrire avec liberté, ne ſervoit qu'à multiplier les auteurs philoſophes. D'ailleurs, ſous un gouvernement auſſi doux que le nôtre, il eſt toujours permis de préſenter la vérité, pourvu qu'elle ne tienne ni du ſarcaſme, ni de la malignité. C'eſt à cette bonté qu'il ſeroit plus naturel d'attribuer le ton de quelques écrivains que l'amour du bien emporte au-delà des bornes reçues, & qui n'ont jamais eu les motifs dangereux de braver le prince & les loix. *Monteſquieu* a donné des preuves de ce reſpect & de ce dévouement, en même temps qu'il ſe plaignoit des abus.

Nous n'oferons point donner une notice des autres ouvrages de *Montefquieu* ; ce n'eft point ici la place, & nous n'avons pas affez de témérité pour apprécier ce grand écrivain, qui fut accufé d'être athée par le gazetier eccléfiaftique, & enfuite d'être déifte. Un Abbé *débonnaire* avoit commencé les hoftilités. *Montefquieu* eut en ce point un rapprochement avec *Fénelon*, qui fut pareillement attaqué par un abbé *Faydit* ; nous parlerions plus volontiers des heureux qu'il a faits, & le nombre en eft grand ; mais le public en eft inftruit, l'ame & le génie de *Montefquieu* font également eftimés. Sa bienfaifance nous infpire une réflexion honorable à la littérature. C'eft qu'en général, les Ecrivains célèbres font bons, humains & bienfaifans. C'eft une claffe d'hommes à part, qui pratique les vertus fans oftentation & fans bruit. On n'a point à leur reprocher de fcandale, ni de vices bas. Pour peu qu'on veuille les confidérer, on fentira la jufteffe de notre obfervation.

Charles de Secondat, baron *de la Brede & de Montefquieu*, d'une famille diftinguée *de la Guyenne*, naquit au château de la Brede près de Bordeaux le 18 Janvier 1689.

Il mourut le 10 Février 1755, d'une fluxion de poitrine. On fait combien fon illuftre amie la ducheffe d'*Aiguillon* lui prodigua de foins, & de combien de tracafferies jéfuitiques elle le préferva à l'article de la mort. La lettre de la marquife *de Pompadour* annonce les perfécutions qu'on préparoit au philofophe. — Je m'afflige avec vous, (à madame la ducheffe d'*Aiguillon*) de la mort de M. *de Montefquieu*, c'étoit un grand homme & un bon citoyen; il étoit bien digne d'être votre ami; je m'imagine que la Sorbonne laiffera fes cendres en paix; c'eft une action lâche & indigne d'attaquer les morts. Le P. *Cafteel* fe vante de l'avoir fait mourir en bon chrétien, comme s'il ne l'eût pas été auparavant. Pour moi, je penfe que les honnêtes gens & les gens de mérite le font, quoiqu'ils ne faffent pas tant de bruit que les autres, & qu'ils foient plus modeftes, fans préjugés, fans fanatifme. — Le Roi eftimoit cet illuftre mort, & parut touché de fa perte.

OUVRAGES DE MONTESQUIEU.

Les Lettres Perfanes;

Les Causes de la Grandeur & de la Décadence des Romains, *in*-12 ;
L'esprit des loix, 3 vol. *in*-8°., 1748 ;
Le Temple de Gnide, 1 vol. *in*-12 ;
Arsace, roman, *in*-12 ;
Ses Lettres Familières, *in*-12, 1767 ;

MORELL. *Les Contes des Génies*, deux vol. *in*-8°., 1766.

Ils ont été écrits en anglois, langue maternelle de l'auteur.

Nous voyons par la préface de son traducteur, que sir *Charles Morell* a été ambassadeur de Londres à Constantinople, & qu'il a négocié aux Indes. On a de lui *une Relation de l'Inde. Les Contes des Génies* sont très-estimés dans l'Inde, où ils amusent, dit le traducteur, & instruisent la jeunesse des deux sexes. L'auteur s'exprime ainsi. — « Pendant ma longue & pénible résidence dans différentes parties de l'Asie, tant sous la domination du Mogol, que dans les états de l'empire Ottoman, j'eus occasion de connoître un ouvrage persan, intitulé : *les Charmantes Leçons d'Horam*, fils *d'Asmar*, livre fort estimé à Hispahan & à Constantinople.

Les docteurs de la loi de *Mahomet* le lisent souvent à leurs disciples pour les exciter à la pratique de la vertu & à l'amour de la religion ».

Sir *Morell* assure avoir connu au fort Saint-George, *Horam*, l'auteur du livre, que les Mahométans regardoient comme un saint.

M. *Robinet*, né à Rennes en Bretagne, le 23 Juin 1735, a traduit en françois cette traduction angloise. Ce traducteur est cité dans la *France Littéraire.*

Ces *Contes* avoient été publiés en détail dans les écrits périodiques de Londres. L'accueil que le public leur avoit fait, détermina l'auteur à donner la collection entière. Ceux qui aiment la bonne morale, mise en action par des êtres imaginaires, y trouveront de quoi satisfaire leur goût.

MORLIERE (*Jacques-Auguste* DE), Chevalier de l'Ordre du Christ en Portugal, né à Grenoble en 1701, mort en 1782.

Il s'est fait une espèce de célébrité, moins par ses ouvrages que par la dictature qu'il s'étoit arrogée sur toutes les

nouveautés qui paroiſſoient ſur le théâtre françois. Il établiſſoit ſon camp dans le parterre, & s'entouroit de jeunes gens qui lui étoient dévoués, & ſelon les ſignes convenus au premier mouvement, il faiſoit ſiffler impitoyablement une pièce, ou la portoit aux nues. Acteurs, danſeurs, débutans, auteurs, tous dépendoient de ſes manœuvres. On le craignoit & on le courtiſoit, on l'accueilloit, on le recherchoit. Mais ayant voulu, à ſon tour, ſe produire au grand jour, ſon crédit baiſſa & alla toujours en déclinant, juſques-là qu'il fut abandonné & preſque oublié. On l'accuſa de recevoir de l'argent & de vendre ſes ſuffrages & ſes cenſures.

Il avoit ſuccédé dans ce ſingulier tribunal à un comte de *Fontenac* qui vivoit en 1720, mais qui plus meſuré, & ſe reſpectant, s'étoit réellement attiré la conſidération des auteurs. Sans avoir jamais rien écrit, il reſſembloit à *Conrad*, Académicien dont parle *Deſpreaux*, qui avoit le jugement ſi pur & des connoiſſances dont il ne faiſoit part qu'aux écrivains qui le conſultoient. Le Comte *de Fontenac* décidoit du ſort des Pièces, non point en

cabalant, mais parce qu'on ſavoit qu'il les avoit approuvées. Son ſuffrage étoit la règle de celui du public. Le Chevalier *de la Morlière* débuta comme lui, & perdit bien vîte ſon modèle de vue. Il avoit jugé à propos d'entrer en lice contre M. *Freron*, & c'étoit faire preuve de maladreſſe. Il crut dans ſa lettre adreſſée à ce journaliſte, avoir donné le véritable contrepoiſon des feuilles de *l'Année Littéraire.* Cette lettre parut en 1754, *in*-12.

On trouve dans *la France Littéraire* la notice de ſes comédies & de ſes autres ouvrages; nous ne lui avons donné place dans cette nomenclature, que pour le roman d'*Angola*, qui eut plus de ſuccès qu'il n'en méritoit. La première édition eſt de 1746, 2 vol. *in*-12.

Ses *Contes* offrent cependant des ſituations intéreſſantes. Le genre ſombre paroiſſoit lui convenir, & s'il l'avoit cultivé, peut-être qu'il y auroit obtenu une ſorte de diſtinction.

MORTEMAR (*Madame* DE), vit; elle eſt dans la fleur de l'âge, & on s'en apperçoit à la lecture de ſes ouvrages. Ceux

qui ont le bonheur de la connoître, la jugent avec la même complaiſance dont les journaliſtes lui ont donné des preuves.

Elle est auteur

Des *Amuſemens du Jour*, ou *Recueil de petits Contes dédiés à la Reine*. Cette brochure contient *le Songe*, conte allégorique; *l'Oracle*, conte oriental; *Luerdab*, conte perſan; *Oka & Crinkavel*, contes de fées; *les deux Amis*, conte indien; *Juſtine*, ou *les Egaremens d'un cœur ſenſible*, anecdote françoiſe; *Zoé*, anecdote allemande.

Ce ſont autant de petits ouvrages qui plaiſent par des deſcriptions agréables, par une morale ſagement diſtribuée, & par la variété & l'agrément des portraits. — Si j'ai pu eſquiſſer quelques aimables portraits, dit l'auteur dans ſon épître dédicatoire à la reine, l'on pourra reconnoître que j'avois choiſi le plus beau modèle, mais qu'il faudroit un autre pinceau pour rendre ſes traits chéris de bienfaiſance, s'ils n'étoient gravés dans tous les cœurs.

MORVILLE (*Martine* DE). Nous n'avons pu nous procurer une notice ſatis-

faisante sur Mademoiselle *Martine de Morville* qui, depuis l'année 1768, a fait insérer dans les *Mercures* des traductions de *Contes Allemands* dans le genre oriental & de féerie. Nous avons remarqué beaucoup de talent dans cet auteur, soit qu'elle traduise en effet, ou qu'elle publie ses ouvrages sous le titre modeste d'une traduction. Son style est naturel & sans prétention, & dit avec facilité & agrément ce qu'elle veut dire. Nous invitons nos lecteurs à se procurer la lecture de *Mirloh*, conte oriental qui a été imprimé en 1769; *Ladila*, anecdote turque, publiée dans le courant de la même année; *Mes Foiblesses*, conte, *Azen*, ou *l'heureux Soi-disant* qui ont été insérés dans les *Mercures* de 1770.

Elle a traduit la *Nuit de Gessner*.

L'ouvrage le plus considérable que nous ayons d'elle, a pour titre :

Les Egaremens réparés, roman en 1 vol. *in*-12, 1773. Il est écrit avec sagesse & dans un style attachant.

ON CONNOIT D'ELLE

L'*Histoire de Zenzi*;

Osman ;
Le Repentir Tardif ;
Jupiter justifié.

MOUHY (*Charles* DE FIEUX, Chevalier DE), né à Metz, en 1701, est mort à Paris, en 1784. Sa carrière a été longue, & employée d'une manière qui marquoit continuellement & journellement son existence. On peut dire de lui : il vécut, & il écrivit ; car il travailla sans relâche. Ce n'est pas qu'il fut jaloux de penser, de chercher des sujets, de créer, enfin. Le temps de la méditation lui auroit enlevé trop de momens : d'ailleurs sa conscience l'avertissoit de ne pas rechercher la gloire d'être un auteur original, & personne n'a été aussi docile que lui aux avis de sa conscience. Voici à-peu-près quelle étoit la manière de vivre du chevalier *de Mouhy.* Il fréquentoit les cafés : ce sont des asyles où des désœuvrés qui ont de l'esprit se retranchent contre l'ennui de végéter seuls dans leurs logis. On y parle de beaucoup de choses, on y plaisante, on y juge auteurs, acteurs, avocats, ministres : on déraisonne tant que l'on veut, & on y raisonne aussi.

Le chevalier *de Mouhy* alloit aux opinions, recueilloit les ſuffrages ; & rentré le ſoir chez lui, il compoſoit un roman dans lequel les aventures du jour, celles qu'on lui avoit racontées, trouvoient place. Paroiſſoit-il un ouvrage nouveau, que le public s'empreſsât d'accueillir, bonne aubaine pour M. *de Mouhy*. Il compoſoit un roman qui faiſoit auſſitôt le pendant de l'autre, & qui ſe vendoit. Ainſi *le Payſan Parvenu* donna naiſſance à *la Payſanne Parvenue*; *les Mille & une Nuits*, aux *Mille & une Faveurs*. Y avoit-il une querelle littéraire ? M. *de Mouhy* compoſoit un livre ſur l'évènement ou ſur la querelle. Ne ſait-on pas quel eſt *le Maſque de Fer ?* Il ſe hâte bientôt d'imaginer les aventures de ce priſonnier célèbre. Rien, en un mot, ne lui étoit indiférent. Son heureux caractère s'intéreſſoit à tout, & ſon eſprit peignoit tout juſqu'au danger des Spectacles. Son amour pour les collections lui avoit fait tirer parti de tous les rebus des foyers, dont il entreprit la nombreuſe édition. Il importoit ſans doute au public de ſavoir ce qu'on avoit dit en 1740, au foyer, ſur une piéce tombée & non imprimée, & ſur

un débutant qu'on avoit sifflé. Ces précieuses anecdotes eurent pendant vingt ans, pour le Chevalier *de Mouhy*, un piquant que ses lecteurs n'y ont point trouvé. En vain entreprit-il de mettre quelque méthode à sa collection. Le public ne lui tint compte de rien. Voici cependant l'ordre de son Ouvrage : le premier volume contient un état des *Mystères*, *Moralités*, *Farces*, *Soties*, représentés par les Confrères de la Passion. Cet état étoit tiré de *la Bibliothèque du Théâtre François* par M. le Duc *de la Valière*. Ainsi on étoit dispensé de reconnoissance envers le Chevalier. Cette liste étoit terminée par une courte notice sur les Drames nouveaux, sur les Pièces anonymes & par un Dictionnaire de tous les Ouvrages représentés sur le Théâtre François, depuis 1552 jusqu'en 1780. — Le second volume étoit deux *Dictionnaires* : l'un regardoit les Auteurs depuis l'origine du Théâtre François, jusqu'en 1780 ; l'autre annonçoit les Acteurs & les Actrices qui ont paru sur le Théâtre depuis son origine jusqu'en 1780. On trouve dans le troisième volume, un *abrégé de l'Histoire du Théâtre François* jusqu'à la représentation de *Thamas-Koulikan* ; quel-

ques *réglemens* relatifs aux affaires intérieures ou extérieures de la comédie ; un *Mémoire sur la Comédie Françoise* par feu *le Kain* ; des *Observations sur la Mémoire* par le Chevalier *de Mouhy* ; un *Coup-d'Œil* sur les *observations* de M. *R. de Ch*... sur la nécessité d'un second Théâtre François ; enfin des *réflexions* sur la différence des recettes produites par les tragédies & par les comédies, & d'autres sur les qualités consécutives qui peuvent faire un comédien. On trouve encore dans ce volume les *causes de la décadence du théâtre & les moyens de le faire refleurir*, par M. *de Cailhava*. — On doit juger, dit l'auteur de l'analyse de cet ouvrage, d'après ce simple exposé, que le travail de l'Académie de Dijon ne peut être recommandable que par l'exactitude des dates, des faits, par le style, par le goût, la justesse & l'impartialité des observations. — Malheureusement on a repris le chevalier *de Mouhy* sur tous ces objets, & on a prouvé qu'il n'avoit publié que la plus informe de toutes les compilations ; on lui prouva qu'il avoit pillé de tous les côtés, & qu'il n'y avoit pas une ligne de bon sens qui ne fût dérobée à un autre. L'auteur

(M. *de Charnois*), qui déceloit ces larcins, lui obſerva avec vérité, qu'on fait d'inutiles efforts pour s'approprier l'ouvrage d'autrui : *Etiam capillus unus habet umbram ſuam.*

LISTE

Des productions du Chevalier de Mouhy.

Le Répertoire : cet ouvrage paroiſſoit tous les quinze jours, & rendoit compte tant bien que mal des *Nouveautés* ;

La *Payſanne Parvenue* eſt un roman qui a été ſouvent réimprimé, & dont la fortune eſt décidée en Province ;

Bigam, ou *la Mouche*, eſt, à quelques rapprochemens près, avec *Lazarille de Tormes*, un roman original. Le fond en eſt gai, & il y a beaucoup d'imagination. Le ſtyle eſt paſſable & convient parfaitement au ſujet ;

Mémoires Poſthumes du Comte de ****, 2 vol. *in*-12, qui ne firent point oublier *les Mémoires d'un homme de qualité* ;

Démêlé ſurvenu entre le Payſan Parvenu & la Payſanne Parvenue, *in*-12 ;

Lameluz, voyage imaginaire qui a eu très-peu de ſuccès ;

Mémoires de Fieux. Le chevalier *de Mouhy* s'appeloit *Charles de Fieux.* A-t-il voulu donner son Histoire ?

Pâris, ou *le Mentor à la mode*, 2 vol. *in*-12 ;
Le Mérite Vengé, *in*-12 ;
Le Papillon, 4 vol. *in*-8° ;
Nouveaux motifs de conversation ;
Mémoires d'Anne-Marie de ***** ;
Mémoires de Mademoiselle de Moras, *in*-12 ;
Vie de Chimène de Spinelli ;
Mille & une Faveurs, 8 vol, *in*-12 ;
L'Art de la Toilette, *in*-12, 1 vol. ;
Lettre d'un Génois ;
Mémoires d'une Fille de qualité, 4 vol. *in*-12 ;
Le Masque de Fer ;
Les Délices du Sentiment ;
Lettres du Commandeur à Mademoiselle de **** ;
L'Amante Anonyme, *in*-12 ;
Le Financier, *in*-12, 5 parties.

Il a travaillé à la rédaction de *la Gazette de France*, depuis le 18 Mai 1749 jusqu'au premier Juin 1751.

La quantité de volumes que M. *de Mouhy* a composés, n'est pas ce qu'il y a de plus étonnant ; mais c'est qu'il ait pu, dans l'année 1735, donner au public *Lamékis*, 2 vol.

in-12; *les Mémoires de Fieux*, 4 vol.; *Paris*, ou *le Mentor à la Mode*, 2 vol.; *les Mémoires Posthumes du Comte de* * * *, 2 vol.; *la Paysanne Parvenue*, 4 vol. Il a donc imprimé dans une année quatorze volumes. C'est, pour le coup, un prodige! On pourroit répondre qu'il n'est pas impossible de multiplier les mauvais volumes, si les productions du Chevalier *de Mouhy* étoient de ce *mauvais* qui fait tomber le livre des mains. On ne lui conteste point le mérite rare de l'invention, & de savoir filer les situations. Il intrigue & dénoue quelquefois heureusement ses sujets. Il écrit mal en général, mais il ne fait point déraisonner ses personnages. Sa facture, enfin, n'est ni ridicule, ni extraordinaire, ni trop simple. Comment faisoit-il? Nous l'avons dit en commençant cette *Notice*. Il écrivoit toujours, il écrivoit sans cesse. Toute sa fortune étoit dans sa plume, il la faisoit valoir par un exercice continuel. Nul Auteur n'a su tirer un aussi bon parti de ses livres que lui; il en avoit les poches de son habit toujours remplies; il les présentoit à ses amis, à ses connoissances, à ses protecteurs, aux cafés. Bénévole ou non, il

falloit acheter pour ſe débarraſſer de ſes inſtances. Les placards de ſes Ouvrages étoient affichés dans tous les coins des rues. Il s'y prenoit de tant de manières qu'il vendoit ſes éditions. *Voltaire* diſoit qu'on n'arrivoit point à la poſtérité avec un gros bagage. Le Chevalier *de Mouhy* n'eſt point entièrement dans cette humiliante excluſion. Son roman de *Bigam* pourra lui procurer une réputation de quelque durée. Au reſte, ceux qui ont connu l'auteur, aſſurent qu'il ne ſe repaiſſoit guères de cette fumée. Il vouloit vivre ; le ſoin de ſa renommée ne le tourmenta, ni ne l'aiguillonna jamais. Il ne fut point jaloux d'augmenter le nombre des romanciers originaux. Avec plus de talens, diſons mieux, avec un peu d'émulation il auroit marqué ſa place parmi les écrivains diſtingués qui écrivoient des romans, & ſe feroit créé un véritable genre. L'abbé *Prevôt* avoit attendri ſes lecteurs ; *le Sage* les avoit attirés par le ſel de ſes critiques ; *Marivaux*, par l'adreſſe avec laquelle il dévoiloit les replis de nos cœurs, & par la vérité de ſes obſervations ; *Voltaire*, par ſa philoſophie & ſa gaieté ; *Crébillon* le fils, en ſuivant les

les traces de *Petrone*. Le Chevalier *de Mouky*, comme on voit, pouvoit ſe claſſer à ſon tour, & il ne l'a pas fait.

MURAT (*la Comteſſe* DE). *Henriette-Julie de Caſtelnau*, née en 1670, mourut à Paris en 1716; elle étoit fille du marquis *de Caſtelnau*, gouverneur de Breſt, & meſtre-de-camp d'un régiment d'infanterie, qui mourut d'une bleſſure qu'il avoit reçue près d'Utrecht. Du côté de ſa mère elle étoit petite fille du comte *de d'Augnon*, maréchal de France. Elle épouſa le comte de *Murat*, colonel d'infanterie & brigadier des armées du roi. La maiſon *de Murat* eſt très-ancienne, elle étoit établie en Auvergne avant 1300; elle a paſſé enſuite en Dauphiné. Les marquis *de Leſtang* en ſont les chefs. Elle eſt alliée à la maiſon *de la Tour-d'Auvergne*.

Quand on a lu les ouvrages de madame *de Murat*, on connoît parfaitement ſon caractère qui étoit ardent, & qui vouloit avec obſtination ce qu'il vouloit. Peut-être aima-t-elle un peu trop ce plaiſir qu'elle a chanté, & dont elle ne s'eſt point défendue dans l'eſpèce de confeſſion qu'elle a

faite de ſa vie. Elle eut le malheur de déplaire à madame *de Maintenon* qui la ſoupçonna d'avoir coopéré à un libelle dans lequel toutes les perſonnes qui, en 1694, compoſoient la cour privée de *Louis XIV*, étoient inſultées : elle fut exilée à Auch. Le duc *d'Orléans*, régent du royaume, ſur la recommandation de madame *de Parabere*, la rappela en 1715. Elle ne jouit pas long-temps auprès de cette amie, dont elle dictoit les lettres énergiques, du plaiſir de revoir Paris ; elle mourut l'année ſuivante.

ELLE EST AUTEUR

Du Joli Roman intitulé : *Kernoſi ;*

Du Voyage de Campagne qu'on a mal à propos attribué à madame *Durand ;*

Du Comte Dunois, qu'on a imprimé par erreur dans la collection de Madame *de Villedieu.*

Des Effets de la Jalouſie ;

De l'Hiſtoire de la Courtiſane Rhodope, compoſée à Loches en 1708, & qui n'a point été finie ;

D'un Dialogue des Morts ;

De deux volumes de *Contes de Fées*, parmi

lesquels nous avons choisi *le Parfait Amour*, *Anguillette*, *Jeune & belle*; *le Palais de la Vengeance*, *le Prince des Feuilles*, *l'Heureuse Peine*; *le Palais de la Vengeance* en est le plus ingénieux.

Elle a composé les *Histoires sublimes & Allégoriques* que l'abbé *Langlet du Fresnoi* a attribuées à madame la comtesse d'*Aulnoy*.

M. *le Sage* ayant publié son *Diable Boiteux*, madame *de Murat* se servit de son idée pour faire *l'Histoire Galante des Habitans de Loches*, où elle se trouvoit alors. La ville de Loches est désignée par le nom de Ségovie en Espagne.

On croit que les *Mémoires de sa vie* lui ont été attribués.

M. le M. *de P....* possède un manuscrit des *Lettres* de cette dame, écrites à des amies auxquelles elle adressa des *Nouvelles*, des *Contes de Fées*, de petits *Romans*. On y trouve un *Roman* intitulé *le Sopha amoureux* qui n'a jamais été imprimé. Elle a composé plusieurs *Chansons*; elle en a fait une sur l'*hiver* de 1709, que nous transcrivons telle que nous la trouvons dans l'analyse

que M. le M. *de P....* a faite des œuvres de cette dame.

Le tendre amour, ſoupirant
Hier, diſoit à ſa mère :
Je ne ſais quel accident
A fait geler ma terre ;
Mais il fait bien mauvais temps
Dans l'isle de Cythère.

Les Amoureux ſont tranſis
Auprès de leurs Bergères ;
Dans ſes doigts on voit *Tircis*
Souffler, & ne rien faire :
Ah ! que de cœurs engourdis
Dans l'isle de Cythère !

Il nous faudroit des Amans
Diſcrets, mais téméraires ;
Qui ne fuſſent point tremblans,
Mais ardens & ſincères ;
Tels ne ſont pas ceux du temps,
Qui règne dans Cythère.

Après le froid, c'eſt la faim
Qui nous livre la guerre ;
On appauvrit le terrain
D'amour & de ſa mère :
On n'a que du mauvais grain
Au marché de Cythère.

Jadis l'on alloit ſemant
Le grain en bonne terre ;
On faiſoit facilement
Une récolte entière :
Que de déchet à préſent
Aux greniers de Cythère !

L'on apportoit à foiſon
Farine aux Boulangères :
Dans cette morte ſaiſon,
A peine les Meûnières
Retirent-elles du ſon
Des moulins de Cythère.

En général les penſées de madame *de Murat* ont de l'eſprit & de la facilité. Ses *Romans* ont plus de réputation. On y voit (dit M. le M. *de P*....) le merveilleux racheté par la pureté du goût, par la ſageſſe des idées, par l'honnêteté des tableaux, par une certaine philoſophie de mœurs qui caractériſe le ſiècle où ils ont été écrits. Il y a deux cent ans que tout cela n'exiſtoit pas en France ; il régnoit au contraire une crédulité ſotte, une barbarie de mœurs, une groſſiéreté d'eſprit qu'on a de la peine à concevoir aujourd'hui. Auſſi le *Roman de Méluſine* & tant d'autres de ce temps, peuvent être regardés, à quelques égards,

comme des chefs-d'œuvre d'ineptie & des monumens du plus mauvais goût. Dans un ſiècle mieux inſtruit, plus poli, plus ſage, les idées en ſe perfectionnant, ont ennobli, pour ainſi dire, les plaiſirs de l'imagination. Il a fallu que la raiſon pût approuver ce que le délire même paroiſſoit enfanter. Les tableaux les plus extravagans ſe ſont fait eſtimer par une ordonnance & un coloris imités, pour ainſi dire, de la délicateſſe des eſprits de ceux qui devoient les juger. Les *Contes* de madame *de Murat*, de mademoiſelle *de la Force*, de meſdames *d'Aulnoy*, *d'Auneuil*, ſont en quelque façon les premiers qui marquent la révolution.

VERS à Madame de MURAT.

Le beau partage que l'eſprit !
Et que *Murat* en eſt pourvue !
On ne l'a pourtant jamais vue
Se vanter de ce qu'elle écrit.

Par M. DE VERTRON.

N

NOBLE (*Euſtache* LE) naquit à Troyes en Champagne en 1643; ſa famille étoit

déjà illuſtrée par pluſieurs emplois conſidérables dans la magiſtrature. Son père & ſon grand-père avoient été lieutenans-généraux au bailliage de Troyes, & conſeillers au grand conſeil. Il ſuivit leurs traces ; & ayant montré de l'eſprit & des talens, il fut (nous ne pouvons pas bien dire en quelle année) revêtu de la charge de procureur-général au parlement de Metz. Pendant quelques années il exerça cette place avec éclat : il ſe trouva dans des circonſtances propres à prouver qu'il étoit habile politique, adroit courtiſan & juriſconſulte très-inſtruit. Mais enfin il abuſa des talens que l'on reconnoiſſoit en lui ; il fut ſoupçonné de vexation & de malverſation. L'accroiſſement de ſa fortune auroit dépoſé contre lui, ſi un goût exceſſif pour la dépenſe ne l'eût encore plus dérangé que ſon habileté ſuſpecte ne pouvoit l'enrichir. Non content des tours qu'il jouoit impunément dans le reſſort de ſon parlement, il voulut exercer ſon ſavoir faire dans Paris même. (1) On découvrit qu'il avoit fait à ſon profit de faux actes : la cour, comme de raiſon,

(1) Cette Notice eſt de M. le Marquis *de P...*

l'abandonna à la juſtice régulière & ordinaire. Forcé de ſe défaire de ſa charge, il fut décreté & mis en priſon au châtelet, & au bout de quelque temps condamné, comme fauſſaire, à faire amende honorable, & à un banniſſement de neuf ans. Il en appela au parlement de Paris, & fut transféré à la conciergerie, où il demeura pendant pluſieurs années, trouvant moyen de prolonger la déciſion de ſon affaire, par la profonde connoiſſance qu'il avoit des formes & de la chicane. Il profita du loiſir de ſa priſon pour faire une partie des ouvrages dont nous allons parler; mais ce ne fut pas là ſa ſeule & ſa plus mauvaiſe occupation. Il fit connoiſſance avec une femme que l'on appeloit la *Belle Epicière*, à qui ſon mari avoit déjà intenté des procès fort déſagréables. Réunis dans la même priſon, & aſſortis par la figure & par le caractère, car *le Noble* étoit aimable & libertin, & *l'Epicière* jolie & coquette, ils vécurent enſemble dans la plus grande intimité. Il fut l'amant & l'avocat de cette femme, dont le procès même ſervit à rendre le ſien plus difficile. Des enfans faits dans la priſon, une évaſion dont il fut complice,

multiplièrent les accuſations, & embrouillèrent l'affaire. Enfin, en 1698, la ſentence du châtelet fut confirmée, & *le Noble* fut banni; mais il obtint ſon rappel d'une manière cependant fort humiliante, car il fut déclaré incapable de poſſéder jamais aucun office de judicature. Il vécut encore douze ou treize ans dans cet état déshonorant. Il continuoit d'écrire & de flatter même baſſement ceux qui l'avoient abandonné ou puni, proteſtant cependant toujours de ſon innocence, à laquelle perſonne n'ajoutoit foi. Il mourut enfin en 1711, ſi pauvre, qu'il fut enterré par la charité de ſa paroiſſe (Saint-Severin). On remarqua alors qu'il avoit fait gagner cent mille écus à ſon libraire, lequel s'étoit trouvé opulent dans le même temps où l'auteur mouroit, pour ainſi dire, de faim; mais il faut compter ſa mauvaiſe conduite pour quelque choſe & même pour beaucoup, dans le peu de part à une fortune dont il avoit fait les premiers fraix par la compoſition de ſes ouvrages.

Le premier ouvrage que nous trouvons dans le recueil de ſes œuvres en vingt volumes, eſt une *Nouvelle Hiſtorique* intitu-

lée : *Zulima*. Le ſujet en eſt tiré d'une aventure fort ſingulière, qu'on lit dans l'*Hiſtoire d'Allemagne*. *Zulima* fut imprimé pour la première fois en 1695; & l'année ſuivante parut un autre ouvrage de M. *le Noble*, qui eſt le ſecond qui nous tombe ſous la main. Il eut beaucoup de ſuccès, ſans doute, par le mérite du ſujet; car il eſt intitulé : *Courtenai*, ou *les premières Amours d'Eliſabeth*, reine d'Angleterre. Un pareil ſujet étoit fait pour intéreſſer; mais *le Noble* n'en tira, ſelon nous, qu'un très-médiocre parti.

Le troiſième ouvrage que nous trouvons dans les œuvres de M. *le Noble*, n'eſt point un roman, mais une eſpèce de cours de morale, intitulé : l'*Ecole du Monde*. Ce livre a eu, dans ſon temps, du ſuccès, & a été eſtimé comme utile pour le fond, & aſſez piquant, parce que l'on y trouvoit quelques portraits & quelques traits de ſatyre. On n'y trouveroit aujourd'hui rien que ce que tout le monde ſait, ou eſt ſuppoſé ſavoir.

L'*Ecole du Monde* eſt diviſée en vingt-quatre entretiens, il en publioit un tous les mois. Ainſi il inſtruiſit ou amuſa le

public pendant deux années qu'il paſſa au châtelet & à la conciergerie.

Le quatrième morceau conſidérable des œuvres de cet écrivain, eſt l'*Hiſtoire de l'établiſſement de la République de Hollande* : c'eſt un de ceux qui lui ont fait le plus d'honneur. Les François trouvèrent que cette hiſtoire étoit bien écrite ; que la marche en étoit claire & régulière ; que les principaux faits, même militaires, y étoient expoſés, & les vues politiques bien développées. Les Hollandois, au contraire, en furent mécontens ; au point de défendre hautement l'entrée de ce livre françois dans leurs états.

L'on trouve enſuite, dans ſes œuvres, une *Relation* de l'état de Gènes, aſſez abrégée, mais fort claire ; l'auteur l'a encore faite dans la vue de flatter *Louis XIV*. Il y fait ſentir tous les droits que les rois de France ont depuis long-temps ſur cette république. Les Génois n'ont pas eu lieu d'être plus contens de cette *relation*, que les Hollandois de leur *hiſtoire* ; car on y dit aſſez de mal d'eux, & ſurtout de leur conduite en Corſe. Il paroît, au reſte, que M. *le Noble* avoit paſſé quelque temps à

Gênes, apparemment dans la ſeule vue de voyager.

C'eſt dans le ſixième tome de ſes Œuvres, que ſe trouve le petit roman d'*Abramulé.*

Continuons l'examen des ouvrages de M. *le Noble.* Celui qui ſuit *Abramulé* dans le ſixième volume de ſes Œuvres, eſt intitulé: *Ildegerte, Reine de Norvege,* ou l'*Amour Magnanime.* C'eſt la première nouvelle hiſtorique qu'il ait fait paroître, & la première édition en eſt de 1695.

Le ſeptième volume des Œuvres de *le Noble*, & quelques-uns des ſuivans, contiennent des ouvrages politiques & ſatyriques, mais contre les ennemis de la France. Ce volume commence par cinq dialogues, dont le premier, intitulé: *le Cibiſme*, eſt une paſquinade contre le pape *Innocent XI*, & contre le cardinal *Cibo*, ſon premier miniſtre. L'on ſait que ce pape eut de grandes querelles avec *Louis XIV*, qu'on l'accuſa même de s'entendre avec les ennemis de la nation contre le roi d'Angleterre *Jacques II* qui perdroit ſon royaume par trop de zèle pour la religion catholique. Ce ſont des circonſtances ſingulières, que M. *le*

Noble relève assez plaisamment dans son premier dialogue.

Le second (*le Songe de Pasquin*, ou *le Bal de l'Europe*) roule sur le même sujet, & sur le détrônement du roi *Jacques* par son gendre. On ne sera pas étonné d'y voir la reine *Marie* femme *de Guillaume*, occupant le palais de son père détrôné, comparée à *Tullie*, fille de *Tullus-Hostilius*, faisant passer son char sur le corps de son père pour aller au capitole faire couronner son mari.

Le troisième (*le Couronnement de Guillaume & de Guillemette*) est une assez mauvaise parodie de couronnement du roi *Guillaume* & de la reine *Marie*, & du sermon que fit le docteur *Burnet*, en cette occasion, à Londres.

Le quatrième (*le Festin de Guillemot*) est un assemblage de mauvaises plaisanteries, sur le même couronnement.

Enfin, le cinquième (*la Chambre des Comptes d'Innocent XI*) fut imprimé en 1699, lors de la mort de ce pape. Les interlocuteurs sont *Innocent XI* lui-même & *Saint Pierre*. Le ton en est violent & le dialo-

gue finit par une épitaphe très-satyrique du pontife défunt.

Notre auteur publia ensuite *la Pierre de Touche Politique* ; c'est une suite des dialogues précédens qu'il faisoit paroître tous les mois en forme de journal, pendant tout le cours des années 1690 & 1691. Le premier de ces dialogues, intitulé : *La Bibliothèque du Roi Guillemot*, commence par un calambourg digne d'être remarqué. *Pasquin* dit à *Marforio*, *Allegressa : Per un papa cattivo*, *abbiamo otto boni* ; c'est-à-dire, pour un mauvais pape, nous en avons huit bons. L'équivoque porte sur ce que *Alexandre VIII*, qui succéda à *Innocent XI*, s'appeloit de son nom de famille, *Ottoboni*.

En 1692, il publia encore des *Lettres*, des *Fables* & des *Dialogues*, toujours dans le même goût. Ils remplissent les neuvième, dixième & onzième volumes, sous le titre de *Travaux d'Hercule*, & d'*Esprit d'Esope*. Mais, enfin, au douzième tome de ces Œuvres, on voit avec plaisir M. *le Noble* revenir aux romans, par celui intitulé : *Epicaris*, ou l'*Histoire secrète de la Conjuration de Pison contre Néron*. Ce *Roman* est presque tout historique, à l'exception du

caractère d'*Epicaris*, que l'auteur a le mérite d'avoir inventé, & qu'il auroit pu encore mettre dans un plus grand jour.

L'ouvrage ſuivant de M. *le Noble*, eſt l'*Hiſtoire ſecrète de la conjuration des Pazzi* contre les *Médicis*. C'eſt encore un petit *Roman hiſtorique*, dont le ſujet eſt tiré de l'*Hiſtoire de Florence du quinzième ſiècle*. Cette conjuration éclata en 1478. Les circonſtances de ſon exécution ſont ici tout-à-fait conformes à l'hiſtoire, quoiqu'elles ſoient aſſez ſingulières.

Le Mort Marié, aventure tirée de la vingt-deuxième *Promenade* de M. *le Noble*.

Enſuite des *Promenades* de M. *le Noble*, on trouve ſes *Fables* & *Contes* au nombre de cent, dont deux ſeuls nous ont paru mériter quelque attention, non par le mérite des vers, mais par celui de l'idée, encore eſt-il bien léger. On en va juger, car nous ne rapporterons que la ſubſtance de ces deux *Fables*.

Le Payſan & ſon Cochon.

UN payſan avoit tué ſon cochon, il l'avoit vidé, & le gardoit dans l'eſpérance

d'en régaler bientôt ſa famille & ſon voiſinage. En attendant qu'il l'accommodât de différentes manières, il le dépoſa dans un galetas, où ſa femme lui fit craindre que les rats ne s'introduiſiſſent pour le manger. « Nous n'avons que cela à appréhender, » dit le manant ? j'y ſais un bon remède : » prenons vos deux gros chats & enfer» mons-les dans le garde-manger ; je ré» ponds que les rats ſeront bien plutôt » mangés qu'ils ne mangeront le cochon. » Qu'en arriva-t-il ? Les rats ne mangèrent point le cochon, mais les deux chats en mangèrent plus que vingt rats n'en auroient mangé.

Il y a bien des remèdes pires que les maux dont on veut nous exempter.

Le Lièvre & les Grenouilles.

UNE troupe nombreuſe de Lièvres étoit aſſemblée dans une petite plaine voiſine d'un bois. Ils y tenoient un conſeil de famille, qui fut troublé par la chûte d'une branche d'arbre, cauſée par un léger accident. Il allarma cependant toute la troupe ; elle prit la fuite. Un d'entre ces Lièvres

poltrons & fugitifs, courut jufqu'au bord d'un étang, où une troupe de grenouilles paſſoit en revue pour aller combattre une troupe de rats, & faiſoit grand bruit pour faire croire qu'elles n'avoient pas peur. Le Lièvre arrive, courant à toutes jambes : la troupe croaſſante le prend pour un lion échappé dans la plaine, s'effraye & ſe précipite dans le marais. Le Bouquin arrivé jufqu'au bord de l'eau, craint de ſe mouiller les pieds, rebrouſſe chemin, trouve les rats, les culbute & les diſperſe. Enfin, arrivé ſur un monticule, où il ne voit rien qui l'empêche de ſe repoſer & de faire des réflexions :

> Ah! ſe dit-il, quelle prompte déroute!
> Quoi l'on me craint, moi lièvre, on me redoute!
> Il n'eſt donc, à ce que je voi,
> Poltron qui ne rencontre un plus poltron que ſoi.

M. *le Noble* nous donne enſuite la traduction de quelques *Odes d'Horace*, & des ſix *Satyres de Perſe* en vers françois, où les penſées de cet auteur latin ſont accommodées au temps de la traduction.

Vient enſuite un petit morceau romaneſque, intitulé : *Aventures Provinciales*,

ou *le Voyage de Falaiſe.* Ceux qui ne ſeront pas rebutés par les portraits très-chargés & très-ridicules de quelques originaux provinciaux, & par un ſtyle qui n'eſt plus à la mode, pourront lire ce morceau avec quelque plaiſir ; car il y a un fond d'aventures fort ſingulier, & même aſſez intéreſſant.

Ce qui forme le quinzième volume de ſes œuvres, conſiſte dans une aſſez longue nouvelle, ſoi-diſant galante, intitulée : l'*Avare Généreux*, qui en contient deux autres petites ; ſavoir le *Mort Marié* & le *Faux Rapt.* Ces trois hiſtoires ſeroient bien plutôt comiques que galantes ; car elles offrent quelques caractères, & quelques traits aſſez plaiſans ; mais ce ſont des facéties que l'on trouveroit aujourd'hui de très-mauvais goût.

La fauſſe comteſſe d'Iſemberg, intitulée : *Nouvelle divertiſſante*, eſt l'hiſtoire d'une coquine & d'un filou.

La Soi-Diſant École des Sages eſt renfermée dans deux dialogues en proſe, mêlée de fables en vers, dont l'objet eſt politique. Les puiſſances qui étoient enne-

mies de la France, avant la paix de Riswich, y ſont fort maltraitées.

Le *Poëme de l'Héréſie Détruite* eſt en ſix chants. L'auteur voulut célébrer la révocation de l'édit de Nantes, publiée par *Louis XIV*, en 1686.

Le *Triomphe de madame des Houlières, & ſa réception au Parnaſſe en qualité de dixième muſe*, eſt un petit ouvrage en proſe, mêlé de vers. Il eſt remarquable que l'auteur le dédia à mademoiſelle *de Scuderi* qui vivoit en Cour; & qui ſe piquoit, au moins autant que madame *des Houlières*, d'être une dixième muſe.

Viennent enſuite les *Comédies* que le Noble compoſa pour le Théâtre Italien. Elles lui feroient bien peu d'honneur aujourd'hui. Elles ſont au nombre de deux; l'une, intitulée : *Arlequin Eſope*, eſt une très-mauvaiſe copie des fables d'Eſope, *de Bourſault*, qui furent jouées avec grand ſuccès, en 1691, au Théâtre François, à peu près dans le même temps que cette pièce le fut aux Italiens. Les fables *de Bourſault* ne ſont pas merveilleuſes, celles de *le Noble* ne valent pas mieux, & la pièce eſt bien plus mauvaiſe.

Les *deux Arlequins*, joués la même année au même Théâtre, ne ſont pas d'un plus grand prix.

Suit un petit poëme en quatre chants, intitulé : l'*Allée de la Seringue* ou *les Noyers*, mauvaiſe imitation du lutrin de Boileau, ſur une aventure à laquelle on ne s'intéreſſe plus, & à laquelle on ne s'eſt peut-être jamais intéreſſé. Il eſt ſuivi d'un autre ouvrage du même genre en trois chants, intitulé : *la Fradine*, ou *les Ongles Rognés*. C'eſt une ſatyre contre un Apothicaire nommé Fradin. On ne peut pas s'embarraſſer de cela.

Dans le ſeizième & dix-ſeptième volume, on trouve les *Tableaux des Philoſophes*, en ſix livres, ſuivis d'une *Diſſertation hiſtorique & chronologique ſur l'année de la naiſſance de J. C.* M. *le Noble* a publié ce long morceau comme un grand ouvrage de ſcience & d'érudition.

On eſt tout étonné de trouver enſuite deux tomes entièrement remplis par une *traduction*, partie en vers, partie en proſe, de pſeaumes de *David*, avec des réflexions pieuſes & morales, intitulées : *Eſprit de David*, *des prières*, &c.

Le dernier ouvrage de M. le Noble, eſt un dialogue politique, intitulé : *le retour de Paſquin ſur les nouvelles d'Eſpagne, arrivées à la fin de* 1710.

Nous n'avons pu recouvrer les *factums* que *le Noble* avoit compoſés, tant dans ſa propre cauſe, & pour ſe juſtifier du crime de faux dont il étoit accuſé, qu'en faveur de *la Belle Epicière* accuſée d'adultère par ſon mari, & que *le Noble*, qui l'avoit connue en priſon, tâchoit de juſtifier en public, tandis qu'en particulier il travailloit à agraver ſon crime.

Tous deux perdirent leur procès, donc ils étoient coupables ; mais on feroit bien aiſe de ſavoir comment ils prétendoient prouver leur innocence. Tout ce que nous ſavons, c'eſt que *la Belle Epicière* produiſoit un écrit de ſon mari, qui lui donnoit plein pouvoir & liberté entière de ſe conduire à ſa fantaiſie, promettant de ne lui en jamais faire aucun reproche. Le billet fut déclaré de nulle valeur. On ne força pas même le mari à reconnoître les enfans que ſa femme avoit faits étant en priſon, quoique certainement ils fuſſent nés, le mariage ſubſiſtant,

Nous n'avons pas pu auſſi nous procurer une *diſſertation* de M. *le Noble* ſur la monnoie de Metz, qui peût être remplie d'excellentes recherches. Il eſt certain que, juſqu'au ſeizième ſiècle, les évêques & la ville de Metz ont également fait battre des monnoies, dont on trouve encore des pièces dans les cabinets des curieux.

On attribue aſſez généralement à M. *le Noble* un livre que l'on peut placer indifféremment parmi ceux de théologie, de juriſprudence & d'hiſtoire eccléſiaſtique, intitulé : *le Bouclier de la France contre les excommunications*, ou *l'eſprit de Gerſon*. C'eſt un ouvrage vraiment curieux & intéreſſant. On y établit avec beaucoup de hardieſſe, mais avec autant de force & de clarté, les maximes & les libertés de l'Egliſe Gallicane contre les entrepriſes des Papes ſur le temporel des rois, & contre celles du haut Clergé, ſur la juriſdiction royale & ſéculière.

D'autres ouvrages moins intéreſſans, & que *Moreri* met ſur le compte de *le Noble*, ſont *les Dancaurades* ou *critique de différentes pièces de Théâtre de Dancourt*.

Le Diable Borgne & le Diable Boſſu : ce

font deux critiques & imitations du fameux roman *le Diable Boiteux de le Sage*, & de la même pièce, que fit paroître *Dancourt*.

Le Voyage de Chaudray; petit morceau romanefque, dans le goût du *Voyage de Falaife*. Il y avoit, du temps de M. *le Noble*, à Chaudray, village à quelques lieues de Paris, fur le chemin de Rouen, une efpèce de payfan qui s'étoit érigé en médecin.

Les Mémoires de mademoifelle des Foffes, ou *le Chevalier Baltazar*, font généralement attribués à M. *le Noble*, il y a deux éditions, ou, fi l'on veut, deux livres fur ce fujet, le premier porte le titre que l'on vient de lire, & à été imprimé à Paris en 1696. Le fecond eft intitulé: *Hiftoire de la Dragone*, contenant les actions militaires & les aventures *de Geneviève Prémoi*, fous le nom *de Chevalier Baltazar*, Paris 1703. Comme *le Noble* n'eft mort qu'en 1711, il peut être l'auteur de l'un & de l'autre ouvrage.

Enfin, *le Gage Touché*, recueil d'hiftoires galantes & comiques, eft le dernier

ouvrage de M. *le Noble*, ou qui lui soit attribué.

Cette Notice ne nous appartient point, & nous nous sommes fait un devoir de n'y rien changer. *Le Noble* y est jugé avec sévérité.

NODOT (*Antoine*), a traduit en françois moderne le roman de *Mélusine*.

Il est traducteur des *fragmens de Petrone*.

Il est auteur

Du *Munitionnaire des Armées*;

Et de *la Contre-Critique de Petrone*;

Il étoit officier de cavalerie, & se trouva au siège de Belgrade. Il paroît qu'il a vécu depuis 1650 jusqu'en 1701. Si jamais un traducteur a fait preuve de fidélité & d'exactitude, c'est *Nodot*, dans sa *traduction de Pétrone*, qui lui mérita le titre de *auctor purissimæ impuritatis*.

P

PAJON (*Henri*), avocat en Parlement, mort en 1776; il avoit été prêtre de l'Oratoire. Il est auteur de *Contes nouveaux & Nouvelles nouvelles*, 1753, *in-8°*;

Histoire

Histoire du prince Soly, 2 vol. *in*-12, 1740;
Histoire des fils d'Hali-Bassa, *in*-12, 1761;
Histoire du roi Splendide;
Essai de poëme sur l'Esprit.

Nous avons inséré dans notre collection; *Nourjahad*, conte oriental.

Ce dernier ouvrage est une traduction du roman anglois qui avoit servi de canevas au conte *des Epreuves* qui a été inséré dans le *mercure* du mois de Janvier 1769: ce conte qui n'a que 250 *pages*, paroît encore trop long; on l'attribue à un autre auteur, & il est vrai qu'il a été imprimé presque toujours sous l'anonyme; ainsi nos lecteurs ne doivent point prendre nos conjectures pour des certitudes.

L'Histoire du roi Splendide & de la princesse Hétéroclite est peut-être un des plus gais de tous les contes de fées & l'un des mieux écrits, & où la plaisanterie soit le plus adroitement employée. L'ouvrage est rempli de saillies & d'esprit; les avantures qui s'y succèdent sont piquantes. Un peu trop de nudité dans certains tableaux nous a empêchés d'égayer nos lecteurs par l'insertion de ce joli conte, où le lecteur peut

rire, & faire une foule d'applications ſur bien des claſſes d'hommes, & ſurtout ſur la muſique, ſur l'opéra & ſur les femmes.

PAPELIER (M.), cet auteur, dont nous ignorons l'état & l'origine, vit encore, & doit être jeune. Nous ne connoiſſons de lui qu'un conte oriental, qui a pour titre: *Balkin*, & qui n'a été imprimé que dans le *Mercure* de Janvier de l'année 1777. On trouve dans ce conte qui eſt ſimplement narré, une fée grondeuſe qui a preſque toujours tort de gronder, car ſon rôle n'eſt pas abſolument important.

PHILIPS: il a traduit les *Mille & un Jours*, *in*-12, 1738. D'après la traduction de M. *Petit de la Croix*, qui avoit fait connoître cet ouvrage, le livre de M. Philips eſt imprimé & traduit dans la langue de l'auteur qui étoit Anglois. Nous trouvons ſous le même nom une tragédie angloiſe, intitulée: *la Mere Infortunée*, & le *Virgile Traveſti*.

PERRAULT (*Charles*), né à Paris en 1633, étoit frère de *Claude Perrault*, qui d'abord médecin aſſez médiocre, devint

excellent architecte, à qui nous devons la traduction de Vitruve, la belle façade du Louvre, l'Obſervatoire & l'Arc de triomphe, (maintenant détruit) de la Porte du fauxbourg Saint Antoine ; & à qui l'hiſtoire naturelle a quelques obligations.

Charles Perrault, mérita non-ſeulement par ſes travaux, mais par les reſſources de ſon eſprit, l'amitié de *Colbert* & la place de contrôleur-général des bâtimens. Il étoit le protecteur né de quiconque avoit des beſoins & des talens. Trop patriote, peut-être, il voyoit avec peine les ſuccès d'un étranger ; il n'aima point *Bernin*, ou le chevalier *Bernin*, que *Voltaire* a tant loué & qui étoit au-deſſous de la réputation que le poëte a voulu lui faire.

On ſait qu'il eut beaucoup trop d'amour-propre, & qu'il n'oſa point ſe garantir du ridicule dont *Chapelain* s'étoit couvert en publiant ſon *poëme de la Pucelle*. Eh ! comment *Chapelain* ne ſe ſeroit-il pas laiſſé prendre à l'écueil des louanges de ſociété ! ſon poëme, qu'il liſoit partout & depuis pluſieurs années, prôné à la Cour, vanté à Paris, admiré même par des académiciens, étoit une de ces merveilles que la poéſie

n'avoit point reproduit depuis *le Taſſe*. Le poëme parut & tomba ; la chûte fut univerſelle. Cet exemple devroit rendre les auteurs qui colportent leurs manuſcrits dans les cercles, plus défians ſur les éloges qu'on leur prodigue par complaiſance, par amitié, & parce qu'enfin, il faut ſavoir quelque gré à un auteur qui a le deſir d'amuſer. Quel rôle! eh! quel ſuccès! *Charles Perrault* publia ſon *poëme de Louis-le-Grand*. Je ne ſais ſi ce roi, malgré ſon amour exceſſif pour la flatterie, fut content : les bornes étoient outre-paſſées. Le poëme n'eut point de ſuccès & n'en méritoit ni par la charpente épique ni par la poëſie ; mais les ſavans furent étonnés de la préférence qu'il accordoit au ſiècle de *Louis XIV* ſur les ſiècles paſſés. Il voulut ſoutenir ſon opinion, & de-là naquit le parallèle des anciens & des modernes. L'ouvrage fut critiqué, la plaiſanterie s'en mêla, *Racine* fit des couplets, *Boileau* des épigrammes, les réflexions ſur *Longin* parurent, mais *Boileau*, dur, inflexible, mordant dans ſes critiques, donna de ſon caractère une idée humiliante. *Perrault* s'honora par la ſageſſe de ſa défenſe & par ſa modération. Le

Public ne tarda pas à rire aux dépens des deux Partis. Les deux adverſaires s'en apperçurent & finirent la querelle. *Perrault* qui avoit témoigné ſi peu de talent pour la critique, ſe livra à ſes goûts, & compoſa les éloges hiſtoriques, car il ne faut pas croire que le culte des Anciens ait ſeul allumé cette guerre qui rendit ridicule le ſatyrique. *François Perrault* moins connu qu'il ne devoit l'être, dans ce ſiècle ſurtout où les écrivains philoſophes & ceux qui enfantent des idées, jouiſſent de quelque conſidération, ſavoit penſer, créer ſa penſée & frayer une route particulière; *Boileau* n'avoit la réputation que de ſavoir apprêter, parer la penſée d'autrui; mérite qu'on a trop exalté dans le règne de *Louis XIV*. Lorſque *Deſpréaux* & *Perrault* commencèrent à ſe connoître, le poëte n'avoit donné que des ſatyres, & il avoit une telle doſe d'amour-propre, qu'il ne voyoit dans la littérature, aucun rang qui pût aller de pair avec le talent de rimer. *Perrault* qui à beaucoup d'eſprit & de connoiſſances, joignoit un de ces bons cœurs qui font preſqu'oublier l'eſprit, ne pouvoit pas concevoir qu'on paſſât ſa vie à tourmenter

des hommes eſtimables, & à enchaſſer dans ſes vers l'abbé *de Pure*, *Cottin* & ſon propre frère. Il parla de la ſatyre avec indignation; *Boileau* ne lui pardonna point ce mouvement d'un ame ſenſible & honnête. Depuis ce moment, *Perrault* n'a pu rien lire à l'académie que *Boileau* ne ſe ſoit permis des excurſions véhémentes, juſques-là, qu'il vouloit engager l'académie à interrompre une lecture *de Perrault*; ce qui obligea *Huet*, Évêque de Soiſſons, de lui impoſer ſilence, en lui diſant que *Perrault* connoiſſoit mieux les anciens que lui, & qu'on n'étoit aſſemblé que pour écouter; la querelle des anciens ne fut que le prétexte d'une haine injuſte que *Boileau* ſatisfit de toutes les manières. *Perrault* mourut en 1703. Sa mort fut ſentie par tous ſes amis, car il en avoit, il avoit aſſez fait de ſacrifices à l'amitié. Ce beſoin d'un cœur honnête, cette bonté de caractère qu'il portoit dans le monde, nuiſoit un peu à ſa réputation littéraire. On aimoit mieux voir en lui l'homme vrai, bon, ſenſible, que l'écrivain aimable & profond; il ſeroit à ſouhaiter que la réputation des qualités de l'ame balançât toujours celle des

talens, les lettres feroient alors univerfellement révérées.

Parmi les œuvres de *Charles Perrault*, fe trouvent des contes en vers, dont nous avons fait ufage ; il attribua fes contes de Fées à fon fils *Perrault d'Armancourt* qui étoit Lieutenant dans le Régiment Dauphin, & qui mourut en 1700. L'avant-propos qui précéde le choix que nous avons fait des contes de *Perrault*, & qui eft inféré dans le premier volume de la *Collection*, donne une idée fuffifante de l'amabilité de ces ouvrages & du talent de l'auteur. Nous y renvoyons nos lecteurs. La première édition des contes de *Perrault* eft de 1697. On y trouve le conte de l'*Adroite Princeffe* ou les *Aventures de Finette*, qui eft à ce qu'on affure le premier de ce genre, & dans ce fens, *Perrault* en auroit été l'inventeur ; nous croyons cependant qu'on s'eft trompé. Il exiftoit un roman de féerie, dans le douzième fiècle, fous le même nom, l'auteur étoit né en Provence, & celui-ci devoit aux Orientaux & aux Irlandois l'invention du genre dans lequel il s'exerçoit. On fait que les Provençaux avoient écrit des romans dès 1130, qui tenoient à la féerie, & même

la reproduisoient. Le conte de *Finette* n'avoit point été inséré dans la première édition de ceux de *Perrault* ; il n'y parut que dans celle qui fut faite à la Haye. Il a composé *l'Esprit Fort*, conte imprimé en 1757 ; ce conte est libre pour le fond, mais décent autant qu'il a été possible de le rendre. Les souhaits ridicules ont donné lieu au petit opéra comique du *Bucheron*. *Despréaux* reprocha à l'auteur de s'être exercé sur une matière aussi peu sérieuse.

Le *Griselidis* a été tiré d'un conte de *Bocace*.

L'auteur a laissé à sa famille des mémoires sur sa vie privée. On y voit combien il étoit cher à *Colbert* & tout ce que ce ministre fit pour les arts & pour les lettres.

On trouve dans la Bibliothèque du Roi un manuscrit de *Charles Perrault*, où se lit une anecdote qui caractérise l'ame de *Louis XIV* & qui mérite d'être conservée. M. *Colbert*, y est-il rapporté, avoit à cœur de rassembler des matériaux pour composer par la suite l'histoire de ce prince, & à dessein d'y parvenir, il faisoit successivement écrire à M. *Perrault* sur un registre, toutes les actions mémorables dont il étoit

le témoin. On y voit entr'autres, qu'à peine *Louis XIV* eut-il pris les rênes du Gouvernement, après la mort du Cardinal *Mazarin*, qu'il dit un jour à ses principaux courtisans ; M. *de Villeroi*, M. *le Tellier*, M. *de Lyone*, M. le Maréchal *de Grammont*, M. *Colbert* & quelques autres : *vous êtes tous mes amis, & ceux de mon Royaume que j'affectionne le plus, & en qui j'ai le plus de confiance. Je suis jeune & je n'ignore pas que les femmes prennent souvent bien de l'empire sur ceux de mon âge ; je vous ordonne à tous que si vous remarquez jamais qu'une maîtresse me domine, & se mêle le moins du monde des affaires de mon état, vous ayez à m'en avertir ; je ne veux que vingt-quatre heures pour m'en débarrasser & donner à mes peuples toute satisfaction à ce sujet.* Il n'avoit alors que vingt ans.

Le premier ouvrage de *Perrault* est le portrait d'*Iris*, que *Quinault* trouva si bien fait, qu'il l'envoya à une jeune demoiselle dont il étoit amoureux, à qui il laissa croire qu'il l'avoit composé pour elle ; de sorte que le portrait courut tout Paris sous le nom de *Quinault*, qui enfin prit le parti de le désavouer & d'en faire les honneurs à *Perrault*.

Perrault propoſa à l'Académie Françoiſe d'ouvrir les portes les jours de réception ; c'eſt une innovation dont les académiciens ſe ſont bien trouvés.

PETIT DE LA CROIX. Il eſt mort en 1695, âgé de 75 ans : il étoit d'une famille originaire d'Angleterre, & a laiſſé pluſieurs enfans, l'aîné deſquels lui a ſuccédé dans la place de ſecrétaire-interprète du roi dans les langues arabe & turque. Il a traduit

L'*Hiſtoire de la Sultane de Perſe & des Viſirs*, contes turcs, dont *Checzadé* eſt auteur.

Ce *Checzadé* étoit précepteur d'*Amurat II*, empereur, & compoſa ce livre autant pour l'amuſement du prince, que pour lui rendre les femmes ſuſpectes. Cet ouvrage n'a point été achevé.

M. *Petit* a traduit les *Mille & un Jours*. Le célèbre *Dervis Moclès* en eſt auteur. Il étoit chef des *Sofis* d'Iſpahan, & il avoit douze diſciples. Le peuple & les grands avoient pour lui une vénération ſingulière, à cauſe qu'il étoit de la race de *Mahomet*, & ils le craignoient, parce qu'ils ſavoient

qu'il paſſoit pour un ſavant cabaliſte. Le roi *Schah Soliman* le reſpectoit au point, que ſi par hafard il le rencontroit ſur ſon paſſage, ce prince deſcendoit auſſitôt de ſon cheval & alloit baiſer ſes étriers.

Moclès étant fort jeune s'aviſa de traduire en *Perſan* des *Comédies Indiennes*, qui ont été traduites en toutes les langues orientales, & dont on voit à la bibliothèque du roi une traduction turque, ſous le titre de *Alfaraga Badal Schidda*, ce qui ſignifie la joie après l'affliction. Mais le traducteur perſan, pour donner à ſon ouvrage un air original, mit ces comédies en contes, qu'il appela *Nezaryeti-Vous*, c'eſt-à-dire, *Mille & un Jour*. Il confia ſon manuſcrit au ſieur *Petit de la Croix*, qui étoit en liaiſon d'amitié avec lui à Iſpahan en 1675, & même il lui permit d'en prendre une copie.

Il ſemble que les *Mille & un Jour* ne ſoient qu'une imitation des *Mille & une Nuit*; mais comme il n'y a point d'époque aux *Contes Arabes*, on ne ſauroit dire s'ils ont été faits avant ou après les *Contes Perſans*.

Il paroît que M. *Petit de la Croix* ſe mé-

fioit de ſon talent pour écrire, puiſqu'il a emprunté la plume de M. *le Sage* pour la traduction des *Contes Perſans*. Cet auteur a ſu profiter des richeſſes que ſon ami lui confioit, & a tranſporté preſque tous les *Contes* à l'opéra-comique, dont il étoit l'auteur en titre. Ceux qui liſent les *Mille & un Jour*, & les neuf tomes du *Théâtre de la Foire*, y trouvent le même fond employé différemment.

Les Auteurs du *Dictionnaire Hiſtorique des hommes célèbres* attribuent à M. *Petit*, fils, les traductions que le père avoit faites. Celui-ci poſſédoit parfaitement les langues arabe, perſane, turque, tartare, éthiopienne, arménienne. *Louis XIV* l'employa dans pluſieurs négociations, deſquelles il ſe tira avec l'eſtime des Turcs, des François & des Impériaux. Il ſe vit le juge d'un traité de commerce entre trois puiſſances. Un moment de foibleſſe de ſa part ôtoit à l'une ou à l'autre des droits & des facilités. On lui offrit une ſomme conſidérable; il ſut refuſer, reſter dans un état de médiocrité & digne de l'eſtime publique. Il interprêta le mot pour le mot, ſans disjonction ni conjonction étrangère, & laiſſa

à *César* ce qui appartenoit à *César*. *Louis XIV*, qui récompenſoit ſi magnifiquement les gens de lettres, parut avoir oublié M. *Petit*, qui ne jouiſſoit que des appointemens bornés de ſa place, & qu'il ne faut point regarder comme une gratification, puiſqu'il travailloit. Cet auteur avoit plus fait, peut-être, pour la gloire & pour l'orgueil de ſon roi, que tous ces fades panégyriſtes qui étourdiſſoient leur monarque au milieu de ſa cour. Il avoit traduit en langue perſane l'*Hiſtoire de Louis XIV* par les médailles, & on ſait combien cette maxime d'écrire l'hiſtoire d'un roi eſt ſéduiſante & flatteuſe. Tout ſe rapporte à lui uniquement, on ne voit que lui, & on le voit entouré de toutes les illuſions de la plus ingénieuſe allégorie. On ne peut pas croire qu'un roi, qu'une nation éclairée & penſante, qui n'eſt pas tout-à-fait avilie, puiſſe pouſſer l'adulation à ce degré de baſſeſſe. On croit volontiers que le monarque, ainſi préſenté, eſt ou *Alexandre* ou *Seſoſtris*. M. *Petit*, en traduiſant cette hiſtoire, donna à *Louis XIV* une nouvelle renommée, dans un pays où celle qu'il avoit ſeroit lentement parvenue, & jamais avec

cette brillante magie que l'explication des médailles venoit d'y ajouter. Nous l'avons dit, M. *Petit* resta sans récompense, tandis que le *Panégyriste Calliere* étoit comblé de bienfaits. C'est que M. *Petit* n'alloit point à Versailles, & qu'il habitoit aux environs du collége royal. Il nous a fait connoître la Turquie & la Perse par les ouvrages suivans :

L'Histoire de Maroc ;
L'Histoire des Monarchies mahométanes ;
État général de l'Empire Ottoman ;
L'Histoire de Tamerlan ;
L'Histoire de Louis XIV, qu'il a écrite & traduite du françois en arabe.

POUPELINIERE (*Alexandre-Jean-Joseph* LE RICHE DE LA), fermier-général, mort le 5 Décembre 1762, âgé de soixante-dix ans. Il cultivoit les lettres autant par goût que par air : il servit de *Mécène* à de jeunes littérateurs qui ne manquèrent pas de le célébrer. Son opulence & son amour pour le faste attiroient dans sa maison l'élite des beaux esprits de la cour & de la ville. M. le maréchal *de Richelieu* l'honora d'une amitié constante & assidue. La beauté de

ſon épouſe ne contribuoit pas peu à rendre ſa ſociété précieuſe. Mde. de la *Poupeliniere* joignoit à la beauté des grâces & des talens; elle cultivoit tous les arts agréables.

Son mari, avec du goût, de la facilité, & la connoiſſance des bons auteurs, crut devoir écrire en vers & en proſe. Ses eſſais ne furent point malheureux. L'anonyme nous a dérobé la plupart de ſes productions.

Il n'a avoué que le roman *de Daïra*, hiſtoire orientale, *in*-12, 1761.

PRESCHAC (DE). Ce gentilhomme, né à Vic-Fezenſac en 1676, s'adonna entièrement à la littérature, ainſi que la quantité de ſes productions ſemble l'annoncer. Il eſt impoſſible qu'il ait pu croiſer ſes travaux par des devoirs d'état. Nous ne trouvons rien dans les journaux & dans les dictionnaires qui puiſſe nous donner des renſeignemens ſur ſon compte. Sa vie a échappé aux faiſeurs de *Notices*; ſa fécondité devoit cependant le préſerver de cet oubli. Il n'en ſeroit pas arrivé de même aujourd'hui, où tout eſt recueilli. Quel eſt maintenant le dictionnaire qui oublie de parler du chevalier *de Mouhy?* Le ſieur *de*

Preſchac jouiſſoit dans ſon temps de la même célébrité. La lecture des *Romans* du premier prouve que l'auteur avoit des connoiſſances étendues ſur beaucoup de matières, ſur l'hiſtoire principalement, & qu'il reſpectoit les coſtumes nationaux. Son ſtyle a de la force ; le *Roman* du conte *de Tekeli* eſt écrit avec aſſez de nobleſſe. Le chevalier *de Mouhy*, au contraire, étoit ignorant ; il imaginoit & il écrivoit ſans obſerver les bienſéances, & ſans s'aſſujettir aux temps, aux lieux, aux perſonnes. Le ſieur *de Vaumoriere* pourroit être comparé avec plus d'équité au ſieur *de Preſchac;* ils étoient tous les deux égaux en naiſſance, en érudition & en fécondité. *Vaumoriere* l'emportoit ſeulement par les grâces & par l'art de bien narrer.

Le ſieur *de Preſchac* eſt auteur

Des Intrigues découvertes, 1 vol. *in*-12, imprimé en 1686.

Il publia en 1718, les *Contes de Fées*, ſuivans :

La Reine de l'île des Fleurs ;

La petite Grenouille verte, qui eſt le meilleur des Contes qui compoſent le volume

dans lequel on le trouve. On a voulu le lui enlever, & on l'a attribué à *Beugnié*, Libraire, par la raison qu'il l'avoit peut-être vendu. On voit dans le même volume,

Les Perroquets ;
Le Navire Volant ;
Le Prince Périnet, ou *l'Origine des Pagodes ;*
Le Buisson d'Épines fleuries.

Le conte de *Kadour* a fourni une comédie à Romagnesi, qui a été représentée sur le théâtre Italien, sous le titre *des Fées*. Un enchanteur offre à une princesse naturellement sotte, de lui donner de l'esprit, pourvu qu'elle l'aime, & qu'elle prononce ces quatre vers :

O toi ! qui peux tout animer,
Amour, si, pour n'être plus bête,
Il ne faut que savoir aimer,
Je suis prête.

Sans Parangon, ou *la Reine des Fées.*

IL A COMPOSÉ LES ROMANS SUIVANS :

La Querelle des Dieux sur la naissance de Monseigneur le Dauphin ;

La Cour ;
L'Héroïne Mousquetaire ;
L'Illustre Parisienne ;
Voyage de la Reine d'Espagne ;
Le Bâtard de Navarre ;
La Duchesse de Milan ;
Yolande de Sicile ;
Le Comte de Tekely ;
Le Beau Polonois ;
Le Seraskier ;
Cara Mustapha ;
La Princesse d'Éphèse ;
La Valise ouverte ;
Le Voyage de Fontainebleau ;
La Noble Vénitienne ;
Le Prince Esclave ;
Le Triomphe de l'Amitié ;
Gris de Lin ;
Le Secret ;
Le Fameux Voyageur ;
Nouvelles Galantes du temps & à la mode.

PREVOST (*Antoine-François*) D'EXILES), naquit à Hesdin, ville forte du comté d'Artois, le premier d'Avril 1697, de *Levin Prevost*, procureur du roi du bailliage, & de *Marie Duclair*. Hesdin avoit un collège

où il fit de bonne heure ſes humanités. Le jeune Prevoſt, après avoir doublé ſa réthorique au collège d'Harcourt à Paris, n'en ſortit que pour paſſer au noviciat des Jéſuites. Il étoit le ſecond de cinq frères, ſa famille ne s'oppoſa point à ſa vocation. Il quitta, par une révolution ſubite, l'habit de noviciat pour prendre celui de volontaire; il avoit ſeize ans; la vivacité impatiente du jeune Prevoſt ne lui permit pas de s'en accommoder long-temps. Il reprit du goût pour le noviciat, & dans la première chaleur de ſon zèle, il compoſa une *Ode* en l'honneur de *Saint-François*. Un beſoin impérieux devant lequel tout autre ſe tait, même celui de la gloire, commençoit à le dominer, il revint au métier de la guerre & ne parut plus dans ſa famille.

Il ſe livra au plaiſir avec tout l'emportement de ſon âge. Il connut en Hollande une jeune fille dont il ſe dégoûta bientôt, courut s'enſevelir dans l'ordre des Bénédictins de Saint Maur: à vingt-deux ans, il ſe voyoit ſous l'uniforme de *Saint Benoît*, après avoir porté deux fois les armes, & deux fois la robe de jéſuite.

Le noviciat dure une année ; il ne se présenta à son esprit aucune des réflexions utiles qui l'eussent sauvé à temps d'une imprudence au-dessus de toutes celles qu'il avoit commises. La fatale formule fut proférée ; elle renferme le triple vœu de chasteté, de pauvreté & d'obéissance. Personne de sa famille ni de ses amis ne sut où il étoit, & il leur en déroba la connoissance aussi long-temps qu'il put. Il fut envoyé à l'abbaye de Saint Ouen de Rouen, où un père *le Brun* Jésuite, dont la société avoit commandé le ressentiment, lui suscita une dispute qui donna lieu de part & d'autre à divers écrits. Dans la chaleur d'un premier mouvement, il avoit fait une réponse très-vive ; il la retira des mains de son libraire.

De Saint Omer, il fut à l'abbaye du Bec, pour y faire un cours de théologie. On l'envoya ensuite professer les humanités au collège de Saint Germer ; il avoit reçu l'ordre de la prêtrise des mains de l'évêque d'Amiens.

Il étoit à Saint-Germer, lorsque la ville d'Evreux ayant besoin d'un prédicateur, s'adressa aux Bénédictins. Ils donnèrent

dom Prevoſt. Ce premier eſſai de ſes talens fut très-heureux, & comme le prélude de la célébrité qu'il devoit obtenir, dans un genre qui n'a guères de rapport avec la chaire.

Son carême prêché, dom Prevoſt paſſa aux Blanc-Manteaux de Paris, & des Blanc-Manteaux à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, où tous les ſavans Bénédictins le recherchèrent; ils lui firent même l'honneur de l'employer à l'énorme collection de *la Gaule Chrétienne*, dont le mérite eſt tout en érudition & en recherches. Un immenſe volume preſqu'entier de ce recueil lui appartient. Son goût ne fut pas conſulté; il ſavoit ſe dédommager de cette contrainte, & il paſſe pour conſtant que les deux premiers volumes des *Mémoires d'un Homme de Qualité* furent écrits à Saint-Germain-des-Prés. Quand la communauté l'auroit ſoupçonné, il ne paroît pas qu'elle s'en fût fort allarmée. C'eſt une choſe connue qu'il lui arrivoit ſouvent de ſe raſſembler & de l'appeler pour charmer l'ennui des longues ſoirées d'hiver. Lui, ſans autre ſecours que ſon talent d'imaginer, ſans être préparé, s'engageoit dans

des récits, dont la ſingularité, ſoutenue des charmes d'une expreſſion pure & facile, lui obtenoit toute l'attention qu'auroient exigée des matières plus ſérieuſes; & l'on raconte que ces bons pères en perdirent une fois tellement le goût du ſommeil, que le jour vint les ſurprendre à écouter dom *Prevoſt*.

Il auroit été trop heureux, s'il eût retiré du commerce de ces moines tout l'agrément que le ſien leur procuroit. Né franc, généreux, ſenſible, il ſentit enfin qu'il n'étoit point à ſa place. Dom *Prevoſt* étoit trop bon obſervateur, pour qu'il lui eût échappé que l'intérêt perſonnel étoit là, auſſi bien qu'ailleurs, le mobile des actions humaines. Il s'étoit conduit ſur cette découverte, & ne vivoit depuis long-temps preſque plus que dans la compagnie de ſes livres, morts comme lui, ſuivant ſon expreſſion. De plus, ſes anciens attachemens commençant à revivre au fond de ſon cœur, contribuèrent à fortifier ſes regrets; il s'en ouvrit à quelques amis. La conjoncture étoit délicate; le moyen de revenir contre des vœux dont aucune formalité n'avoit été oubliée! On examina, on ſe

confulta. Le feul adouciffement qu'on fût trouver, fut d'obtenir pour lui une permiffion de paffer à Cluni, où la règle eft moins auftère qu'à Saint-Maur. C'étoit une foible reffource. Toutefois il fe livra à l'efpérance de fe voir foulagé d'une partie du poids de fes fers, s'ils ne pouvoient être rompus. Il ne s'agiffoit que d'avoir un bref de tranflation. Rome l'accorda, fur la demande qu'on en fit fecrettement. Dom *Prevoft* ne crut pas que l'évêque d'Amiens, à qui il fut envoyé pour être fulminé, fe montrât plus difficile que le pape. Il venoit de recevoir du prélat une lettre où étoient confirmées toutes fes efpérances; il ne doutoit pas de fa fincérité; mais fon mauvais génie travailloit contre lui.

Un jour le pénitencier d'Amiens étant entré dans le cabinet de l'Evêque, fes yeux s'arrêtèrent fur la table où étoit le bref, & il le lut, fans qu'on en apporte d'autre motif qu'un mouvement de curiofité. Elle fut fatale à celui que le bref touchoit. Quand l'indifcret pénitencier fe fut fait expliquer par le Prélat qu'il dominoit, tout ce qui avoit rapport à cette pièce, il en prit occafion de s'échauffer

beaucoup. Rome, à l'entendre, étoit prodigue de ces grâces; le monde feroit rempli de Moines dégoûtés de leur état, pour peu que l'on confentît à les écouter; le goût de dom *Prevoft* pour l'indépendance, & fa frivolité, étoient connus; s'il avoit de meilleures raifons à alléguer, on l'entendroit; mais on ne pouvoit rien réfoudre auparavant. Le foible Prélat fe laiffant perfuader, la fulmination fut différée, fans que dom *Prevoft* en fût feulement informé.

Toujours fort tranquille du côté d'Amiens, il faifoit gaiment les préparatifs de fon départ. Dès qu'il crut que l'affaire du bref étoit réglée, il fortit de Saint-Germain. Ses amis l'attendoient au jardin du Luxembourg, où ils le dépouillèrent de fes habits monaftiques, qui furent renvoyés à l'abbaye. En partant il avoit laiffé trois lettres dans fa cellule; une pour le P. Général, une autre pour le P. Prieur, la troifième adreffée à un autre Religieux. Dans ces trois lettres il leur donnoit avis de fa retraite, & il en difoit les raifons.

Il paffa le refte de la journée & une partie de là nuit à fe réjouir avec fes

amis,

amis, de l'heureux dénouement de ſon aventure ; il ne prévoyoit guère que le jour ſuivant dût lui apporter d'autres lumières. S'étant rendu chez l'Evêque d'Amiens, le Prélat lui dit avec un air d'embarras, qu'il s'efforçoit de réparer par beaucoup de politeſſe, qu'il auroit bien voulu ſe prêter à ſes vues ; que la choſe avoit éprouvé de trop grandes difficultés ; qu'on parloit partout de ſon humeur légère ; qu'il feroit ſagement de retourner à ſa maiſon, & qu'en s'obſervant mieux à l'avenir, il parviendroit à faire taire les bruits. *Prevoſt* demeura pétrifié à ce diſcours ; il ſe retira pour délibérer ſur le parti qu'il lui convenoit de prendre. Il s'en tint à la réſolution de ſe retirer en Hollande, d'où il paſſa en Angleterre. Après y avoir ſéjourné quelque temps, il revint ſur ſes pas, & s'établit en Hollande. Il fut obligé d'avoir recours à la bourſe de ſes amis, les reſſources qu'il en obtint n'alloient pas au-delà des beſoins urgens; il mit alors la dernière main à ſes *mémoires d'un homme de qualité*. Ils parurent en 1729. Le grand ſuccès de ſon premier ouvrage ne le conſola pas des chagrins

qu'il eut à dévorer ; il y avoit à la Haye, pendant le séjour qu'il y fit, une demoiselle protestante, très-bien née, en qui la beauté, l'esprit, toutes les grâces formoient un assemblage charmant, & très-malheureuse. Elle vivoit d'une modique pension, dont une partie lui fut retranchée, lorsque *Prevost* lia connoissance avec elle par un pur hasard. Elle se seroit bien gardée de lui témoigner quelque chose de son embarras ; mais il l'avoit déjà appris, & sa générosité l'avoit fait voler auprès d'elle. Ses offres furent celles d'un homme qui craignoit surtout d'être refusé. Il les accompagna de tant d'honnêteté, de délicatesse, de réserve, qu'il y auroit eu une sorte de dureté à ne point se laisser vaincre ; elle n'étoit pas moins sensible qu'infortunée ; son bienfaiteur étoit aimable, & l'amour se glissa dans le cœur de la jeune protestante avec la reconnoissance. Dans ses idées conformes à ses principes de religion, les vœux de son amant n'étoient point un obstacle à ce qu'elle l'épousât, aussi ne balança-t-elle pas de lui en faire la proposition, qu'il ne lui étoit guère facile d'accepter. Ses vœux, l'ordre

de prêtriſe par lequel il étoit lié, l'avertiſſoient qu'il lui reſtoit quelques meſures à garder. De plus, dans ſa poſition, épouſer une proteſtante, en pays proteſtant, c'étoit rendre impoſſible ſon retour dans ſa patrie, vers laquelle ſes yeux ſe tournoient ſouvent. Réglant ſa réponſe ſur ces réflexions, il s'ouvrit à elle de ſa réſolution, avec la franchiſe dont elle lui avoit donné l'exemple. Il étoit bien aimé, puiſque les ſentimens de ſon amante réſiſtèrent à cette épreuve, & qu'elle n'en eut pas plus la force de ſoutenir la penſée d'être ſéparée de lui. Ainſi, lorſqu'il alla de la Haye s'établir en Angleterre, elle l'y ſuivit. Une tendreſſe déſintéreſſée dût ajouter au charme de leur liaiſon, ſi cependant il pouvoit y être ajouté.

L'abbé *Langlet Dufrenoi* contribua de tout ſon pouvoir à donner de l'éclat à cette aventure. Il imprima dans ſon livre de la *Bibliothèque des Romans* que Dom *Prevoſt* s'étoit laiſſé enlever par une fille ou par une femme. Dans la ſuite du même ouvrage, il ne tint pas à lui qu'on ne prît une auſſi mauvaiſe opinion de la probité & de la croyance de *Prevoſt*, que celle

qu'il donnoit de ses mœurs. Il étoit à Londres, lorsque cet écrit diffamatoire lui parvint. Sa réponse offre l'exemple d'une modération dont il est peut-être impossible qu'un homme aussi indignement attaqué dans ses mœurs, dans sa religion, dans son honneur, ait jamais été capable.

C'est à l'année 1733, ou 1734, qu'il faut rapporter cette querelle. Il avoit mis au jour, l'année précédente, son *Histoire de Cleveland*, le premier des *Romans* dans le genre terrible; qui fut suivi de celle du *Chevalier des Grieux* & de *Manon Lescaut*, d'un ton différent, & de laquelle on a tant de fois répété l'éloge.

Après avoir déployé dans ces trois productions toutes les richesses de son imagination, il prouva l'étendue de ses connoissances & l'infaillibilité de son goût, dans un ouvrage périodique qu'il donna sous le titre du *Pour & Contre*. La première feuille parut en 1733; il étoit sur un plan qui n'avoit nulle ressemblance avec les *Journaux* d'alors; il fut reçu très-favorablement. Mais l'auteur étoit trop ennemi de toute contrainte, pour que cette occupation qui l'assujettissoit beaucoup pût long-temps lui

convenir, il l'abandonna entièrement au vingtième volume.

Quelques jouiſſances qu'il fût en droit d'attendre de ſes talens dans cet aſyle, il ſentoit qu'elles n'auroient nulle part le même charme pour lui qu'au milieu de ſa patrie, il prit le parti de ſolliciter ouvertement ſon retour en France. Le cardinal *de Biſſy* & feu M. *le Prince de Conti* l'appuyèrent. Il fut permis à *Prevoſt* de reparoître ſous l'habit eccléſiaſtique ſéculier; c'étoit à quoi ſes vœux ſe bornoient; ſon *Alteſſe* le nomma ſon aumonier. Il publia en 1736 un quatrième *Roman*, ſous le titre du *Doyen de Killerine*, & continua ſur ſon premier plan le *Pour & Contre* à l'aide de ſes correſpondans anglois.

Tranquille déſormais en France, le cœur libre, il vit plus que jamais ſe multiplier ſes productions. L'*Hiſtoire de Marguerite d'Anjou*, celle *d'une Grecque Moderne*, *les Campagnes Philoſophiques* de Moncal, l'*Hiſtoire de la Jeuneſſe du Commandeur de* ***, celle *de Guillaume le Conquérant*, *la vie & les Lettres de* Ciceron, les *Voyages de Robert Lade*, les *Mémoires d'un Honnête Homme*, virent le jour ſucceſſivement. Je ne m'arrête

à aucun de ces ouvrages de l'abbé *Prevoſt* ; on aſſure que ſa facilité étoit ſi grande, qu'il pouvoit dans le feu du travail ſe mêler à une converſation ſur quelque matière que ce fût, & y faire remarquer encore ſa grâce à s'exprimer.

Il n'avoit pu être corrigé de la bienfaiſance par tous les ingrats qu'il avoit faits : un écrivain de feuilles à la main le paya du plus horrible retour. Cet homme qui avoit bien de la peine à faire ſubſiſter ſa famille du produit de ſon travail, courut lui expoſer ſa misère, avec plus de chaleur qu'il n'en étoit beſoin pour toucher l'abbé *Prevoſt*. Le ſuccès de ſa première viſite les lui fit ſouvent répéter. Il lui arrivoit quelquefois de lui demander des conſeils pour ſes feuilles. Il avoit imaginé qu'un moyen sûr de répandre ſa gazette, & d'en accroître les profits, étoit de s'expliquer ſur tout librement, & ſans aucun égard, ni pour les circonſtances, ni pour les lieux, ni pour les perſonnes. L'abbé *Prevoſt* ne ceſſoit de marquer une entière répugnance à entrer dans ſes vues. Peu de temps après le nouvelliſte fut enfermé, & ſes papiers ſaiſis. Il eut ſoin d'abord de dénoncer celui qui

fournissoit si généreusement à sa subsistance. Ce dernier avoit eu l'imprudente facilité de corriger de sa main une de ses feuilles. Sa liberté fut menacée, & il fallut s'éloigner de Paris, où il n'y avoit plus de sûreté pour lui. M. le prince *de Conti* facilita sa retraite à Bruxelles. Cette disgrace ne fut pas de longue durée.

Il attachoit aussi peu d'importance à ses intérêts, qu'il se portoit facilement à se charger de ceux d'autrui. Un fermier général lui offroit de prendre sur lui tous les frais d'impression de la grande *Histoire des Voyages*. C'étoit pour le financier une dépense de plus de quatre mille louis d'or, & pour l'autre un bénéfice d'autant. Il ne voulut pas le recevoir. S'il y avoit quelque orgueil à refuser, il étoit mieux placé au moins que celui qui poussoit le financier à s'attribuer toute cette supériorité. Le même fermier général avoit voulu aussi inutilement lui faire accepter une pension viagère. Il ne devoit pas s'attendre, en effet, à trouver sur ce point beaucoup de complaisance dans un homme qui avoit coutume de dire qu'un jardin, une vache & deux poules lui suffisoient.

Auſſitôt qu'il ſe vit une ſeconde fois rétabli dans les droits de ſa patrie, il commença, à la prière de l'illuſtre chancelier d'*Agueſſeau*, cette *Hiſtoire générale des Voyages*, entrepriſe immenſe & néceſſaire. L'*Hiſtoire des Voyages* fut portée au quinzième volume *in*-4. Il ſe délaſſoit des recherches laborieuſes qu'elle lui coûtoit, en accommodant au génie de notre langue les beaux *Romans de Richardſon*. Ils firent en France plus pour la gloire du traducteur, qu'ils n'avoient fait en Angleterre pour celle de l'auteur.

L'abbé *Prevoſt*, parvenu à ſa ſoixante-troiſième année, publia en 1760 deux volumes du *Monde Moral*; ces deux volumes devoient faire partie d'un ouvrage conſidérable; il fut forcé de l'interrompre pour ſe rendre aux deſirs de M. le prince *de Condé*, qui lui demandoit l'hiſtoire de ſa maiſon. Si cette hiſtoire a été écrite, elle eſt reſtée ſecrette. Dans l'année 1762, il reprit *le Monde Moral*, & y ajouta deux volumes. Ils furent publiés après ſa mort, & ils n'empêchent pas que l'ouvrage ne ſoit reſté incomplet.

Trois traductions de l'Anglois, l'*Hiſtoire*

de Miss Bidulphe, *Almoran & Hamet*, & *les lettres de Mentor à un jeune Seigneur*, terminèrent ſa vaſte carrière littéraire. Les deux premiers portent la date de 1762, l'année qui précède celle de ſa mort; le troiſième ne parut qu'après lui en 1764.

Il n'avoit pas attendu au dernier moment pour ſonger à ſe donner une retraite; une maiſon ſimple & iſolée à Saint-Firmin, près de Chantilly, lui ayant paru propre à le fixer, il en fit l'acquiſition. Il crut que dans l'âge où la vieilleſſe approchoit, il étoit temps de rompre avec la ſociété, & d'exécuter autant qu'il ſeroit en lui ſes ſermens du cloître.

Un écrit qu'on a trouvé au nombre de ſes papiers, annonce qu'il alloit s'occuper de trois grands ouvrages. Le premier, de pur raiſonnement, devoit avoir pour titre, *la Religion prouvée par ce qu'il y a de plus certain dans les connoiſſances humaines*; l'autre hiſtorique auroit été *une expoſition de la conduite de Dieu pour le ſoutien de la foi, depuis l'origine du chriſtianiſme*; & le troiſième, de la ſublime morale, l'*Eſprit de la Religion dans l'ordre de la ſociété.* C'étoit à ces trois grands ouvrages qu'il donnoit

ſa vieilleſſe. La mort empêcha l'effet de ſes pieuſes intentions.

Comme il s'en retournoit ſeul à Saint-Firmin, le 23 Novembre 1763, par la forêt de Chantilly, il fut frappé d'une apoplexie ſubite, & demeura ſur la place. Des payſans qui ſurvinrent par haſard, ayant apperçu ſon corps étendu au pied d'un arbre, le portèrent au Curé du village le plus prochain. Le Curé le fit dépoſer dans ſon égliſe, en attendant la juſtice, qui fut appelée, comme c'eſt l'uſage lorſqu'un cadavre a été trouvé. Elle ſe raſſembla avec précipitation, & fit procéder ſur-le-champ par le chirurgien à l'ouverture. Un cri du malheureux, qui n'étoit pas mort, fit juger la vérité à celui qui dirigeoit l'inſtrument, & glaça d'effroi les aſſiſtans. Le chirurgien s'arrêta; il étoit trop tard, le coup porté étoit mortel. L'abbé *Prevoſt* ne r'ouvrit les yeux que pour voir l'appareil cruel qui l'environnoit, & de quelle manière horrible on lui arrachoit la vie. Il expira ſous le ſcalpel au même inſtant, âgé de ſoixante-ſix ans & huit mois moins quelques jours.

Il eſt affreux qu'on ne puiſſe pas douter de ce genre de mort inouï, trop at-

teſté malheureuſement par un écrivain connu (M. *de la Place*), qui conſulté au bout de quelques jours par M. l'abbé *de Blanchelande*, frère du mort, ſur ce qu'on pouvoit faire, ne lui répondit que ces quatre mots : *Gémir & ſe taire* (1).

VERS ſur la mort de l'Abbé PRÉVOT.

Doué de talens enchanteurs,
Prévôt ne tarda point à briller dans le monde :
La France a produit peu d'Auteurs,
Dont la plume élégante ait été ſi féconde.
Clio lui prêta ſon pinceau,
L'Amour lui confia ſon carquois & ſes grâces,
Et la critique ſon flambeau.
Il éclaire, il inſtruit, il plaît ! & ſur ſes traces;
Nous voyagions dans l'univers.
A cette perte, Anglois, vous donnerez des larmes.
Il a, de vos écrits divers
A notre Nation, exprimé tous les charmes
Mais s'il s'éclipſe dans les Cieux,
Il darde ſes rayons à travers les nuages ;
Et lorſqu'on l'a perdu des yeux,
Son éclat immortel renaît dans ſes ouvrages.

PRINGY (*Madame* DE) née en 1694,

(1) Cette notice eſt à la tête de l'édition des *Œuvres* de l'abbé *Prévôt*. Nous avons cru bien faire, en la plaçant ici.

auteur de l'*Amour historique du caractère des femmes de ce siècle ;*
De la Loterie Galante.

Elle avoit commencé ses débuts dans la littérature sous le nom de la comtesse d'*Antraigues*, de son premier mari. Sa muse étoit devenue célèbre sous ce premier nom. Elle abandonna la poésie durant son second mariage, & composa des ouvrages plus sérieux, & d'une plus longue haleine. On peut la placer parmi le petit nombre de femmes de qualité, qui honorèrent les lettres par leur nom, par leur amour pour elles, & par la protection qu'elles accordèrent à ceux qui les cultivent. Madame *de Pringy* fit tout pour les littérateurs estimables qu'elle connoissoit. Il paroît qu'elle est morte en 1720.

RICHEBOURG (*la Garde* DE); elle étoit mariée à un inspecteur des mines, & il paroît que son mari favorisoit le penchant que son épouse avoit pour la littérature ; elle est encore une de ces femmes auxquelles on a contesté la propriété des ouvrages qui ont paru sous leur nom. Il nous semble que cette réclamation est une

calomnie, tant qu'il ne ſe préſente perſonne pour ſe déclarer l'auteur des mêmes productions. On prétend que ces ſoupçons prenoient un caractère d'évidence quand on entendoit madame *de Richebourg*. Le ton de la converſation ne répondoit nullement à celui de ſes livres. Nous avons un exemple à oppoſer à cette demi preuve, qui juſtifiera entièrement madame *de Richebourg*; & qui confirmera évidemment qu'il ne faut point juger de l'eſprit de l'auteur, par la foibleſſe de ſes idées dans la converſation. Tout Paris connoît madame *de Puyſieux*, qui vit encore, & qui a joui des honneurs d'une célébrité préſentement méritée à deux titres inconteſtables, celle que procurent la beauté & les grâces, & celle qui naît des bons ouvrages. Trente-deux volumes ſont ſortis de ſa plume, & ce ſont trente-deux chefs-d'œuvres, à la tête deſquels on doit placer le charmant roman d'*Abzarac, ou la Néceſſité d'être inconſtant;* nous ne lui attribuerons point l'excellent livre *des Caractères* qui parut ſous ſon nom, pour ne pas allarmer les incrédules; nous nous en tenons à ceux qui ſont inconteſtablement à elle, & que nous

invitons nos lecteurs de lire & de relire. Ils verront que nous portons de cette dame honorable un jugement qui ne s'accorde point avec les journalistes, lesquels ont pris à tâche de critiquer les productions d'un auteur si digne de la considération universelle. Ils lui ont contesté le mérite d'un style qui n'est réellement qu'à elle; celui des convenances, & même des bienséances, reproche grave pour une femme qui doit avoir des mœurs : que ne lui a-t-on point reproché dans son allégorie *du Plaisir & de la Volupté?* Il est cependant si doux de peindre ce qu'on sent & ce qu'on inspire ! Nous nous garderons bien d'attaquer ce jugement rigoureux; nous nous bornons à avoir une opinion différente sur le compte de madame *de Puysieux.* Pour revenir au motif qui nous a déterminés à la placer dans la notice de madame *de Richebourg*, nous dirons que si on s'en tenoit à la conversation pour juger cet auteur, on ne croiroit jamais que madame *de Puysieux* a composé les siens. Elle est si au dessous de la femme la plus ordinaire, qu'on est toujours étonné quand on l'a entendue, & en vérité on

lui dénie la propriété de ſes ouvrages ; cependant il eſt très-certain qu'elle en eſt le véritable auteur, & que perſonne ne doute qu'elle ait compoſé *Zamor & Almanzine*, *ou l'Inutilité de l'eſprit & du bon ſens*, 1 vol. *in*-12, 1735 ; nous avons inſiſté ſur cette accuſation, afin qu'on ſe laſſe de conteſter aux femmes une gloire à laquelle elles ont des droits.

Madame *de Richebourg* eſt auteur du roman de *Don Ramire de Roxas* & de *Dona Léonor de Mendoce*, ce roman a donné lieu à une comédie repréſentée ſur le théâtre Italien, intitulée : *Arlequin ſubdélégué de l'Amour*, le ſtyle de ce roman n'eſt point élégant, ni correct, les ſituations ne ſont point neuves.

Le roman de *Perſile* & *Sigiſmonde* eſt tiré de *Michel de Cervantes*, il ne vaut pas mieux que le précédent, quoiqu'il ait moins d'invraiſemblance.

Les *Aventures de Flore & Blanche-Fleur* ſont traduites de l'Eſpagnol. C'eſt un mélange de pélerinages & d'aventures amoureuſes, à la manière eſpagnole. *Flore & Blanche-Fleur* y reçoivent le baptême, &

le roman finit par la converſion de toute la Cour à la foi chrétienne.

Elle a traduit de l'eſpagnol, les *Aventures de Clamade & de Clarmonde.*
La Veuve en puiſſance du Mari.

Elle eſt auteur d'une comédie, *le Caprice de l'Amour.*

Si on ne trouve rien de neuf, ni un ſtyle paſſable dans toutes ces compoſitions ; il ſera toujours certain que madame de *Richebourg* ſavoit l'eſpagnol. Nous ne croyons pas que madame *de Puyſieux* qui a tant de reſſemblance avec madame *de Richebourg*, poſsède aucune langue étrangère ; mais ſi elle ne parle pas mieux françois que madame *de Richebourg*, il eſt prouvé qu'elle l'écrit mieux, & qu'elle a plus de fécondité.

RICOBONI (*Marie* DE MESIERES DE LABORAS), née à Paris. Elle avoit épouſé un Comédien de ce nom, qui jouoit ſur le Théâtre des Italiens, où elle a paru. Ces deux époux ont compoſé la charmante Comédie *des Caquets*, qu'on déſireroit revoir plus ſouvent.

La Collection des œuvres de cette dame vient d'être nouvellement imprimée, & on y trouve tous les romans qui avoient été publiés, & ceux qu'elle a insérés dans la *Bibliothèque des Romans*. On y trouve le joli conte des fées, l'*Aveugle*, dont on a fait l'opéra-comique de *Nadir*, ou *l'Aveugle de Palmyre*.

Nous allons nous servir des expressions de l'auteur pour la faire connoître ; ma taille, dit-elle, est haute, j'ai les yeux noirs, & le teint assez blanc, ma physionomie annonce de la candeur, mes procédés ne l'ont point encore démentie ; en parlant à une personne que j'aime, j'ai l'air vif & gai, très-froid avec les étrangers ; je traite durement ceux que je méprise ; je n'ai rien à dire à ceux que je ne connois pas, & je deviens tout-à-fait imbécille quand on m'ennuye.

Une vie simple, même uniforme, me procure une santé parfaite : des chagrins réels, un long & triste assujettissement n'ont jamais pu l'altérer. Mon humeur est inégale ; elle dépend de la situation de mon ame, tous mes sentimens se peignent sur mon front, je n'ai point l'art de me

contraindre, en m'abordant on lit dans mes yeux, ſi le ſérieux ou l'enjouement préſidera à ma converſation. J'ai des amis, j'en ai peu; s'il étoit poſſible d'en cultiver beaucoup, je n'en pourrois chérir qu'un petit nombre. L'eſprit m'amuſe ſans me ſéduire, mais les qualités du cœur m'attachent, m'intéreſſent & me plaiſent dans tous les temps. Je ne ſuis pas riche, mais la modération m'a toujours paru capable de ſuppléer à l'opulence, j'ai même pris l'habitude de ne pas me croire pauvre, en me comparant à ceux qui jouiſſent d'une grande fortune, parce que je n'ai pas leurs deſirs & me paſſe de mille choſes ſans m'en priver. — Nous penſons qu'on eſtimera l'auteur qui ſait ſe peindre avec autant de fidélité. Qu'on liſe ſes ouvrages, & certainement on trouvera peu de femmes qui ſachent ſi bien choiſir les ſituations, finir les caractères & critiquer avec autant d'art & de vraiſemblance. Un ſtyle pur & naturel, un goût de réflexions ſages & profondes, ſans pédantiſme, ſans affectation, un choix de ſentimens honnêtes & vertueux; voilà ce qui diſtinguera toujours (dit l'Auteur de l'*Analyſe des Œuvres* de

l'Auteur) les fictions de Madame *Ricoboni*, de cette foule d'hiſtorietes, de contes, de romans, dont les uns ſont ennuyeuſement triſtes & ſans un véritable intérêt, les autres indécemment gais, & preſque tous hors de la nature & de la vraiſemblance.

La modeſtie de l'auteur n'eſt pas équivoque : elle écrivoit à M. *de la Place* en 1768 : « l'honneur d'approcher de Madame *de la Fayette*, & de la ſuivre même à quelques diſtances, eſt la louange que je voudrois mériter, & ſeroit un prix bien flatteur de mes foibles eſſais. »

ROBERT (*Marianne*) étoit épouſe de l'Avocat de ce nom, qui jouiſſoit d'une réputation méritée ; elle étoit une des amies *de Fontenelle*, qui venoit ſouvent dîner chez elle. Elle étoit née à Paris en 1705 ; elle eſt morte le 12 Janvier 1771.

ELLE EST AUTEUR

Des *Ondins conte de fée ;*

De *la Payſanne Philoſophe*, 4 *part. in*-12, 1762 ;

De *la Voix de la Nature* ou *Aventures de*

*la Marquise de ****, 5 *part. in*-12, 1763;

Et *du Voyage dans les Planètes*, 7 *parties in*-12, 1765;

De *Nicole de Beauvais*, ou *l'Amour vaincu par la Reconnoissance*;

Des *trois Nations*, *conte Oriental*, *in*-12, 1768.

Ses Ouvrages annoncent une aimable facilité, une imagination sage, & quelquefois gaie.

ROUSSEAU (*Jean-Jaques*), né en 1708, citoyen de Genève sa patrie. Il seroit indiscret de vouloir prononcer sur cet écrivain célèbre, qui a su marquer sa place d'une manière aussi brillante. Il parut plus tard que *Voltaire*, & balança la réputation de son rival. Il eut un génie à lui, bien loin de l'esprit d'imitation. S'il se rencontra avec *Montagne*, c'est que ce moraliste & lui avoient beaucoup lu *Plutarque* & les philosophes anciens. *Rousseau* possédoit bien les matières sur lesquelles il écrivoit, & il étoit savant dans plusieurs genres. Personne ne lui a disputé les connoissances morales; il ne lui a manqué, pour

obtenir la première place parmi nos moralistes, que d'être quelquefois moins systématique. La vigueur de son éloquence, la force de ses idées, sont également étonnantes. On le voit passer d'un genre à un autre avec une facilité rare, & on aime également l'*Émile*, *le Contrat Social* & l'auteur de la musique du *Devin du Village* & des *Lettres d'Héloïse*.

J. J. Rousseau est mort à Ermenonville, château de M. *de Girardin*, le 2 Juillet 1778. Voici ce que M. *de Mayer* écrivit en 1780, dans son voyage d'Ermenonville. « Ce village obscur ne l'est plus. *Joseph II* » accourut du sein de l'Allemagne pour » visiter les beautés du parc ; toutes les » nations y viennent maintenant pour con- » templer un tombeau. Une pierre froide » n'est pas ce qui les attire, c'est cette » vénération religieuse qu'un grand homme » imprime autour de son cercueil. L'étran- » ger passe sans détourner la tête devant » les mausolées orgueilleux de Saint-Denis » & d'Aix-la-Chapelle, il vient dans une » isle étroite, bordée de modestes peu- » pliers, entourée par un lac d'une éten- » due médiocre ; il vient baigner de lar-

» mes ces caractères qu'il lit gravés sur la
» pierre ».

ICI REPOSE
L'HOMME DE LA NATURE ET DE LA VÉRITÉ.

Revenu à soi, on ne peut se défendre de chercher des yeux le tombeau de *Voltaire*, & de desirer qu'une main amie lui élève un semblable monument. Qu'on aimeroit à les voir l'un auprès de l'autre ! *Rousseau*, *Voltaire*, noms augustes ! Sans doute ces deux grands hommes n'avoient point de rapport ensemble. L'un professa la philosophie douce & polie de *Platon* & du *Licée*, l'autre eut presque toujours la morgue de *Diogène* ; mais l'un & l'autre furent quelquefois inspirés par le démon qui inspira *Socrate*, & cela quand il falloit réclamer tous les droits de la nature trop long-temps proscrits par des institutions barbares ; l'autre pour répandre la tolérance dans les opinions, l'humanité dans nos codes criminels, l'humanité sur le trône. *Voltaire* présenta avec aménité des vérités pratiques. *Rousseau* ne ménagea point assez notre foiblesse. Tandis que *Voltaire* pro-

menoit ſur le globe un œil obſervateur, & préparoit avec adreſſe un appareil ſalutaire aux cicatrices qu'entretenoient l'opinion & la tyrannie, *Rouſſeau* ſolitaire, renfermé, mettant une barrière entre ſon ſiècle & lui, alla chercher dans les anciens philoſophes, une terre vague pour faire le procès à l'humanité. *Voltaire* vouloit le bien & n'avoit pas de ſyſtême; *Rouſſeau*, en voulant le bien, s'occupa trop d'un ſyſtême déſolant; *Voltaire* étoit digne de parler à des nations polies; *Rouſſeau* pouvoit parler aux mères le langage de la nature, & *Licurgue* nouveau, dicter à des républicains le pacte ſocial, apprendre à l'homme libre juſqu'à quel point l'individu doit ſacrifier l'intérêt privé à l'intérêt national. Ces deux hommes célèbres n'eurent point de rapport entr'eux; mais ils eurent les mêmes motifs: ils ont des titres égaux à nos hommages.

Nous avons inſéré dans notre collection un *Conte de Fée*, intitulé *la Reine Fantaſque*, qui prouve que *Rouſſeau* ſavoit prendre tous les tons & être partout ou ſublime, ou ingénieux. Nous invitons nos lecteurs à lire le *Lévite d'Ephraïm*. Depuis bien du

temps on n'a ſu peindre les mœurs anciennes avec ce charme & cette touchante vérité.

Combien on doit regretter qu'il ait eu à parcourir une vie agitée & mêlée de tant de contrariétés. La douleur & les chagrins ont fait tomber la plume de ſes mains; la miſantropie lui a défendu de la reprendre, & nous avons preſque perdu un grand homme, quoiqu'il vécut encore parmi nous. Nous nous diſpenſerons de donner la liſte de ſes ouvrages. Qui ne connoît, qui n'a lu toutes les productions de cet auteur! Lui ſeul a eu le ſecret de faire lire par les femmes les ouvrages les moins ſuſceptibles de leur attention.

M. *le Brun*, connu par des *Odes* dans le genre pindarique, & qui s'élève ſouvent à la hauteur du grand *Rouſſeau*, a compoſé l'épitaphe ſuivante :

Parmi ces peupliers qu'entoure une onde pure,
La cendre de *Jean-Jacques* honore ce tombeau :
C'eſt ici que repoſe au ſein de la nature,
Son peintre, ſon amant, ſon Génie & *Rouſſeau*.

SAGE

S

SAGE (*Alain-René* LE), naquit à Vannes (1) en Basse-Bretagne, vers l'année 1668. Son père étoit riche, il le perdit de bonne heure ainsi que sa mère, & il passa sous la tutelle d'un oncle que la nature avoit formé le plus négligent des hommes.

Sa fortune & son éducation souffrirent également des défauts d'un pareil tuteur. Elles allèrent l'une & l'autre en sens contraire, comme elles devoient aller. La fortune s'éclipsa rapidement, & les études du jeune *le Sage* furent conduites avec tant

(1) Les écrivains de l'*Histoire du Théâtre François* le font naître (Tom. XV, pag 4), *à Ruys, isle de Bretagne*, en quoi ils ont été suivis par l'auteur de *la Bibliothèque du Théâtre François*; mais outre qu'il n'y a point d'isle en Bretagne du nom de *Ruys*, & que *Saint-Gildas de Ruys*, à deux lieues de Vannes, qu'ils ont eu probablement en vue, est terre-ferme; l'autorité du fils de *le Sage* qui, dans une lettre sur la vie de son père, lui donne Vannes pour patrie, me semble préférable à celles de deux étrangers, comme MM. *Parfait*, quoiqu'en général ils soient très-exacts. *De Beauchamps* qui, dans ses *Recherches sur les Théâtres*, dit que *le Sage est de Paris*, se trompe.

de lenteur, qu'étant venu à Paris, en 1693, âgé de vingt-cinq ans, son principal dessein étoit d'y faire sa philosophie.

Heureusement il avoit eu de bons maîtres, & un excellent fond, les semences qu'on y jeta, pour s'être développées tard, n'en germèrent & n'en produisirent que mieux ensuite. Le père *Bochard*, jésuite, fils du président de ce nom, & qui depuis ayant quitté la société, se fit connoître sous le nom de l'abbé principal du collège de Vannes, pendant que *le Sage* y étudioit, s'étoit attaché à lui; il prit plaisir à cultiver son inclination pour la belle littérature, & à lui former ce goût pur qu'il a fidellement consulté dans tous ses ouvrages.

Peu de temps après son arrivée dans la capitale, *le Sage*, avec beaucoup d'esprit & une figure très-agréable, se trouva répandu dans les meilleures sociétés, dont on fut ravi de lui voir partager les agrémens, qu'il augmentoit par sa présence: ce fut sans doute une de ces occasions que la scène civile offre assez communément à ceux qui s'y distinguent, qui lui procura la connoissance de cette femme de condition, laquelle, selon les historiens du théâtre

françois, lui donna ſon cœur, & lui fit part de ſa fortune; il paroît que cette aventure n'eut ni ſuite, ni éclat. On ignore également le nom & le ſort de celle qui en fut l'héroïne; ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſoit après, ſoit peut-être durant cette intrigue, *le Sage* devint éperdument amoureux de la fille d'un menuiſier de la rue de la Mortellerie, & qu'ayant eu le bonheur de lui inſpirer autant de paſſion qu'il en reſſentoit, il la demanda en mariage & l'obtint de ſes parens.

Ni la galanterie, ni l'amour ne l'avoient occupé au point de lui faire perdre de vue ſes amis ou les lettres. Il s'étoit lié particulièrement avec *Danchet*, qu'il avoit connu aux jéſuites & que le père *Jouvency* venoit de placer à Chartres, profeſſeur de réthorique. Son jeune ami le détermina à donner au public une traduction des lettres d'*Ariſtenète*, qu'il ſe chargea de faire imprimer à Chartres, ſous le titre *de Rotterdam* en 1695.

C'eſt une circonſtance qui fait honneur au cœur de *le Sage*, que ſes amis influèrent beaucoup ſur le choix de ſes occupations littéraires. L'abbé *de Lyonne* pour qui la

langue eſpagnole avoit un attrait ſingulier, & qui toute ſa vie donna à *le Sage* des preuves d'une eſtime & d'un attachement ſincères, lui apprit ſon idiôme favori ; il lui rendit familier les bons auteurs caſtillans, & lui fit goûter le genre des beautés qui leur eſt propre.

Le Traître Puni, comédie en cinq actes, traduite de don *Franceſco de Rojas*, fut le premier fruit de ſes découvertes dans un pays que nos littérateurs françois du ſiècle paſſé, *les Voitures*, *les deux Corneilles*, *Scarron*, &c. avoient ſoigneuſement parcouru, & dont on a aujourd'hui oublié juſqu'à la route.

Le Point d'Honneur, autre traduction eſpagnole, ſe montra au grand jour de la ſcène, en 1702 ; & n'alla qu'à la ſeconde repréſentation ; après l'avoir retouchée, il la riſqua aux Italiens ſous le titre de *l'Arbitre des différens*, avec un prologue ; mais le public s'obſtina à ne vouloir la voir que deux fois. Il fallut encore en reſter à la ſeconde repréſentation.

En général *le Sage* n'a pas été heureux dans les ſujets de pièces qu'il a pris chez

nos voiſins ; mais en revanche tout ce qu'il a emprunté de leurs romans a fait fortune.

Le Diable Boiteux, qu'il publia en 1707, & dont, *el Diablo Cojuelo, de Luis Velez de Guevara*, lui fournit le titre & l'idée, eut une vogue prodigieuſe. On a même à ce ſujet une anecdote extraordinaire ; deux jeunes gens de qualité arrivèrent enſemble chez le libraire qui le débitoit. Il n'en reſtoit plus qu'un ſeul exemplaire, ni l'un ni l'autre ne vouloit céder à ſon camarade. L'expédient qu'ils imaginèrent, pour ſavoir auquel des deux il demeureroit, fut de ſortir devant la boutique, de mettre l'épée à la main, de ſe battre, & le vainqueur emporta le volume en ſigne de victoire. Le motif de la diſpute étoit mince certainement, néanmoins à la honte de cet eſprit de vertige, dont heureuſement notre nation ſe défait de jour en jour, c'eſt peut-être entre mille, une des plus conſidérables de ceux qui ont mis deux françois, ſouvent amis, dans le cas de ſe couper la gorge ; la célébrité du volume lui valut tous les honneurs du vaudeville; dix-neuf ans après la première édition du *Diable Boiteux*, *le Sage* en publia une ſeconde, qu'il aug-

menta d'un volume; il y a ajouté l'*Entretien des Cheminées de Madrid*, qui peut être considéré comme en faisant suite.

L'attention qu'a eue *le Sage* de glisser des anecdotes connues dans la contexture de son ouvrage, contribua probablement beaucoup au grand cours qu'il eut d'abord. Quant au chapitre des petites maisons, on lut *j'y veux envoyer un garçon de famille, lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le dépense, & qui ne pouvant se passer des pièces, est capable de tout faire pour en avoir. Il y a quinze jours que sa blanchisseuse, à qui il doit trente pistoles, vint lui demander, en disant qu'elle en avoit besoin pour se marier à un valet-de-chambre qui la recherchoit; tu as donc d'autre argent*, lui dit-il; *car où diable est le valet-de-chambre qui voudra devenir ton mari pour trente pistoles? Hé! mais*, répondit-elle, *j'ai encore, outre cela, deux cent ducats. Deux cent ducats?* répliqua-t-il *avec émotion, malpeste! tu n'as qu'à me les donner à moi, je t'épouse, & nous voilà quitte. Il fut pris au mot, & sa blanchisseuse est devenue sa femme. Et quand*, dis-je, on lut cet alinéa, & qu'on se souvint que c'étoit précisément ainsi, que le dissipateur *du*

Fresny, qui venoit de mourir, avoit payé sa blanchisseuse, la chose dut paroître aussi piquante, qu'elle est plaisante en elle-même.

On lit dans les lettres de Jean-Baptiste Rousseau que Boileau voyant un jour *le Diable Boiteux* entre les mains de son valet, le menaça de le chasser de chez lui, si ce livre couchoit dans sa maison : quelques circonstances particulières, ou bien l'état de maladie dans lequel *Despréaux* languissoit depuis 1706, lui auront peut-être donné ce moment d'humeur, qui doit être la véritable cause d'un propos si visiblement injuste, supposé qu'il l'ait tenu.

L'année 1707 procura encore un triomphe à *le Sage*; mais il ne fût pas aussi complet. *Don César Ursin*, comédie en cinq actes & en prose, tirée de *Calderon*, un des meilleurs poëtes dramatiques espagnols, fut jouée & siflée à la ville; au reste, on accueillit *Crispin*, *Rival de son Maître*, représenté après *Don César Ursin.*

Le Sage racontoit que *Don César Ursin* & *Crispin Rival* ayant été joués à la Cour presqu'en même temps qu'à la ville, y avoient éprouvé un sort entièrement opposé.

On applaudit beaucoup à *Don César*, & l'on hua impitoyablement *Crifpin*. Ce n'eft pas l'unique exemple de la bifarrerie où de la contradiction des arrêts des fpectateurs en fait de pièces de théâtre. Le temps a confirmé celui des citadins & caffé celui des courtifans.

Il compofa tout de fuite fon *Turcaret*, qu'il fut plus aifé de faire recevoir que de faire repréfenter. Il avoit eu la facilité de divulguer fon deffein & de fe livrer dans les maifons particulières à ces lectures, fi fort à la mode, qui font autant de facrifices faits, moins encore à la curiofité des auditeurs, qu'à l'orgueil de l'auteur, & qui entraînent toujours après elles de grands inconvéniens. Les financiers, les gens d'affaires, qui ont toujours du crédit dans les fpectacles, éveillés par la rumeur que ces lectures produifirent, firent cabale parmi les actrices, & il ne fallut pas moins qu'un ordre de Monfeigneur pour lever l'obftacle qui tenoit la pièce en fufpens. Le 14 Février 1709, elle parut enfin fur le théâtre, où les battemens de mains perçant à travers les murmures, déconcertèrent la brigue des intéreffés.

Le Sage avoit joint à ſa pièce, la *Critique de la Comédie de Turcaret par le Diable Boiteux*, c'étoit un colloque entre *Don Cléophas & Aſmodée*.

Jamais la finance n'a été baffouée, conſpuée, vilipendée comme dans cette pièce; l'âcreté de ſes ſarcaſmes, l'animoſité avec laquelle *le Sage* a livré la maltote au mépris public, l'ont fait ſoupçonner d'un ſecret motif de vengeance. On conte qu'un fermier-génèral lui ayant ôté un emploi, *Turcaret* fut l'enfant du dépit, je ne le crois pas. Celui qui diſoit : « les faveurs des » grands ne s'obtiennent que par les ſoins, » les intrigues qu'on appelle *démarches* & » qui ſont de véritables *baſſeſſes* », & qui ajoutoit à ſes amis; *j'ai rejeté des poſtes où d'autres ſe ſeroient enrichis, mais où je n'aurois rien fait pour ma fortune; j'étois trop honnête homme* (1) : celui, dis-je, qui parle ainſi, quand ſurtout c'eſt un littérateur, n'a pu être ni bien empreſſé d'avoir un emploi, ni bien fâché de ne pas le conſerver. Il eſt certain que notre auteur n'étoit pas courtiſan; prié de faire la lecture de

(1) Lettre de M. *le Sage* le fils.

Turcaret à l'hôtel de Bouillon ; jour, heure, pris ; l'inſtant du jugement du procès qui intéreſſoit le bonheur de ſa vie concourt, par un cas fortuit, avec l'inſtant promis à la ducheſſe. *Le Sage* préfère le palais à l'hôtel, où, au lieu d'être à midi, il ne paroît qu'à deux heures ; il raconte ſon hiſtoire, ſe confond en excuſes, que la ducheſſe reçoit avec humeur. Elle lui reproche dédaigneuſement d'être cauſe que ſa compagnie a perdu deux heures à l'attendre. *Madame*, répondit-il, *ſi je les lui ai fait perdre, rien n'eſt plus ſimple que de les lui faire regagner ; je ne vous lirai pas ma pièce.* En effet, quoiqu'on le preſſe, quoiqu'on s'efforce de le retenir, il s'en va, & depuis, quelques inſtances qu'on lui ait faites, il ne remit pas les pieds chez elle.

On ne peut s'empêcher, quand on a vu ce que *le Sage* avoit fait pour le théâtre françois, de regretter qu'il ne lui ait pas entièrement conſacré ſes talens. Le retard de la *Tontine*, petite pièce du moment, en un acte, aſſez bien intriguée, gaiement dialoguée, reçue en 1708, & jouée ſeulement en 1732, joint aux railleries qu'il

s'eſt permiſes dans tous ſes écrits, ſur les comédiens, ſembleroient annoncer qu'il eut à s'en plaindre. Il peut fort bien être arrivé que quelques auteurs, quelques déciſions haſardées du ſanhédrin comique l'aient dégouté de la ſcène. Ceux qui courent cette carrière ſont aſſez expoſés à ces ſortes de déſagrémens, ſuite ordinaire d'un combat de deux vanités intraitables ; car la modeſtie n'eſt ni le foible des acteurs, ni le fort des auteurs.

Quoiqu'il en ſoit, *le Sage* revint aux romans. *Gil Blas de Santillane* mit le ſceau à ſa réputation ; c'eſt un charmant ouvrage, fait pour plaire aux ignorans, aux érudits, aux gens du monde, & aux hommes de tout étage ; outre un nombre infini d'éditions en françois, il a été traduit dans preſque toutes les langues. *Le Sage* qui le donna premièrement en trois volumes, en ajouta un quatrième ; « ce quatrième volume » de *Gil Blas*, (dit l'auteur de l'eſſai ſur » le goût), moins travaillé que les pre» miers, a reçu du public le même ac» cueil qu'une femme qui a été extrême» ment jolie, & à qui l'âge vient relâcher » les traits ».

Peut-être ces mêmes ressentimens contre les comédiens, qui avoient ramené *le Sage* aux romans, le jetèrent dans un genre pour lequel il montroit dans le principe une assez forte répugnance. Je veux parler de ce qu'il a fait pour la foire : dans sa critique de *Turcaret* par *le Diable Boiteux ; don Cléophas* dit à *Asmodée* : « la belle » assemblée ! que de dames ! » *Asmodée* répond : « il y en auroit encore davantage » sans les spectacles de la foire, la plu- » part des femmes y courent avec fureur. » Je suis ravi de les voir dans le goût de » leurs laquais & de leurs cochers » ; qui diroit qu'après s'être exprimé de la sorte, un auteur va s'occuper pendant vingt-cinq à vingt-six ans de sa vie à travailler pour un théâtre, dont les spectateurs ne seront que des laquais, des cochers ou des belles dames qui auront le même goût !

C'est pourtant ce qui est arrivé, soit que l'attrait de la petite satisfaction qu'il trouvoit à houspiller les *Romains*, (c'est le nom de guerre des comédiens françois dans les pièces foraines), lui fit passer sur toutes les autres considérations, soit encore que le profit, (car quand un auteur est devenu

père de famille, il ne lui eſt plus permis de négliger cet article), ſoit, dis-je, que le profit, après l'avoir alléché, le fixât enſuite, il ſe voua pour ainſi dire à la foire; & comme l'homme d'eſprit ne ſe mêle de rien, qu'il n'y faſſe remarquer ſa trace : s'il ne fut pas tout-à-fait l'inventeur, il fut au moins le créateur d'une troiſième eſpèce de drame mixte, ſi connu de nos jours ſous la dénomination d'opéra comique : en voici l'hiſtoire en deux mots :

Il ſe tient à Paris deux foires (1), l'une dans un enclos à-peu-près au cœur de la ville, on l'appelle foire Saint-Germain, & l'autre dans le fauxbourg Saint-Laurent, dont on lui a donné le nom. Pendant longtemps, les marchands ſeuls pour qui elles étoient faites, en profitèrent, mais comme le concours du peuple augmenta avec la ville, & que comme elle devint immenſe, on imagina d'y montrer des animaux rares, enſuite des animaux inſtruits; la réuſſite y fit joindre des ſauteurs, des voltigeurs,

(1) La foire Saint-Germain commence en Février, & dure tout le carême juſqu'à la ſemaine-ſainte; la foire St. Laurent commence en Juin, & finit à la fin de Septembre.

qui mêlèrent aux danfes & aux fauts quelques mauvaifes fcènes en profe, d'abord auffi mal rendues qu'elles étoient mal compofées. Peu-à-peu les acteurs devinrent meilleurs; les fauteurs furent mieux choifis, & tout Paris y courut; les comédiens françois au lieu d'ufer, pour retenir du monde, du privilège de fe furpaffer dans leur jeu, & de donner d'excellentes pièces, trouvèrent plus commode de faire valoir celui que leur accordoient les lettres patentes de leur établiffement; ils plaidèrent; les entrepreneurs des fpectacles forains obtinrent diverfes fentences & arrêts qui changèrent fingulièrement la forme des pièces; chaque décifion faifoit éclorre une variation, au moyen de laquelle on éludoit les difpofitions du jugement; & le public curieux de favoir comment on s'y prendroit, fe portoit en foule à la foire; les forains condamnés, & défenfes à eux faites de jouer des dialogues, ils eurent recours fucceffivement aux monologues, au début dans les couliffes, à la pantomime, aux marionnettes, aux écriteaux. Cette dernière manière, qui offre l'opéra comique dans fon berceau, mérite d'être expliquée. Les acteurs paroiffant fur

la ſcène, deſcendoient du cintre deux amours qui dérouloient une cartouche, ſur laquelle on liſoit un couplet & le nom de l'acteur qui devoit le chanter (1), l'orcheſtre jouoit l'air, les ſpectateurs ayant le ton, chantoient le couplet, & l'acteur faiſoit des geſtes analogues ; au milieu d'un peuple chantant, on penſe bien que cette invention fut parfaitement reçue.

Les *Mémoires* pour ſervir à l'*Hiſtoire des Spectacles de la Foire*, l'attribuent à MM. *Chaillot & Remy*, l'un officier mouleur de bois, l'autre greffier à l'Hôtel-de-Ville, « c'étoient », diſent-ils, « deux philoſophes inconnus » ; inconnus ou non, ſi l'idée eſt à eux, on leur en doit l'hommage (2),

(1) On ne commença pas par-là ; en premier lieu : chaque acteur ſe préſenta avec un écriteau à la main, où ſon rôle ſe liſoit en gros caractères ; d'abord ce fut en proſe, enſuite en couplets. Ces cartons, embarraſſant ſur la ſcène, on prit le parti de les faire deſcendre du cintre.

(2) Diſons tout, pourtant ; l'auteur de ces mémoires, pour appuyer ſon ſentiment, n'attribue à MM. *Chaillot & Remy* qu'*Arlequin, empereur dans la Lune*, joué en 1712 ; & dans le même ouvrage, on trouve un catalogue des pièces „ : *Arlequin, baron* „ *allemand*, ou *le Triomphe de la Folie*, en trois actes,

Le Sage la perfectionna, *Arlequin, roi de Serendib*, sujet tiré des contes arabes, eut un succès étonnant (1), qui ne fut démenti ni par *Arlequin Thetis*, ni par *Arlequin-Invisible*; mais il n'en demeura pas là; du plaisir qu'on prenoit à chanter des couplets sur des écriteaux, en s'entendant écorcher les oreilles, sans autre dédommagement que d'écorcher à son tour celles de ses voisins, il n'étoit pas difficile de conclure qu'on en auroit bien davantage à les entendre chanter avec goût, avec intelligence, avec justesse, par l'acteur auquel il appartenoit de les dire; les entrepreneurs de la foire firent donc un marché avec l'Opéra qui leur accorda la permission de chanter, en vertu du droit exclusif qu'il en a; & dès ce moment, le théâtre & les pièces n'eurent plus d'autre titre que celui *d'Opéra Comiques*.

La Foire de Guibray, prologue, suivi

„ en vaudevilles & par écriteaux, douteuse entre „ MM. *Fuselier*, *le Sage & Dominique* „: ainsi les titres paroissent égaux.

(1) On trouvera cette pièce dans ce *Recueil*, pour ne pas laisser perdre la mémoire du premier pas que l'opéra-comique a fait sur la scène.

d'*Arlequin Mahomet*, & *du Tombeau de Noſtradamus*, par où débuta *le Sage*, remplirent l'attente du public, & même des intéreſſés. *Arlequin Mahomet* eſt tiré des contes arabes (1), c'eſt un magaſin dans lequel notre auteur s'eſt fourni plus d'une fois; il ne faut pas s'en étonner : en 1710, M. *Petit de la Croix* avoit traduit *les Mille & un Jour*; il pria *le Sage* de revoir ſon ſtyle, & celui-ci le corrigea, ou pour mieux dire, refit le livre. Le *Tombeau de Noſtradamus* commence par une réminiſcence de *Roland l'Amoureux*; mais le cadre eſt heureux, & les ſcènes auſſi bien que les couplets en ſont piquans.

La *Ceinture de Vénus*, *Télémaque*, parodie de l'opéra de ce nom, & le *Temple du Deſtin* accrurent encore l'opinion qu'on avoit de ſa ſupériorité dans ce nouveau genre; *Télémaque* ſurtout enjoua la capitale. C'eſt en effet une très-plaiſante pièce, & qui fut auſſi plaiſamment jouée.

Je ne ſuivrai point *le Sage* dans le détail des pièces qu'il a données à ce Théâtre, depuis 1712 ou 1713, juſqu'en 1738 : on

(1) M. *de Cailhava* en a fait ſon *Cabriolet Volant*.

en compte quatre-vingt-huit, dont vingt-neuf ſeul, vingt-trois avec d'*Orneval*, trente-deux avec d'*Orneval* & *Fuſelier*, une avec d'*Orneval* & *Autreau*; une autre avec d'*Orneval* & *Piron*; une autre avec *Lafont*; & enfin une autre avec *Fromaget*. Il ſuffira de dire qu'il avoit tellement ſaiſi le goût du public, qu'aucune de ſes pièces ni de celles auxquelles il mit la main, n'eſſuyèrent d'échec; que pluſieurs furent incroyablement ſuivies; qu'on y voyoit toujours briller une ſorte de fleur d'eſprit, d'enjouement, qui ſouvent les tira des tréteaux de la foire pour les faire paſſer ſur le Théâtre du Palais Royal, où Madame & Monſeigneur le *Régent*, par le plaiſir qu'ils y prirent, lui prouvèrent qu'il avoit trouvé le ſecret rare d'être piquant ſans manquer au naturel, facétieux ſans donner dans la baſſeſſe, & gai ſans ceſſer d'être décent.

Il a pris partout des motifs de pièces, la *Société des Aventures du Jour*, *la Fable*, *la Féerie*, il mettoit tout à contribution; il paroît avoir ſingulièrement connu l'art de les compoſer. Il choiſit toujours un ſujet ſimple qui s'expoſe en deux mots; ſupprime avec adreſſe toutes les ſcènes de liaiſon;

met autant qu'il le peut les acteurs en ſituations, & ſuit la ſcène comme la pièce, c'eſt-à-dire, qu'il ne la file point; qu'il projette les couleurs principales, & néglige abſolument les nuances. Ses couplets ſont d'une tournure facile, d'une chûte heureuſe, leur originalité n'a rien de biſarre; il abonde en contraſtes, en ſaillies; je ne puis m'empêcher de remarquer que dans la *Foire des Fées*, M. *Chevillard*, poëte extravagant, annonce le deſſein « de mettre en vers les » *Lettres Portugaiſes* », deſſein qu'a de nos jours exécuté M. *Dorat*, d'après le bon M. *Chevillard*; ce qui démontre bien que le ridicule n'eſt pas le même ni pour tous les temps, ni pour tous les eſprits.

Le Sage jouant ſouvent ceux qui jouent les autres, eut des priſes avec les trois ſpectacles; l'Opéra ſoutint mal la foire; les Comédies Françoiſe & Italienne l'attaquèrent avec fureur, & le pauvre Opéra comique fut obligé de céder à ſes fiers ennemis. Ses auteurs ne furent pas ſi dociles: ayant acheté de grandes marionnettes, ils leur firent repréſenter l'*Ombre du Cocher Poëte*, le *Remouleur d'Amour*, & le *Raviſſeur poli*, parodie *du Romulus* de la Motte;

ils cherchèrent dans ces pièces à ſe venger par d'excellentes épigrammes qui furent écoutées avec avidité. Le comédien *le Grand* répondit aux ſorties que faiſoient ces acteurs d'une nouvelle ſtructure contre les François, par ce couplet qui courut dans le temps, ſur l'air : *la beauté*, *la rareté*, *la curioſité*.

Le Sage & *Fuſelier* dédaignent du haut ſtyle,
La beauté :
Pour le Polichinelle ont abandonné Gile,
La rareté :
Il ne leur manque plus qu'à crier par la Ville,
La curioſité.

La Comédie Italienne fut celle qui conſerva le moins ſa rancune; il y eut même une réconciliation en règle entr'elle & les acteurs de l'opéra comique : ils firent pour elle *le Jeune Vieillard*, *la Force de l'Amour* & *la Foire des Fées*, qui furent reçues avec une froideur, que la ſeconde ſurtout, chaudement conduite, bien dénouée, dialoguée avec intérêt, auroit dû changer en empreſſement.

Après deux ans, l'opéra comique reprit naiſſance, & *le Sage*, avec ſes deux collègues, continuèrent d'y attirer la foule.

Le Temple de Mémoire, *l'Obſtacle Favorable*, *Achmet & Almanzine*, *le Corſaire de Salé*, *la Reine de Baroſtan*, *les Routes du Monde*, *l'Eſpérance*, *Sophie & Sigiſmond*, & *les mariages de Canada*, &c. y parurent avec un ſuccès d'autant plus étonnant, qu'il ne ſe démentit pas.

Si ce que dit une ſorte de préface hiſtorique, placée à la tête d'une édition en 3 vol. petit format, du *Bachelier de Salamanque*, « que M. *de Voltaire* affectoit peu » d'eſtime pour *le Sage*, » eſt auſſi vrai que vraiſemblable, la raiſon ne ſeroit pas difficile à en donner. Dans le *Temple de Mémoire*, *le Sage* introduit un partiſan fanatique de cet écrivain célèbre, qui vient abſolument épouſer, au nom de ſon idole, *la Folie* qui ſe fait prendre pour *la Gloire*; or, comme en fait de plaiſanterie, le philoſophe de *Ferney* étoit tout épiderme, il eſt aſſez ſimple qu'il n'ait jamais rien goûté de ce qui partoit de la plume d'un homme qui avoit eu la hardieſſe de rire un peu de lui & de ſes admirateurs outrés. L'opéra comique n'occupa pas tellement les loiſirs de notre auteur, qu'il n'en trouvât pour d'autres ouvrages. Il traduiſit de l'italien

du Boyardo l'*Orlando inamorato*, ſous le titre de *Roland l'Amoureux* (1), & il le fit paroître vers 1717; ſon projet qui n'eut pas lieu, étoit de traduire auſſi l'Arioſte; & il crut avec raiſon devoir commencer par le conte *Scandiano*, car on ne peut avoir une entière ſatisfaction à lire le *Roland Furieux*, ſi l'on n'a lu d'abord *l'Amoureux*; la plupart des aventures de celui-là n'étant que continuées de celui-ci; ce poëme, dont le mérite eſſentiel conſiſte dans une imagination grande, vaſte, inépuiſable, a peut-être gagné en paſſant par les mains de *le Sage*. Les extravagances géographiques y ſont corrigées, le giganteſque des caractères y eſt adouci, les convenan-

(1) On dit *Roland l'Amoureux*, *Roland le Furieux*, on devroit dire *Roland Amoureux*, *Roland Furieux*, ſelon l'Italien. Je penſe que la grande célébrité de ces deux poëmes aura fait employer l'article défini pour les diſtinguer, & que cet article ſe ſera tellement amalgamé à leur nom, qu'il n'aura plus été poſſible de l'en ſéparer enſuite. *Le Sage* paroît croire qu'il n'y a eu qu'une ſeule traduction de cet ouvrage, celle de *Roſſet*; mais il y en a une antérieure de *Jacques Vincent*, dédiée *à très-haute & vertueuſe Dame*, *Madame* Diane de Poitiers, *Ducheſſe* de *Valentinois*, dont il s'eſt fait trois éditions.

ces y font un peu plus obfervées. *Charlemagne* eft moins petit, *Ferragus* moins brutal, *Penaud* moins malhonnête, *Roland* moins butor, &c., il eft vrai qu'*Aftolphe* eft plus gafcon, *Fleur de Lys* plus hardie, &c. Au refte, les cahos, la groffièreté, le mauvais goût du ftyle de l'original difparoiffent dans cette traduction fans verve, fans élan, mais égale, mais foignée, mais agréable.

Si *le Sage*, qui travailloit beaucoup tout ce qu'il écrivoit, a pourtant fait un affez grand nombre d'ouvrages, c'eft qu'il étoit heureux dans fa maifon, il avoit eu de fa femme trois garçons & une fille ; fa femme pleine d'attention pour lui, & de tendreffe pour fes enfans, partageoit les foins de leur éducation, rien ne l'éloignoit de chez lui, il n'y rentroit pas fans plaifir; mais quel être vivant peut fe flatter d'enchaîner le bonheur ! Son fils aîné qu'il deftinoit au barreau, lui caufa le plus vif chagrin ; il embraffa la profeffion du théâtre, c'étoit peut-être celle pour laquelle le père avoit le plus d'averfion, quoiqu'elle ne laiffe pas de tenir à l'autre par un de fes beaux côtés. Le 8 Mai 1726, le jeune *le*

Sage débuta ſur la ſcène françoiſe, par le rôle de *Maſcarille* dans *l'Etourdi*. On apperçut chez lui le germe d'un grand talent, mais il n'en donnoit que l'eſpérance, & dans la capitale, on veut que les talens ſoient formés. Le jeune acteur alla courir la province pendant deux ans ſous le nom de *Montménil* : au bout de ce temps, il revint à Paris, débuta une ſeconde fois, le 18 Mai 1728, ſe fit admirer, & fut reçu le 7 Juin ſuivant. Long-temps ſon père ne put lui pardonner le parti qu'il avoit pris : on ne lui vantoit ni ſon jeu, ni les applaudiſſemens qu'il s'attiroit, ni même la bonté de ſon caractère, ou l'honnêteté de ſes mœurs, ſans lui faire une peine ſenſible.

L'exemple influe, & quelquefois l'exemple corrige; c'eſt ce qu'on vit dans la famille de *le Sage*. Son ſecond fils, loin de ſuivre les traces de ſon frère aîné, ſe fit eccléſiaſtique, & ſe rendit recommandable par la pratique de toutes les vertus de ſon état; il obtint un canonicat à Boulogne ſur Mer où, dès qu'on le connut, il fut généralement aimé & reſpecté.

Le troiſième au contraire ne fut pas plutôt

plutôt en âge de ſonger à ſe faire une exiſtence, que, ſéduit par la conſidération & les autres avantages dont *Montménil* lui parut jouir, il monta ſur les planches, prit le nom de *Pitenec*, & fut jouer en Province. Il paroît qu'il revint à Paris en 1734. L'hiſtorien du théâtre de la foire nous apprend que cette année on donna à la foire Saint-Germain le *Miroir Véridique*, pièce qui n'eſt autre choſe que la *Statue Merveilleuſe*, réduite en un acte, par *Pitenec*, comédien de campagne ; mais comme auteur ni comme acteur, ſon nom ne feroit pas ſorti de l'obſcurité, s'il avoit été chargé ſeul de ſon illuſtration.

La fille de *le Sage*, par un attachement qui ne s'eſt pas démenti, conſola ſon père de tous les déſagrémens qu'il avoit pu éprouver de la conduite de ſes fils.

Dès ſa jeuneſſe, *le Sage* avoit reſſenti les avant-coureurs de la ſurdité. Déjà en 1709, cette incommodité étoit fort augmentée : il en fait mention dans le prologue de *Turcaret* (1), elle vint au point

DOM CLÉOFAS.

(1) „ L'Auteur & les Comédiens ſe flattent, ſans doute, qu'elle réuſſira „.

qu'il lui fut impoſſible d'entendre ſans l'aide d'un cornet acouſtique. Il fallut que les lettres le dédommageaſſent des jouiſſances qu'il ne pouvoit plus chercher dans la ſociété.

M. *de Bremont* avoit traduit le *Guzman d'Alfarache*, de l'eſpagnol. Aux fréquentes moralités de l'original, il en avoit encore ajouté de ſon crû, & les faits noyés dans une mer de réflexions, forçoient les mains des plus opiniâtres lecteurs à laiſſer tomber le livre. Notre auteur entreprit la refonte de ce roman ; il le publia en 1732 en deux volumes, & dans ſa nouvelle forme, il devint très-amuſant. La même année il fit paroître *les Aventures du Chevalier de Beaucheſne*, dans leſquelles il a conſervé

ASMODÉE.

„ Pardonnez-moi, les comédiens n'en ont pas bonne „ opinion & leurs preſſentimens, quoiqu'ils ne ſoient „ pas infaillibles, ne laiſſent pas d'effrayer l'auteur „ qui s'eſt allé cacher aux troiſièmes loges, où, pour „ ſurcroît de chagrin, il vient d'arriver auprès de „ lui un caiſſier & un agent-de-change, qui diſent „ avoir ouï parler de la pièce, & qui la déchirent „ impitoyablement: *par bonheur pour lui, il eſt ſi* „ *ſourd, qu'il n'entend pas la moitié de leurs paroles* „.

le coſtume avec tant de ſoin, & ſi bien exprimé les mœurs, qu'on ne ſait s'il s'agit d'une fiction ou d'une hiſtoire. Il y a des inſtans d'un vif intérêt dans ces aventures. Le caractère du *Chevalier* y eſt fortement deſſiné, il attache toujours; auſſi les épiſodes impatientent-ils. On n'aime pas à être diſtrait de la féerie des évènemens dont le héros vous inſpire de l'affection. *Le Sage* prétend avoir écrit d'après les *Mémoires* de M. *de Beaucheſne* que lui a remis ſa veuve. A la rigueur cela ſe pourroit.

Il ſe mit enſuite à compoſer ſon *Bachelier de Salamanque*, qui commence à foiblir. L'abbé *des Fontaines* lui donna de grands éloges, mais c'étoit pour avoir le plaiſir de critiquer, en le louant, *Marivaux* & l'abbé *Prevoſt*. Ce n'eſt pas cependant que ſa marche ne ſoit franche, dégagée de ſentences ſuperflues, de réflexions alambiquées, de tournures à prétentions, mais il eſt commun d'ordonnance, pauvre d'invention. Ce n'étoit pas la peine de tranſporter ſon lecteur au nouveau Mexique, pour ne le rendre témoin que de ce qu'il auroit vu partout ailleurs. On peut douter de ce qu'on lit dans cette préface hiſtorique

dont j'ai parlé, « que *le Sage* regardoit » comme son chef-d'œuvre *le Bachelier de* » *Salamanque* ». Le goût survit au génie ; *le Sage* a toujours conservé le premier dans la décroissance du second, & il n'est guères probable que les prestiges de l'amour paternel pour ses dernières productions, aveuglent un auteur au point que l'éditeur voudroit le persuader. *Corneille* pensoit infailliblement qu'*Agesilas* & *Pulcherie* avoient des beautés ; mais lorsqu'il s'agit de décider entre ses meilleures tragédies, il nomme *Rodogune* ou *Cinna*.

J'ai oublié de parler, à l'époque de 1704, de sa traduction en deux volumes, des *nouvelles Aventures de don Quichotte d'Avellanida*. J'aurois pu l'oublier exprès, comme je pourrois me dispenser de parler de son *Estevanille* qui me semble fait, s'il est permis de se servir d'une expression aussi triviale, avec les retailles de son imagination.

Après ce dernier ouvrage, *le Sage* ne s'occupa plus qu'à vivre. Il reçut en grace son fils aîné qui se montra le fils le plus tendre & le plus complaisant. Un premier voyage qu'il avoit fait à Boulogne-sur-Mer,

l'avoit ramené auprès de lui ; & cet acteur aimable, se concentrant dans sa famille, n'avoit point d'ami plus intime que son père, ni de société plus particulière que celle de sa mère & de sa sœur. *Le Sage* ne le quittoit point. Quand le fils étoit au théâtre l'après-midi, l'unique amusement du père étoit d'aller dans un café rue Saint-Jacques, où il venoit une infinité de gens pour l'écouter. On faisoit cercle autour de lui, on montoit sur les chaises, sur les tables, afin de mieux l'entendre : Avec des idées justes, une élocution claire, brillante, relevée par un organe sonore, flexible, il excitoit la même attention, & quelquefois les mêmes applaudissemens parmi cette assemblée particulière, que *Montménil* dans ses rôles de Valets ou de Paysans qu'il rendoit avec une supériorité dont on se souvient encore.

Ce fils si chéri, le fondement sur lequel portoit la félicité du reste des vieux jours de son père, étant allé faire une partie de chasse, fut attaqué d'un mal violent dont il mourut subitement à la Villette, le 8 Septembre 1743. Sa mort fut un coup de foudre pour son père qui en demeura in-

consolable. Il retourna définitivement avec sa femme & sa fille chez son fils le chanoine, où il vécut jusqu'au dix-sept Novembre 1747 dans un état d'affaissement assez triste. Il avoit près de quatre-vingt ans lors de son décès. On lui fit l'épitaphe suivante que je rapporte faute d'autre :

Sous ce tombeau gît *le Sage* abattu
Par le ciseau de la parque importune.
S'il ne fut pas ami de la fortune,
Il fut toujours ami de la vertu.

Cette Notice se trouve à la tête de l'édition de *le Sage*, donnée par *Cuchet*, Libraire.

A Paris, ce 20 Janvier 1783.

VOUS m'avez prié, Monsieur, de vous donner quelques notions sur les derniers jours du célèbre auteur de *Gil Blas*, & de plusieurs ouvrages estimés : voici, Monsieur, les seules que je puisse vous donner.

Après la bataille de Fontenoy, à la fin de 1745, le feu roi m'ayant nommé pour servir sous les ordres de M. le Maréchal *de*

Richelieu, les évènemens & de nouveaux ordres m'arrêtèrent à Boulogne ſur-Mer, où je reſtai commandant en Boulonnois, Ponthieu & Picardie.

Ayant ſu que M. *le Sage*, âgé d'environ quatre-vingt ans, & ſon épouſe à-peu-près du même âge, habitoient à Boulogne, un de mes premiers ſoins fut de les aller voir, & de m'aſſurer par moi-même de leur état préſent; je les trouvai logés chez leur fils chanoine de la cathédrale de Boulogne, & jamais la piété filiale ne s'eſt occupée avec plus d'amour à ſoigner & embellir les derniers jours d'un père & d'une mère qui n'avoient preſque aucune autre reſſource que les médiocres revenus de ce fils.

M. l'abbé *le Sage* jouiſſoit à Boulogne d'une haute conſidération. Son eſprit, ſes vertus, ſon dévouement à ſervir ſes proches, le rendirent cher à monſeigneur de Preſſy ſon digne évêque, à ſes confrères, à la ſociété. J'ai vu peu de reſſemblance auſſi frappante que celle de l'abbé *le Sage*, avec le ſieur *Montménil*, ſon frère; il avoit même une partie de ſes talens & de ſes dons les plus aimables; perſonne ne liſoit des vers avec plus d'agrément; il poſſé-

doit l'art ſi rare de ces tons variés, de ces courts repos, qui ſans être une déclamation, impriment aux auditeurs le ſentiment & les beautés qui caractériſent un ouvrage.

Je regrettois & j'avois connu le ſieur *Montménil*, je me pris d'eſtime & d'amitié pour ſon frère, & la feue reine, ſur le compte que j'eus l'honneur de lui rendre de ſa poſition & de ſon peu de fortune, lui fit accorder une penſion ſur un bénéfice.

On m'avoit averti de n'aller voir M. *le Sage* que vers le milieu du jour; & ce vieillard me donna l'occaſion d'obſerver pour la ſeconde fois, l'effet que l'état actuel de l'atmoſphère peut faire ſur nos organes dans les triſtes jours de la caducité.

M. *le Sage* ſe réveillant le matin, dès que le ſoleil paroiſſoit élevé de quelques degrés ſur l'horiſon, s'animoit & prenoit du ſentiment & de la force, à meſure que cet aſtre approchoit du méridien, mais lorſqu'il commençoit à pencher vers ſon déclin, la ſenſibilité du vieillard, la lumière de ſon eſprit & l'activité de ſes ſens diminuoient à proportion; & dès que le ſoleil paroiſſoit plongé de quelques degrés

ſous l'horiſon, M. *le Sage* tomboit dans une ſorte de léthargie, dont on n'eſſayoit pas même de le tirer.

J'eus l'attention de ne l'aller voir que dans les temps de la journée où ſon intelligence étoit la plus lucide, & c'étoit à l'heure qui ſuccédoit à ſon dîné, je ne pouvois voir ſans attendriſſement ce vieillard eſtimable qui conſervoit la gaieté, l'urbanité de ſes beaux ans, quelquefois même l'imagination du *Diable Boiteux* & de *Turcaret* ; mais un jour étant arrivé plus tard qu'à l'ordinaire, je vis avec douleur que la converſation commençoit à reſſembler à la dernière homélie de l'archevêque de Grenade, & je me retirai.

M. *le Sage* étoit devenu très-ſourd : je le trouvois toujours aſſis près d'une table où repoſoit un grand cornet ; ce cornet, ſaiſi quelquefois par ſa main avec vivacité, demeuroit immobile ſur ſa table lorſque l'eſpèce de viſite qu'il recevoit ne lui donnoit pas l'eſpérance d'une converſation agréable : comme commandant dans la province, j'eus le plaiſir de le voir s'en ſervir toujours avec moi, & cette leçon me préparoit à ſoutenir bientôt la pétulante

activité du cornet de mon cher & illuſtre confrère & ami M. de *la Condamine.*

M. *le Sage* mourut dans l'hiver de 1746 à 1747, je me fis un honneur & un devoir d'aſſiſter à ſes obsèques avec les principaux officiers ſous mes ordres. Sa veuve lui ſurvécut peu de temps; l'abbé *le Sage* fut regretté quelques années après par ſon chapitre, & la ſociété éclairée dont il avoit fait l'admiration par ſes vertus.

J'ai, &c.

Le Comte *DE TRESSAN*, Lieutenant-Général des Armées du Roi, de l'Académie Françoiſe & des Sciences.

SAINT-FOIX (*Germain-François* POULLAIN DE) né à Vannes en Bretagne, le 25 Février 1696, mort à Paris le 25 Août 1776. Il étoit iſſu de parens nobles, qui du collège le firent paſſer dans la ſeconde compagnie des Mouſquetaires, dont il ſortit pour prendre une Lieutenance de cavalerie dans le régiment de la Cornette-Blanche.

Le beſoin d'écrire, ou plutôt le germe de talent qu'il avoit apporté en naiſſant, ne lui permit point d'attendre un âge mur

pour compoſer. Il ſe hâta d'écrire ſa comédie de *Pandore*. On eut égard à la jeuneſſe d'un Mouſquetaire, & la pièce réuſſit. Ce ſuccès l'engagea à multiplier ſes eſſais, qui furent aſſez bien accueillis du public.

La guerre ayant été déclarée à l'Empereur par la France, *Saint-Foix* ſuſpendit ſes travaux littéraires, & ſuivit M. le Maréchal *de Broglie*, en qualité d'Aide-de-Camp. Il s'acquitta avec diſtinction des fonctions pénibles & périlleuſes de cette place. Il crut avoir mérité une compagnie de cavalerie, qu'il demanda ſans pouvoir l'obtenir. Ce refus le détermina à quitter le ſervice. La réforme dans laquelle ſon régiment fut compris, lui fournit l'occaſion d'une retraite honnête.

Revenu dans ſa patrie, il y acheta la charge de maître particulier des eaux & forêts, qu'il conſerva depuis 1736 juſqu'en 1740. C'eſt à cette époque qu'il s'établit à Paris.

Nous allons prendre dans le *Nécrologe* la peinture de ſon caractère. — » Son ca-
» ractère (dit-on) inquiet, impatient, con-
» trariant, & ne pouvant ſouffrir la con-

» tradiction, emporté, & ne cédant jamais,
» auroit dû l'isoler, le séquestrer de tout
» commerce, dans une ville où la politesse
» est la base de toute sociabilité. Cependant
» il eut des amis, il fut admis dans
» les meilleures compagnies; c'est qu'à des
» talens aimables il joignit un cœur juste
» & droit, une ame ferme & franche,
» ennemie de la flatterie & de l'orgueil:
» il eut part aux pensions destinées aux
» gens de lettres; mais il n'eut jamais l'injuste
» dureté d'employer le crédit des
» grands qui l'estimoient, à se faire accorder
» ces bienfaits, au préjudice de ceux
» qui les avoient mérités par de longs travaux,
» ou qui en avoient plus besoin
» que lui.

» Ce que M. *de Saint-Foix* avoit une
» fois avancé il le soutenoit au péril de sa
» vie. Cette inflexibilité lui attira plusieurs
» affaires ». Dans l'histoire de ses querelles,
nous donnons la préférence à celle-ci, parce
qu'elle est plaisante. « M. *de Saint-Foix*
se prit un jour de querelle au foyer de
l'opéra, avec un Provincial qu'il ne connoissoit
point, & qui ne voulut point céder.
M. *de Saint-Foix* se crut offensé, & lui

donna un rendez-vous. — Monſieur, lui dit le Provincial, quand on a affaire à moi, on vient me trouver, *c'eſt.ma coutume*; je demeure à l'hôtel de..... Je vous attendrai. — M. *de Saint-Foix* ne manqua pas le lendemain d'aller chercher l'inconnu, qui le reçoit très-poliment, & lui offre à déjeuner. — Il eſt bien queſtion de cela, dit M. *de Saint-Foix.* Sortons. — Non, répond tranquillement le Provincial, je ne ſors jamais ſans avoir déjeûné, *c'eſt ma coutume.* Il déjeûna à ſon aiſe, en invitant toujours M. *de Saint-Foix* d'en faire autant. Le déjeûné fini, ils ſortent & M. *de Saint-Foix* reſpire; mais en paſſant devant un café, l'inconnu l'arrête. — Monſieur, lui dit-il, après mon déjeûné, je joue toujours une partie de dames ou d'échecs, *c'eſt ma coutume*, chacun a la ſienne, vous ne voudriez pas.... — Hé, Monſieur! reprend M. *de Saint-Foix*, vous prenez bien votre temps pour jouer aux échecs. — Cela ne ſera pas long, lui dit l'inconnu, après quoi je ſuis à vous. Ils entrent dans le café: l'inconnu joue avec le plus grand flegme, gagne la partie, ſe lève, fait ſigne à M. *de Saint-Foix*, qui juroit entre ſes dents, lui fait

mille excuſes, & ajoute : — Si vous voulez, Monſieur, nous irons aux Tuileries, & nous ferons deux tours de promenade ; après avoir joué une partie je ne manque jamais d'aller me promener, *c'eſt encore ma coutume*. Comme les Tuileries ſont voiſines des Champs-Eliſées, M. *de Saint-Foix* qui crut que l'inconnu avoit fixé là le lieu du combat, accepte. On ſe promène ; l'inconnu fait ſes deux tours. M. *de Saint-Foix* lui propoſe de paſſer aux Champs-Eliſées. — Pourquoi faire, lui dit l'inconnu? Belle demande, répond *Saint-Foix*, parbleu ! Pour nous battre, eſt-ce que vous l'avez oublié. — Nous battre ! Y penſez-vous, Monſieur? Que diroit-on de moi? convient-il à un tréſorier de France, à un magiſtrat, de mettre l'épée à la main ? On nous prendroit pour des ſots. M. *de Saint-Foix* reſta comme anéanti, & quitta le tréſorier, qui fut le premier à publier ſon aventure ».

Il ſemble preſqu'impoſſible qu'avec ce caractère M. *de Saint-Foix* ait pu écrire dans des genres légers & agréables. Tout ce qu'il avoit d'aimable dans l'eſprit & dans le cœur, ſe répandoit ſur ſon papier. Ce n'étoit plus le même homme dans le

monde. Sa bruſquerie, ſes boutades, ſes humeurs, lui donnoient un vernis de groſſiéreté bien diſparate avec la délicateſſe de ſes ſentimens & de ſon imagination. Il étoit cependant modeſte, & ſe vantoit auſſi peu, qu'il ſe plaignoit peu des critiques dont on l'honoroit; car on lui fit les honneurs de la ſatire. Il ne s'abaiſſa jamais à répondre aux journaliſtes; mais quand les traits étoient envenimés, il s'adreſſoit au magiſtrat qui le vengeoit. Il ſe plaignoit auſſi, par la même voie miniſtérielle, des plagiats qu'on ſe permettoit de ſes ouvrages, il appeloit cela *pillacer* un auteur, & il ne ſouffroit pas volontiers que l'abbé *de la Porte* le *pillaçât*. On dira en l'honneur de ſa mémoire qu'il n'écrivit rien qui ne fût digne d'être conſervé, & qui ne pût ſervir de leçon. Il ſe fit un genre à lui, & c'eſt ainſi qu'il s'exprime lui-même: — Nous avons d'excellentes comédies de caractère (dans la préface de la *Comédie des Grâces*) nous avons quelques bonnes pièces d'intrigues; pourquoi n'admettroit-on pas au théâtre un troiſième genre de comédie, dont les ſujets moins étendus, plus unis, toujours dans le gracieux, ne préſente-

roient uniquement que la ſimple nature & le ſentiment. N'a-t-on pas toujours dit que la poëſie & la peinture étoient ſœurs ; & dans la peinture n'y a-t-il pas le payſage ; je ſuis perſuadé que ce nouveau genre de comédie plairoit beaucoup par la naïveté de ſes tableaux, s'ils étoient travaillés avec cet art, cette élégance, ce naturel, qu'un habile pinceau pourroit leur donner. Il faut un talent peut-être plus marqué qu'on ne penſe, pour ces ſortes de petits ouvrages, dont les couleurs doivent être ſi bien ménagées, qu'une teinte trop vive ou trop foible peut en rendre tout le coloris déſagréable. Il faut être doué d'une imagination tendre, qui n'admette pour ainſi dire que les objets que le cœur lui préſente, & il doit régner dans le tout, un air ſi aiſé, une expreſſion ſi naturelle, qu'il ſemble au ſpectateur qu'on a écrit ſans peine, ce qu'on a penſé ſans application —.

On ſent à merveille que l'auteur s'eſt fait une poétique à ſa manière, ainſi que l'ont oſé tous ceux qui ſe ſont écartés des genres connus. Il eſt cependant vrai, que le ſyſtême de *Saint - Foix* peut être très - ingénieux, & très - admiſſible. Il a

prouvé par des effets, qu'il n'hafardoit rien, & que ce nouveau genre pouvoit réuffir.

Nous fommes fâchés de ne point trouver fur la lifte des Académiciens François, M. *de Saint-Foix*, qui pouvoit y figurer avec une forte de diftinction. Peut-être ne demanda-t-il point une place qu'un ufage fingulier veut qu'on demande, comme fi on devoit folliciter une diftinction quelconque ! Dans les corps militaires, c'eft l'ancienneté qui élève aux grades fupérieurs, ou la réputation. Pourquoi n'en eft-il pas de même à l'Académie ? Parce qu'elle effuya un refus, a-t-elle lieu de craindre d'être de nouveau compromife ? Nous pourrions l'affurer que cette crainte n'eft pas fondée. Quoiqu'il en foit, *Saint-Foix* ne fut point Académicien, & n'en murmura point, il crut même qu'il n'étoit pas digne de cet honneur.

Parvenu à un âge où le repos eft l'unique bien qui puiffe encore mettre un prix à la vie, il fe retira dans un des fauxbourgs de Paris, où il étoit prefque ignoré. Quelques amis venoient le vifiter, & lui rappeler d'anciens fouvenirs. Il nomma

quelques jours avant ſa mort, l'abbé *de Very*, ſon ami, pour ſon exécuteur teſtamentaire. Les ſépultures dans les égliſes produiſoient dans les têtes une ſorte de fermentation, & on les regardoit comme elles auroient dû toujours l'être, c'eſt-à-dire, très-peſtilentielles. M. *de Saint-Foix* voulut être enterré dans le cimetière.

Nous allons donner une courte analyſe de ſes ouvrages.

Eſſais Hiſtoriques ſur Paris. L'objet de l'auteur a été de faire connoître le génie, le caractère de la Nation, la ſource, l'origine de nos loix, uſages & coutumes. On trouve ſans ceſſe un eſprit ſavant, profond, judicieux, un philoſophe agréable, un honnête homme, un bon citoyen. Son hiſtoire des anciennes guerres avec les Anglois eſt remplie d'érudition, & forme un morceau hiſtorique d'un très-grand mérite. Il nous a rendu la gloire qui nous étoit due, & que nos Hiſtoriens nous avoient laiſſé perdre par pareſſe ou indifférence. Il venge partout la France, & combat avec ſuccès *Rapin*, *Larrey*, & les hiſ-

toriens Anglois. Il n'eſt pas moins attentif à recueillir les traits qui font honneur aux dames.

L'*Oracle*, Comédie en un acte, eſt un chef-d'œuvre dans ſon genre; toujours applaudi; rien de ſi ſimple que le ſujet, de ſi agréable, de ſi ſpirituellement naturel.

Deucalion & Pirrha, attache par un intérêt ſoutenu.

Les Veuves Turques, Comédie, qui a été repréſentée en ſociété, le 12 Mai 1742, dédiée à *Said Effendi*, Ambaſſadeur de la Porte, en France. Cette Comédie fut compoſée à l'occaſion d'une fête que Madame la Ducheſſe *de* * * * donnoit à l'Ambaſſadeur. Elle a été traduite en langue Turque par le fils de *Said Effendi*. C'eſt peut-être l'unique ouvrage dramatique que les Turcs ayent traduit.

Le Silphe eut le plus grand ſuccès.

L'Isle Sauvage, en trois actes, d'un genre très-neuf. C'eſt un développement ingénu

de ces ſentimens innés d'un ſexe envers l'autre.

Nommer *les Grâces*, c'eſt rappeler l'idée du chef-d'œuvre le plus agréable de notre théâtre, dans le genre des peintures ingénieuſes, naïves & délicates : les images y ſont ſéduiſantes.

L'Heureuſe Épreuve produit un dénouement qui ſatisfait également le cœur & l'eſprit, le nœud en eſt d'une invention neuve ;

Egerie en un acte ;

Le dialogue *des Doubles Déguiſemens* eſt vif & ſoutenu. Il y a une force dans les caractères qui en donne beaucoup à la morale de cette Comédie ;

Zéloïde fournit un exemple rare de ſuccès pour les Tragédies en proſe ; une ſingularité de plus s'y rencontre, c'eſt que cette Tragédie n'a qu'un acte ;

Arlequin au Sérail ;

Le Rival Suppoſé ;

La Colonie fut ſuſpendue par ordre des Magiſtrats : on crut y trouver des traits licencieux ;

Les Parfaits Amans, ou, *les Métamorphoses*, Comédie en quatre actes, fut faite sur des machines, comme *Duclos* avoit écrit Acajou sur des estampes ;

Il y a dans la *Cabale*, Comédie en un acte, des scènes d'un ton d'imagination, auquel on ne s'attend point, d'autant que les caractères sont absolument neufs pour le théâtre & pour les mœurs. Les ridicules vus sous un aspect si nouveau, sans en être moins vrais, sont d'autant plus piquans que rien n'y ressemble à la formule usée des pièces à tiroirs, dans le genre desquelles il faut cependant placer celle-ci ;

Alceste est un divertissement composé à l'occasion de la Convalescence de Monseigneur *le Dauphin*. Cette pièce exprimoit naturellement les sentimens des François. Le Roi *Louis XV* en fut touché ;

Les Hommes est une Comédie remplie de philosophie & d'imagination ;

Le Derviche est traité d'une manière piquante ;

Il a encore donné *le Financier*, *Pandore*, *la Veuve à la mode*, *le Contraste*, *l'Amour & l'Hymen*.

Dans ses *Lettres Turques* on reconnoît la peinture de nos ridicules faite sans malignité ni mysantropie ;

Sa *Lettre sur l'Homme au masque de fer*, n'a rien éclairci ; le secret reste encore tout entier, & nous croyons qu'il importe peu de le dévoiler ;

L'Histoire de l'Ordre du Saint-Esprit fit beaucoup d'honneur à l'auteur, & est un ouvrage qui restera, par ce caractère de vérité & par la concision dans le style, qu'il a su y imprimer.

SAINT-HYACINTHE (THÉMISSEUL DE), dont le vrai nom étoit *Hyacinthe Cordonnier*, naquit à Orléans, le 27 Septembre 1684, de *Jean Jacques Cordonnier*, sieur *de Belain* & d'*Anne-Marie Mathé*; sa mère étant veuve, se retira à Troyes, avec son fils. Elle y donnoit des leçons de guittare, & son fils en donnoit d'italien. Celui-ci avoit pour élève une pensionnaire de l'abbaye de Notre-Dame ; & ses leçons ayant eu les mêmes suites que

celles d'*Abeilard* à *Héloïse*, il fut forcé de quitter Troyes, où M. *Bossuet*, évêque de cette ville, l'accueilloit très-bien; il s'occupoit peu à détromper le public qui lui donnoit le grand *Bossuet* pour père; opinion qu'autorisoient ses liaisons avec le prélat, neveu de ce grand homme, & la multitude de noms sous lesquels il masquoit le sien. Après avoir parcouru une partie de l'Europe, il se fixa à *Bréda*, où il épousa une demoiselle de condition, il mourut dans cette ville en 1746; nous ignorons les autres aventures de sa vie; *Voltaire*, son ennemi, dit qu'il avoit été moine, soldat, libraire, marchand de café, & qu'il vivoit du projet *du Biribi*, (lettres secrètes, lettre 50e). Il n'a guère vécu à Londres, dit-il ailleurs, que de mes aumônes & de ses libelles. Voici (suivant M. *de Burigni*), ce qui avoit attiré à *Saint-Hyacinthe* ces injures & ces calomnies. Cet écrivain fit un voyage à Paris vers l'an 1719. Il y fut très-bien accueilli des gens de lettres, & fit connoissance avec *Voltaire*, qui commençoit déjà sa brillante carrière. On représentoit alors *Œdipe*, où toute la ville accouroit, « je me souviens,

» (dit M. *de Burigni*), que M. *de Saint-*
» *Hyacinthe* ſe trouvant à une de ces nom-
» breuſes repréſentations près de l'auteur,
» lui dit, en lui montrant la multitude
» des ſpectateurs : voilà un éloge bien
» complet de votre tragédie ; à quoi M.
» *de Voltaire* répondit très-honnêtement :
» votre ſuffrage, Monſieur, me flatte plus
» que celui de toute cette aſſemblée. Ces
» deux écrivains ſe voyoient quelquefois,
» mais ſans être fort liés. Peu d'années
» après, ils ſe trouvèrent en Angleterre,
» & ce fut alors que leur haine com-
» mença, pour durer le reſte de leur vie.
» M. *de Saint-Hyacinthe*, (diſent les au-
» teurs du *Journal Encyclopédique*), a dit
» & répété pluſieurs fois à M. *de Burigni*,
» que M. *de Voltaire* ſe conduiſit très-irré-
» gulièrement en Angleterre, qu'il s'y fit
» beaucoup d'ennemis par des procédés
» qui ne s'accordoient pas avec les prin-
» cipes d'une morale exacte. Il eſt même
» entré avec moi, (ajoute M. *de Burigni*),
» dans des détails que je ne rapporterai
» point, parce qu'ils peuvent avoir été
» exagérés. Quoiqu'il en ſoit, *Saint-Hya-*
» *cinthe* fit dire à M. *de Voltaire*, que
» s'il

» s'il ne changeoit de conduite, il ne » pourroit s'empêcher de témoigner publi» quement qu'il le désaprouvoit : ce qu'il » croyoit devoir faire pour l'honneur de la » Nation Françoise, afin que les anglois » ne s'imaginassent pas que les françois » étoient ses complices & dignes du blâme » qu'il méritoit. On peut bien s'imaginer » que M. *de Voltaire* fut très-mécontent » d'une pareille correction. Il ne fit ré» ponse à M. *de Saint-Hyacinthe* que par » des mépris : & celui-ci de son côté » blâma publiquement & sans aucun ména» gement la conduite de M. *de Voltaire* ». Ce poëte, depuis cette époque, ne cessa de marquer sa haine à *Saint-Hyacinthe*, la bile de celui-ci s'enflamma, & il résolut de se venger par un trait qui offenseroit vivement son adversaire ; il faisoit dans ce temps-là une nouvelle édition de *Mathanasius*, à laquelle il joignit l'apothéose ou la déification du docteur *Masso*. Il y inséra la relation d'une fâcheuse aventure de M. *de Voltaire*, qui avoit été très-indignement traité par un officier françois nommé *Beauregard*. Cette édition de *Mathanasius*, augmentée de l'apothéose, ne fit pas grande

ſenſation à Paris, où elle n'avoit pas été imprimée. Mais l'abbé *des Fontaines* ayant fait imprimer dans ſa Voltairomanie l'extrait qui regardoit M. *de Voltaire*, on recommença à parler beaucoup de la triſte aventure qui étoit preſque oubliée. M. *de Voltaire* ſe plaignit vivement à M. *de Burigni*, qui engagea M. *de Saint-Hyacinthe* à écrire au poëte, pour déſavouer le procédé de l'abbé *des Fontaines*; mais cette lettre ne le ſatisfit nullement, (voyez la lettre de M. *de Burigni*, ſur les démêlés de M. *de Voltaire* avec M. *de Saint-Hyacinthe*, *in*-8°. 1780; & l'extrait qui en a été donné dans le *Journal Encyclopédique*, du premier Juin 1780. Nous avons de lui le chef-d'œuvre d'un inconnu, *Lauſanne*, 1754, en 2 vol. *in*-8°. & *in*-12, c'eſt une critique aſſez fine des commentateurs qui prodiguent l'érudition & l'ennui, mais elle eſt trop longue pour une plaiſanterie; la déification du docteur *Ariſtarchus Maſſo* qui eſt dans le deuxième volume, mérite encore plus cette cenſure, quoiqu'elle ſoit du même auteur, à l'exception de la tirade contre *Voltaire*, qui eſt aſſez plaiſamment tournée, & de quelques morceaux où il y a de la gaieté,

le reste est assez maussade. D'ailleurs son héros, qui étoit un pedant de Hollande, est inconnu à presque tous ses lecteurs ; & la plupart des traits qu'il dirige contre lui sont perdus pour eux. 1°. *Mathanasiana*, à la Haye, 1740, 2 vol. *in*-8°. Ce sont des mémoires littéraires, historiques & critiques. M. l'abbé d'*Artigny* prétend que *Saint-Hyacinthe* auroit pu nous donner quelque chose de meilleur ; 2°. plusieurs romans dans lesquels on distingue *Melytene* ou l'illustre *Persan*, très-médiocres, celui du *Prince Titi* est le seul qu'on lise avec intérêt, & où il y ait de l'esprit.

Il est auteur d'un roman intitulé : *la Conformité des Destinées*, *in*-12, 1740.

Cette notice est tirée du *Dictionnaire Historique*, dont les éditeurs pourront à leur tour prendre les notices des auteurs dont ils n'ont point parlé, dans notre collection.

SAINT-LAMBERT (DE) mestre de camp de cavalerie, ancien major des gardes du roi *Stanislas*, duc de Lorraine, membre de l'académie françoise, né à Nancy en 1717. Un de ses premiers ouvrages fut une

ode fur l'euchariftie, imprimée en 1732; il a prononcé à l'académie de Nancy plufieurs difcours remplis de goût & écrits avec fageffe. Le recueil de fes poëfies légères annonça de bonne heure l'agréable facilité de l'auteur & le fit diftinguer parmi ceux qui couroient la même carrière, tels que M. l'abbé *de Bernis*, M. *de Boufflers*, *Bernard*. Son poëme *des Saifons* lui procura une gloire nouvelle, l'étendue du poëme, fa variété des détails, l'intérêt de la matière, le talent du poëte & la fenfibilité qu'il y décèle, & qui a multiplié ces vers heureux qui font *les Proverbes du Cœur*, ouvrirent à l'Auteur les portes de l'Académie.

Il s'étoit déjà annoncé pour un morallfte tendre & ami des hommes. Qui n'a été trompé en lifant les *Fables de Sadi !* On croit entendre le vertueux *Sadi*. Ce fage, c'eft M. de Saint-Lambert qui a imité le ton & la manière afiatique. C'eft un des meilleurs ouvrages de ce genre. La philofophie en eft pure, & eft préfentée d'une manière piquante, perfonne n'a peut-être mieux imité les formes du ftyle oriental, le choix d'images & de maximes qui lui eft

propre, l'union fréquente des idées religieuſes & des idées de morale, enfin une certaine gravité majeſtueuſe qui tient à la fois à la ſimplicité des mœurs & à la pompe de l'imagination : deux caractères dominans des orientaux ſe retrouvent dans l'ouvrage de M. *de Saint-Lambert* ; nous n'avons pas beſoin de dire que l'auteur a ſu, à la palme des talens, unir les tributs d'une eſtime journalière. Puiſſe-t-il en jouir long-temps, & contribuer au bonheur de ſes amis qui ne pourroient ſe paſſer de ſa préſence !

SAURIN (*Bernard-Joſeph*), né à Paris, avocat de l'Académie Françoiſe, mort en 1782. Il étoit fils de *Joſeph Saurin* de l'académie des ſciences de Paris, qui fut accuſé par *Jean-Baptiſte Rouſſeau* d'être l'auteur des *Fameux Couplets* qui firent exiler ou plutôt bannir le poëte lyrique. *Bernard Saurin* vivoit dans le grand monde, & ſavoit s'y faire eſtimer : ſes vertus (dit M. *de Nivernois*) étoient ſans faſte, ſon commerce étoit ſans épines, une certaine pétulance dans la diſpute donnoit à ſa ſociété quelque choſe de piquant, ſans y

rien mêler de fâcheux : c'étoit de la véracité & non pas de l'orgueil ; on dit que dans la jeuneſſe de M. *Saurin*, cette efferveſcence alloit juſqu'à une eſpèce d'emportement ; mais la raiſon l'avoit réduite à n'être que de la vivacité, & ſous cette forme plus douce, il l'a conſervée juſqu'à ſon dernier jour. M. *Saurin* jouiſſoit toujours d'une belle mémoire, d'une imagination féconde, étudioit, compoſoit avec ſuccès à la fin de ſa vie : comme on voit quelque chêne antique & courbé par les orages, pouſſer des rejetons vigoureux & verdoyans, ſon eſprit & ſon caractère n'ont jamais rien perdu de leur énergie, & ſachant allier à l'énergie la circonſpection & la meſure, ce qui eſt ſi rare & ſi digne d'éloges, il n'a jamais rien outré, rien exagéré, même dans la culture de la ſageſſe & de la philoſophie.

Une lettre de Mde. *Saurin* qui eſt à la tête du *recueil des œuvres* de ſon mari, nous apprend qu'il a exercé pendant quinze ans la profeſſion d'avocat, qu'il avoit plus de quarante ans lorſqu'il lui fut loiſible de ſe livrer à ſon goût pour les lettres, qu'il pouſſoit ſi loin la modeſtie, que dans la con-

ſiance la plus intime, & pendant une longue ſuite d'années, perſonne ne lui a jamais entendu parler de lui-même, qu'il étoit vrai, juſte, bienfaiſant, indulgent, quoiqu'auteur; aſſez gai, malgré l'apparence, & qu'il n'avoit jamais pu vaincre la terreur que lui inſpiroit la ſeule idée de la mort; je me trouve bien ici, diſoit-il, pourquoi ne puis-je y reſter encore quarante ans?

On peut ajouter qu'il eut des amis, & qu'il les aima; nous fûmes tous attendris juſqu'aux larmes quand nous entendîmes ce vieillard réciter dans une ſéance de l'académie françoiſe, ces vers à l'ombre de *Voltaire*, de ſon ami.

VERS
A L'OMBRE DE VOLTAIRE,
PAR M. SAURIN;
Récités à la Séance de l'Académie Françoise, 1779.

O toi ! dont la Muse immortelle,
Nous laiſſant un long ſouvenir,
Sera des âges à venir :
Toi, qui nous privas ſi long-temps
Du plaiſir de te voir, du charme de t'entendre,
Hélas ! de ce bonheur à peine jouiſſans,
Nous te perdons : tu meurs, & de cris impuiſſans,
Nous fatiguons le Ciel, ſans réveiller ta cendre.
Ah ! trop préſent à mes regrets,
De ce Grand Homme, encor tout m'offre ici les traits
Dans ce buſte : c'eſt lui tout entier qui reſpire ;
Je crois entendre encor ſa voix.
Oui, tu me parles, je te vois :
C'eſt avec cette grâce, avec ce fin ſourire,
Qu'aſſis à nos côtés pour la dernière fois,
De l'art de penſer & d'écrire,
Tu mettois ſous nos yeux & l'exemple & les loix.
Dans un reſpectueux ſilence,
Notre ame ſuſpendue à tes moindres diſcours,
Du Dieu qui t'agitoit reſſentoit la préſence ;
Mais, hélas ! tu touchois au terme de tes jours,
Quand, ſurpris, échauffés du feu de ton vieil age,

Nous nous plaiſions à t'admirer.
C'étoit notre dernier hommage :
Nous allions bientôt te pleurer.
Eh ! que ma Muſe rajeunie
N'a-t-elle ces vives couleurs,
Et cette puiſſante harmonie
Dont te douèrent les neuf Sœurs.
Que n'ai-je un moment ton génie !
J'oſerois...... Vain ſouhait ! je n'ai que ma douleur.
Chargé d'ans, & voiſin des bornes de la vie,
Tout mon talent eſt dans mon cœur.
Mais quand toute l'Europe avec reſpect te nomme,
Mes regrets, qu'en ces vers je cherche à ſoulager,
N'ont pas l'orgueil de croire honorer un Grand Homme.
Eh ! qu'importe à ta gloire un tribut paſſager !
Zaïre, *Mahomet*, *Semiramis*, *Alzire*,
Chefs-d'œuvre que le temps ne peut déſavouer,
Où tout Paris accourt, pleure, frémit, admire,
Mieux que nous ſavent te louer.
Que tu ſais à ton gré faire couler des larmes
Aux mortels qu'endurcit l'éclat de la grandeur,
Offrir, dans leurs pareils, la leçon du malheur !
A la tendre pitié prêter encore des charmes ;
Et mêlant à ſa voix le cri de la douleur,
Réveille l'homme en eux, & leur redonne un cœur.
Si quelque choſe nous conſole,
Et nous peut, de ta perte, adoucir les douleurs :
Plus heureux que le *Taſſe*, au moins du Capitole,
Le deſtin ne t'a point envié les honneurs.
Ce grand jour à jamais vivra dans la mémoire,
Où de tous les travaux que t'a coûté la gloire,
Un moment te paya le prix.
Ce jour où d'*Apollon* on a traité le fils

Comme le fut *Maurice*, enfant de la victoire;
Où mêlant à la joie & nos pleurs & nos cris,
Du laurier triomphant la main de *Melpomène*
Couronna tes cheveux blanchis.
Cet hommage éclatant, cette touchante ſcène,
Tous ces autres lauriers ſur ton front amaſſés,
Qu'en ſe jouant, ta Muſe a moiſſonnés ſans peine,
Suffiſent à ta cendre & t'honorent aſſez.

On croyoit entendre le vieux *Philémon* regrettant *Beaucis*, ou *Neſtor* pleurant ſur la tombe de ſon ami, le ſouvenir de cette ſéance ne s'effacera pas de notre mémoire; on y écoutoit M. *Ducis*, louant avec génie le poëte célèbre qu'il remplaçoit, on y entendit l'épître de M. *Marmontel* ſur l'eſpoir de ſe ſurvivre, dans laquelle le ſentiment a inſpiré le poëte & accru l'illuſion par les peintures les plus attachantes, c'eſt ainſi qu'il parla de *Voltaire* après que M. *Saurin* eut fini.

. . . . & toi, dont les travaux divers
Ont durant ſoixante ans étonné l'univers,
L'aurois-tu dépoſée au terme de la vie,
Cette gloire qui fit le tourment de l'envie,
Et d'un monde par toi ſi long-temps éclairé,
Ton indigne tombeau t'auroit-il ſéparé?
Quoi! tandis que tes vers enchantent nos oreilles,
Que nos plus doux plaiſirs ſont le fruit de tes veilles,
Que, d'une voix enfin tous les cœurs attendris,

Du grand art d'émouvoir te décernent le prix;
Qu'inſtruits par tes leçons, des rois couverts de gloire
T'accompagnent en pompe au Temple de mémoire,
Et, ſur un monument à jamais affermi,
Vont graver de leur main le nom de leur ami:
Tu ne l'entendrois pas ce concert de louange!
Ce cri des nations qui t'honore & te venge!
Vous qui deviez former des accens ſi touchans,
Suſpendez votre lyre, interrompez vos chants,
Enfans du Pinde, au ſein d'une nuit vaſte & ſombre,
Vos ſons perdus, jamais n'iront flatter ſon ombre:
Aux pleurs des malheureux, aux éloges des rois,
Voltaire eſt inſenſible: il n'entend plus nos voix;
Elle fut donc bien vaine, hélas! cette eſpérance
De conſoler ſon ombre & d'acquitter la France,
Lorſque par l'univers notre zèle avoué
Promet la palme à qui l'auroit le mieux loué.

M. *Saurin*, (il l'a dit lui-même) — au-deſſous de nos grands maîtres, il y a des places qu'on peut honorablement occuper. Il ſe plaçoit ſans s'en douter, car *Spartacus*, *Blanche* & *Guiſcard*, *Beverley*, ſont des ouvrages généralement eſtimés, ſur leſquels la critique n'a oſé s'appeſantir, les *Mœurs du Temps*, *l'Anglomanie*, ſont, dit un Journaliſte, deux charmans actes de comédie, qui feront toujours également plaiſir à la repréſentation & à la lecture.

L'auteur eſt dans la comédie des *Mœurs*

du Temps partout élégant, & la fineſſe ne nuit jamais à la clarté.

Blanche & Guiſcard eſt une Tragédie écrite purement & avec une énergie philoſophique : la Tragédie de *Spartacus* eſt remplie de beautés du premier ordre.

Le *Conte de Mirza & Fatmé* eſt abſolument dans le genre indien, & ſe fait lire avec le plus doux intérêt.

Parmi les *Poéſies* fugitives qu'on trouve dans les *Œuvres* de M. *Saurin*, on doit diſtinguer l'*Epître de la Vieilleſſe* & celle ſur *la Vérité*, l'Auteur perſonnifie ainſi *la Vérité*.

Dis qu'il n'appartient pas au néant de notre être,
D'oſer de la nature interroger le maître ;
Dis qu'on doit reſpecter ces ſentimens ſi doux,
Que le temps développe & fait croître avec nous,
Les droits ſacrés du ſang, l'amitié, la patrie,
Et dans le fond des cœurs, la pitié qui nous crie :
Aide les malheureux. Né comme eux pour ſouffrir,
Tout mortel eſt leur frère & doit les ſecourir :
Ah ! ne combattons point par d'odieux ſyſtêmes,
L'amour d'autrui fondé ſur l'amour de nous-mêmes :
Hobbes, qui des humains fait des loups dévorans,
Qui détruit les vertus & ſoutient les tyrans,
A-t-il peint l'homme ? Non : *Hobbes* le défigure.
A tous ſes argumens oppoſons la nature ;

Lorsque l'enfant sorti du sein qui l'a porté,
Foible, & par la douleur de toutes parts heurté,
Mêle aux cris du besoin les pleurs de l'impuissance,
Peu d'instans détruiroient sa fragile existence,
Si l'amour ne veilloit au soutien de ses jours;
Mais éprouvant d'abord les plus tendres secours,
Bientôt avec plaisir pressant une mamelle,
Il soulage sa mère; & soulagé par elle,
En commençant de vivre, il commence d'aimer
Ce lien mutuel qui vient de se former;
Tout l'accroît chaque jour & tout le fortifie;
Des êtres que le Ciel a doués de la vie,
L'homme en son premier âge est le plus dépendant,
Le plus foible de tous, le plus long-temps enfant:
Tendre objet de nos soins assidus & durables,
Ce sont ses bienfaiteurs qu'il voit dans ses semblables;
C'est pour son premier bien qu'il fut ainsi formé:
Qui n'aime que soi seul, de soi seul est aimé;
Eh! qui voudroit du jour, si quelque main chérie
N'aidoit à supporter le fardeau de la vie?
C'est en le partageant qu'on goûte le bonheur.
Malheur à qui ne sent que sa propre douleur!
Il vit dans un désert: jamais d'un cœur aride
La foule des plaisirs n'a pu remplir le vide.
L'homme a, pour être heureux, besoin de sentimens;
Et les jours sont bien longs pour qui n'a que des sens.

On trouve des *Chansons*, des *Contes* & des *Epigrammes* qui sont marqués au même degré de talent & de mérite.

SAUVIGNY (DE).

Apologues Orientaux, *in*-12, 1764.

C'eſt à l'occaſion de ces apologues que nous plaçons l'auteur dans cette notice; leur ſuccès nous diſpenſe d'en rendre compte, nous nous bornerons à parler de l'auteur qui eſt vivant. *Bille-Edme de Sauvigny*, officier de cavalerie, chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint-Louis, cenſeur royal & de la police, eſt né en Bourgogne, il a compoſé pendant qu'il ſervoit dans les gardes du roi *Stanislas*, duc de Pologne, les ouvrages ſuivans.

La *France Vengée*, poëme;
La *Religion Révélée*, poëme;
Réflexions ſur l'Origine, épître;
Voyage de madame Adélaïde & de madame Victoire.

Odes Anacréontiques.

Tous ces ſujets ou pieux, ou à la louange des princeſſes auguſtes, annoncèrent le patriotiſme, la ſaine morale & les talens de l'auteur, qui ne ſe démentit point dans ſon épître des *Lettres Philoſophiques*, ni dans ſon livre intitulé *l'Une & l'Autre*, ou *la Nobleſſe Commerçante & Militaire*. On écrivoit beaucoup alors ſur les moyens d'enga-

ger la nobleſſe à commercer. L'abbé *Coyer* & tant d'autres s'étoient élevés avec force contre le préjugé qui claſſe les négocians à une énorme diſtance de la nobleſſe. Mais il faut que ce préjugé ſoit inné parmi nous, puiſque les meilleurs ouvrages n'ont rien détruit, rien innové.

M. *de Sauvigny* a donné au théâtre François, *Socrate*, tragédie en trois actes, dans laquelle le plus ſage des philoſophes eſt peint avec force & vérité.

Hirza ou *les Illinois*, tragédie en cinq actes, qu'on regrette de ne pas voir plus ſouvent.

Gabrielle d'Eſtrées, tragédie où l'on aime à revoir des perſonnages certainement bien chers à la nation.

Abdir, drame, qui eſt le ſujet ſi touchant du jeune *Argill*, tranſporté ſur la ſcène, & dont le roman ſi intéreſſant de M. *de Mayer* a fourni le canevas.

On a trouvé dans la comédie du *Perſiſleur*, de la facilité, une poéſie légère, & des détails très-ingénieux, cette comédie n'a pas été aſſez bien accueillie.

M. *de Sauvigny* a commencé le recueil du *Parnaſſe des Dames*, il a publié un joli recueil intitulé les *Après Soupers de la Société.* Il traduit maintenant *Grégoire de Tours*, c'étoit à lui à qui cette tâche ſembloit particulièrement convenir, lui qui eſt ſi familier avec les mœurs des François des deux premières races. *L'Hiſtoire amoureuſe de Pierre-le-Long & de Blanche Bazu*, a rendu ce vieux ſtyle précieux, & a preſque fait aimer les mœurs de ce bon temps, on ne pouvoit imiter plus heureuſement & avec tant de graces. Proſe, poéſie, caractères, intrigues, tout convient au temps, tout eſt peint avec fidélité & intérêt; qui ne lira avec plaiſir les morceaux ſuivans :

COMPLAINTE

DE PIERRE-LE-LONG.

O mes ennuis! ô mes ennuis!
Baillez-moi trève vous en prie
Sans en mourir, du tout ne puis
Vous endurer loin de ma mie:
Baillez-moi trève vous en prie.

NON que me plaigne de ſouffrir:
C'eſt douceur de ſouffrir pour elle;

Mais las! ſi me faites mourir,
J'ai peur que chagriniez ma belle,
J'ai peur que chagriniez ma belle.

CHANSON JOYEUSE.

HEUR où malheur qu'amant puiſſe endurer,
Il n'en eſt onc deſſus la terre
Qui puiſſe à moi ſe comparer :
Merci, Amour, j'ai mon ſalaire.

AMANS, aimez, après mes longs ſoupirs,
N'ai, comme vous, les grâces de ma Dame;
Et ſi pourtant n'avez tous mes plaiſirs,
Faudroit encor avoir mon ame.

LA NOUVELLETÉ,

CHANSON.

IL eſt certain qu'un jour de l'autre mois,
M'eſt advenu très-merveilleuſe choſe,
Toute ſeulette étois au fond du bois,
Vint mon ami, plus beau que n'eſt la roſe;
Il me baiſa d'un baiſer ſage & doux
Et puis après il me fit choſe amère:
Si que je dis, avec un grand courroux,
Tenez-vous coi j'appellerai ma mère.

IL eſt certain qu'il devint tout tranſi,
Voyant courir larmes ſur mon viſage;
A jointes mains, il me cria merci,

Et cela fit que je fus moins ſauvage :
Quand il me vit que je parlois ſi doux,
L'ami s'y prit de tant belle manière,
Que je lui dis, ſans avoir de courroux,
Tenez-vous coi, j'appellerai ma mère.

Il eſt certain que lors il m'arriva
Choſe nouvelle, à quoi n'étois pas faite,
Et quaſi morte, un baiſer m'acheva,
Qui me rendit les yeux clos & muette;
Puis m'éveillai, mais d'un réveil ſi doux,
Que remourus, tant il me fit grand-chère;
Enfin beſoin ne fut d'être en courroux :
Il devint coi, ſans qu'appelai ma mère.

SENEÇAI (*Antoine* BAUDERON DE SENEÇAI *ou* SENECÉ), né à Mâcon en 1643, étoit arrière petit-fils de *Brice Bauderon*, ſavant médecin, connu par une pharmacopée. Son père, lieutenant-général au préſidial de Mâcon, qui mérita par ſon zèle patriotique un brevet de conſeiller d'état, lui donna une excellente éducation, il ſuivit le barreau pendant quelque temps, moins par inclination que par déférence pour ſes parens. De retour dans ſa patrie, il accepta un duel qui l'obligea de ſe retirer à la cour du duc de *Savoye*, pourſuivi partout par ſon mauvais deſtin, il eut une autre affaire avec les frères d'une demoiſelle

amoureuſe de lui qui vouloit l'épouſer malgré eux. Ce nouvel incident l'obligea de paſſer à Madrid. Sa première affaire ayant été accommodée, il revint en France, & acheta en 1673 la charge de premier valet-de-chambre de la reine *Marie-Thérèſe*, femme de *Louis XIV*; à la mort de cette princeſſe arrivée en 1684, la ducheſſe d'*Angoulème le reçut* chez elle, avec toute ſa famille qui étoit nombreuſe. Cette princeſſe étant morte en 1713, Seneçai retourna dans ſa patrie, où il mourut en 1737 à 94 ans. La littérature, l'hiſtoire, les muſes françoiſes & latines étoient l'objet de ſes plaiſirs, il ne négligea pourtant pas la ſociété, & il y plut autant par ſon caractère que par ſon eſprit: il conſerva, juſqu'à la fin de ſa vie, un eſprit ſain & animé de cette gaieté & de cette joie innocente, qu'il appeloit avec raiſon le baume de la vie, les poéſies que nous avons de cet auteur, le mettent au rang des favoris d'*Apollon*. Sa verſification eſt cependant quelquefois un peu négligée; mais les graces piquantes de ſa poéſie dédommagent bien le lecteur de ce défaut; il a fait des épigrammes, 1724, *in*-12; des nouvelles en vers, des ſatyres, en 1675,

in-12, &c. Son conte du *Kaimac* eſt d'un ſtyle plaiſant & ſingulier ; il ſe trouve dans l'élite des poéſies fugitives, ainſi que la manière de filer *le Parfait Amour*, autre conte eſtimé. On diſtingue auſſi le poëme intitulé : *les Travaux d'Apollon*, ouvrage original, & dont le poëte *Rouſſeau* faiſoit grand cas.... On trouve dans les *Mercures* du temps de bonnes diſſertations du même auteur, ſur différens ſujets (1).

Il a réfuté les mémoires du cardinal de Retz dont il a conteſté l'authenticité, & il prouve qu'il eſt impoſſible que ce cardinal en ſoit l'auteur. Senecé avoit connu tous les perſonnages qui ſont indignement traités dans les mémoires, & il en fait lui-même des portraits plus décens, nous n'oſons point affirmer qu'ils ſoient plus reſſemblans.

V

VIELAND (M.), qui vit encore dans la cour de Saxe-Gotha, eſt trop connu pour

(1) Cet article eſt tiré du *Dictionnaire Hiſtorique*, & nous aimons mieux tranſcrire, que de déguiſer des plagiats, quand nous n'avons rien de nouveau à dire.

que nous croyons devoir dire quelque chofe fur fa perfonne. On fait qu'il s'eft exercé dans prefque tous les genres de poéfie, qu'il a fait des pieces de théâtre, & des romans de différens genres. Son roman d'*Agathon* eft le premier ouvrage moderne allemand qui ait été traduit. Il eft en effet le meilleur, le plus ingénieux, le plus philofophique & le plus agréable de tous ceux qui ont paru en Allemagne; l'auteur voulant le faire paffer pour la traduction d'un roman grec, a fuivi la méthode des Héliodore, des Tatius & des Longus, c'eft-à-dire, que comme dans les amours de *Théagènes* & *Chariclée*, de *Leucippe & Clitophon*, & *d'Ifmène*, il commence à raconter les aventures de fes héros, lorfqu'ils font déjà au milieu de leur carrière, ce n'eft qu'au bout de plufieurs livres qu'il nous apprend le commencement de fa vie. L'auteur a voulu repréfenter un honnête homme qui a le courage de pratiquer la vertu.

Dans un *Difcours* qui précède le roman d'*Agathon*, M. *Vieland* claffe les principaux auteurs de la littérature allemande : *Utz*, *Leffeing*, *Gleim*, *Geftemberg* font diftingués

par des poéſies légères. *Cramer*, par les odes, *Hagedorn*, *Gellert*, *Roſt*, par les fables & les contes, *Geſſner*, par l'Idille, *Bodmer* par la poéſie élevée; *Haller*, *Zacharie*, *Kleiſt* par l'enthouſiaſme épique, *Klopſtok*, par ſon poëme intitulé *la Meſſiade*, *Rabner* par la ſatyre, *Schlegel*, *Crhonegk* par les ouvrages dramatiques, le juif *Mosès* par la morale.

Les *Mémoires* de Mademoiſelle *Sternheim* du même auteur, publiés en allemand en 1771, ont été traduits en françois en 1772, par madame de *L. F.*, les mœurs de la nobleſſe allemande du ſecond ordre y ſont bien peintes; malheureuſement les réflexions y ſont trop multipliées, l'héroïne réfléchit & moraliſe ſans ceſſe, & ne nous fait pas grâce d'une ſeule penſée. L'auteur y joint les ſiennes propres.

M. *Vieland* a déclaré n'en être que l'éditeur & fait donner les honneurs de la compoſition à madame de *la Roche*, femme d'un conſeiller de l'élection de Trêves: on trouve à la fin du ſecond volume une anecdote allemande, dont madame *de la Roche* eſt auteur, & qui n'a point les défauts que nous reprochons à la première partie.

Les *Aventures Merveilleuses de Don Silvio de Rosalva* ou *le Nouveau Don Quichotte*, a été traduit en françois en 1770; 1 vol. *in*-8°.

M. *Vieland* déclare dans la *Préface*, qu'il n'est que l'éditeur de cet ouvrage, & que le véritable auteur est *Don Ramis de Z...*, ci-devant secrétaire d'ambassade d'Espagne en Allemagne; mais il ne faut point ajouter foi à cette supercherie; on reconnoît avec plaisir dans cet ouvrage le ton philosophique & badin de M. *Vieland*, les plaisanteries sont ici plus légères que dans les autres ouvrages de ce poëte, il y est plus libre, plus aisé.

L'ouvrage est une imitation du *Don Quichotte* de *Michel de Cervantes*, dans laquelle l'auteur a eu envie de corriger ses lecteurs de la manie des *Contes de Fées*, comme l'auteur espagnol a voulu faire revenir sa nation sur le goût des *Romans de Chevalerie* : il a imité la marche de *Cervantes*, & *Don Silvio* est calqué sur *Don Quichotte*, *Pédrillo* sur *Sancho*, nous n'osons pas dire que le mérite de la copie égale celui de l'original, mais du moins y trouve-t-on beaucoup d'agrémens.

Ce roman a été traduit par feue madame d'*Uſſieux*, qui joignoit au mérite de ſavoir pluſieurs langues, celui de bien écrire dans la ſienne, & qui avoit des qualités perſonnelles vraiment recommandables ; elle étoit épouſe d'un homme de lettres qui vit encore, & avantageuſement connu dans la littérature.

Le *Nouvel Amadis* de M. *Vieland* eſt plutôt un poëme qu'un roman : cet ouvrage recommandable par la célébrité de ſon auteur, n'a pas toutes les grâces de l'*Amadis François* ; mais on peut ſe diſtinguer au ſecond rang. L'auteur débute par une apoſtrophe à ſa muſe, mêlée d'imprécations contre les critiques, les faux dévots, & contre les prudes. Il annonce de cette manière l'eſprit dans lequel ſon ouvrage eſt compoſé. On voit que M. *Vieland* a voulu que ſon lecteur pût faire des applications, mais la plupart ſont trop forcées, & il eſt très-difficile quelquefois de deviner ſur quoi les plaiſanteries portent. *Amadis* eſt trop ſingulièrement repréſenté, on ne ſait ſouvent ce qu'il deviendra, l'auteur a cru pouvoir ſe permettre des anachroniſmes, pour rendre ſa fiction piquante ; mais il

il y a mis trop peu de ménagemens ; dans le chant dix-ſeptième, il fait cheoir *Amadis* qui eſt bleſſé de ſa chûte, on le porte dans une cabane voiſine habitée par une vieille qui avoit des ſecrets merveilleux pour guérir toutes les maladies, & même pour reſſuſciter les morts : un élixir ſouverain le tira d'embarras. Et à propos de cet élixir, le traducteur de M. *Vieland* fait dire à l'auteur, que cet élixir eſt connu maintenant ſous le nom *des Gouttes* du comte *de Caglioſtro. Une note ajoute*, le fameux *Abraham Rajo*, qui fait de nos jours tant de miracles dans une ville de France (Strasbourg), ſous le nom du comte *de C**** deſcend en droite ligne de cette bonne vieille, & a hérité de tous ſes ſecrets. On conviendra que c'eſt amener les plaiſanteries d'un peu loin. Si le traducteur a falſifié ſon original à ce point là, il en eſt plus répréhenſible.

Nous ajouterons que le ſujet d'*Amadis* ne convenoit point à M. *Vieland*, la peinture de certaines mœurs n'eſt propre qu'à des obſervateurs placés dans ces villes, où la galanterie a de la fraîcheur, ſon mouvement & des grâces ; il faut la peindre

autrement qu'avec les couleurs de l'*Idille*.

M. VIELAND EST AUTEUR

Du poëme de Cyrus ;
Du poëme de l'Art d'Aimer ;
Du poëme sur la Nature ;
Du poëme intitulé : *l'Épreuve d'Abraham* ;

IL A COMPOSÉ

Des Contes Moraux ;
Des Lettres Morales ;
Les Lettres des Morts aux Vivans ;
La Sympathie des Ames ;
Clémentine ;
Jeanne Gray, Tragédie ;
Arasme & Panthée, Tragédie.

VILLENEUVE (*Gabrielle-Susanne* BARROT), fille d'un gentilhomme, restée veuve de M. *de Gallon*, seigneur de Villeneuve, lieutenant-colonel d'infanterie ; elle logea & vécut avec le célèbre *Crébillon* le tragique, jusqu'à sa mort arrivée en 1755. Elle s'exerça dans le genre romanesque, & elle eut à cet égard quelque succès.

ON A D'ELLE

Le Phénix Conjugal, in-12 ;

Le Juge Parvenu, in-12;

Les Contes de cette année, in-12;

Les Belles Solitaires, en trois parties, *in*-12;

Le Beau-Frère ſuppoſé, quatre parties, *in*-12;

Le Temps & la Patience, deux vol., *in*-12;

Mademoiſelle de Marſange, in-12;

La Jardinière de Vincennes. Ce dernier roman eſt un tableau des caprices de l'amour & de la fortune; les ſituations ſont attendriſſantes, la nobleſſe des ſentimens, la juſteſſe des réflexions rachètent la foibleſſe & l'incorrection du ſtyle;

Le Prince Azerolles eſt le plus joli de ſes ouvrages, & eſt, en effet, très-ingénieux. Madame *de Villeneuve* faiſoit inſérer des *Vers* dans les *Mercures* du temps.

SANDISSON (M. DE). Les trois premières éditions du Roman d'*Abdalla* ſont ſemblables, & le roman n'y finit point; lorſqu'il parut en 1713, il fut attribué à un abbé jeune alors, mais déjà diſtingué par ſon mérite, comme il l'étoit par ſa naiſſance, qui préſidoit à la plus fameuſe *Bibliothèque de l'Univers*, qui parent d'un Chancelier de France, fut chargé de la Librairie, fut de toutes les académies, &

est mort Doyen des Conseillers d'Etat, (M. *Bignon*).

L'auteur suppose qu'un M. *Sandisson* établi à Batavia, lui a adressé un manuscrit arabe dont l'auteur & le héros (*Abdalla fils d'Amek*) avoit été chargé par le Grand Mogol *Cha Jehan* de conclure un traité avec la Compagnie hollandoise. Il assure que cet Ambassadeur est mort à Batavia ayant reçu la nouvelle que l'Empereur du Mogol avoit été détrôné, & qu'il étoit mort faute d'avoir bu avec les précautions nécessaires, l'eau de la Fontaine merveilleuse de l'isle de Borico, qu'*Abdalla* lui avoit apportée. Telle est la fable qui amène ce conte, & lui donne quelque légère vraisemblance ; — cette *Notice* est de M. le Marquis *de P......*

VOISENON (*Claude-Henri de Fusée*, Abbé DE), l'un des quarante de l'Académie Françoise, Conseiller intime & Ministre du Prince évêque *de Spire*, né au château de Voisenon près Melun, le 8 Juillet 1708 ; nous passerons rapidement sur les motifs de sa vocation ecclésiastique, & de son refus d'accepter l'épisco-

pat; il préféra l'abbaye royale du Jars, le séjour de Paris, la liberté & les muses. Il se lia avec mademoiselle *Quinault*, Actrice célèbre, retirée du théâtre, qui avoit réuni chez elle une société de gens de lettres & de gens de qualité; on lisoit des ouvrages deux fois par semaine, on y jouissoit de cette liberté de plume & de gaieté trop rare, & malheureusement trop nécessaire à l'homme de génie; l'abbé *de Voisenon* y parut tout ce qu'il étoit, vif, brillant & plein de grâces, original & piquant.

C'est sur l'invitation pressante de mademoiselle *Quinaut*, & d'après le plan qu'elle lui en traça, que l'abbé *de Voisenon* écrivit la comédie intitulée: *la Coquette Fixée*, qui eut un très-grand succès au Théâtre Italien, & où on trouva de la facilité, des tirades heureuses, une peinture vraie (dit un journaliste) « des mœurs du » jour, des nuances de caractère bien sai- » sies, un dialogue facile & spirituel, on » sait par cœur ce morceau ».

Je ne veux point avoir une maison bruyante,
Où Paris en détail s'amène & se présente,
Où l'on trouve Officiers, Magistrats, Beaux-Esprits,

Toute eſpèce en un mot, excepté des amis;
Une maiſon enfin où, loin de ſe voir maître,
Le mari ſubjugué n'a pas droit de paroître,
Et ſans ceſſe entend dire, avec un ris moqueur,
Que l'on va chez Madame & jamais chez Monſieur.
Oui, ſans doute, à préſent, par un abus extrême,
Le ſoir, ſi par haſard, quand il vient de rentrer,
Chez ſa femme, un moment il oſe ſe montrer,
On demande tout bas quel homme ce peut être?
S'il ſe trouve quelqu'un qui le faſſe connoître,
On ſe lève, & Madame avec un air tranſi,
Dit : ne vous levez pas, Monſieur; c'eſt mon mari:
Il s'en ira bientôt : car jamais il ne ſoupe.
Alors le ſérieux gagne toute la troupe;
Tous, d'un ennui marqué, ſemblent enveloppés:
Le ſilence eſt rompu par quelques mots coupés.
L'Homme qui voit le froid que ſa préſence inſpire,
Et qui juge aiſément qu'on veut qu'il ſe retire,
S'eſquive, ouvre la porte en déplorant ſon ſort,
Et l'on voit la gaîté qui rentre quand il ſort.

Il donna ſucceſſivement le *Réveil de Thalie*, comédie en un acte & en vers, les *Mariages Aſſortis* comédie, *la Jeune Grecque*, qui ſoutinrent ſa première réputation.

Dans le même temps, il s'en faiſoit une dans les ſociétés de Paris, par de jolis vers & par d'autres ouvrages; c'eſt là auſſi qu'il ſe rapetiſſa, & qu'il émouſſa le deſir de tenter de plus durables ſuccès, il

n'écrivit plus rien dans un genre élevé, & ne composa plus des ouvrages de chevalet.

L'*Histoire de la Félicité*, les poëmes *des Israélites* sur le Mont *Oreb*, & des fureurs de *Saül*, sont des productions médiocres, malgré l'esprit & les vers heureux dont ils sont remplis. Nous ne parlerons point de *Zelmis & Zelmaïde*, ni du *Sultan Mis-à-Pouf*, ni du *Recueil de ces Messieurs*, pour lequel il étoit en société avec le comte *de Caylus*, madame *de Graffigny*, MM. *la Chaussée*, *Duclos*, *Moncrif*, *Crébillon* le fils, *Clairaut*, *le Grand Prieur d'Orléans*, le marquis d'*Armenonville*, & ceux qui étoient des soupers de mademoiselle *Quinaut*, & qui savoient rédiger les plaisanteries qu'on s'y permettoit.

Le duc *de Choiseul* offrit à l'abbé *de Voisenon*, une place de Ministre, chargé des affaires de France dans une cour étrangère, mais celui qui avoit refusé par amour de la liberté, un évêché, devoit refuser un ministère, ce qui ne manqua point : le duc *de Choiseul* récompensa son refus d'une pension de 6000 livres, à condition qu'il travailleroit à des essais histo-

riques à l'ufage des princes de la famille royale. Son travail s'eft réduit *à des Fragmens Hiftoriques.* On n'y trouve rien d'utile (felon un journalifte), ils fourmillent de calembours, de pafquinades, de jeux de mots. Ce qu'on eft convenu d'appeler efprit de fociété, ne peut s'allier longtemps avec la gravité néceffaire à l'hiftoire.... Le feul morceau d'une certaine étendue, a pour objet les négociations entre la France, la Hollande & l'Angleterre, pour la paix d'Utrecht, pendant les années 1713, 1714.

On trouve encore dans les œuvres de l'abbé *de Voifenon*, des anecdotes littéraires fur un grand nombre de gens de lettres, & fur quelques autres perfonnes connues : la plupart de ces anecdotes décèlent la légèreté, la prévention, l'injuftice même la plus choquante. Les colibets, les turlupinades & le néologifme y reviennent à chaque page, le journalifte juftifie fon jugement en citant des articles qui en effet font finguliers. Nous ne rapporterons que celui qui regarde le préfident *Hainaut ; la reine honoroit le préfident Hainaut de fes bontés : la perte de cette*

Princeſſe fut en lui la première époque de l'hiver de ſon ame ! Quel jargon ! à coup ſûr, celui qui écrivoit ainſi n'avoit ni le véritable, ni le bon eſprit, ni ſenſibilité. Ces vers ne ſont pas exempts des mêmes taches, ou plutôt des mêmes ſingularités.

*A MADEMOISELLE DE G***.*

C'EST créer, charmante Jeuneſſe,
Que d'imaginer des plaiſirs :
L'amour les voit naître ſans ceſſe
Dans le vide de vos loiſirs,
Et les modèle avec adreſſe
Sur le deſſin de vos deſirs.

Des plaiſirs modelés ſur le deſſin des deſirs ! a-t-on jamais rien écrit de pareil !

AUTRE.

TOUS les jours ſeront fêtes doubles,
Et les deſirs ſeront le plan des *Oremus* :
. . . .
. . . .
. . . .
C'eſt dans tes yeux qu'on lira ſon roſaire,
Les amours répondront en chœur,
La relique ſera ton cœur,
Le mien ſera le reliquaire.

Encore des desirs qui font un plan d'*Oremus*, un cœur qui est relique, un cœur qui est reliquaire. Dans quel temps écrivoit-il donc ? demandera-t-on un jour ? Si *Chaulieu* revenoit, que diroit-il ? On prétend que *Voltaire* à son retour à Paris, fut bien surpris du jargon qu'il trouva dans la société, du calembour dont on abusoit en sa présence, il le regardoit comme l'éteignoir de l'esprit, il avoit engagé Madame *du Défant* à se liguer avec lui, & à ne pas souffrir qu'un *tyran si bête* usurpât l'empire du grand monde ; presque seuls ils étoient restés d'un siècle plein de politesse. Il écrivit :

On dit qu'aujourd'hui la Jeunesse
A fait à la délicatesse
Succéder la grossiéreté ;
La débauche à la volupté,
Et la vaine & lâche paresse
A cette sage oisiveté
Que l'étude occupoit sans cesse.

Et *Voltaire* disoit vrai. Pour revenir à l'abbé *de Voisenon*, c'est moins à lui qu'il faut s'en prendre qu'aux libraires, qui vont feuilletant tous les porte-feuilles, & en tirent des morceaux que l'auteur n'avoit

confiés qu'à l'amitié indulgente, pour en former des volumes. Cinq volumes *in*-8°. pour le *Recueil des Œuvres* de l'abbé *de Voisenon*, c'eſt une de ces entrepriſes de librairie auſſi ridicule qu'il ſoit poſſible. C'étoit le ſeul moyen d'étouffer l'eſprit de l'auteur ſous un tas de puérilités & d'inepties.

Son goût étoit délicat & sûr, & jamais on n'eut à l'accuſer d'avoir porté un mauvais jugement ſur les manuſcrits qu'on lui confioit. Il fut comme tous les gens-de-lettres, en butte à la ſatyre & la mépriſa.

Sa liaiſon avec madame *Favart* nuiſit au mari de cette aimable actrice; le public avoit l'injuſtice d'attribuer à l'abbé les charmans ouvrages de M. *Favart*, il s'en défendit continuellement avec chaleur & avec ſincérité.

Nous n'avons parlé que de la gaieté de ſon eſprit, de ſes liaiſons, il eſt temps d'ajouter que le revenu de trente mille livres de rente étoit partagé aux malheureux. Il penſionnoit les uns, aumônoit les autres, & ſous la forme plus délicate d'un prêt, il ſecouroit ceux qui auroient pu rougir d'un don. Il mourut à Voiſenon le 22 Novembre 1775, âgé de ſoixante-huit ans. Nous tranſ-

crirons l'*Epître* remplie de gaieté, qu'il adressa à *Tronchin*, son médecin, peu de jours avant sa mort.

GRAND Médecin, de mes sottises,
Vous causez ma sécurité.
Comptant sur votre habileté,
Sans cesse je m'expose aux crises.
Je suis sûr de l'impunité.
Oui, mes fautes sont votre ouvrage,
Je n'en accrois la quantité
Que pour vous devoir davantage.
Je vis en les multipliant,
Vous me guérissez, en riant.
D'une morale repoussante,
Attribut de qui ne sait rien,
Vous fuyez la marche pesante.
L'amitié douce & consolante
Dont le coloris fait du bien,
Et me persuade & m'enchante:
Vous êtes un Magicien.
Le sentiment est l'interprète
Des avis que vous me donnez.
Votre cœur est votre baguette,
Et moi-même vous m'étonnez.
Je me trouve meconnoissable:
Je fais vœu de docilité,
Et je vais être raisonnable:
Divin docteur, en vérité,
C'est me jouer un tour pendable;
Docteur célèbre, à si bon droit,
Vous voulez, sans aucune grâce,
Qu'on boive & qu'on mange tout froid:

Croit-on que cela m'embarraſſe?
Par un régime ſi nouveau
Vous ſavez me marquer ma place.
Mettre un des quarante à la glace,
C'eſt mettre le poiſſon dans l'eau.

Il pouſſa cette gaieté juſqu'aux derniers momens, s'étant fait apporter avant de mourir ſon cercueil de plomb, il s'adreſſa à ſon laquais. Voilà ma dernière redingote, lui dit-il, j'eſpère que tu ne me voleras pas celle-la.

Il fut reçu à l'Académie Françoiſe, le 22 Janvier 1763, à la place de *Crébillon* le tragique, ſon *Diſcours* de réception eſt rempli de poéſie & d'imagination. L'invention des deux *Temples de la fauſſe Gloire* & de *la Gloire véritable* eſt ingénieuſe.

Il avoit une qualité précieuſe pour l'amitié, c'eſt qu'il étoit vrai, & qu'on pouvoit le conſulter avec ſécurité; il corrigeoit volontiers les ouvrages de ſes amis. *Voltaire* ne dédaignoit point de le conſulter.

VOLTAIRE (*François-Marie* AROUET DE), né à Paris le 20 Novembre 1694; mort à Paris le 30 Mai 1778. M. *de Vauvenargues* a fait ſon portrait auſſi fidèlement qu'on puiſſe le deſirer, & qui ne reſſemble

ni à ces fades éloges, ni à ces ſatyres indécentes dont *Voltaire* a été accablé.

Je me ſens forcé (dit-il) de reſpecter un génie hardi & fécond, chéri, pénétrant, facile, infatigable, auſſi ingénieux & auſſi aimable dans les ouvrages de pur agrément, que vrai & pathétique dans les autres: d'une vaſte imagination qui a embraſſé & pénétré rapidement toute l'économie des choſes humaines, à qui ni les ſciences abſtraites, ni les arts, ni la politique, ni les mœurs des peuples, ni les opinions, ni leurs hiſtoires, ni leurs langues même n'ont pu échapper; illuſtre en ſortant de l'enfance par la grandeur & la force de ſa poéſie féconde en penſées, & bientôt après par les charmes & par le caractère original & plein de raiſon de ſa proſe, philoſophe & peintre ſublime, qui a ſemé avec éclat dans ſes écrits tout ce qu'il y a de grand dans l'eſprit des hommes, qui a repréſenté les paſſions avec des traits de feu & de lumière, & enrichi le théâtre de nouvelles graces; ſavant à imiter le caractère & à ſaiſir l'eſprit des bons ouvrages de chaque nation, par l'extrême étendue de ſon génie, mais ne mettant rien d'ordinaire, qu'il ne

l'embelliſſe ; éclatant juſques dans les fautes qu'on a cru remarquer dans ſes écrits, & tel que malgré leurs défauts, & malgré les efforts de la critique, il a occupé ſans relâche de ſes veilles, ſes amis & ſes ennemis, & a porté chez les étrangers, dès ſa jeuneſſe, la réputation de nos lettres, dont il a reculé les bornes.

Il nous ſiéroit mal de prononcer ſur le génie de cet écrivain célèbre, & qui eſt digne de toute la célébrité dont il jouit. Nous n'avons certainement point acquis le droit de le juger. Ce que nous ſavons bien, c'eſt qu'il peut ſervir de modèle dans plus d'un genre.

Babouc, *Zadig*, *la princeſſe de Babylone*, ſont dans le genre oriental, & c'eſt là raiſon qui nous a obligé d'inſérer cette notice. Ces romans ſont ſupérieurs à preſque tous ceux du même genre. C'eſt le merveilleux d'un philoſophe ; ils ont plutôt les formes orientales, que le ton & la couleur des Orientaux.

Il nous ſeroit plus facile de prononcer ſur le cœur de *Voltaire*, qui fut, quoiqu'on en diſe, humain, ſenſible & bienfaiſant,

perſonne n'eut autant à ſe plaindre que lui des littérateurs, & de l'injuſtice des ſectaires. En débutant il fut la victime d'un ſcélérat, nommé *Beauregard*, qui lui attribua des vers qu'il n'avoit point faits. Il fut enfermé à la Baſtille. On ſait qu'il y compoſa de mémoire pluſieurs chants de *la Henriade*. *Roy* étant à la Baſtille en 1725, y compoſa également un *poëme* de ſept mille vers, dont le ſujet eſt *la Conquête du Mexique*. On ne croiroit pas ce lieu ſi propice à la poéſie. Au ſortir de ſa captivité, il fut menacé d'être aſſaſſiné par le même, & les libelliſtes dans le même temps vouloient l'aſſaſſiner d'une autre manière; il a tout ſurmonté, & il a fait du bien.

J'ai fait un peu de bien, c'eſt mon meilleur ouvrage, diſoit-il, & il le diſoit avec ſenſibilité. Qu'on reliſe ſa lettre à M. *le Brun* à l'occaſion de la nièce du grand *Corneille*. *Dans nos loiſirs nous lui apprendrons à broder les ſujets du Cid & de Cinna*. Nous allons tranſcrire une lettre tirée du voyage de M. *de Mayer*, en Suiſſe, dans laquelle il peint dans *Voltaire*, le ſeigneur bienfaiſant. C'eſt la lettre vingt-ſixième du ſecond volume. L'auteur après avoir peint la dé-

ſolation dans laquelle la révocation de l'édit de Nantes avoit jeté *Ferney* & *Sergy*, dit : — Tel étoit l'état de *Ferney* à l'époque où *Voltaire* en fit l'acquiſition. Il voulut en ranimer les reſtes, & il s'y prit de la meilleure manière. A Marſeille le ſieur *Roux de Corſe*, avoit fondé une ville (Brue) ſur un terrein aride. *Voltaire* ſuivit cet exemple ; il appela des Colons ; aux laboureurs, il donnoit des fermes à bail, des avances pécuniaires & des inſtrumens de labour ; aux artiſans, une maiſon, moyennant un cens, & un prêt d'argent. Il obtint du fiſc des adouciſſemens conſidérables, un abonnement avec les fermes, l'établiſſement de la poſte, & la diſtribution du tabac. Soixante ménages montèrent à ſix cent ; des horlogers s'y établirent, on y voit encore la manufacture de Romilli. Tous les mois *Voltaire* bâtiſſoit une maiſon, & accueilloit un Colon. Tandis que des journaliſtes ſoupçonnoient ſon cœur, il leur donnoit par ſes bienfaits un terrible démenti ; c'étoient de ces bienfaits obſcurs dont la vanité n'a pas même la faculté de ſe targuer, & dont une ame ſupérieure eſt ſeule capable. Cette main occupée à

ſuivre une correſpondance multipliée avec des Souverains, des Miniſtres, des Savans, dreſſoit des placets pour des payſans, ſa renommée lui attiroit des viſites nombreuſes; on n'étoit point un homme de qualité, bel eſprit & connoiſſeur, ſi on n'avoit fait au moins une fois le voyage de Ferney, pour y voir un vieillard, très-peu jaloux des caillettes titrées, qui, clos dans ſa chambre à coucher, paſſoit dans ſa bibliothèque, & par une trape, dans ſa ſalle des bains: on avoit fait ſouvent un voyage inutile; on s'étoit promené ſous ſon allée de marroniers, & on avoit regardé le globe ou méridien de ſa terraſſe: cependant on venoit habiter à ſon voiſinage; on affermoit, on achetoit des héritages, & on verſoit de l'argent dans le pays. Quand il partit, il laiſſa douze cent Habitans dans la conſternation; vous n'y en trouveriez pas ſix cent. Un ſeul homme, un bon ſeigneur, eſt difficile à remplacer. Il vint chercher à Paris des lauriers, & il trouva la mort.

. . . .

. . . .

M. *de Mayer* continue ainſi : — on a laiſſé dans la ſalle à manger un tableau

ſatyrique, & qu'on ne peut guère pardonner ; c'eſt *Voltaire conduit au Temple de Mémoire*, devancé par la renommée, & applaudi par la France, la Ruſſie & la Pruſſe ; à ſes pieds & pêle-mêle, jetés l'un ſur l'autre, ſont *Nonotte*, *Patouillet*, *la Baumelle* & des ſatyriques vivans qu'il ne me convient point de nommer. C'eſt apparemment à table que *Voltaire* s'égayoit à leurs dépens, avec le ſarcaſme amer dont il étoit capable. Je ne puis vous diſſimuler qu'il pouſſa trop loin ſa haîne contre ceux qui le critiquoient ; c'eſt un tort qu'il eſt difficile de pallier ; il avoit aſſez de renommée pour ſupporter les morſures de l'envie, ou plutôt les déchirures d'un parti qui l'attaquoit tout haut, en l'admirant tout bas. On voit dans le même tableau des images plus conſolantes, & dont il eut raiſon de garder un touchant ſouvenir ; les *Calas*, les *Sirven*, Madame *Dupuy*, qui habite encore au voiſinage, & qui tourne ſans ceſſe des yeux de douleur ſur ce château où la bienfaiſance & le génie l'avoient attirée, & maintenant muet & déſert.

. . . .

. . . .

Sur la façade de l'églife, on lit : *Deo erexit Voltarius.* Il bâtiffoit ce temple pendant que des journaux l'accufoient d'impiété, & il alloit affifter à la meffe de minuit avec la famille qu'il s'étoit faite par fes bienfaits. Il écrivoit au Roi de Pologne : — *Il faut que chacun dans fa chaumière faffe autant de bien que Votre Majefté en fes Etats : Elle bâtit de belles églifes Royales, j'édifie des églifes de village. Diogène remuoit fon tonneau, quand les Athéniens conftruifoient des flottes. Si vous foulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits nous en foulagions dix ; le devoir des Princes & des Particuliers eft de faire chacun dans fon état tout le bien qu'il peut faire.*

Voulez-vous favoir s'il eft regretté, venez : le filence de fes maifons défertes vous l'apprendra : elles étoient habitées quand il vivoit. Heureux celui dont l'éloge, a-t-on dit, part de l'antichambre ! à plus forte raifon quand il part d'une bouche libre, qui vient gémir fur une tombe. —

Veut-on voir *Voltaire* honorer la Philofophie, en fe peignant lui-même, il fuffit de lire une lettre qu'il écrivoit au même roi. — Il n'y a point en France de meil-

leurs citoyens que les Philoſophes ; ils aiment l'état & le Monarque ; ils ſont ſoumis aux loix ; ils condamnent & ils couvrent de honte ces factions pédanteſques & furieuſes également ennemies de l'autorité Royale & du repos des ſujets ; il n'eſt aucun d'eux qui ne contribue avec joie, de la moitié de ſon revenu, au ſoutien du Royaume. Continuez, Sire, à les ſeconder de votre autorité & de votre éloquence ; continuez à faire voir que les hommes ne peuvent être heureux que quand les Rois ſont Philoſophes, & quand ils ont beaucoup de ſujets Philoſophes. Encouragez de votre voix puiſſante des citoyens qui n'enſeignent dans leurs écrits & dans leurs diſcours, que l'amour de Dieu, du Monarque & de l'Etat. — Il n'a ceſſé de régler toute ſa vie, ſa conduite, ſur ces principes reſpectables.

VERS

FAITS A SELLIÈRES,

SUR SON TOMBEAU.

Par M. le Marquis de VILETTE.

Le voilà, ce Grand Homme accablé par la gloire !
Les Muses sont en pleurs, tous les Arts sont en deuil ;
Dans le Nord, on élève un temple à sa mémoire,
Au fond de ces déserts, il n'a pas un cercueil.

O tombe que j'embrasse ! ô vénérable terre !
Terre qui, sous mes pas, as semblé tressaillir,
Ouvre-toi, qu'en mon sein je puisse recueillir
Les restes précieux qu'enferme cette pierre.

Dans les lieux dont trente ans il fut le bienfaiteur,
Que ne puis-je emporter son génie & sa cendre !
Privé de ces devoirs que je ne puis lui rendre,
Je vais les consoler en y portant son cœur.

Le roi de Prusse voulut consoler les manes *de Voltaire*, en lui rendant les plus grands honneurs. On lit dans la gazette de Berlin du 30 Mai 1780 — aujourd'hui à neuf heures & demie du matin, on a célébré dans l'église catholique de cette ville,

avec toute la pompe convenable, aux fraix de Sa Majeſté, un ſervice ſolemnel, pour le repos de l'ame de feu Meſſire *François-Marie Arouet de Voltaire*, Membre de l'Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Pruſſe, l'un des quarante de l'Académie Françoiſe, Seigneur de Ferney & de Tournay au pays de Gex, décédé à pareil jour en 1778; un très-grand nombre de perſonnes diſtinguées de divers états ont aſſiſté à cette cérémonie religieuſe; au ſortir de laquelle on a diſtribué des aumônes conſidérables aux pauvres.

Ce ſervice a été demandé par les Académiciens catholiques de Berlin, & ils l'ont obtenu de leur Curé avec d'autant plus de facilité, de juſtice & de raiſon, qu'ils ont produit des preuves authentiques que feu M. *de Voltaire* a fait avant ſa mort une profeſſion de foi très-orthodoxe; qu'il s'eſt confeſſé, qu'il a édifié les ames chrétiennes par des aumônes & autres bonnes œuvres, qu'il a eu à l'Abbaye de Sellieres, au diocèſe de Troyes, tous les honneurs de la ſépulture éccléſiaſtique; de ſorte que c'eſt méchamment qu'on a fait courir le bruit que le clergé françois lui avoit voulu refu-

ſer la ſépulture ; choſe que ce clergé ſi reſpectable n'auroit pu faire ſans violer les loix de la juſtice, ſans détruire les principes de la bonne police, & ſans donner à des haînes particulières une influence incompatible avec la charité chrétienne, & avec toute vertu ſincère & véritable.

L'égliſe étoit tendue & magnifiquement illuminée, & on avoit élevé au milieu un ſuperbe catafalque. Le roi avoit prononcé le panégyrique de Voltaire dans ſon Académie.

LISTE DE SES OUVRAGES.

La Henriade ;
Eſſai ſur la Poéſie Epique ;
Le Temple du goût ;
Diſſertation ſur les changemens arrivés dans notre Globe ;
Micromégas ;
Élémens de la Philoſophie de Newton ;
Remarques ſur les Penſées de Paſcal ;
Mêlanges de Littérature, d'Hiſtoire, de Philoſophie ;
Zadig, ou *la Deſtinée ;*
Le monde comme il va ;
Diatribe du Docteur Akakia ;

Hiſtoire

Hiſtoire de Charles XII ;
Le Poëme de Fontenoi ;
Remercîment ſincère à un homme charitable ;
Conſeils à M. Racine ;
Tombeau de la Sorbonne ;
Eſſai ſur le Siècle de Louis XIV ;
Eſſai ſur les Guerres Civiles ;
Les Menſonges imprimés ;
Mennon ;
La Voie du Sage ;
Le Préſervatif ;
Réponſe à toutes les objections faites contre la Philoſophie de Newton ;
Hiſtoire des Croiſades ;
Annales de l'Empire ;
Abrégé de l'Hiſtoire Univerſelle ;
Hiſtoire de la Guerre, 1741 ;
La Religion naturelle, Poëme ;
La deſtruction de Lisbonne ;
Supplément à l'Hiſtoire de Louis XIV ;
Apologie de Bolingbroke ;
Lettres Philoſophiques ;
Eſſai d'Hiſtoire générale ;
Candide ;
Précis de l'Eccléſiaſte & du Cantique des Cantiques ;
Hiſtoire de l'Empire de Ruſſie ;

Contes de Guillaume Vadé ;
Recueil de Poésies Fugitives ;
Réponses à ses Critiques ;
Lettres sur divers sujets de Littérature ;
Mémoires pour les Calas ;
L'Ingénu ;
L'Apôtre ;
La princesse de Babylone ;
La guerre de Genève.
L'homme aux quarante Ecus ;
Le Cathécumène ;
Le diner de M. Boulainvilliers ;
Son Théâtre.

U

UNCY (*Mademoiselle*), a inséré dans son *Recueil* des Contes qui appartenoient aux auteurs qui se trouvoient avec elle chez mademoiselle *Quinaut*, & qui formoient la société de ces Messieurs.

On en a recueilli 44, tous *Moraux*, en 1763, un seul volume *in*-12.

L'auteur est encore vivant, ses *Contes* respirent une raison sage, une morale pure ; & il paroît qu'elle a sacrifié l'invention à ces deux qualités précieuses.

D

DUSSIEUX (*Madame*), nous avons déjà parlé de cette dame dans le courant des *Notices*, on ſait qu'elle a traduit le roman de *Don Silvio de Roſalva*, par *Vieland.*

Elle a donné au public deux volumes de *Nouvelles Intéreſſantes.* Son ſtyle eſt toujours animé par le ton du ſentiment, ou le cri des paſſions ; la nouvelle qui a pour titre les *Princes d'Arménie*, nous a infiniment intéreſſés.

POST-SCRIPTUM.

NOUS ne nous flattons point de n'avoir omis perſonne dans cette *Notice*, malgré l'envie que nous avons eue d'être exacts, & les ſoins que nous nous ſommes donnés. Une nomenclature de ce genre étoit plus difficile qu'on ne penſe ; on n'a qu'à ouvrir la *Bibliothèque des Romans* de l'abbé *Linguet*, on verra combien eſt réduit le nombre des ouvrages & des auteurs ; qu'on liſe nos *Notices*, on ſera convaincu de nos

efforts par la quantité de *Contes* & d'Auteurs que nous avons indiqués. Les *Dictionnaires hiſtoriques des Écrivains Célèbres* en ont omis pluſieurs ; il nous a fallu chercher, & nous n'avons point regretté le travail & le temps. Ces *Notices* claſſeront du moins un genre qui aura ſes auteurs & ſon *Dictionnaire* ; en ſéparant ainſi toutes les parties de la littérature, on parviendra à établir un ordre après lequel ſoupirent ceux qui ſe plaignent de la multiplicité des livres.

Fin de la Notice des Auteurs.

NOTICE

Des Recueils dans lesquels on trouve des Contes des Fées.

La Bibliothèque des Fées & des Génies, 2 vol. *in*-12.

Recueil de Contes Galans, in-12, 1699.

Contes moins Contes que les autres, in-12, 1698.

Les Illustres Fées, 2 vol. in-12, 1701.

Nouveaux Contes de Fées, in-12, 1718.

Fées à la Mode, in-12, 1698.

Nouveau Recueil de Contes de Fées, in-12, 1731.

Nouveaux Contes de Fées, in-12., 3 vol. 1776.

Bibliothèque de Campagne, ou *Amusemens du cœur & de l'esprit*, 17 vol.

Anecdotes Indostanes, ou *Zegzey*, 1 vol. *in*-12, 1751.

Les Mercures depuis 1710.

On trouve dans tous ces Recueils *un choix de* Contes de Fées , *ſouvent très-mal choiſis. Les Rédacteurs ſemblent y avoir pris à tâche de reproduire le même Conte ſous toutes les formes ; & dans toutes les* Collections , *tantôt ils font garder l'anonyme aux Auteurs bien connus de ces jolis Ouvrages , tantôt ils attribuent aux plus célèbres des morceaux qu'ils n'ont point écrits. Notre* Notice *mettra déſormais les Lecteurs en garde contre les ſurpriſes de cette eſpèce.*

NOTICE ABRÉGÉE

Des Contes des Fées & Orientaux, ouvrages analogues, qui complettent la Collection des Fées & des Romans Orientaux, dont nous n'avons point parlé.

Anecdotes Orientales, *Arabes & Musulmanes*, 2 vol. *in*-8°., 1779, chez *Vincent*, Libraire.

Aventures du Mont-Griffon, ou *la Baguette Enchantée*, in-12, 1718.

Adages Orientaux, 1 vol. *in*-12, 1684.

Contes Orientaux, tirés des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, 2 vol. *in*-12, 1749.

Alma-Moulin, Conte Oriental, en 1779.

Gengiskan, Histoire Orientale, par M. *de St. M* * * *.

On trouvera dans les Mercures les Contes ſuivans :

Aglaure, ou *la Fée de la Forêt.*

Almanzor & Zehra, Conte Arabe, par M. *Bret*, en 1772.

Almerine & Zelima, ou *les Dangers de la Beauté*, Conte Oriental, en 1773.

Amana, ou *les Vœux Indiſcrets*, 1773.

Almet, ou *l'Emploi des Richeſſes*, 1773.

Les Ames, Conte Arabe, par M. *B****.

La Bienfaiſance, Conte, par M. *B****.

Balky, Conte Oriental, 1768.

Mirza, ou *la Néceſſité d'être utile*, 1774.

Les Miroirs Enchantés, 1761.

L'Origine des Montagnes, par le Montagnard des Pyrenées, 1759.

Les Epoux qui ne s'aiment point, 1762.

Les Souhaits Punis, 1760.

Zaman, Hiſtoire Orientale, par M. *B****.

La plupart des *Contes* inſérés dans les *Mercures*, ont été recueillis par leurs Auteurs. Nous n'avons point nommé ceux qui ont gardé l'anonyme.

A N E C D O T E S

O R I E N T A L E S.

Par M A Y O L, 1752, *in*-12, 1 vol.

Ce petit volume contient trois *Romans* ou *Contes*. *Osiris vengé* qui a quatre-vingt-quatre pages; *le Temple de l'Amour* qui a quarante-quatre pages; *le Triomphe de l'Amour* qui a cent quarante-huit pages.

Le fond du conte d'*Osiris* eſt le maſſacre de ce prince égyptien, vengé par ſon fils. Le merveilleux n'y domine point; mais on n'y voit pas non plus où l'auteur en a voulu venir; rien n'intéreſſe, c'eſt une imitation de *Ninus*, mal reproduite; le ſtyle en eſt lâche & froid.

Le Temple de l'Amour eſt une imitation de celui de *Gnide*; c'eſt une princeſſe qui eſt inſenſible & qu'on conduit à ce *Temple*, dont elle parcourt les différentes enceintes. Son amant parvient à la toucher. Voici le nom des différens veſtibules de ce *Temple*.

Le premier eſt dédié *à la Beauté*; car

point d'amour ſans beauté. Les laides, apparemment, n'en ſauroient inſpirer. L'auteur y place le grouppe des graces, car ſans les grâces la beauté ne réuſſit qu'à demi, elles ſont nues *& offrent aux yeux tous les tréſors de la nature.* On y voit la déeſſe de la jeuneſſe, car pour être aimée, il faut grâces, beauté, jeuneſſe. Les modèles des amans ſont repréſentés par *Endymion* & *Pâris*, car il faut qu'un amant ſoit beau, jeune & robuſte.

Le ſecond veſtibule eſt conſacré *au Deſir. Pigmalion*, à genoux devant ſa ſtatue, perſonnifie, d'une manière très-heureuſe, le *Deſir*; mais l'auteur auroit pu ſe diſpenſer d'y placer *Narciſſe* qui n'aimoit que ſoi; *Salmacis* qui avoit des deſirs libertins pour *Hermès* & la fille de *Cinire*.

Le troiſième veſtibule eſt rempli par *les Soins*; *Hercule* y file auprès d'*Omphale*; *Iphis* eſt aux pieds d'*Anaxarte*; *Jaſon* à ceux de *Médée*.

Le quatrième veſtibule offre l'*Eſpoir*. *Ixion* s'élance ſur le nuage qui couvre *Junon*; *Hyppomène* comptant ſur ſon or pour arrêter *Atalante*.

Le cinquième veſtibule retrace les obſtacles qui s'oppoſent au bonheur des amans. C'eſt *Galatée* ſurpriſe par *Polyphème* ; *Pelée* prêt à être foudroyé aux genoux de *Thétis* ; l'infortuné *Léandre*.

Le ſixième veſtibule reſpiroit la *Volupté* ; les images n'en ſont point ſi pures. L'auteur ſe contente de dire que les murs offroient aux yeux mille amans fortunés.

Le ſanctuaire du *Temple* étoit l'aſile de l'amour. Ce dieu brilloit du feu des pierreries, apparemment que l'auteur exige que les amans ſoient riches.

Les *Songes* étoient dans une caverne, non loin de l'île de Cithère ; l'amant de la princeſſe *Zophire* veut ſe les rendre propices ; l'amour parla pour lui, & les *Songes* obſédèrent la princeſſe. Il n'étoit pas poſſible qu'une femme pourſuivie le jour par ſon amant, & la nuit par des *Songes* qui le lui rappeloient, gardât plus long-temps ſon indifférence. D'ailleurs l'amour avoit donné une chaîne à l'amant qui s'en ſervit pour attendre ſa maîtreſſe.

Le lecteur peut juger ſi ce *Roman* reſſemble au *Temple de Gnide*.

Le Triomphe de l'Amour rentre dans le

plan d'*Ofiris* ; c'eſt un prince qui, après bien des obſtacles eſt heureux avec celle qu'il aime, & ſe voit élevé ſur le trône d'Egypte. Il n'y a point d'intérêt, aucun détail ne rachète la ſtérilité du fond.

APRÈS SOUPERS
DE LA CAMPAGNE:

1 volume *in*-12, 1759.

C'EST un *Recueil* de pluſieurs contes aſſez agréablement narrés, mais dont la plupart ſont très-peu intéreſſans; *le Conte de Zoroé & Philaminte*, ou *la fidélité conjugale*, *eſt dans le genre de la Féerie. Zoroé* eſt un époux qui, après trois années de mariage doit mourir; mais qui doit renaître ſi ſon épouſe *Philaminte* lui reſte fidèle durant ſon veuvage, malgré les inſtances de pluſieurs amans: ſon ame durant ces épreuves devoit être autour d'elle, épier toutes ſes actions & ſuivre ſon épouſe. Quelle tâche pour l'ame d'un époux! Eh! combien en eſt-il qui huit jours après leur mort perdroient entièrement l'eſpérance de revivre.

Mais *Philaminte*, en longs habits de deuil, les cheveux épars, embraſſoit nuit & jour le tombeau de *Zoroé*; quelle joie pour ſon époux ! Six mois s'étoient écoulés, & *Philaminte* parloit toujours de le rejoindre, — arrivèrent les amans. *Alcanter* étoit le plus redoutable; il s'y prenoit de la meilleure manière pour tarir ſes larmes; mais *Philaminte* le repouſſoit par ces exclamations ſi rares dans la bouche d'une veuve : *qu'entend-je ! quel diſcours ! Reſpectez-vous ſi peu ma douleur ?* — Ce ton étoit ſi vrai, qu'*Alcanter* jugea à propos de ſe percer de ſon épée, & de tomber expirant aux pieds de la veuve : — quoi ! s'écria la veuve, s'il n'a pu ſurvivre au mépris que j'ai eu pour ſa perſonne, pourquoi vivrois-je, moi, qui ai perdu mon époux ? elle prit auſſi-tôt l'épée de *Zoroé*; à l'inſtant qu'elle alloit s'en frapper, un bruit affreux ſe fit entendre; le tombeau s'ouvrit, & *Zoroé* courut embraſſer *Philaminte*. — Ah ! ſi les jours d'un époux ne tenoient qu'à cette épreuve, peu de femmes prendroient une épée, & les tombeaux ne s'ouvriroient jamais. —

BROCHURE NOUVELLE,

PAR M. MANDA.

CETTE brochure n'eſt à proprement parler que la critique des Romans de Féerie, ſous la forme d'un Roman. Les perſonnages y ſont ridicules, les aventures ſont extravagantes; mais tout y eſt froid, & à force de vouloir mettre du piquant, on eſt plat; on ne ſait où l'on va, & le Roman finit mal.

CONTES TRÈS-MOGOLS,

1 *Volume* in-12.

ILS renferment quatre Contes : *l'Appétit vient en mangeant, les neuf infortunes de Tourſe : Nouradin Grand Barbier de Calan Calatzé : à quelque choſe malheur eſt bon : Zirphe*, ou *l'Imagination.*

On a prétendu faire la ſatyre des gens du bon ton; on n'y dit rien de neuf : il y a cependant de la gaieté, de l'imagination,

un emploi heureux de féerie; le mérite eſt plutôt dans l'expreſſion que dans le fond, qui eſt une débauche d'eſprit.

CONTES

DE FÉES NOUVELLES,

PAR M. D. V., 2 parties *in*-12. *Baſtien*, 1776.

ON y trouve pluſieurs Contes, parmi leſquels nous avons remarqué la *Chatte merveilleuſe*, & *l'Ours & le Chaſſeur*; nous ne parlerons que du dernier dans le Conte de l'*Ours* : c'eſt un jeune homme nommé *Terſandre*, qui s'endort fatigué de la chaſſe, après avoir inutilement pourſuivi un *Ours*. L'*Ours* eſt un enchanteur nommé *Kakobraouſs*, qui étoit réduit à cette métamorphoſe par la loi que lui avoit impoſée un autre enchanteur; il tranſporte *Terſandre* pendant ſon ſommeil dans *l'isle des Chimères*, dont il étoit ſouverain, pour lui apprendre à vaincre ſes préjugés; enfin, après des épreuves multipliées *Terſandre*,

toujours vainqueur, développe toutes les qualités néceſſaires, ſuivant l'oracle, au déſenchantement de *Kakobraouſs*, qui lui donne la main de ſa fille.

CONTES PERSANS,

1 *volume* in-12.

PARINATULADELHI,

Traduit en anglois, & enſuite en françois.

Paris, 1769 : VINCENT, Libraire.

CES Contes ſont remplis de philoſophie, mais les détails ſont un peu noirs : nous n'en tranſcrirons qu'un chapitre pour en donner une idée.

CHAPITRE VII.

Hiſtoire de Buchtear.

Un des Médecins de l'eſprit ayant cherché dans les archives de l'Hiſtoire, un remède propre à guérir l'imagination des ſurpriſes de l'amour, parla le premier en ces termes : un jeune homme avoit hérité

de ſon père des tréſors immenſes. La roſée du bonheur ranimoit chaque jour les fleurs de ſes plaiſirs. Un jour qu'il traverſoit la ville, ſes oreilles furent frappées par des cris de douleur. Il regarde autour de lui, & voit un vieil uſurier au cœur de bronze, qui avec des ſatellites impitoyables, vouloit arracher une fille des bras de ſon père, dont la voix caſſée invoquoit la pitié du ciel & de la terre au ſecours de ſa malheureuſe vieilleſſe.

Touché de ce tableau de la misère, il acquitta la dette du vieillard, rendit la liberté à la fille; mais dans un cœur ſenſible la commiſération pour l'infortune eſt ſouvent un germe de l'amour. *Buchtear*, dans les viſites où le conduiſoit la pitié, fut vivement touché de la beauté de la fille; elle étoit à ſes yeux enchantés telle que le météore qui brille dans un ciel ténébreux. Il pourſuivit cette belle illuſion, juſqu'à ce qu'enfin il tomba dans un abîme de repentir & de malheur. Il s'engagea par la chaîne indiſſoluble du mariage. Loin d'être ingrate, ſon épouſe lui rendoit ſes careſſes avec une ardeur qui les faiſoit redoubler; engagée par ſes bienfaits, & plus épriſe

encore par les grâces répandues ſur ſa perſonne, elle étoit la diſpenſatrice de ſes plaiſirs, & ſaiſiſſoit le deſir naiſſant dans ſes regards amoureux.

Buchtear avoit une violente paſſion pour la chaſſe : le haſard lui fit connoître le frère du Gouverneur de la ville. Bientôt le butin de la chaſſe fut partagé entr'eux ; ils buvoient enſemble le vin de la même coupe, ſous le toît de l'hoſpitalité. Un jour les regards du jeune homme tombant ſur l'épouſe de *Buchtear*, il rencontra les yeux de cette beauté fixés ſur lui. C'en fut aſſez ; il oublia les droits ſacrés de l'amitié ; de retour à ſa maiſon, il appela une de ſes hideuſes filles de la proſtitution, accoutumée comme le cruel oiſeau des ténèbres à ravager le nid ſacré de la chaſte colombe.

Cette corruptrice jeta ſes perfides gluaux ſur les branches fleuries de l'heureux mirthe. Après avoir long-temps fermé l'oreille & les yeux à la ſéduction ; enfin, l'épouſe imprudente, ſe familiariſant avec l'appât du danger, tomba ſans retour dans ſes filets.

Quelques jours s'étant écoulés dans des plaiſirs achetés ſi cher ; un murmure ſourd

ſe répandit parmi les voiſins, ſur le deshonneur de cette maiſon; ce bruit s'accrût, tonna dans l'oreille des coupables & retentit dans le fond de leur cœur effrayé. Un complot infernal fut bientôt trouvé, ils n'attendirent que l'occaſion de l'exécuter.

A l'heure des plus épaiſſes ténèbres de la nuit, la femme s'échappe du lit de ſon époux, court à la porte embraſſer ſon amant, & tous deux mettent le feu aux quatre coins de la maiſon; enſuite ils montent ſur des chevaux déjà chargés d'or & d'effets précieux & prennent la fuite. Dès qu'ils s'apperçurent que la fureur des flammes défioit tous les efforts humains, ils s'arrêtèrent à une ville éloignée : où, ſans trouble, ils jouirent de leurs plaiſirs adultères.

Cependant le malheureux époux, éveillé par la lueur de l'incendie & par le bruit des domeſtiques épouvantés, ſauta de ſon lit, & n'y trouvant point ſa femme chérie, courut la chercher à travers les flammes ondoyantes.

La maiſon étoit entièrement conſumée & ſa femme ne ſe trouvoit point : alors ne doutant plus qu'elle n'eût péri dans le feu,

cet époux généreux ſe déſoloit : il fit chercher enfin dans les débris de ſa maiſon des reſtes précieux de ſa bien-aimée, afin de lui rendre les derniers devoirs.

Quel fut ſon étonnement de ne découvrir nulle trace de l'épouſe qu'il avoit perdue ! auſſitôt il ſoupçonne quelque perfidie, & court chez ſon ami : il étoit abſent depuis l'heure de minuit ; toujours dupe des careſſes de ſon épouſe, il crut que dans le trouble & la confuſion de l'incendie elle avoit été la proie d'un raviſſeur.

Il s'habilla d'un ſac poudreux, couvrit ſon viſage de cendre, & cacha une courte épée ſous ſon vêtement. Ainſi déguiſé en faquir, un paquet de plumes de Paon à la main, il alla de porte en porte & de ville en ville pour tâcher de découvrir l'aſyle de ſon épouſe.

Après bien des recherches inutiles, mis ſur la trace des fugitifs, il vint frapper à la porte de leur maiſon : une vieille femme s'étant préſentée, il lui demanda des nouvelles de celle qu'il cherchoit, la réponſe fut qu'elle étoit au logis. *Buchtear* rempli de joie tira cette femme à l'écart, & croyant acheter ſa fidélité par une bourſe d'argent

qu'il mit dans ſes mains, il la pria d'avertir ſa maîtreſſe que ſon mari déguiſé étoit à la porte, & que ſi elle vouloit ſaiſir l'occaſion de s'échapper, il étoit prêt à la défendre contre la brutalité de mille ſcélérats.

La perfide confidente ne rendit pas ainſi ſon meſſage; l'épouſe de *Buchtear* ne douta point que ce ne fût ſon époux lui-même, elle ſe diſpoſa à prendre la fuite avec ſon amant par une porte de derrière : *Buchtear* impatienté d'attendre, ſe précipite dans la maiſon; le haſard le conduit à la fauſſe porte, il arrête ſa femme, ſon lâche amant prit la fuite.

La chute du jour approchoit quand *Buchtear* fut aux portes de la ville; mais pour éviter les traits du ridicule, il s'arrêta dans un bois écarté, juſqu'à ce que le voile de la nuit pût cacher l'infâme objet de ſon deshonneur, & fit prendre les devans à ſes domeſtiques pour préparer ſa maiſon.

Le ſommeil le ſurprit ſur l'herbe où il étoit aſſis, l'amant qui avoit ſuivi de loin ſes pas, arriva dans ce moment fatal; il voit l'époux dormant avec la vipère de ſon ſein à ſes côtés. Il tire un poignard; mais ſa maîtreſſe arrête ſa main & lui dit, tout

bas : — cette mort ſeroit trop douce ; commençons à lui lier les pieds & les mains ; enſuite nous déterminerons le genre de ſon trépas, quand les yeux de la vengeance ſeront raſſaſiés de ſes tourmens.

Cette affreuſe propoſition fut acceptée ; ils garottèrent *Buchtear* qui fut ainſi tiré de ſon profond ſommeil, & le hiſsèrent en l'air par les pieds ; alors ſa coupable épouſe s'aſſit ſur l'herbe avec ſon amant, perçant l'ame de ſon mari des traits de la raillerie amère : elle déploya devant ſon amant tous ſes charmes dans les attitudes les plus laſcives ; le miſérable époux fut témoin de ſon propre deshonneur.

Comme elle croyoit que ſa proie ne pouvoit lui échapper, elle s'endormit des ſuites d'une double ivreſſe ; l'infortuné *Buchtear* voulut profiter de leur repos, mais ſa frayeur redoubla, lorſqu'élevant les yeux vers le ciel, il vit ſur la branche où il étoit ſuſpendu, un énorme ſerpent qui s'avançant droit à lui, deſcendoit le long de la corde, il s'entortilla en pluſieurs replis autour du corps de *Buchtear*, puis redreſſant ſon cou noueux, & brandiſſant ſa langue fourchue, il pouſſa de longs ſifflemens au viſage du

malheureux, plus pâle encore de la frayeur que de ses tourmens.

Mais le serpent dénoua les nombreux replis dont il l'avoit embrassé, descendit à terre, & développant son énorme longueur, s'approcha des coupables endormis. Il se glissa d'abord sur le visage de l'amant : celui-ci voulut y porter la main, & le serpent qui se sentit touché le mordit à la lèvre, bientôt l'ame du scélérat expirant s'enfuit dans le monde inconnu des ténèbres.

Cependant le serpent attiré par les fumées du vin, trempa sa langue dans la coupe, & l'ayant bue à moitié, il y laissa quelques gouttes noires de son venin mortel, & s'alla cacher dans le creux d'un arbre.

Alors *Buchtear* ne put s'empêcher d'admirer les voies étranges & inexplicables de la providence, sans oser prévoir à quel degré du cercle des maux & des biens s'arrêteroit pour lui la roue de la destinée.

Sa femme enfin se réveille, & altérée des suites de la débauche, elle porta avidement le reste du vin à ses lèvres, elle but la mort ; mais lorsqu'elle voulut appeler son amant, elle s'apperçut qu'il dormoit de son dernier sommeil. La vengeance de-

vient alors la ſeule paſſion de ſon cœur : elle prend le poignard de ſon amant, & courant en forcenée, elle le levoit déjà ſur le ſein de ſon mari.

Le malheureux, livré ſans défenſe aux griffes de ce démon, recueillit le reſte de ſes forces & s'écria : — ô femme trop chérie ! eſt-ce là le prix que vous réſerviez à ma conſtance, à l'amour le plus ardent ? Ecoutez un mot, un ſeul : — parle donc, parle, que peux-tu dire ? — Hélas ! un moment, ma bien-aimée, que je puiſſe reſpirer ! oui je le vois, le deſtin entraîne toute les actions des hommes. Une chaſteté ſi pure, un amour ſi vrai, tant de brillantes perfections ne pouvoient être effacées des faſtes de l'honneur, que par la main cruelle de la fatalité. Que peut-on dire, ſinon que l'ange interprète, avoit écrit la funeſte ſentence du malheur dans le journal de notre vie ? Qu'oppoſer au deſtin ? rien. Ce qu'on ne peut réparer, il faut l'oublier.

Si ce cœur n'eût pas brûlé d'amour, s'il eût moins écouté la pitié, le fil de vos jours ſeroit déjà tranché ; mais, hélas ! parce que mon ame eſt douce & tendrement paſſionnée, ne dois-je trouver la paix que dans

dans le tombeau ! la mort élèvera-t-elle un mur de ſéparation entre nous ?

Je jure aujourd'hui par le Saint Prophète de l'immortelle vérité, que ma main, ſi vous rompez mes chaînes, ne profanera point les graces de ces beaux cheveux, & n'oſera flétrir de la moindre inſulte aucun de ces charmes adorés.

Tandis que dans la torture de l'effroi, le miſérable époux tentoit de reculer la mort qui le menaçoit, le poiſon commença d'embrâſer les entrailles impitoyables de ſon épouſe ; des convulſions défigurèrent ſon viſage, elle ſe roula ſur la terre, & la bouche écumante, elle expira bientôt dans l'agonie de la rage.

Pendant que *Buchtear* rendoit graces au ciel de ſa juſtice ; un de ſes domeſtiques, inquiet de ſon retour, revint ſur ſes pas, & le délivra.

Daigne m'écouter, ô ſublime Prince ! ſe paſſionner pour les charmes paſſagers de la beauté, & s'égarer dans les labyrinthes d'une folle paſſion, c'eſt oublier la nobleſſe de ton origine ; c'eſt tromper l'attente de la renommée.

Lorſque le deſtin écrivit le chapitre des

vertus de la femme, une tache tomba de ſa plume ſur le mot *reconnoiſſance.* —

Ce chapitre compoſe ſeul une hiſtoire, d'où la morale ſort d'elle-même, & d'une manière frappante. Le traducteur Anglois a fait obſerver à ſes lecteurs, qu'en général les femmes ſont maltraitées par l'auteur Perſan, & ce conte en eſt une preuve.

Quant aux fautes de ſtyle, il ſuffit de répéter ce que le traducteur François a dit lui-même, en lui reprochant d'avoir eu tort de reſpecter trop ſcrupuleuſement les défauts de l'original; il fait également connoître le plan de l'ouvrage & le but moral *de Delhi.* — On ſentira le vice & l'enflure du langage oriental dans ces contes, dont on voudroit peut-être qu'ils fuſſent bannis : il y avoit un double écueil à éviter dans cette traduction; c'étoit ou de défigurer le tour original des Perſans, ou de révolter le goût national des François. Si l'on paſſe au fond de l'ouvrage, il faut convenir que ces contes ne ſont pas également intéreſſans par eux-mêmes, ni tous abſolument nouveaux : il y a de quoi s'étonner ſans doute de trouver dans les leçons des ſix commères, à la fin de la première partie,

un conte de *l'amandier*, presqu'entièrement semblable au conte du *Poirier*, qui est dans *la Gageure des trois commères* de la *Fontaine*; mais notre poëte l'avoit emprunté de *Bocace*, & cet Italien avoit peut-être tiré de l'Orient quelques-uns des siens. On sait que vers la naissance des lettres, il s'est trouvé de grands rapports entre la littérature Italienne & celle des Orientaux. Les Croisades avoient sans doute fait passer en Europe beaucoup d'idées & peut-être d'ouvrages de l'Orient. Les Arabes en ont pu répandre par l'Espagne. Après la prise de Constantinople, la littérature Grecque vint en Italie avec celle de l'Asie moderne : les Italens prirent ces deux goûts à la fois; ils adoptèrent l'un dans les écoles & dans les livres d'érudition grammaticale; l'autre, dans leur poésie. Le *Tasse* & l'*Arioste* n'ont-ils pas emprunté de l'Orient le sujet local, les tours figurés, quelques personnages & les idées même romanesques de leurs poëmes. Les contes Espagnols de Cervantes se ressentent un peu du style & des mœurs des Maures. Les anciens romans François & tous ceux de la chevalerie ont beaucoup retenu des féeries des Orientaux : tout nous

porte donc à conjecturer que le conte Italien du *Poirier* vient originairement du conte Indien de *l'Amandier* ; cette seule découverte en littérature, si ç'en est une, devient une excuse pour le ton de liberté qui règne dans ces petits contes des *six Commères* ; mais la licence de ces épisodes est en quelque façon justifiée par le but moral de l'histoire principale : il s'agit de guérir un prince des peines & des folies de l'amour, l'auteur Indien a cru que rien n'étoit plus propre que l'histoire de quelques méchantes femmes, telles que l'imagination même n'en trouve point en Europe.

FOKA,

OU

LES MÉTAMORPHOSES,

CONTE CHINOIS, DÉROBÉ *à* M. DE V*** :

1 volume *in*-12. 1777.

LA *Préface* de l'Auteur annonce dans quel esprit ce roman a été écrit. *Ching Han*,

dit-il, après avoir fait les plus gros volumes ſur les plus graves matières, finit par ſe perſuader qu'il n'y avoit rien de ſur : on prétend même qu'il oſa croire que la plupart des ſciences n'étoient que conjectures : ce fut dans cet état de délire ou de raiſon, je ne ſais lequel, qu'il compoſa ces métamorphoſes ; toute la cabale littéraire ſe déchaîna contre lui, parce qu'il n'avoit point fait un ſyſtême d'éducation romaneſque : on le trouva trop futile, parce qu'il n'avoit pas affiché la philoſophie : on lui reprocha ſurtout de n'avoir pas critiqué & pédantiſé dans une *préface hiſtorique & doctorale* ; mais il amuſa les élégans, il plût à une petite maîtreſſe & ſe moqua des critiques.

Le roman eſt légèrement écrit, la ſatyre eſt remplie de grâces & de fineſſe : nous allons en tranſcrire quelques chapitres.

LA FRIVOLITÉ.

C'ÉTOIT une fée nommée *Frivolité*, à qui ce pays s'étoit voué depuis plus de deux ſiècles, & qui venoit ſuivant un ancien uſage, recevoir les hommages de ces peuples & répandre ſes faveurs ſur eux.

Les femmes à ſon arrivée ſe pâmèrent de plaiſir : elle leur apportoit les modes *des Grecques*, *des Monte-au ciel*, *des Poufs*. Les hommes s'extaſièrent de joie en voyant les paraſols à la chinoiſe, les lorgnettes à prétention & les gants couleur de roſe : les uns & les autres lui ſurent un gré infini des cabriolets volans, des traîneaux bruyans.

Les peintres vinrent prendre de ſes leçons, & elle leur montra à imager leurs tableaux, à jeter une lumière éblouiſſante ſur les chairs, à préférer le luxe des draperies, l'afféterie des attitudes, à l'exactitude du deſſin, à l'expreſſion des figures, le paſtel poudreux à la ſolide peinture, le croquis de la miniature au fini de la grande manière.

Les poëtes lui dûrent l'art d'écrire à la condition, c'eſt-à-dire, de faire des vers muſqués, pleins de penſées recherchées & d'expreſſions précieuſes.

Elle répandit une pluie de romans, qui ne captivoient ni par la force des caractères, ni par l'intérêt des intrigues, & qui, au lieu d'avoir une critique morale, n'avoient que des portraits ſatyriques, elle

enſeigna ſurtout à certains conteurs, à donner l'air & le ton de petit maître, de leurs compatriotes, & de leur temps, à tous les temps & à tous les ſiècles; d'autres tirent d'elle l'art de traiter des ſujets ſuperficiels d'une manière froidement philoſophique.

Elle rendit les médecins petits maîtres, & les jolies femmes philoſophiques. Je laiſſe à penſer combien la philoſophie produiſit de droles de tragédies, & quel fut l'effet de ſa magie ſur l'opéra bouffon.

Les Hommes Singes.

Foka, ſachant que les ſophas avoient alors le privilège de faire dire de jolies impertinences à l'eſpèce femelle, plaça ſa guenuche ſur le plus beau de ceux du *Caravenſera* où il logeoit, s'aſſit devant elle, baiſa ſa menotte, & la pria de lui apprendre quelle étoit la cauſe de l'inimitié que les Microſcomes portoient à ſes ſemblables.

Elle eſt bien ſimple, lui dit-elle, ils ſont du même genre que nous; mais la différence d'eſpèce excite la rivalité & la haine. Ces peuples n'étant que des imitateurs comme nous, ſont jaloux de voir que nous

ſurpaſſions nos modèles tandis qu'ils ne peuvent atteindre les leurs.

Ils veulent faire de la muſique & des vers à l'exemple de certains peuples du midi ; ils veulent philoſopher comme certains autres peuples du nord, & n'y réuſſiſſent point ; ce qu'ils ont le mieux attrapé eſt de ſe contrefaire les uns & les autres. Le partiſan a des châteaux & des petites maiſons, des maîtreſſes & des valets comme le grand Seigneur ; en un mot ils ſont tous ſinges, & de degré en degré le commis eſt le ſinge du miniſtre, le valet eſt le ſinge du commis, & le valet a encore ſon ſinge qui le ſert ; la fille entretenue contrefait la femme de qualité ; la griſette contrefait la fille entretenue, & la griſette a auſſi une ſubalterne. Ils ont été indignés de voir qu'un ſinge contrefaſſe mieux l'important qu'un maltotier, & que les eſpiégleries des ſapajoux fuſſent plus agréables aux jolies femmes, que les ſingeries de leurs petits-maîtres.

Ce roman ſoutient toujours le même ton, & on lit toujours avec plaiſir.

LE GÉNIE,

OMBRE:

Conte de quarante-huit pages, in-12, 1746.

La date de l'impreſſion eſt fauſſe; ce roman n'eſt qu'une allégorie très-foible des commentaires de *Newton*, par madame *du Châtelet* & *Voltaire* : on ſait qui l'auteur a voulu peindre par le *Génie ombre ;* l'*Enchantereſſe* eſt madame *du Châtelet :* nous allons tranſcrire ce qu'il dit du temple de mémoire ; l'*Enchantereſſe* au lieu de répondre au génie, lança contre lui des dards, qui le pénétrèrent ſans qu'il s'en apperçut : elle ſe ſépara en deux, jeta une moitié d'elle-méme à travers les airs, qui attirant l'autre, la fit parvenir juſqu'à elle ; en ſe pouſſant & s'attirant ainſi ſucceſſivement, elle parvint en très-peu de temps au temple de mémoire, où ſon amant ſe trouva tranſporté ſans croire avoir été touché.

Le temple de mémoire eſt ſoutenu ſur des ſtatues diſpoſées en colonades ; ſes

murs ſont compoſés d'autant de têtes qu'il y en a dans l'univers, & ſon toit eſt couvert de médailles.

L'intérieur eſt orné de tableaux, de livres, de tables d'or & d'argent, d'airain, de plomb, de cire, ſur leſquelles ſont des ciſeaux, des burins, des pinceaux, des plumes & tous les outils qui repréſentent nous ou nos actions.

Ce temple en perſpective à tous les humains, change de forme & s'embellit plus ou moins, ſelon les yeux qui le regardent. Les uns le voyent tel qu'un vaſte arſenal rempli de trophées d'armes ſur leſquelles ſont gravés les noms des héros qui les ont portées, & brûlent du deſir d'y placer les leurs. D'autres, ſe le repréſentent comme une immenſe bibliothèque, & veulent y ranger leurs ouvrages : beaucoup le prennent pour l'Olimpe, & croient en y montant ſe placer au rang des dieux. Enfin, il eſt vu des inſenſés mortels ſous autant d'aſpects que l'ambition a de faces différentes.

Je ne parlerai point de ce que j'ai vu dans ce temple, qui n'a point de liaiſon avec mon ſujet ; le maître des cérémonies

du temple du goût, m'a appris à ſes dépens, à ne point fixer les places dans celui de mémoire : je dirai ſeulement que les comédies larmoyantes n'y ſont pas ; les titres ſeuls en ſont écrits ſur les tables de cire ; le *Génie Ombre* y fit voir ſon nom gravé ſur les tables d'argent, entre celui du *Taſſe* & du *Camoens* ; l'*Enchantereſſe* dit au *Génie*, il faut demander à *Apollon* même ſa lyre, pour me chanter dans une *épître* de moi & de lui, que vous adreſſerez à une *Silphide* mon amie, pour ne rien laiſſer ſoupçonner de notre *liaiſon*. Ce *Génie* obtint la lyre d'*Apollon* ; l'*Enchantereſſe* ſuſpendit ſa vertu dans le mont, le *Génie* chanta :

Ce reſſort ſi puiſſant, l'ame de la Nature,
Étoit enſeveli dans une nuit obſcure,
Le compas de *Newton* meſurant l'univers,
. . . .
. . . .
. . . .

Cette citation ſuffit pour donner une idée du roman, des motifs de l'Auteur, & pour rappeler à nos lecteurs une *épître* qu'ils n'ont certainement point oubliée.

LES HOMMES *COMME IL Y EN A PEU;* LES GÉNIES *COMME IL N'Y EN A POINT;*

3 vol. *in*-8°. 1776.

CES trois volumes ſont un *Reçueil de Contes* de différens genres. L'auteur a varié les formes & le ton. Tous les contes ne ſont pas également agréables, mais ils ſont en général au-deſſus de la médiocrité, l'invention n'eſt pas ce qui les caractériſe, leur mérite eſt plutôt dans les détails. Car la morale eſt ſouvent ſi ſubtile, qu'on ne l'apperçoit point. Le ſtyle eſt léger, quelquefois piquant. Chaque conte n'excède pas la meſure ordinaire; la plupart ſont très-courts, & n'offrent qu'une ſituation, & qu'un proverbe mis en action. Ils avoient été inſérés dans les *Mercures*, & quelques-uns ont été lus avec plaiſir.

MAHULEM,

HISTOIRE ORIENTALE;

1 vol. *in*-12. 1776.

La teinte embrunie qui règne dans plusieurs morceaux de ce roman philosophique, ne sont pas du goût de bien des personnes (dit l'éditeur), & des femmes surtout; la morale doit être revêtue de couleurs plus amies de la délicatesse de certains organes. Cette considération m'auroit dissuadé de le publier si je n'avois envisagé *Mahulem* sous un autre point de vue. La soif du bonheur, voilà le vœu de la nature; mais il est si facile de se méprendre sur les moyens d'y parvenir, qu'un livre qui indique la source de ces méprises m'a paru de la plus grande importance; le tableau des insatiables desirs de *Mahulem* doit offrir aux yeux de toute personne qui voudra réflechir, le meilleur plan de modération qu'on puisse exposer.

L'énergie des situations, la morale su-

blime du puissant génie qui les permet & les repare ! Le chaos des passions dont le développement est si bien ménagé, quelques peintures voluptueuses, semées çà & là comme de belles roses pour recréer l'œil du voyageur, voilà suffisamment de quoi faire passer les beautés lugubres du manuscrit oriental. Partout les vertus y font image, la vertu y revêt les traits du sentiment, & le vice s'y personnifie dans toute sa difformité.

Nous ajouterons, que le roman est en effet tel que l'éditeur l'annonce. La morale sort & perce au travers d'une croute monstrueuse. Les évènemens sont bisarres, les rencontres sont singulières, & cependant on s'attache, parce que la morale est toujours fondue parmi tous ces traits d'extravagances. L'auteur est assurément très-philosophe, & on ne rejettera point son livre dans la classe des productions purement oiseuses. Tout y est fortement pensé & encore plus fortement exprimé.

LES MILLE ET UNE HEURE, *CONTES PÉRUVIENS;*

4 vol. in-12, 1733.

MISÉIS, *OU* LE VISAGE QUI PRÉDIT;

1 *vol. in*-12, 1745.

CE Roman eſt dédié à Mde. la Préſidente *de Meſmes.*

MIKOU ET MEZI, *CONTE MORAL;*

1 vol. in-8°. 1765.

CE Conte a été placé mal à propos dans la claſſe des romans orientaux. Il eſt purement moral & critique, il peint les moines

& un bon gouvernement qui les réforme. C'eſt l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'eſprit, & il eſt rempli d'alluſions fines qui portent ſur les baſes eſſentielles du bonheur de la ſociété. Qui ne ſent tout le piquant de la promotion d'un lazariſte à la place d'ingénieur en chef des fortifications, lequel, pour avoir dirigé des maiſons de force, devoit ſe connoître en fortification! On pardonne à l'auteur le ton du calembour, en faveur de la beauté de ſa morale.

NÉRAHIR ET MELHOÉ,

CONTE:

2 volumes *in*-12, 1750.

NOCRION,

CONTE ALLOBROGE;

Petit *in*-12.

NOUS ne parlerons point de celui-ci; il eſt trop libre & paroît avoir donné à *Diderot* l'idée des *Bijoux Indiſcrets*, mais l'auteur

de *Nocrion* a paru vouloir ménager la pudeur, en ſe ſervant de l'ancien ſtyle qui, par ſa naïveté, adoucit tous les traits, & en émouſſe les pointes.

HISTOIRE DE KHEDY, HERMITE DU MONT ARARAT;

CONTE ORIENTAL,

TRADUIT DE L'ANGLOIS, *in*-12, 1777.

CE conte eſt intéreſſant, le ton en eſt doux, le ſtyle eſt concis; tous les événemens reviennent à ce point de morale qu'on ne doit guères perdre de vue. — Profite des leçons que mon hiſtoire te donne; que ton ame, dit l'hermite, les recueille avec la même avidité que les fleurs boivent la roſée du ciel. Souffrir & mourir, voilà le ſort de l'homme. Souffrons donc, mais avec courage, & dans un eſprit de ſoumiſſion. Nos murmures feroient une révolte contre Dieu même; ſouviens-toi que ce moment ſi court, ſi léger, que nous avons à ſouffrir, peut produire en nous un poids éternel de

gloire, & que toutes les joies, toutes les afflictions humaines, comparées à cette éternité de joie qui doit succéder à cette vie mortelle, sont comme une goutte d'eau comparée au Gange, qui roule avec majesté ses flots dorés à travers les plaines de l'Indostan, ou comme un foible ruisseau qui rafraîchit une prairie, comparé à l'Océan, qui fixe les limites des empires, & qui environne le monde habitable.

ROMAN ORIENTAL,

1 *vol.* in-12, *Paris*, 1753.

Ce roman est à coup sûr l'ouvrage d'une plume très-exercée. Nous avons été tentés de l'attribuer à M. *Crébillon* le fils, c'est son style, les tournures de ses pensées sont piquantes, une concision serre ses tableaux; & le ton est en général épigrammatique. La métamorphose du prince en perroquet est jolie, & on regrette qu'elle soit d'une trop courte durée. Cet ouvrage est le meilleur des romans qu'on ait publié dans le genre oriental. L'auteur

n'en ſort point, ſes fictions l'y ramènent ſans ceſſe, l'uſage de la féerie eſt modéré, point d'extravagance & rien de trivial dans les différentes aventures qui croiſent l'action principale. Nous allons donner une idée de la manière de l'auteur, en tranſcrivant ce qu'il dit de la calomnie. — A la fin, le prince ſe trouva dans le milieu d'un carrefour immenſe, habité par un peuple fainéant, mais vorace, qui toujours la bouche béante, regardoit en l'air. Ce peuple qui ne ſe nourriſſoit que d'une ſorte de volaille, eſpèce rare & fort ſujette à corruption, ſe voyant forcé à des jeûnes fréquens, étoit pâle & défait.

Sous des arbres touffus dont tout le carrefour étoit planté, on voyoit ſe promener à la file, de belles vierges, dont les vêtemens étoient d'une blancheur éblouiſſante. L'air venoit-il à réſonner du bruit d'un ſot vaudeville, les robes des Vierges modeſtes ſe couvroient auſſitôt de taches, ô pour cela, *je l'ai oüi dire*, le chanſonnier a raiſon, & rien n'eſt plus vrai, s'écrioient en éclatant d'une joie maligne, une troupe de furies douairières,

dont les habits ſales & tombant par lambeaux, traînoient dans la fange.

N'oſant porter les regards ſur les belles Vierges ſans ſe ſentir dévorer d'envie & de douleur, elles répétoient le couplet, & faiſoient des commentaires entremêlés de critiques, ſur la beauté de celles-ci. Sans doute *je l'ai ouï dire*, s'écrioient à l'uniſſon des vieilles furies, un tas d'imbécilles qui leur ſervoient d'écho, & le couplet chanté à grand chœur rempliſſoit la promenade. Les taches faites aux robes des Vierges s'aggrandiſſoient pour lors à vue d'œil, & les victimes infortunées du *ouï dire*, confuſes de l'état de leur parure, en étoient réduites à ſoupirer. A peine cependant avoient-elles fait une vingtaine de pas, que leurs robes reprenoient leur premier éclat. C'eſt alors que les Vierges ſurannées s'écrioient avec plus de fureur, *je l'ai ouï dire, & cela eſt*, mais on ne les croyoit plus, & en revanche, on les fuyoit. Si *Lindor* eût cédé aux mouvemens de ſon indignation, il eût fait main baſſe ſur ces vils ſuppôts de la calomnie. —

On doit lire ce roman, qui eſt rempli d'eſprit, & qui préſente mille alluſions

piquantes. L'auteur ne fait grâce ni aux ſots, ni aux courtiſans, ni aux nouvelliſtes.

RHINSAULT ET SAPHIRA,

AVEC

LES QUATRE FLEURS,

CONTE, *in*-12, 1736.

Un Prince, deſtiné par la méchante *Fée* être malheureux durant toute ſa vie, it tranſporté dans un palais, ſur la fe- être duquel la *Fée* fit naître quatre *Fleurs*, ouées du don de la parole & de la fa- lité des voyages. La *Roſe* parloit fran- ois, la *Jonquille*, eſpagnol, l'*Œillet*, la- n, le *Jaſmin*, italien. Le prince les en- ie dans les quatre parties du monde, ercher la plus belle princeſſe, & leur donne de lui en rapporter des nouvelles. cadre ainſi poſé, il étoit facile d'y pla- r tous les portraits, & d'y peindre les égories les plus ingénieuſes. L'auteur uvoit nous préſenter, ou la galerie ga-

lante de tous les pays, ou la critique des mœurs des quatre parties du monde ; mais il ne voit rien, il ne peint rien. Les *Fleurs* vont & viennent & ne disent que des choses très-communes. Le prince reste toujours malheureux, & s'en console en voyant des hannetons, des papillons aussi malheureux que lui.

Nous ne parlons point de *Rhinsault* & *Saphira*, qui est une histoire tragique, & qui, par cette raison, n'est pas du ressort de cette notice.

LES SAMIENS,

CONTE,

TRADUIT DE L'ANGLOIS;

LE PHŒNIX,

APOLOGUE ARABE;

CALISTE ET PHILETOR,

TRADUIT DE L'ITALIEN : *Paris*, 1781.

LE sujet des *Samiens* est l'amitié d'*Evandre* & *Euriale* ; l'intérêt en est médiocre.

Nous avons inféré en entier le conte du *Phénix* dans notre *Collection*.

Califte & *Philetor* eft une allégorie d'amour, ou plutôt les épreuves de deux amans. La fiction eft agréable, mais elle n'eft point affez développée, & rien n'intéreffe parce qu'il n'y a ni forte paffion, ni danger, ni défir violent. Ce font des amans curieux. L'amour qui les inftruit n'en fait pas bien long.

SENSIBLE ET CONSTANT,

OU

LE VÉRITABLE AMOUR;

1 *vol.* in-12, 1767.

L'INTRIGUE de ce *Roman* eft fimple. Un prince & une princeffe obligés par des malheurs de déguifer leur état, font bergers. *Senfible* garde fon troupeau, *Conftant* garde le fien. Ils s'aiment, s'en font l'aveu, fe voyent tous les jours. Un *Parvenu* en devient jaloux, il veut enlever *Senfible*. *Conf-*

tant la délivre, *terrasse* son rival qui meurt. Il est emporté lui-même, blessé : survient un *Confident* du roi son père qui lui apprend la mort du roi, & l'invite à venir régner, il retourne dans ses états, & il place *Sensible* sur son trône. Mais avec aussi peu d'action, l'auteur remplit deux cent vingt-quatre pages, & intéresse ses lecteurs jusqu'à la fin. Le ton est doux, les descriptions sont brillantes, le portrait de *Sensible* est frais, & d'un coloris agréable. La première entrevue des deux amans est pleine de naturel. L'auteur se laisse cependant emporter à la déclamation, & il est trop oriental dans ses comparaisons. On est fatigué de voir *Cephale*, *Titon*, *l'Amour* ; toutes ces divinités mythologiques sont reléguées dans les magasins de l'opéra. Elles ne sont bien que là ; la féerie elle-même deviendroit fastidieuse, si les auteurs n'avoient le talent de mettre dans la bouche des fées la morale qui convient au jeune âge, à l'adolescence.

HISTOIRE

HISTOIRE DU ROI SPLENDIDE ET DE LA PRINCESSE HÉTÉROCLITE:

1 *vol.* in-12, 1747.

CE *Conte* eſt très-ingénieux, & rempli de détails de la plus aimable originalité. On ne peut s'empêcher de rire aux éclats; certainement ce n'eſt point par la groſſiéreté des charges, quoique les peintures ſoient outrées. Les calembours ſont rachetés par l'à-propos, & on pardonne tout au cuiſinier du prince. Le caractère de la princeſſe *Hétéroclite* eſt piquant dans ſa biſarrerie, ainſi que l'*autre* qui n'eſt qu'une critique des muſiciens, de notre muſique & de l'opéra. On ne pouvoit tourner la plaiſanterie

avec plus de finesse. La liberté qui règne dans ce conte nous a empêché d'en faire usage. Il est attribué à M. *Pajon*, & c'est le meilleur de ses romans.

ZAMBEDDIN,
HISTOIRE ORIENTALE,

In-12, 1 *vol.*, 1768.

La *Notice* que nous en donnerons sera courte : nous y avons trouvé beaucoup de gaieté & beaucoup d'imagination.

ZULMIS ET ZELMAIDE,
ET
TURLUBLEU,

In-12, 1747.

Ces deux *Romans*, quoique sous l'anonyme, sont de l'abbé *de Voisenon*. Le premier est établi sur un fond licencieux, mais qui n'a

rien d'indécent. Les gases viennent toujours à propos, & dérobent à l'esprit des nudités qui deviendroient trop fortes. Il est narré avec facilité, & il pétille de traits d'esprit. *Zulmis*, métamorphosé en *Chien*, devient joli & piquant; le dénouement est comique; le prince *Epaïs* y joue un rôle très-gai, & le cri de ce prince qui voit son rival dans le *Chien*, & s'enfuit en criant : *Ah ! Chien. Zelmaïde* qui épouse *Zulmis*, & qui s'écrie, mais d'un ton différent, *ah ! Chien*, ne pouvoit manquer de faire rire le lecteur un peu aux dépens, il est vrai, de la décence.

Turlubleu est un médiocre ouvrage qui n'exprime rien, n'aboutit à rien & ne rachette rien par aucun détail. Tout est commun, ou pour mieux dire, tout est d'une médiocrité, d'un vide qui fait tomber le livre des mains. C'est un philosophe qui se dégoûte de sa femme, & dans la suite de toutes ses maîtresses, dont il fait une revue qui n'est pas neuve.

M. l'abbé *de Voisenon* écrivoit avec trop de hâte; ses ouvrages étoient presque toujours des actes de complaisance, & il falloit avoir broché un livre à la minute indi-

quée. L'abbé aimoit mieux arriver à point nommé, n'importe dans quelle négligence de parure, que de venir plus tard avec plus d'élégance & de recherche. Nous l'avons dit, les complaiſances de ſociété rappétiſſeront les gens-de-lettres qui feront cas de la ſociété. Nos boudoirs ſont trop bas pour de grands tableaux, on n'y met plus que des eſtampes ou des portraits. Combien de ſuccès de ſociétés ont été démentis par le public! L'abbé *de Voiſenon* en eſt une preuve. Il fut dans ſon temps l'oracle des cotteries; il jouiſſoit de la plus haute réputation. A-t-il le même rang dans la littérature? Nous n'oſons point trancher la queſtion. Si cet exemple pouvoit être utile!

Fin de la Notice.

Liste des Ouvrages qui composent le Cabinet des Fées (1) en trente-sept volumes, tant in-8°. *qu'*in-12.

CONTES des Fées, par Charles Perrault, de l'Académie Françoise, contenant :

Le Chaperon rouge. Les Fées. la Barbe bleue. La Belle au bois dormant. Le Chat botté. Cendrillon. Riquet à la houpe. Le petit Poucet. L'adroite Princesse. Griselidis. Peau-d'Ane. Les souhaits ridicules.

Nouveaux Contes des Fées, par Mde. la Comtesse de Murat, contenant :

Le parfait Amour. Anguillette. Jeune & Belle. Le Palais de la Vengeance. Le Prince des Feuilles. L'Heureuse Peine.

Les Contes des Fées & les Fées à la mode, par Mde. la Comtesse d'Aulnoy, contenant :

Gracieuse & Persinet. La Belle aux cheveux d'or. L'Oiseau bleu. Le Prince Lutin. La Princesse Printanière. La Princesse Rosette. Le Rameau d'or.

(1) La liste que nous avons imprimée à la tête du premier volume de cette Collection, ne contenant pas les six derniers volumes donnés par la suite, nous y suppléons par celle-ci, qui renferme tout ce qui est contenu dans les trente-sept volumes.

L'Oranger & l'Abeille. La bonne petite Souris. Don Gabriel Ponce de Léon. Le Mouton. Finette Cendron. Fortuné. Babiole. Don Fernand de Tolède. Le Nain Jaune. Suite de Don Fernand de Tolède. Serpentin vert. La Princesse Carpillon. La Grenouille bienfaisante. La Biche au bois. Le nouveau Gentilhomme Bourgeois. La Chatte blanche. Belle-Belle, ou le Chevalier fortuné. Suite du Gentilhomme Bourgeois. Le Pigeon & la Colombe. Suite du Gentilhomme Bourgeois. La Princesse Belle-Étoile & le Prince chéri. Suite du Gentilhomme Bourgeois. Le Prince Marcassin. Suite du Gentilhomme Bourgeois. Le Dauphin. Conclusion du Gentilhomme Bourgeois.

Illustres Fées, contenant :

Blanche Belle. Le Roi Magicien. Le Prince Roger. Fortunio. Le Prince Guerini. La Reine de l'Isle des fleurs. Le Favori des Fées. Le Bienfaisant, ou Quiribirini. La Princesse couronnée par les Fées. La Supercherie malheureuse. L'Isle inaccessible.

La Tyrannie des Fées détruite, par Mde. la Comtesse d'Auneuil.

Contes moins Contes que les autres, par le sieur Preschac, contenant :

Sans Parangon. La Reine des Fées.

Fées, contes des contes, par Mlle. de Laforce, contenant :

Plus belle que Fée. Persinette. L'Enchanteur. Tour-

billon. Vert & Bleu. Le Pays des Délices. La Puiſſance d'Amour. La Bonne Femme.

Les Chevaliers errans & le Génie familier, par Mde. la Comteſſe d'Aulnoy.

Mille & une Nuit.

La Tour ténébreuſe & les Jours lumineux, par Mlle. Lhéritier, contenant :

Ricdin-Ricdon. La Robe de Sincérité.

Les Aventures d'Abdalla.

Mille & un Jour.

Hiſtoire de la Sultane de Perſe & des Viſirs, Contes Turcs.

Les Voyages de Zulma dans les pays des Fées.

Contes & Fables Indiennes de Bidpaï & de Lokman; traduits d'Ali-Tchelebi-ben-Saleh, Auteur Turc; par M. Galland.

Fables & Contes des Fées, compoſés pour l'éducation de feu Mgr. le Duc de Bourgogne, par Meſſire François de Salignac de la Motte Fénélon.

Boca, ou la Vertu récompenſée, par madame Huſſon.

Contes Chinois, ou les Aventures du Mandarin Fum-Hoam.

Florine, ou la belle Italienne.

Le Bélier, Fleur-d'Epine. Les quatre Facardins; Contes, par M. le comte Hamilton.

Les Mille & un Quart-d'Heure, Contes Tartares.

Les Sultanes de Guzarate, ou les Songes des hommes éveillés; Contes Mogols, par M. Gueulette.

Le Prince des Aigues-marines, & le Prince invisible, par madame Lévêque.

Féeries nouvelles, par M. le comte de Caylus, contenant :

Le Prince Courte-Botte & la Princesse Zibeline. Rozanie. Le prince Muguet & la Princesse Zaza. Tourlou & Rirette. La Princesse Pimprenelle & le Prince Romarin. Les Dons. Nonchalante & Papillon. Le Palais des Idées. La Princesse Lumineuse. Bleuette & Coquelicot. Mignonette. L'Enchantement impossible. La Princesse Minutie & le Roi Floridor. La Belle Hermine & le Prince Colibri.

Contes Orientaux, par M. le Comte de Caylus.

Cadichon & Jeannette, par le même.

La Reine Fantasque, par J. J. Rousseau.

La Belle & la Bête, par Madame de Villeneuve.

Contes des Fées, par M. de Moncrif, de l'Académie Françoise, contenant :

Les Dons des Fées, ou le pouvoir de l'Education. L'isle de la Liberté. Les Aïeux, ou le mérite personnel. Alidor & Thersandre. Les Voyageuses. Les Ames Rivales, histoire fabuleuse.

Les Veillées de Thessalie, par Mademoiselle de Lussan.

Histoire du Prince Titi, par S. Hyacinthe.

Contes des Génies, ou les charmantes Leçons d'Horam, fils d'Asmar.

Funestine, Conte par Beauchamp.

Nouveau Recueil de Contes de Fées, contenant :

La petite Grenouille verte. Les Perroquets. Le Navire volant. Le Prince Perrinet ou l'Origine des Pagodès. Incarnat blanc & noir. Le Buisson d'épines fleuries. Alphinge ou le Singe vert. Kadner. Le Médecin de satin. Le Prince Arc-en-Ciel.

Le Loup galeux & la Jeune Vieille.

Les Soirées Bretonnes, par Gueulette.

Contes de Madame de Lintot, contenant:

Timandre & Bleuette. Le Prince Sincer. Tendrebrun & Conſtance.

Les Aventures de Zéloïde & d'Amanſarifdine, Conte indien, par M. de Moncrif.

Contes choiſis de Mademoiſelle de Lubert, ſavoir :

Lionnette & Coquerico. Le Prince glacé & la Princeſſe étincelante. La Princeſſe Camion.

Nourjahad, Conte oriental.

Contes choiſis de M. Pajon, ſavoir:

Eritzine & Parelin. L'Enchanteur ou la Bague de Puiſſance. L'Hiſtoire des trois Fils d'Ali Baſſa de la mer, & des Filles de Siroco, Gouverneur d'Alexandrie.

Bibliothèque des Fées & des Génies, contenant :

La princeſſe Minon Minette & le Prince Souci. Aphranor & Bellanire. Merveilleuſe & Charmante. Griſdelin & Charmante. Cornichon & Toupette. Le Prince Ananas & la Princeſſe Mouſtelle.

Minet bleu & Louvette, par Madame Fagnan.

Acajou & Zirphile, Conte, par feu M. Duclos, ſecrétaire de l'académie françoiſe.

Aglaé & Nabotine, Conte, par feu M. Coypel, Peintre du Roi.

Contes des Fées, par Mde. le Prince de Beaumont, éontenant.

Le Prince Chéri. Fatal & Fortuné. Le Prince Charmant. La Veuve & ſes deux Filles. Le Prince Déſir. Aurore & Aimée. Le Pêcheur & le Voyageur. Joliette. Le Prince ſpirituel. Bellotte & Laidronette.

Le Prince Déſiré, par M. Selis, Profeſſeur d'Éloquence au Collège de Louis-le-grand, Cenſeur Royal, &c.

Contes choiſis, tirés de différens Recueils, ſavoir :

Les trois Épreuves. Les Souhaits. Roxane. Mirzah. Ardoſtan. Bozaldab. Nahamir ou la Providence juſtifiée. L'Aveugle & ſon Chien. Jupiter juſtifié. Les Ames. Féradir. Ameyde.

Les Aventures merveilleuſes de Don Sylvio de Roſalva.

Un volume de diſcours, contenant l'Origine des Contes des Fées, & les Notices ſur les Auteurs des Ouvrages ci-deſſus.

F I N.